

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

THÈSE PRÉSENTÉE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN LETTRES

PAR
ARIANE GÉLINAS

*LES MÉMOIRES DU DIABLE DE FRÉDÉRIC SOULIÉ :
UNE ESTHÉTIQUE DE L'AMBIGUÏTÉ
SUIVI DE À MARÉE VIVE*

JANVIER 2018

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

Cette thèse a été dirigée par :

<u>Hélène Marcotte, P.h. D.</u> Directrice de recherche, grade	<u>Université du Québec à Trois-Rivières</u> Institution à laquelle se rattache l'évaluateur
---	---

Jury d'évaluation de la thèse :

<u>Manon Brunet, P.h. D.</u> Prénom et nom, grade	<u>Université du Québec à Trois-Rivières</u> Institution à laquelle se rattache l'évaluateur
--	---

<u>Jacques Paquin, P.h. D.</u> Prénom et nom, grade	<u>Université du Québec à Trois-Rivières</u> Institution à laquelle se rattache l'évaluateur
--	---

<u>Martin Robitaille, P.h. D.</u> Prénom et nom, grade	<u>Université du Québec à Rimouski</u> Institution à laquelle se rattache l'évaluateur
---	---

Thèse soutenue le 08 décembre 2017

REMERCIEMENTS

La première personne que je souhaite chaleureusement remercier est ma directrice, Hélène Marcotte, pour son aide inestimable. Sa minutie, son ouverture d'esprit, sa créativité et sa constante complicité ont fait une immense différence dans la réalisation de ce travail.

Mes remerciements à mon amoureux Frédéric Durand, pour sa bienveillance et son affection pendant les cinq longues années de ce doctorat. Je tiens à le remercier d'être un homme sur qui l'on peut toujours compter, pour sa passion contagieuse, ses talents artistiques, son érudition et de savoir faire du quotidien une fête.

Merci à ma famille, qui m'a encouragée à poursuivre des études de troisième cycle. À ma belle-mère Louise (d'une grande acuité), qui a la première vu mon potentiel pour les études supérieures, à Michel, mon père enthousiaste (grand conteur qui m'a inspirée depuis l'enfance), à Johanne, ma mère aimante et attentionnée (qui m'a raconté mes premières histoires) ainsi qu'à mon petit frère Simon (au cœur généreux, avec qui j'ai partagé tant de légendes).

À mon meilleur ami Guillaume Voisine, pour ses encouragements quotidiens (et pour l'humour toujours à point). Merci aussi à Joanie, Léon, Andrée-Anne, Michel, Julie et Luc.

Merci à mes deux vieux chats gris, Éden et Crapule, pour leur assistance toute féline. La plupart des pages de cette thèse furent rédigées en leur ronronnante compagnie.

À Jean Pettigrew et à l'équipe d'Alire, pour avoir contribué activement à l'envol de mes écrits.

À l'équipe du Sabord, mon employeur, qui a accepté avec bienveillance mes horaires fantaisques (parfois sous d'autres fuseaux horaires) pendant la rédaction de cette thèse.

Et finalement, merci au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) pour son soutien financier.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I : LE THÉÂTRE DU DIABLE	23
1.1 Les métamorphoses d'un château.....	25
1.2 Le Diable est dans les reins.....	27
1.3 Un pacte avec les ténèbres.....	33
1.4 Les professions infernales.....	35
1.5 L'ange déchu et damné.....	50
1.6 À l'image de la Bête.....	63
Conclusion.....	69
CHAPITRE II : LES MOTS DE MÉPHISOPHÉLÈS	70
2.1 Mémoire démoniaque.....	71
2.2 La morale du Malin.....	81
2.3 Marchand de soufre.....	92
2.4 Écrire le Diable.....	100
Conclusion.....	110
CHAPITRE III : SOUS L'INFLUENCE DE SATAN	111
3.1 L'adultère : à l'origine de la malédiction.....	113
3.2 Le meurtre en héritage.....	124
3.3 L'inceste ou les généralogies occultes.....	133
Conclusion.....	146

À MARÉE VIVE

PREMIÈRE PARTIE : 1873.....	147
Chapitre I.....	147
Chapitre II.....	153
Mémoires de Wilmard Boudreau, 3 juillet 1873.....	159
Chapitre III.....	163
Chapitre IV.....	168
Chapitre V.....	172
Chapitre VI.....	174
Mémoires de Wilmard Boudreau, 5 juillet 1873.....	179
Chapitre VII.....	182
Chapitre VIII.....	194
Mémoires de Wilmard Boudreau, 12 septembre 1873.....	202
DEUXIÈME PARTIE : 1921.....	205
Chapitre I.....	205
Chapitre II.....	211
Mémoires de Sora Boudreau, 27 septembre 1921.....	216
Chapitre III.....	220
Mémoires de Sora Boudreau, 30 septembre 1921.....	230
Chapitre IV.....	233
Chapitre V.....	240
Mémoires de Sora Boudreau, 1 ^{er} octobre 1921.....	245
Chapitre VI.....	248
Chapitre VII.....	252
TROISIÈME PARTIE : 2015.....	261
Chapitre I.....	261
Mémoires de Maïk, Fils de Mitiling, 20 septembre 2015.....	271
Chapitre II.....	274
Chapitre III.....	280
Mémoires de Maïk, Fils de Mitiling, 21 septembre 2015.....	285

Chapitre IV.....	288
Chapitre V.....	295
Chapitre VI.....	301
Mémoires de Maïk, Fils de Mitiling, 23 ou 24 septembre 2015.....	306
Chapitre VII.....	309
CONCLUSION.....	317
BIBLIOGRAPHIE.....	329

INTRODUCTION

Entre 1830 et 1835, les arts français offrent au Diable une place de choix. Le Prince des ténèbres est incontestablement à la mode dans ce siècle marqué par une importante crise de valeurs. Robert Muchembled relève cet engouement dans son essai *Une histoire du diable* lorsqu'il écrit qu'à cette époque, « les variations sur le thème satanique se multiplient dans la littérature, la musique et les arts plastiques, ce qui permet de comprendre la fascination des romantiques arrivés à l'âge d'homme vers 1830¹ ». Max Milner surnomme d'ailleurs cette période « l'âge d'or du satanisme² ». Milner précise de surcroît que

le Diable parvient incontestablement, après 1830, au sommet de sa popularité. Applaudi à l'Opéra dans un des plus grands succès du siècle, invoqué par les poètes, invisible et présent – parfois visible – dans le roman, traité avec égards dans l'épopée, il figure en bonne place dans les salons de peinture et de sculpture, fourmille dans les vignettes, frontispices et culs de lampes, grimace dans les lustrés, dicte sa loi aux

¹ Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil, 2002, p. 259.

² Max Milner, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire (1772-1861)*, Paris, José Corti, 2007, p. 417.

élégants qui ne craignent pas le ridicule et aux jeunes gens qui veulent se donner des airs à la page³.

Sans contredit, une odeur de soufre plane sur les auteurs de 1830, le manifeste de Charles Nodier, publié au tout début de cette décennie et intitulé « Du fantastique en littérature », témoignant du lien entre la naissance de ce genre et l'époque qui l'a produit : « le fantastique demande à la vérité une virginité d'imagination et de croyances qui manque aux littératures secondaires et qui ne se reproduit chez elles qu'à la suite de ces révolutions dont le passage renouvelle tout⁴ ». Cependant, cet engouement pour le Malin portera le sceau de l'éphémère : dès la fin des années trente, les écrits qui mettent le démon au premier plan se raréfient. Dans cette optique, l'une des ultimes contributions marquantes de ce courant, qui pourrait en être considérée comme l'aboutissement, est *Les Mémoires du Diable*⁵ de Frédéric Soulié, paru en 1837-1838.

Né à Foix (Ariège), en 1800, Frédéric Soulié est le fils d'une mère infirme et d'un employé des finances, qui doit se déplacer fréquemment pour son travail. En 1808, Soulié accompagne son père à Nantes, avant d'étudier en 1815 la rhétorique à Poitiers. C'est à cette époque qu'il commence à écrire de la poésie, tandis qu'il œuvre dans l'administration auprès de son père. Il publie en 1824 son premier recueil, *Amours françaises*, et devient, peu de temps après, directeur d'une entreprise de menuiserie mécanique. Mais cet emploi ne l'empêchera pas de rédiger de nombreuses pièces de théâtre comme *Roméo et Juliette* (1827),

³ *Ibid.*

⁴ Charles Nodier, « Du fantastique en littérature », dans Nodier, Balzac, Gautier, Mérimée, *Récits fantastiques*, Paris, Pocket, 1992, p. 415.

⁵ À l'instar de Soulié, qui privilégie l'écriture du mot « Diable » avec une majuscule, nous adopterons cette graphie quand le titre de son principal ouvrage sera mentionné.

adaptation de la célèbre tragédie de Shakespeare, *Nobles et bourgeois* (1830) et *Clotilde* (1832). Face au succès modéré que récoltent ses œuvres dramatiques, l'auteur décide de composer un roman, *Les deux cadavres* (1832). Ce dernier s'inscrit dans la filiation des romans frénétiques, héritiers du genre gothique, dont Pétrus Borel, notamment avec *Champavert : contes immoraux* (1833), était l'un des principaux représentants en France. Soulié aborde de surcroît le récit historique en consacrant, entre 1834 et 1841, de nombreuses pages à la région du Languedoc. En parallèle, il peaufine, entre autres avec *Le conseiller d'état* (1835), son approche du roman de mœurs, genre auquel il s'intéressera de plus en plus avec les années. Devenu journaliste, Soulié en vient naturellement à produire des romans-feuilletons, genre qui aura un indéniable retentissement dans la France de l'époque et bénéficiera d'une vaste diffusion. Certains chapitres de son livre phare, *Les Mémoires du Diable*, sont ainsi, dans un premier temps, publiés dans les périodiques, principalement dans la *Presse* et dans la *Revue de Paris*⁶. Cet ouvrage, de même que sa pièce *La closerie des genêts* (1846), l'une des rares à avoir été saluée par la critique et le public, lui permit donc de connaître un peu de notoriété avant sa mort prématurée, des suites d'une maladie cardiaque, en 1847.

⁶ Précisons toutefois que *Les Mémoires du Diable* n'ont été que parcimonieusement publiés sous cette forme. Alex Lascar, spécialiste d'Honoré de Balzac et préfacier de l'édition des *Mémoires du Diable* de la collection Bouquins de Laffont (2003), effectue un recensement exhaustif des sections du livre parues dans les journaux de l'époque. Il explique que ce ne fut pas le cas de la majorité du texte, puisque « les extraits publiés ne représentent que 28% de l'ouvrage (6% en revue, 22% dans les journaux) ». (Alex Lascar, « Préface », Frédéric Soulié, *Les Mémoires du Diable*, Paris, Robert Laffont, 2003, p. XXV). Ce qui rejoint les intentions de Soulié, qui souhaitait, dès le départ, la parution en livre des *Mémoires du Diable*, qu'il considérait comme un vaste projet romanesque et non comme un récit fragmenté de manière feuilletonnesque. Soulignons également que l'engouement pour le roman-feuilleton commença vers 1840, ce qui est sans doute à l'origine de la publication partielle des *Mémoires du Diable* dans les journaux. En effet, *Les Mémoires du Diable* est le second roman-feuilleton publié en France, le premier étant *La vieille fille* de Balzac, paru en 1836.

Auteur prolifique, Soulié, aujourd’hui relativement tombé dans l’oubli, a connu un succès indiscutable en son temps, plusieurs de ses contemporains n’hésitant pas à le comparer à Honoré de Balzac. Réputé pour la sévérité de ses critiques, Jules Janin va en ce sens dans son *Histoire de la littérature dramatique* quand il affirme à propos de Soulié que « sa renommée était grande, à ce point qu’il marchait tout de suite après M. de Balzac, Balzac le premier sans conteste, Frédéric Soulié le second, dans ce grand art de parler aux esprits du fond d’un livre⁷ ». Les exégètes de Soulié n’hésitent d’ailleurs pas à le qualifier de « quatrième mousquetaire de la première génération des romanciers populaires des années 1830-1840⁸ ».

Les Mémoires du Diable, publié en 8 volumes (totalisant 2798 pages dans l’édition originale), est un incontournable de l’époque, l’ouvrage ayant connu de nombreuses rééditions⁹. Le récit met en scène le baron Armand de Luizzi, ultime descendant d’une famille qui a pactisé avec le démon depuis des générations. Comme le veut la malédiction, le Diable apparaît au plus jeune héritier à la suite de la mort de son père. Il lui propose à ce moment un pacte, qu’Armand acceptera, selon lequel il dispose de dix ans pour trouver le bonheur et, ce faisant, éviter à son tour la damnation. Sinon, son âme appartiendra au Malin, à l’instar de tous les ancêtres d’Armand. Toutefois, pour aider le dernier des Luizzi à

⁷ Jules Janin, *Histoire de la littérature dramatique*, tome 5, Paris, Michel Lévy frères éditeurs, 1857, p. 9. Janin n'est pas le seul à encenser le talent du romancier, comme le mentionne Philibert Audebrand : « Frédéric Soulié a duré, je devrais dire régné [...] vingt ans. Honoré de Balzac le jalouxait [...] en ayant l'air de le dédaigner; Eugène Sue, en le lisant, disait : "Voilà mon égal" ». (Philibert Audebrand, *Romanciers et viveurs du XIX^e siècle*, Paris, Calmann-Lévy éditeurs, 1904, p. 36).

⁸ Jean-Luc Buard, « Éditorial », *Le Rocambole : bulletin des amis du roman populaire*, n° 26, printemps 2004, p. 6.

⁹ Comme le précisent Jean-Luc Buard et Jean-Pierre Galvan, qui établissent la bibliographie de Soulié dans *Le Rocambole*, « notre auteur ayant eu un succès considérable en son temps, les éditions du 19^e siècle sont très nombreuses [...] tout au long du 20^e siècle, on recense un peu plus d'une vingtaine d'éditions ». (Jean-Pierre Galvan et Jean-Luc Buard, « Bibliographie de Frédéric Soulié », *Le Rocambole : bulletin des amis du roman populaire*, op. cit., p.123). Mentionnons par ailleurs que fort peu de titres de Soulié ont été réédités depuis 2000. *Les Mémoires du Diable* l'a cependant été en 2003.

atteindre la félicité, le démon, omniscient et doté d'une mémoire prodigieuse, peut lui donner toutes les informations qu'il désire à propos des membres de son entourage. Mais rien n'est gratuit dans les ententes avec le Prince des ténèbres : le baron obtiendra ces précieux renseignements en échange de quelques semaines de sa vie. Le Diable s'engage en outre à accourir auprès d'Armand dès que celui-ci actionne sa sonnette infernale. Il le fera à maintes reprises afin de sortir son protégé de situations périlleuses, comme lorsqu'Armand se retrouve en prison ou que sa santé mentale est sérieusement mise en doute.

Sous divers aspects, tous plus surprenants les uns que les autres, Satan en vient par conséquent à confier au baron les travers de ses proches et lui présente les existences corrompues des nombreuses personnes qu'il rencontre. Comme l'allège avec justesse Yves Olivier-Martin : « Soulié a le génie de l'invention. *Les Mémoires du Diable* sont un fourre-tout comprenant des histoires de nobles, de paysans, de forgerons, de curés, de prostituées, de soldats, d'assassins, un roman picaresque¹⁰ ». Le lecteur constate rapidement que fort peu de ces personnages d'origines hétéroclites, sous leur façade irréprochable, s'avèrent réellement vertueux. La plupart d'entre eux flétrissent devant la tentation et le vice, par exemple Henriette, qui succombe aux séductions d'un beau-parleur qui la cloîtrera dans une geôle avec pour unique lecture *Justine* du Marquis de Sade. Soulié élabore ainsi, à l'intérieur de ses *Mémoires du Diable*, une véritable « cartographie des âmes¹¹ », pour reprendre une expression de Johanne Villeneuve, voire une « encyclopédie du mal¹² ».

¹⁰ Yves Olivier-Martin, *Histoire du roman populaire en France*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 75.

¹¹ Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 130.

¹² Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *Otrante*, n° 2, janvier 1992, p. 82.

Avec *Les Mémoires du Diable*, Frédéric Soulié adopte une perspective et un ton nouveaux pour aborder la figure du Malin :

Sans entrer nettement dans la voie de la parodie, Soulié, par la moquerie, l'outrance, le grotesque ou la dérision, rompt avec une double tradition jusqu'alors observée dans la littérature satanique : l'ironie légère, à la manière de Lesage, de Cazotte ou de Gautier d'une part ; la vision effrayante des puissances du mal, comme dans *Les Roueries de Trialph* de Charles Lassailly (1833), d'autre part¹³.

Le caractère particulier du Diable est ainsi au premier plan dans le roman à l'étude, comme le relève de manière éloquente Harold March, unique chercheur à avoir jusqu'ici consacré une thèse à l'œuvre de Soulié :

the spirit which animates *Les Mémoires du Diable* is quite different from that of his predecessors in the realm of the diabolic and fantastic; for Soulié's purpose is not so much to astonish his reader with the marvelous or terrify him with the supernatural and the mysterious, as to horrify him with what purport to be realistic revelations of social conditions¹⁴.

Et même si, comme Harold March le mentionne, Soulié s'est inspiré d'influences antérieures, notamment d'Alain-René Lesage ou de Jules Janin, « Soulié work, viewed as a whole, is a novel of so many sources, none of them really closely followed, that it is essentially original [and...] its success is to be attributed in part to the novel and entertaining presentation of the

¹³ Henri Rossi, « *Les Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié : chronique tragi-comique d'une mort littéraire annoncée », dans Fabienne Bercegol et Didier Philippot (dir.), *La pensée du paradoxe : approches du romantisme : hommage à Michel Crouzet*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 520.

¹⁴ « L'esprit des *Mémoires du Diable* est fort différent de celui de ses prédécesseurs dans le domaine de la diablerie et du fantastique; en effet, l'intention de Soulié n'est pas tant d'étonner son lecteur en l'exposant au merveilleux ou de le terrifier en le confrontant au surnaturel et au mystérieux que de l'horrifier en lui présentant ce qui serait la révélation de conditions sociales dans tout leur réalisme » (nous traduisons). (Harold March, *Frédéric Soulié : Novelist and Dramatist of the Romantic Period*, Yale, Yale University Press, 1931, p. 175).

Devil¹⁵ ». Par contre, si le Diable chez Soulié s'inscrit dans l'imagerie des années 1830, il demeure aussi conforme, par certains côtés, à la figure traditionnelle du Diable et se fait, comme celui des contemporains de Soulié, le « dénonciateur du désordre universel¹⁶ ». En somme, bien que Soulié ne soit évidemment pas à l'origine de l'invention du Diable, il en a peaufiné le personnage, se l'est approprié d'une manière singulière. C'est sur la représentation de cette figure composite, qui tient à la fois de la tradition et de l'innovation, que nous souhaitons nous attarder dans notre thèse. Plus spécifiquement, en analysant les rapports que le Diable entretient avec les divers personnages du roman, nous aimeraisons démontrer que l'ambiguïté intrinsèque au Malin concourt à mener les êtres humains, et plus particulièrement Armand de Luizzi, à leur perte. En fait, la représentation du démon dans les *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié relève de ce que nous appellerons une *esthétique de l'ambiguïté*, qui en vient à caractériser toute l'œuvre.

Puisque *Les Mémoires du Diable* a été peu étudié à ce jour, notre travail s'inscrit dans un champ de recherche quasi inexploré, qui nous semble recéler des richesses insoupçonnées. Ce roman de Soulié a en effet été passablement occulté dans la production savante, comme le déplore Jean-Luc Buard, rédacteur en chef du périodique *Le Rocambole* :

¹⁵ « L'œuvre de Soulié, dans son ensemble, est un roman s'inspirant d'un si grand nombre de sources, que l'auteur utilise toujours assez librement, qu'il en devient fondamentalement original [et...] son succès revient, en partie, à sa représentation singulière et amusante du Diable » (nous traduisons). (*Ibid.*, p. 177).

¹⁶ Max Milner, *op. cit.*, p. 548-549. Jean-Claude Vareille va en ce sens lorsqu'il écrit que « Soulié pourrait apparaître simplement comme le lieu où auraient lieu les discours des autres. C'est en quoi il a été senti par ses contemporains comme particulièrement représentatif de son époque, même si ceux qui le lisraient n'en avaient pas une conscience claire; et cela expliquerait en partie son succès et ses tirages. Au-delà de ce que Soulié doit à la citation et à l'intertextualité (qui ne reprend pas le discours d'autrui ?) nous trouvons pourtant dans son œuvre un ton qui lui appartient en propre, et qui ne renvoie ni à Hugo, ni à Sue, ni à Dumas, ses grands rivaux; un discours vif et dramatique, volontiers acéré et ironique, décantant, et qui ne croit guère aux lendemains qui chantent ». (Jean-Claude Vareille, « Frédéric Soulié : de l'épopée au réalisme et à la contre-utopie », dans *Images du peuple*, Limoges, U.E.R. des lettres et des sciences humaines, 1986, p. 36). Précisons que Friedrich Maximilian Klinger (1752-1831) fut un poète et un dramaturge allemand, notamment auteur de *La vie de Faust, ses exploits et comment il fut précipité en Enfer* et de *Le Faust oriental*. Il est surtout connu comme étant à l'origine du mouvement littéraire et politique *Sturm und Drang* (Tempête et passion).

Soulié est un auteur important mais très largement négligé par les historiens de la littérature [et...]. cette négligence nous paraît parfaitement incompréhensible [...]. Pourtant, [...] un certain nombre de travaux très intéressants ont été menés autour de Soulié, autant d'efforts malheureusement dispersés et venant en particulier de l'étranger¹⁷.

Il est vrai que les études sur Soulié sont plutôt rares et qu'un nombre restreint de mémoires et de thèses lui ont été consacrés. Les uniques contributions à ce chapitre proviennent des États-Unis et de l'Allemagne. La thèse d'Harold March, *Frédéric Soulié : Novelist and Dramatist of the Romantic Period*¹⁸, s'avère un passage obligé étant donné le travail de défrichage détaillé que propose le chercheur. Déposée à l'Université de Yale en 1931, cette thèse privilégie une approche biographique, qui ne peut qu'être complémentaire en ce qui concerne nos recherches. Il faudra ensuite attendre une cinquantaine d'années avant que les projecteurs ne se tournent à nouveau vers Soulié, deux universitaires allemandes lui consacrant partiellement leur thèse, soit Margarethe Tanguy Baum avec *Der Historische Roman in Frankreich der Julimonarchie : Eine Untersuchung anhand von Werken der Autoren Frédéric Soulié und Eugène Sue*¹⁹, en 1981, et Anette Pieper-Branch avec *Das Bild der Frau in der Sitterromanen von Soulié*²⁰, en 1988. La première chercheuse adopte une approche historique, alors que la seconde analyse la figure de la femme dans les romans de Soulié. Pour intéressantes qu'elles soient, ces thèses ne rejoignent guère notre propos.

¹⁷ Jean-Luc Buard, *op. cit.*, p. 5.

¹⁸ Harold March, *Frédéric Soulié : Novelist and Dramatist of the Romantic Period*, Yale, Yale University Press, 1931, 379 p.

¹⁹ Margarethe Tanguy Baum, *Der Historische Roman in Frankreich der Julimonarchie : Eine Untersuchung anhand von Werken der Autoren Frédéric Soulié und Eugène Sue*, Frankfurt a. M.; Bern; Cirenceter/U.K. : Lang, 1981, 197 p. « Le roman historique dans la France de la Monarchie de Juillet : une étude basée sur les œuvres des auteurs Frédéric Soulié et Eugène Sue » (nous traduisons).

²⁰ Anette Pieper-Branch, *Das Bild der Frau in der Sitterromanen von Soulié*, Frankfurt am Main : New York : Lang, 1988, 281 p. « La figure de la femme dans les romans de mœurs de Soulié » (nous traduisons).

Pour notre part, en plus de l'excellente préface d'Alex Lascar à l'édition des *Mémoires du Diable* parue en 2003 chez Robert Laffont, nous retiendrons surtout la contribution de Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié²¹ », qui illustre l'élaboration d'une « encyclopédie du mal » et dans laquelle l'auteur soutient que « le Diable ici sera le révélateur d'une philosophie profondément pessimiste du rapport de l'homme à la vérité²² ». Autre article important, « Frédéric Soulié : de l'épopée au réalisme et à la contre-utopie²³ » de Jean-Claude Vareille, qui s'avère d'un indéniable apport historique, l'auteur mettant de l'avant le changement pour des valeurs nouvelles qui triomphent sur les anciennes, *Les Mémoires du Diable* témoignant de cette volte-face idéologique.

L'ambiguïté

À l'exception de la préface des *Mémoires du Diable* d'Alex Lascar, l'esthétique de l'ambiguïté n'est pas abordée dans le cadre des recherches sur l'œuvre de Frédéric Soulié. Lascar, parlant du mélange des genres qui caractérise le roman de Soulié, celui-ci amalgamant notamment poésie, contes, récits de vie, mélodrames et comédies, note que « Le titre est presque un leurre. L'hétérogène est tissé d'ambiguïté²⁴ ». En plus de l'ambiguïté de la forme, le préfacier reconnaît aussi que le personnage de Lucifer est marqué du sceau de l'ambiguïté lorsqu'il relève la détresse de ce dernier qui « rêve au bien²⁵ ». Ce sont ces

²¹ Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 81-98.

²² *Ibid.*, p. 82.

²³ Jean-Claude Vareille, « Frédéric Soulié : de l'épopée au réalisme et à la contre-utopie », *op. cit.*, p. 21-36.

remarques qui nous ont amenée à nous intéresser à l'esthétique de l'ambiguïté dans *Les Mémoires du Diable*. Mais encore faut-il préciser ce que nous entendons par « ambiguïté ».

D'abord, précisons que nous n'appréhenderons pas l'ambiguïté dans une perspective sémantique ou linguistique. Bien que les études sur l'ambiguïté sémantique et linguistique se révèlent fascinantes, nous avons centré nos recherches strictement sur l'ambiguïté narrative, beaucoup plus présente dans notre corpus que son pendant linguistique. De surcroît, ce choix nous permet d'appréhender de manière optimale les multiples et riches ramifications de l'ambiguïté du personnage du démon dans *Les Mémoires du Diable*.

Le terme « ambigu » est issu du latin *ambiguus*, plus spécifiquement du verbe *ambigere*, qui veut dire « être indécis », notion particulièrement pertinente en regard de la nature paradoxale du Diable dans l'ouvrage de Soulié. La langue grecque, quant à elle, employait le préverbe « *amphi* » (que l'on retrouve dans amphibologie²⁶, notamment) pour signifier « des deux côtés », ce qui évoque encore une fois la dualité inhérente au personnage du Malin tel que dépeint par Soulié. Comme le précise Jean Lallot, dans cette définition : « c'est au préverbe *amphi-* "des deux côtés", que la langue grecque a recouru avec préférence pour former des composés dont le sens est "ambigu, incertain, disputé"²⁷ ».

²⁴ Alex Lascar, « Préface », Frédéric Soulié, *Les Mémoires du Diable*, op. cit., p. XIII.

²⁵ Ibid., p. XIX.

²⁶ Fait intéressant en ce qui a trait au démon mis en scène par Soulié, les termes *amphibole* et *amphibolie*, comme le souligne Jacqueline Cerquiglini, « caractérise[nt] très fréquemment la parole des devins, des augures, des sorciers ». (Jacqueline Cerquiglini, « Polysémie, ambiguïté et équivoque dans la théorie et la pratique poétique du Moyen Âge français », dans *L'ambiguïté : cinq études historiques*, sous la direction d'Irène Rosier, Lille, Presses universitaires de Lille, 1988, p.171). Signalons également d'autres mots de même famille, *amphiballein* « mettre des deux côtés », chez Homère, *amphibolos*, « pris entre deux feux », chez Eschyle, ou encore *amphiballesthai*, « donner lieu à ambiguïté », chez Appollonius.

²⁷ Jean Lallot, « Apollonius Dyscole et l'ambiguïté linguistique : problèmes et solutions », dans *L'ambiguïté : cinq études historiques*, op. cit., p. 34.

D'un point de vue historique, le terme ambigu signifie donc « ce qui réunit des caractères différents ou opposés²⁸ ». Cet éclairage nous interpelle particulièrement en ce qu'il illustre l'union de contraires.

La définition courante du terme « ambigu », telle qu'on la retrouve dans les dictionnaires, en plus de faire aussi ressortir cette union des contraires, met l'accent sur l'incertitude, le doute, l'obscur :

qui présente deux ou plusieurs sens possibles, dont l'interprétation est incertaine. Double, équivoque, incertain, obscur. [...] Dont la nature est équivoque. [...] Mal déterminé, qui semble participer de natures contraires et appeler des jugements contradictoires. [...] Un mélange de choses de natures différentes²⁹.

En d'autres mots :

l'ambiguité est ce qui n'est pas encore défini, ce qui n'est pas encore discriminé, ce qui permet la coexistence de choses, de situations ou d'attitudes qui [...] sont confuses ou douteuses mais en elles-mêmes sont incertaines, non définies, non discriminées et non hiérarchisées en espèces ou en ensembles³⁰.

Nous nous intéresserons, dans le cadre de notre recherche, à la fois sur la coexistence d'éléments de natures antinomiques et sur la présence d'éléments qui éveillent l'équivoque,

²⁸ Le Robert : *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, 1999, vol. 1, p. 105.

²⁹ Le petit Robert de la langue française, Paris, Éditions Le Robert, 2015, p. 78.

³⁰ José Bleger, *Symbiose et ambiguïté : étude psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 214. Du côté de la psychanalyse, la définition suivante de l'ambiguité est de surcroît proposée : « l'ambiguité [...] est définie du point de vue de l'observateur [...] et nous dirons alors qu'un sujet est ambigu (sa conduite, son caractère, sa personnalité) lorsqu'on peut le comprendre "de plusieurs manières" ou lorsque son comportement peut admettre "différentes interprétations et prête par conséquent au doute, à l'incertitude, ou à la confusion" ». (*Ibid.*, p. 206).

le doute, l'incertitude. Par exemple, le démon des *Mémoires du Diable*, entre autres lorsqu'il se fait conteur, s'amuse des différents sens et interprétations que peut revêtir le discours et les exploite à son avantage. Ou encore, il oscille entre des incarnations divergentes, cohabite sous une pléthore d'identités, jouant de l'équivoque aux dépens des autres personnages. Toujours, il se place sous le signe de l'ambiguïté.

Pour le philosophe Vladimir Jankélévitch, l'ambiguïté permet la coexistence des contraires, consistant en un « "aller-et-venir", ou comme un mouvement de navette entre les extrêmes³¹ ». Cet amalgame entre deux pôles est intéressant, en ce qu'il combine des contraires, en tenant compte le cas échéant de la notion de déplacement. William Empson affirme pour sa part, dans *Seven Types of Ambiguity*, que « "Ambiguity" itself can mean an indecision as to what you mean, an intention to mean several things, a probability that one or other or both of two things has been meant, and the fact that a statement has several meanings³² ». Nous retenons surtout le caractère « pluriel » de cette définition, qui met de l'avant la polysémie du discours. Même si nous privilégierons un angle d'étude du côté de la narration, cette approche, davantage linguistique, présente néanmoins la dualité inhérente à l'ambiguïté. En bref, dans le cadre spécifique de nos recherches, nous retiendrons plus particulièrement la définition de Sara Calderón au sujet de l'ambiguïté, dans laquelle l'entre-deux et le double sont évoqués :

³¹ Vladimir Jankélévitch, « L'ambiguïté et l'évidence », *Le sérieux de l'intention (Traité des vertus; 1)*, Paris, Flammarion, 1983, p. 49. De plus, selon le philosophe, « toutes [l]es vérités contradictoires, et pourtant vraies simultanément, nous suggèrent à la limite l'intuition presque irrationnelle d'une équivoque infinie ». (*Ibid.*, p. 50).

³² William Empson, *Seven Types of Ambiguity*, Londres, Chatto and Windus, 1963, p. 5-6.

L'ambigu est ce qui refuse éternellement à être tout à fait appréhendé par l'esprit [...] ce qui reste à conquérir [...] l'ambigu est l'image même d'un cheminement infini [...de] ce qui met en déroute la raison humaine. L'ambigu, l'entre-deux qui est l'autre face du double, installe un malaise [...et] ne peut être à l'origine d'une quelconque certitude [...]. L'ambigu [est...] ce qui [...] se situe toujours en marge et demeure étranger à la logique de la domination, donnant lieu à une fiction orientée mais non impositive³³.

Nul doute, le démon chez Soulié se révèle particulièrement changeant et déroutant, assurément ambigu. Le Diable arbore dès lors « l'autre face du double », s'avère une figure paradoxale, pour reprendre l'expression de Calderón. De plus, le mouvement, ici le cheminement infini, rejoint en partie la définition de Jankélévitch précédemment mentionnée. Mais surtout, le Malin se positionne dans l'entre-deux et la marge, ce qui, ici, n'est pas sans renvoyer au fantastique.

Plus que tous les genres, le fantastique est propice à susciter l'ambiguité, à « conjugue[r] les contraires [...]. Pour ce qu'il est le récit des contraires, le fantastique est celui de la limite, particulièrement apte à évoquer les traits extrêmes du réel³⁴ ». Irène Bessière ajoute que le fantastique « provoque l'incertitude, à l'examen intellectuel, parce qu'il met en œuvre des données contradictoires assemblées suivant une cohérence et une complémentarité propres³⁵ ». Rappelons que pour Tzvetan Todorov, afin de déterminer l'appartenance d'un récit au fantastique, il faut se demander : « l'ambiguité se maintient[-elle] jusqu'à la fin de l'aventure : réalité ou rêve ? vérité ou illusion ?³⁶ ». De cette manière, le fantastique occupe le territoire de l'incertitude, il se niche dans « l'hésitation éprouvée par

³³ Sara Calderón, *Jorge Volpi ou l'esthétique de l'ambiguité*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 238-239.

³⁴ Irène Bessière, *Le récit fantastique : la poétique de l'incertain*, Paris, Larousse, 1976, p. 59-62.

³⁵ *Ibid.*, p. 10.

³⁶ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, 1970, p. 29.

un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel³⁷ ». Rachel Bouvet, dans son ouvrage *Étranges récits, étranges lectures*, vient enrichir la définition todorovienne :

le phénomène de l'ambiguïté a été fréquemment relevé au sujet du récit fantastique, et il serait aisément de montrer que le type d'ambiguïté visée par les analystes est l'ambiguïté disjonctive. C'est bien ce phénomène que l'on retrouve chez Todorov, où l'attitude du lecteur est caractérisée par son ambivalence face à deux explications s'excluant mutuellement³⁸.

La dualité face à deux contraires, au cœur de notre analyse de l'ambiguïté chez Soulié, est, ce faisant, aussi évoquée. Louis Vax va également en ce sens lorsqu'il affirme que l'ambiguïté est « quelque chose de louche, d'équivoque et d'inquiétant dans l'air³⁹ ». Les « êtres [participant] à la fois de la vie et de la mort, de l'être et du néant⁴⁰ », dont fait partie le Diable de Soulié, rendraient selon Vax le récit ambigu. Salma Guermazi, qui s'est intéressée à l'ambiguïté narrative dans l'œuvre de Théophile Gautier, affirme justement, au sujet de ces personnages hybrides, souvent guidés par l'hypocrisie, que

leur nature « équivoque » nous inquiète parce que leur appartenance est loin d'être claire. L'ambiguïté est donc synonyme d'ambivalence. Elle concerne l'identité des personnages composés de deux aspects

³⁷ *Idem*.

³⁸ Rachel Bouvet. *Étranges récits, étranges lectures : essai sur l'effet fantastique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2007, p. 85.

³⁹ Louis Vax, *La séduction de l'étrange : étude sur la littérature fantastique*, Paris, Presses universitaires de France, 1965, p. 133. Ce à quoi il ajoute que « l'ambiguïté est dans le récit fantastique un processus employé afin "d'entretenir le suspense chez le lecteur" ». (*Ibid.*, p. 30). Joël Malrieu, autre théoricien important du genre, rejoue Vax lorsqu'il écrit : « le fantastique est une réflexion sur les contradictions, et ce qui en résulte, entre l'humain, incarné par le personnage, et le non-humain, représenté par le phénomène, étant bien entendu que les deux peuvent parfaitement cohabiter dans le même individu ». (Joël Malrieu, *Le fantastique*, Paris, Hachette, 1992, p. 88). Le phénomène est ici sans surprise le Malin, qui adoptera, au fil des *Mémoires du Diable*, des incarnations tant intérieurisées qu'exteriorisées.

⁴⁰ Louis Vax, *op. cit.*, p. 30-31.

antithétiques et contradictoires. C'est le caractère insolite des êtres fantastiques qui leur confère un caractère hybride⁴¹.

Comme peut le constater, le concept d'ambiguïté, qui marque le genre fantastique, est propice à rendre compte de la spécificité de l'esthétique qui nous semble se déployer, par l'entremise du démon, dans *Les Mémoires du Diable*. Le Prince des ténèbres, grâce notamment à ses diverses incarnations, à son utilisation du langage et à l'influence qu'il a sur les êtres humains, personnifierait ce que Johanne Villeneuve nomme la « paradoxie inhérente au statut du diable⁴² ».

Cadre théorique

Dans l'optique d'examiner les singularités du Diable à l'intérieur de notre corpus, nous analyserons les différents personnages incarnés par le Malin. Pour ce faire, plusieurs études sur le personnage nous seront particulièrement utiles. Ainsi, dans l'ouvrage *Poétique du roman*, plus précisément dans le chapitre « Le moteur du roman : les personnages », Vincent Jouve traite de l'*acteur*, qui « intervient au niveau de la manifestation⁴³ », c'est-à-dire en tant qu'exécutant qui assume des actions nécessaires au fonctionnement du récit, et de l'*actant*, « rôle nécessaire à l'existence du récit (rôles que les acteurs ont pour fonction de

⁴¹ Salma Guermazi, *Étude de l'ambiguïté dans les récits gautieristes* : « La morte amoureuse », « Le pied de momie » et « Jettatura », Mémoire, Université du Québec à Montréal, 2007, p. 20. Robert Muchembled renchérit en affirmant qu'au mitan du XIX^e siècle, « l'ambivalence fondatrice ne semblait plus être dans le cosmos, mais en l'homme même, composé instable de grandeurs et de faiblesses, divin et infernal, grand et misérable à la fois ». (Robert Muchembled, *op.cit.*, p. 276). Il n'est alors pas étonnant que le Prince des ténèbres oscille entre des tendances contradictoires, de même que les protagonistes des *Mémoires du Diable* qui incarnent moult vices.

⁴² Johanne Villeneuve, *op. cit.*, p. 103.

⁴³ Vincent Jouve, « Le moteur du roman : les personnages », *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 80.

prendre en charge)⁴⁴ ». Ce qui est singulier dans le cas du Diable, c'est qu'il revêt plusieurs fonctions : à la fois *acteur* (sans lui, Luizzi serait interné, ruiné ou en prison), et *actant* (simultanément opposant et adjuvant, il vient en aide et nuit au baron selon son bon vouloir), il joue même un rôle thématique « renvo[yant] à des catégories psychologiques [...] et permet[tant] de véhiculer du sens et des valeurs [...] la nature et la répartition de ces rôles [témoignant] en grande partie [du] sens du roman⁴⁵ ». Par exemple, Satan empêche le baron de s'enrichir, provoquant sa ruine en étirant volontairement l'un de ses récits. Ainsi, Liuzzi croyait que l'histoire narrée par le Malin n'avait « duré qu'une partie de la nuit, [mais elle avait...] été prolongée par le Diable jusqu'à la fin du jour fatal » (M.D., p. 395-396). Cette ruse calculée du Prince des ténèbres entraîne irréversiblement Armand dans la misère, venant en outre gâcher ses plans de mariage avec Eugénie.

La section sur « L'être du personnage » de Jouve s'avère aussi pertinente pour nos recherches, puisque le théoricien met de l'avant quatre catégories qui nous permettent d'analyser le Diable en tant que protagoniste, soit le corps, l'habit (les métamorphoses et les déguisements du démon sont légion, comme nous l'avons déjà souligné), la psychologie et la biographie. Ce à quoi nous ajoutons les catégories suivantes : le lieu, c'est-à-dire le milieu dans lequel le personnage évolue, les compétences professionnelles (son métier ou son occupation), ainsi que la sous-catégorie « forces/faiblesses » dans la catégorie psychologie.

L'étude *L'effet-personnage dans le roman* de Vincent Jouve nous sera également utile pour appréhender la complexité des avatars du Diable. Dans cet ouvrage, Jouve analyse le

⁴⁴ *Ibid.*, p. 80-81.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 82.

protagoniste à partir de l'angle de la réception par le lecteur. L'investissement affectif et intellectuel de ce dernier lui permet ainsi d'élaborer une « image-personnage », étant donné que, selon Jouve, « le personnage romanesque [...] n'est jamais le produit d'une *perception* mais d'une *représentation*⁴⁶ ». Qui plus est, le démon dans *Les Mémoires du Diable* est une représentation polymorphe et non figée, témoignant par le fait même d'une indéniable ambiguïté, la réalité se confondant à l'illusoire, comme lorsque Luizzi tue un notaire auprès avoir refusé d'épouser Eugénie en s'écriant : « J'ai tué le Diable, le Diable est mort » (M.D., p. 407). En somme, la représentation du démon, à l'instar de l'image mentale du personnage selon Jouve, est constamment réactualisée et reconstruite à l'intérieur de notre corpus, étant donné qu'elle « ne se satisfait pas d'une addition de traits : c'est au travers de synthèses successives effectuées par le lecteur qu'elle se développe⁴⁷ ».

Dans son article « Pour un statut sémiologique du personnage », Philippe Hamon élabore quant à lui une théorie du personnage fondée sur le postulat que ce dernier est fondamentalement une construction du lecteur⁴⁸. Nous retenons particulièrement les catégories de personnages proposées par Hamon, qui nous permettront d'étudier le Diable et ses différents avatars. Hamon aborde en effet les « personnages-référentiels », qu'ils soient historiques, à l'instar de Charles X, qui est présent dans le roman de Soulié, ou mythiques,

⁴⁶ Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 40. Précisons que l'apport du lecteur en tant qu'altérité est fondamental chez Jouve, pour qui « la réception du personnage littéraire est la seule expérience d'une connaissance intérieure de l'autre. Le texte éclaire l'opacité d'autrui qui, dans le monde réel, fonde toutes les solitudes et les intolérances. La lecture romanesque est bien d'abord cela : une pédagogie de l'autre ». (*Ibid.*, p. 261).

⁴⁷ Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, op. cit., p. 50.

⁴⁸ Le chercheur précise notamment que « le personnage est autant une construction du texte qu'une reconstruction du lecteur et qu'un effet de la remémorisation que ce dernier opère à l'ultime ligne du texte, autant un effet du posé de l'énoncé qu'un effet des présupposés de l'énonciation ». (Philippe Hamon, *Le personnel du roman : le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Genève, Droz, 1983, p. 315).

Satan renvoyant sans contredit à « un sens plein et fixe, immobilisé par une culture, à des rôles, des programmes et des emplois stéréotypés, leur lisibilité dépend[ant] directement du degré de participation du lecteur (ils doivent être *appris et reconnus*)⁴⁹ ». Ce faisant, le démon adopte à certains endroits du récit le rôle de « personnage-embrayeur » en se faisant le porte-parole de l'auteur, « du lecteur, ou de leurs délégués : personnages "porte-paroles", chœurs de tragédies antiques, interlocuteurs socratiques, personnages d'*Impromptus*, conteurs et auteurs intervenant [...] etc.⁵⁰ ». Soulié profite par exemple de l'éloquence du Diable pour dépeindre par la bouche de celui-ci sa vision de Paris, « le tonneau des Danaïdes [... qui] enfouit tout et ne rend rien⁵¹ » (M.D., p. 12). Fait intéressant, Satan est à ce point changeant qu'il peut aussi parfois être considéré en tant que « personnage-anaphore », catégorie qui regroupe des

personnages qui tissent dans l'énoncé un réseau d'appels et de rappels à des segments d'énoncés disjoints et de longueurs variables [...] éléments à fonction essentiellement organisatrice et cohésive [...] personnages de prédicateurs, personnages doués de mémoire [ou qui] interprètent des indices⁵².

Lié de près à la mémoire, conscient des travers de tous ses disciples, le démon occupe une position anaphorique à de nombreuses reprises, comme lors de cet échange avec Luizzi, qui demande : « — Mais il n'y a donc rien de vrai dans ce monde ? / — Il y a de vrai la vérité / — Et qui la sait, mon Dieu ? / — Moi, s'écria le Diable, et je vais te la dire. Écoute-

⁴⁹ Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, sous la direction de Gérard Genette et de Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1977, p. 122.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 122-123.

⁵¹ Catherine Durvye revient également sur le rôle de « personnage-embrayeur » lorsqu'elle précise que « le personnage romanesque ne se contente pas par conséquent d'agir sur le monde, il est aussi pour le lecteur et peut-être pour l'auteur un réactif, c'est-à-dire un révélateur et un embrayeur ». (Catherine Durvye, *Le roman et ses personnages*, Paris, Ellipses, 2007, p. 85).

⁵² Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, op. cit., p. 123.

moi bien, et ne perds pas une parole de mon récit » (M. D. p. 193). Bref, les concepts élaborés par Philippe Hamon seront d'un apport précieux pour notre thèse, ces derniers rendant compte avec justesse de la complexité et de l'ambiguïté du personnage du Diable représenté par Soulié.

Objectifs et plan de la thèse

Afin de cerner l'ambiguïté du démon, nous tenterons de l'analyser telle qu'elle se manifeste dans son apparence (« ce qu'il paraît »), dans son langage et ses paroles (« ce qu'il dit ») et dans son influence sur les autres protagonistes du roman (« ce qu'il suscite »). Notre premier objectif de recherche sera par conséquent d'analyser le polymorphisme du Diable, héros ambigu, ainsi que les diverses postures que le démon adopte pour se mettre, littéralement, en scène. Nous nous demanderons ainsi comment l'ambiguïté du Malin se manifeste dans son apparence et dans ses métamorphoses, par le biais des nombreuses identités que cet usurpateur emprunte. De cette manière, le premier chapitre de notre thèse, intitulé « Le théâtre du Diable », sera consacré aux diverses incarnations du Diable, à ses tendances au travestissement et à ses mises en scène. En effet, « le principe selon lequel le Diable préside à ce qui se meut et s'active dans le monde lui confère d'immenses possibilités de travestissement, de métamorphose et de retournement⁵³ ». C'est donc sur cette pléthore de transformations que nous nous pencherons.

Notre second objectif sera d'étudier l'ambiguïté du Diable telle qu'elle s'exprime dans ses paroles, ses manipulations et ses mensonges. Acteur, corrupteur à dessein et conteur au discours souvent ambigu, le Prince des ténèbres use à foison de ses talents de narrateur. Nous

⁵³ Johanne Villeneuve, *op. cit.*, p. 107.

nous intéresserons donc au rapport paradoxal du démon au langage dans *Les Mémoires du Diable*. Dans cette perspective, notre second chapitre, « Les mots de Méphistophélès », traitera de l'ambiguïté du démon dans « ce qu'il dit », le Prince des ténèbres s'avérant à la fois manipulateur et menteur, même s'il espère que des mortels parviennent à lui résister. Le rapport paradoxal de Satan au langage sera par ailleurs étudié par l'entremise des histoires dont le Diable se fait le conteur, voire le romancier. Dans ses récits, le Malin rend compte de la conscience humaine tout en instruisant et en divertissant. De même, l'acte d'écriture de Satan, qui propose ici ses mémoires, sera examiné, ainsi que le caractère composite du roman de Soulié, avec ses récits juxtaposés.

Un troisième objectif consistera en l'étude de l'influence du démon sur les personnages des *Mémoires du Diable*, souvent fourbes et corrompus. Le Satan de Soulié favorise les vices, les agissements malveillants, chez les protagonistes, à qui il suggère, conseille des actes criminels. Nous aborderons ainsi dans le troisième chapitre de notre thèse, « Sous l'influence de Satan », ce que le Malin suscite chez les personnages du roman, ces derniers étant d'une certaine façon « possédés ». Ces protagonistes paraissent vertueux, mais se révèlent en général dissimulateurs et hypocrites, flétris par le vice.

L'une de nos visées sera de surcroît d'illustrer plusieurs des motifs présents chez Soulié, par exemple l'adultère, la corruption et l'androgynéité, dans le cadre d'une création littéraire. Nous chercherons de ce fait à dépeindre le Diable à la fois à la manière de Soulié et de façon plus moderne. Nous établirons ainsi une correspondance nette entre *Les Mémoires du Diable* et notre propre création littéraire. Subséquemment, nous actualiserons la représentation du

démon dans notre œuvre de fiction afin d'offrir une contribution à la fois inédite et ancrée dans les XIX^e, XX^e et XXI^e siècles. Notre roman adoptera entre autres la forme de mémoires fictifs, à l'instar des *Mémoires du Diable*. Les axes principaux de notre partie théorique seront repris dans un texte littéraire narré de manière polyphonique. Le récit mettra en scène des personnages au passé inavouable, aux prises avec des manifestations anciennes et contemporaines du Diable, qui portent le sceau de l'ambiguïté. Plus spécifiquement, chacune des sections de notre roman mettra en lumière un narrateur distinct au passé trouble, aux prises avec des manifestations parfois classiques, parfois contemporaines du Diable. Comme c'était le cas dans l'ouvrage de Soulié, notre roman, dont l'histoire s'échelonne du XIX^e siècle au XXI^e siècle, sera métissé, inspiré d'apports traditionnels et modernes. En actualisant les représentations du démon, notre récit offrira une contribution littéraire à la fois inédite et traditionnelle, les vices s'y incarnant selon l'esprit du temps, autrement dit le *zeitgeist*⁵⁴ de trois siècles.

De surcroît, la diégèse puisera dans l'imaginaire ancien par l'entremise de la mythologie inuite, plus spécifiquement du récit de Sedna, abandonnée par son père aux hommes-oiseaux, son géniteur lui ayant coupé les mains alors qu'elle s'agrippait désespérément à sa barque. Avide de vengeance, Sedna provoque par la suite des tempêtes successives avec sa longue chevelure emmêlée, en plus de donner naissance, à l'aide de ses membres tranchés, à une profusion d'animaux marins : phoques, morses, baleines, etc. Encore aujourd'hui, la déesse inuite serait, toujours selon la légende, à l'origine du mauvais temps en haute mer.

⁵⁴ Le terme peut se traduire par « air du temps ».

Les récits des trois personnages principaux, Wilmard, Sora et Maïk, qui fraieront tous avec le mal qui subsiste dans l'archipel de Tête-à-la-Baleine, se croiseront par-delà les siècles. Leurs existences seront liées les unes avec les autres, établissant entre elles maintes correspondances. La section création de notre thèse viendra par conséquent actualiser *Les Mémoires du Diable* en accordant une place importante aux métamorphoses du démon. En ce sens, notre œuvre littéraire pourra être considérée en tant que « chronique de 2010 », à l'image du roman de Soulié, qu'Alex Lascar qualifie de « "chronique de 1830" comme *Le Rouge et le Noir*⁵⁵ ». Car, tel que l'écrit Robert Muchembled, « le diable revient en force. En fait, il n'a jamais réellement quitté la scène depuis près d'un millénaire. Tissé étroitement serré dans la trame européenne depuis le Moyen Âge, il a accompagné toutes ses métamorphoses⁵⁶ ». Il nous apparaît donc essentiel de plonger au cœur de cette esthétique de l'ambiguïté diabolique riche et féconde, de manière à la fois analytique et créatrice.

⁵⁵ Alex Lascar, « Préface », Frédéric Soulié, *Les Mémoires du Diable*, *op. cit.*, p. VI.

⁵⁶ Robert Muchembled, *op. cit.*, p. 8.

CHAPITRE I

LE THÉÂTRE DU DIABLE

*La Cruauté a un Cœur Humain
Et la Jalousie une Figure Humaine
La Terreur a la Divine Forme Humaine
Et le Mystère a le Vêtement de l'Homme*

*Le Vêtement de l'Homme est le Fer que l'on forge
La Forme Humaine, une Forge de flamme
La Figure Humaine, une Fournaise scellée
Le Cœur Humain, sa Gorge affamée*
– « Une image divine », William Blake

Par la multiplicité de ses métamorphoses, le démon de Frédéric Soulié nous semble s'inscrire dans une esthétique de l'ambiguïté qui s'exprime à travers une pléthore de personnages, à la fois novateurs et plus traditionnels par rapport à l'époque de parution de l'oeuvre. Fervent de mises en scène, Satan affectionne les déguisements et les faux-fuyants. Ce faisant, il ne se farde pas exclusivement pour un public, puisqu'il cherche à se dissimuler

à lui-même sa propre nature, tel qu'il l'avoue à Luizzi au début du premier tome des *Mémoires du Diable* :

tout à l'heure j'étais sous une de ces mille formes qui me déguisent à moi-même et me rendent le présent supportable. Quand j'emprisonne mon être sous les traits d'une créature humaine, vicieuse ou méprisable, je me trouve à la hauteur du siècle que je mène, et je ne souffre pas du misérable rôle auquel je suis réduit [...] je me cache à moi-même de ce que j'ai été pour oublier, autant que je le puis, ce que je suis devenu (M.D., p. 11)¹.

L'éventail des avatars du Prince des ténèbres est par conséquent considérable, ne comptabilisant pas moins de 26 personnages distincts, en plus d'intrusions ponctuelles dans les différentes intrigues des *Mémoires du Diable*, où retentit de temps à autre, en *marge*, le rire mesquin de Satan. Comme le rappelle Johanne Villeneuve :

Le diable *agit* dans la création, tel le principe agissant au cœur du monde où originent les formes et le sens. Parallèlement, il devient plus propice à la figuration, dans la mesure où il monopolise de plus en plus tout ce qui est figurable. Sa figurabilité lui permet ainsi, paradoxalement, de recouvrir *toutes* les apparences².

Les identités démoniaques revêtent différentes formes. L'ambiguïté du Malin au sein de ses nombreux rôles nous semble ainsi relever de quatre catégories, qui apparaissent dans l'ordre suivant à l'intérieur du roman : le Diable androgyne, le Diable professionnel, l'ange déchu et damné, et le Diable animal. Nous nous intéresserons donc, dans ce chapitre, aux diverses façons dont l'ambiguïté s'exprime dans ce que le démon « paraît », c'est-à-dire dans

¹ Remarquons le choix du terme « rôle », typique de la théâtralité et du jeu de l'acteur (ici ambigu).

² Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 78. L'auteure souligne.

son apparence et ses métamorphoses. Ses incarnations, multiples et paradoxales, témoignent à notre avis de sa dualité, en d'autres termes de la nature contraire, souvent étrangère à la logique, des rôles que Satan revêt. Mais avant de nous pencher sur les métamorphoses du Diable, nous aimerais nous attarder sur l'incipit du roman qui pose, d'entrée de jeu, le caractère fantastique de l'œuvre, introduit le doute en glissant vers l'inexplicable et initie déjà le lecteur à l'ambiguïté propre aux *Mémoires du Diable*.

1.1 Les métamorphoses d'un château

Le château de Ronquerolles, demeure des barons de Luizzi construite au début du quatorzième siècle, se dresse toujours, près de cinq cents ans plus tard, dans un état de conservation remarquable, bien que, « de mémoire d'homme, on n'avait vu personne travailler à l'entretien ou à la réparation de ce château » (M.D., p. 2). Cet état de conservation, déjà présenté comme étrange en soi, n'empêche pas que le château ait subi certaines modifications au fil des siècles. En effet, sur le mur érigé du côté est, six fenêtres, toutes différentes les unes des autres, ont été percées, la dernière étant littéralement *apparue* le lendemain de la mort du père d'Armand de Luizzi. Mais,

[c]e qu'il y a de plus singulier, c'est que la tradition rapportait que toutes les autres croisées s'étaient ouvertes de la même façon et dans une circonstance pareille, c'est-à-dire sans qu'on eût vu exécuter les moindres travaux et toujours le lendemain de la mort de chaque propriétaire successif du château. Un fait certain, c'est que chacune de ces croisées était celle d'une chambre à coucher qui avait été fermée pour ne plus se rouvrir du moment que celui qui eût dû l'occuper toute sa vie avait cessé d'exister (M.D., p. 2).

Parallèlement, à l'intérieur du château les portes de ces chambres s'alignent le long d'un corridor, toutes d'un style différent :

Le mur continuait après les portes dans le corridor, comme il continuait à l'extérieur après les croisées sur la façade. Entre ces deux murs nus et impénétrables, il se trouvait probablement d'autres chambres; mais destinées sans doute aux héritiers futurs des Luizzi, elles demeuraient, comme l'avenir auquel elles appartenaient, inaccessibles et fermées. Celles que nous pourrions appeler les chambres du passé étaient closes aussi et inconnues, mais elles avaient gardé les ouvertures par lesquelles on pouvait pénétrer. La nouvelle chambre, la chambre du présent si l'on veut, était seule ouverte [...] (M.D., p. 3).

L'importance de cet incipit va bien au-delà de l'inscription de l'œuvre dans le genre fantastique, puisqu'il se présente comme une mise en abyme du pacte conclu entre Armand et le Diable, voire de la vie même du baron. En effet, que ce soit dans le cadre du pacte ou en ce qui a trait à la vie d'Armand, l'avenir reste inaccessible et fermé. Toutefois, le présent est ouvert et peut s'alimenter au passé qui, bien que clos et inconnu, n'en garde pas moins des ouvertures par où il est possible de pénétrer, ce dont Armand ne se privera pas en puisant dans la mémoire de Satan pour en extraire toutes les informations qu'il désire concernant le passé des êtres qui l'entourent, leurs passions, leurs vices et leurs tourments. C'est d'ailleurs ce à quoi s'est engagé Satan lors du pacte : « Écoute : mêlé à la vie humaine, j'y prends plus de part que les hommes ne pensent. Je te conterai mon histoire, ou plutôt je te conterai la leur » (M.D., p. 12). Toutefois, ce que nous révèle l'incipit, et ce qu'apprendra Armand tout au long des récits qui lui seront faits, c'est que le passé renvoie à la damnation des êtres, à leurs malheurs, si n'est au Mal lui-même, chaque fenêtre apparaissant d'ailleurs seulement *après* que Satan ait pris possession de l'âme du défunt. Se voient donc réunis dans l'incipit

des *Mémoires du Diable*, réel et surnaturel, immuabilité et changement, passé et avenir, mort et vie nouvelle, autant d'éléments fondamentaux du roman qui participeront à l'élaboration de l'esthétique de l'ambiguïté. C'est dans ce contexte, et plus particulièrement entre les murs de la chambre du présent, que le Diable apparaît pour la première fois à Armand et qu'ont lieu les premières métamorphoses de Satan.

1.2 Le Diable est dans les reins

Lors de sa première apparition auprès du baron, le Diable se présente sous la forme d'un être charmant, à la sexualité équivoque. Ce choix n'est selon nous pas anodin : l'identité fluctuante et ambiguë du démon se manifesterait dans l'androgynie de certains de ses rôles de même que par la séduction, puisque Satan apparaît parfois « dans toute son horrible et redoutable beauté³ ». De cette façon,

si le diable ne peut se soustraire aux caprices de représentations qui font de lui une figure parfois ridicule et dégradée, il ne se trouve pas moins à constituer une menace importante, une présence dont la terrible défiance dépasse toute mesure, puisqu'il marque maintenant le corps et occupe jusqu'aux lieux familiers de l'existence quotidienne et des labeurs⁴.

Soulignons la « redoutable beauté » de Satan, qui s'invite *charnellement*, sous des atours affriolants, chez les fidèles qu'il cherche à pousser au mal. N'est-ce pas l'une des expressions de la nature paradoxale du Diable, qui séduit pour mieux corrompre, diviser ? De cette manière, le démon, celui qui désunit (rompt l'union entre deux personnes ou deux choses), est aussi « celui qui séduit (*se ducere*), celui qui détourne et "conduit à côté" par le moyen de

³ Louis Maigron, *Le romantisme et les mœurs : essai d'étude historique et sociale*, Paris, Honoré-Champion, 1910, p. 187.

⁴ Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, op. cit., p. 77.

la séduction⁵ ». Le Malin serait, par son ambiguïté, des « deux côtés », à l'instar de l'étymologie du terme « amphibologie ». Ce ne serait pas un hasard si le Prince des ténèbres choisit sciemment (car il altère son apparence au gré des circonstances, modelant ses métamorphoses selon les individus à corrompre) de se montrer à Luizzi, dès l'ouverture du récit, sous cette incarnation paradoxale. Le Diable se présente alors comme

Un être qui pouvait être un homme, car il en avait l'air assuré; qui pouvait être une femme, car il en avait le visage et les membres délicats; et qui assurément était le Diable, car il n'était pas entré, il avait simplement paru. Son costume consistait en une robe de chambre à manches plates, qui ne disait rien du sexe de l'individu qui le portait. [...] Le nouveau venu se pencha négligemment en arrière et dirigea vers le foyer l'index et le pouce de sa main blanche et effilée; ces deux doigts s'allongèrent indéfiniment comme une paire de pincettes et prirent un charbon (M.D. p. 4-5).

Notons la manifestation du surnaturel dans la façon dont le Malin s'allume un cigare, le feu étant un élément familier, traditionnel, du démon. Il restera d'ailleurs un attribut du Diable tout au long du roman de Soulié. Ce Diable androgyne poursuit de la sorte sa rencontre avec Luizzi, qu'il ponctue de gestes parfois élégants, parfois insolents, toujours empreints de cette nature antinomique qui le caractérise :

Et il tira de la poche de sa robe de chambre un petit porte-cigarettes d'un goût exquis. Il prit deux cigarettes, en alluma une au charbon qu'il tenait toujours, et la présenta à Luizzi. Celui-ci la repoussa du geste, et le Diable lui dit d'un ton fort naturel⁶ :

— Ah ! Vous êtes bégueule, mon cher; tant pis !

⁵ Claude Reichler, *La diabolie : la séduction, la renardie, l'écriture*, Paris, Éditions de minuit, 1979, p. 108.

⁶ Peut-être est-il possible de déceler ici, d'un point de vue symbolique, le rejet initial du Diable par le baron, rejet qui se manifeste notamment par le refus des offrandes infernales de Satan.

Puis il se mit à fumer, sans cracher, le corps penché en arrière et en sifflotant de temps en temps un air de contredanse, qu'il accompagnait d'un petit mouvement de tête tout à fait impertinent (M.D., p. 5).

Il s'ensuit entre le démon et Luizzi une discussion au cours de laquelle Satan s'avère choqué d'être tutoyé, avant d'être accusé par le baron de faire de la morale. Cet échange se déroule sans le moindre déplacement; le Diable est apparu dans un fauteuil tandis que Luizzi est demeuré debout. Reprenant peu à peu contenance, le baron s'assoit dans un fauteuil auprès de Satan. Il est dès lors plus à même d'observer la complexité, le paradoxe de son androgynéité :

Il vit mieux alors et put admirer l'élégante ténuité des traits et des formes de son hôte. Cependant, si ce n'eût été le Diable, on n'aurait pu décider aisément si ce visage pâle et beau, si ce corps frêle et nerveux appartenait à un jeune homme de dix-huit ans que dévorent des désirs inconnus, ou à une femme de trente ans que les plaisirs ont épuisée. Quant à la voix, elle eût paru trop grave pour une femme, si nous n'avions pas inventé le contralto, cette basse-taille féminine qui promet plus qu'elle ne donne. Le regard, ce don de l'organe qui trahit notre pensée toutes les fois qu'il ne nous sert pas à plonger dans celle des autres, le regard ne disait rien. L'œil du Diable ne parlait pas, il voyait (M.D., p. 6).

Par cette ambiguïté identitaire, le Diable tenterait-il de montrer que le vice est autant féminin que masculin ? Satan expose ici à la fois la fascination du vice (« un jeune homme de dix-huit ans que dévorent des désirs inconnus ») et son assouvissement (« une femme de trente ans que les plaisirs ont épuisée »), dévoilant à Luizzi, à l'instar de son incarnation plus tardive d'un aristocrate répugnant, déchu par ses comportements dépravés, l'origine des tentations immorales et leurs conséquences.

Les comportements amoraux sont souvent l'apanage des dames dans *Les Mémoires du Diable*, le Malin exerçant une forte emprise sur les personnages féminins. Toutefois, la vertu de trois d'entre elles (Caroline, Eugénie et Léonie) vient quelque peu contrebalancer ce sombre tableau. Colas Duflo, dans « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai », relève pour sa part avec justesse que

Il y a, il est vrai, dans *Les mémoires du Diable*, deux (stéréo?)types de femmes. L'« ange exilé », assez rare, et toujours victime de la malveillance universelle, et celle qui est vénuelle, menteuse, adultère et parfois criminelle. Il n'y a qu'avec la seconde, la plus répandue, qu'il sera question du sexe, thème important des *mémoires [sic] du Diable* qui prolonge ici celui du mensonge. Tantôt ce sont des vierges qui ne le sont pas, tantôt des femmes mariées qui trompent leur amant avec un autre, etc.⁷

La sexualité, et, par extension, le démon en tant qu'être sexué, souvent « bisexué », s'avère un aspect éloquent de l'ambiguïté de Satan, typique de l'époque de Soulié, puisque au XIX^e siècle, « l'image terrorisante du diable perd de sa puissance dans l'imaginaire littéraire où elle se transmua en fantasmes, en illusions, en peurs sans conséquences sociales graves⁸ ». En ce sens, il n'est pas surprenant que le Malin insiste pour se montrer à Luizzi, au cours de deux de ses trois premières incarnations, soit sous un aspect androgyne, soit sous un aspect efféminé. Après avoir brièvement paru, lors de sa seconde incarnation, sous la forme d'un

⁷ Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 93. Jankélévitch mentionne pour sa part le « demi-ange », nous rappelant que « Pascal disait : qui veut faire l'ange fait la bête; autrement dit : le demi-ange, également éloigné des termes extrêmes, retombe en bestialité; sur le point d'atteindre le zénith de sa condition, l'homme redescend jusqu'à l'extrême Bas sans avoir débouché dans l'au-delà ni crevé réellement le plafond de sa finitude ». (Vladimir Jankélévitch, « L'ambiguïté et l'évidence », *Le sérieux de l'intention (Traité des vertus; 1)*, Paris, Flammarion, 1983, p. 49). N'est-ce pas là le destin qui attend Luizzi au couchant de son existence ?

⁸ Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 247.

valet (afin de narguer le baron qui l'a appelé son esclave), Satan adopte l'allure d'un jeune homme *fashionable*. Conséquemment,

Armand vit [à la place du Diable en livrée] un assez beau jeune homme. Celui-ci était de cette espèce d'hommes qui changent de nom à tous les quarts de siècle, et que, dans le nôtre, on appelle fashionables. Tendu comme un arc entre ses bretelles et les sous-pieds de son pantalon blanc, il avait posé ses pieds en bottes vernies et éperonnées sur le chambranle de la cheminée, et se tenait assis sur le dos dans le fauteuil d'Armand. Du reste, ganté avec exactitude, la manchette retroussée sur le revers de son frac à boutons brillants, le lorgnon dans l'œil et la canne à pomme d'or à la main, il avait tout à fait l'air d'un camarade en visite chez le baron Armand de Luizzi (M.D., p. 9).

Pourquoi une telle insistance de la part du Diable à s'incarner d'emblée sous la forme d'un être androgyne ou d'un dandy ? À revêtir un rôle sexué paradoxal, au genre non immédiatement identifiable ? Peut-être parce que Satan est sensible au fait que, depuis des siècles, les Luizzi (anciennement les Zizuli) ont été leurrés par les apparences, cumulant involontairement les incestes. En effet, à maintes reprises, les ancêtres du baron ont succombé aux charmes de femmes qui étaient leurs sœurs ou leurs demi-sœurs, se damnant par le fait même. Car, tel que le précise Todorov, « les déchaînements sexuels seront mieux acceptés par toute espèce de censure si on les a inscrits au compte du diable⁹ ». Le Diable et le surnaturel permettent de cette façon d'aborder ce que Todorov nomme « les thèmes du *tu* : l'inceste, l'homosexualité, l'amour à plusieurs, la nécrophilie, une sensualité excessive¹⁰ ». Thèmes du *tu* qui se retrouveront, essentiellement par le biais de l'inceste et de la sensualité excessive, au cœur de la malédiction des aïeux d'Armand.

⁹ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 167.

¹⁰ *Ibid.*, p. 166.

La damnation des Zizuli/Luizzi trouve son origine plusieurs siècles auparavant, plus exactement en 1179, au château de Roquemure (relevons la similitude du nom du château avec celui de Ronquerolles, que possèdent les Luizzi). Ermessinde de Roquemure et Hugues de Roquemure ont alors deux fils, Gérard et Lionel. Mais le second est issu de l'adultère de sa mère. Lionel ignore cependant tout du secret entourant sa conception; et, malgré lui, il tombe amoureux d'Alix, qui deviendra par la suite la femme de son frère Gérard, alcoolique aux mœurs triviales. Toutefois, Lionel apprendra avec épouvante, à son retour au château après de longs mois d'absence au combat, qu'Alix est sa demi-sœur. Et qu'un certain baron Zizuli serait son véritable père... À la suite de la découverte de ces liens filiaux, Lionel (aidé d'Alix et de Hugues) réalise un carnage et attache sa famille sur le dos de chevaux affolés. L'hécatombe filiale est presque accomplie, mais il reste à Lionel à commettre (en connaissance de cause) l'inceste avec Alix, qui lui donnera un enfant. Ainsi s'établit, sur l'inceste, l'origine de la malédiction des barons Zizuli/Luizzi. Damnation qui se teinte du sceau de la famille, d'une importance capitale dans *Les Mémoires du Diable*. Ce que relève avec justesse Colas Duflo :

La famille, en particulier dans ses ramifications illégitimes, tient une si grande place dans *Les mémoires [sic] du Diable*. En effet, les liens du sang sont l'exemple même d'un lien qui peut demeurer secret tout en étant réel. C'est pourquoi il n'y a pas qu'Armand de Luizzi qui soit ainsi, dans l'ignorance, lié à un certain nombre de gens (quatre demi-sœurs, dont l'une avec laquelle il manque de très peu d'avoir d'incestueuses relations). Au contraire, c'est le cas de la plupart des personnages, l'adultère presque généralisé en étant la cause première, la grille des récits croisés venant dès lors recouper, pour la brouiller ou la mettre au jour, celle des généalogies occultes¹¹.

¹¹ Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 88.

Bien entendu, le Diable, dans son désir d'entraîner aux péchés le plus grand nombre de mortels possibles, s'amuse à enchevêtrer ces « généralogies occultes ». Volontairement, il multiplie les occasions, pour les descendants des Luizzi, de commettre de nouveau l'inceste, d'emmêler fatallement cette filiation déjà pour le moins obscure. C'est le cas de Juliette Gelis, la demi-sœur du baron, qui, par ses avances insistantes, essaie de le pousser au vice. Précieuse alliée féminine, doublement hypocrite, Juliette rejoint ainsi à sa façon les premières incarnations – androgynes et efféminées – du démon auprès du baron. Satan aurait-il pressenti d'emblée l'influence des femmes dans le salut ou la damnation d'Armand ? Aurait-il perçu que le piège classique, traditionnel, de la séduction serait la voie la plus efficace pour perdre le noble ? Il est permis de le penser, d'affirmer que ces métamorphoses démoniaques à la sexualité fuyante, paradoxale, sont autant de pièges des sens destinés à corrompre Luizzi. Les rôles charnels du Prince des ténèbres, tous empreints d'une indéniable ambiguïté, sont en somme d'une importance cruciale dans *Les Mémoires du Diable*. Ces avatars sexués, tels autant de malicieux serpents, tentent par conséquent de pousser les mortels (Luizzi au premier rang) au crime. Mais il y a plus dans cette scène d'ouverture où nous sommes témoins des premières métamorphoses du Diable et où se conclut entre ce dernier et Armand le fameux pacte aux accents faustiens.

1.3 Un pacte avec les ténèbres

Comme nous venons de le voir, la première incarnation du Diable est celle d'un être androgyne, aux manières impertinentes et désinvoltes, qui s'adresse au baron « avec une supériorité marquée » (M.D., p. 5). Rapidement, quoiqu'après un examen attentif, Armand est « persuadé qu'une lutte d'esprit ne lui réussirait pas avec cet être inexplicable » (M.D.,

p. 7). Il fait alors résonner sa sonnette d'argent à nouveau, commandant ainsi au Diable de se présenter autrement devant lui. C'est alors qu'une transformation profonde se produit chez Satan, qui apparaît maintenant devant Armand sous la forme d'un valet, rustre et servile. Ce nouveau personnage, sur lequel nous reviendrons, ne plaît pas davantage à Armand, « blessé de cet air de bassesse insolente et brute » (M.D., p. 7). Luizzi sait-il réellement ce qu'il désire, la servilité du Diable le répugnant tout à coup alors qu'il l'a précédemment exigée ? N'est-il pas à l'image ici du fantastique, dont « l'équilibre [est] constamment maintenu entre les évaluations contraires¹² » ? Quoiqu'il en soit, voilà une des premières fonctions des métamorphoses du Diable que nous pouvons faire ressortir : mettre son interlocuteur, en l'occurrence Armand, face à ses propres contradictions par la provocation et susciter sa colère. La colère n'altère-t-elle pas la faculté de raisonner, ce qui peut être utile à Satan dans la situation présente ? Armand agitera par la suite deux autres fois sa sonnette infernale, faisant ainsi apparaître le jeune homme fashionable, puis l'ange déchu. Dans tous les cas, peu importe l'incarnation adoptée par Satan, le dialogue tourne à l'avantage du Diable, qui parvient à amener le baron là où il le désire, c'est-à-dire à l'acceptation du pacte.

En effet, grâce aux divers rôles joués sous ses différentes incarnations, Satan éveille la curiosité du baron, qui le presse d'ailleurs de questions. Mais il parvient dans un même temps à titiller sa vanité. Cette curiosité et cette vanité amèneront Armand à considérer le pacte avec Satan à la fois comme un contrat dont il pourra tirer profit et un défi à relever. Dans cette perspective, grâce au pacte, il pourra obtenir certains avantages, dont l'accès à des informations inédites sur les gens qu'il côtoie, ce qui apaisera sa curiosité. Mais il pourra aussi tenter de faire mieux que les hommes de sa famille qui l'ont précédé et vaincre Satan,

¹² Irène Bessière. *Le récit fantastique : la poétique de l'incertain*, op. cit., p. 19.

autant de désirs inspirés par sa vanité et son orgueil. Et c'est peut-être là la fonction fondamentale des premières métamorphoses de Satan : amener Armand de Luizzi à vouloir le soumettre, à vouloir le vaincre afin qu'il accepte de signer le pacte, ce qu'il fera. Dans cette optique, l'ambiguïté inhérente aux premières incarnations du Diable sert à placer Armand sur le chemin qui le conduira à sa perte. En ce sens, le jeu de rôles du Diable s'avère efficace et les diverses incarnations peuvent être lues comme autant de ruses pour amener Armand à signer le pacte. Les travestissements subséquents du Diable auront un but similaire : pousser Armand, – ou, selon le contexte, d'autres personnages –, au vice, et le conduire au malheur afin que son âme appartienne définitivement à Satan.

1.4 Les professions infernales

Il est significatif que la seconde apparition du Malin dans *Les Mémoires du Diable* soit sous l'aspect d'un valet. En effet, le pacte diabolique lui-même (du moins dans l'esprit de Luizzi) revêt un caractère de servitude, ce qui justifie d'ailleurs le fait qu'Armand tutoie le Diable dès les premiers instants de leur face-à-face. Pour le baron, Satan est son esclave et il le traite comme tel au cours de leurs premières rencontres. Jusqu'à ce que, au fil du récit, Armand constate que le démon tient les rênes, la servitude de ce dernier étant pour le moins ambiguë. Leur rapport rejoint ainsi la sorcellerie antique dans laquelle « le mage, la sorcière ne sont pas eux-mêmes producteurs du maléfice : ils ne sont pas liés au Mal mais utilisent le Mal¹³ ». En d'autres termes, cette appartenance de Luizzi au Diable le place dans un

¹³ Guy Bechtel, *La sorcière et l'occident : la destruction de la sorcellerie en Europe des origines aux grands bûchers*, Paris, Plon, 1997, p. 34. Au sujet du Mal, Georges Bataille écrit pour sa part : « le Mal, qui se lie dans son essence à la mort, est aussi, d'une manière ambiguë, un fondement de l'être. L'être n'est pas voué au Mal, mais il doit, s'il le peut, ne pas se laisser enfermer dans les limites de la raison. Il doit d'abord accepter ces limites, il lui faut reconnaître la nécessité du calcul de l'intérêt [...]. Le Mal, dans la mesure où il traduit l'attirance vers la mort, où il est un défi [...] n'est d'ailleurs jamais l'objet que d'une condamnation ambiguë.

positionnement religieux (Armand *dépend* de lui) et non magique (il ne s'approprie pas le Prince des ténèbres, ne le soumet pas à ses incantations). La liberté serait « du côté du démon sans le savoir [puisque] le côté du Bien est celui de la soumission, de l'obéissance¹⁴ ». En somme, le pacte diabolique place le baron en situation de dépendance et non de contrôle, Satan lui donnant l'illusion de la liberté, alors que l'unique protagoniste dans cette entente qui est du côté du pouvoir n'est nul autre que lui-même. La supériorité du Diable, et en parallèle la faiblesse du baron, se laissaient déjà pressentir lorsqu'Armand de Luizzi lui commande de venir à lui lors de la scène d'ouverture :

La clochette qu'il avait secouée vivement ne rendit qu'un son faible et ne frappa qu'un coup unique qui vibra tristement et sans éclat. Lorsqu'il prononça le mot : « Viens ! » Armand y mit tout l'effort d'un homme qui crie pour être entendu du loin, et cependant sa voix, chassée avec vigueur de sa poitrine, ne put arriver à ce ton résolu et impératif qu'il avait voulu lui donner; il semblait que ce fût une timide supplication qui s'échappât de sa bouche [...]. (M.D., p. 4).

Les incarnations professionnelles du Diable placeront d'ailleurs toujours les relations entre lui et Armand, ou encore entre lui et les autres personnages, dans un rapport de forces qui se traduira par un jeu entre dominant et dominé. Et peu importe que le Diable dévoile son rôle dominant ou feigne d'être l'individu dominé, dans tous les cas il s'agira pour lui d'inciter les êtres au mal afin de les damner.

La première incarnation professionnelle du démon conforte donc temporairement l'aristocrate dans son impression que le Malin est à son service :

C'est le Mal assumé glorieusement ». (Georges Bataille, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, 1957, p. 24-25). Le Mal, ici souverain, est celui qui *dirige*, à l'instar du Satan de Soulié.

¹⁴ Georges Bataille, *La littérature et le mal*, op. cit., p. 147.

[Le baron...] prit sa clochette d'argent et la fit sonner encore une fois. À ce commandement, car c'en était un, le Diable se leva et se tint debout devant Armand de Luizzi dans l'attitude d'un domestique qui attend les ordres de son maître. Ce mouvement, qui n'avait duré qu'un dixième de seconde, avait apporté un changement complet dans la physionomie et le costume du Diable. L'être fantastique de tout à l'heure avait disparu, et Armand vit à sa place un rustre en livrée avec des mains de bœuf dans des gants de coton blanc, une trogne avinée sur un gilet rouge, des pieds plats dans de gros souliers, et point de mollets dans les guêtres (M.D., p. 7).

L'usage du terme « commandement » n'est pas fortuit : il renvoie au prétendu caractère subalterne de Satan à l'égard de Luizzi, de même qu'au rapport maître/domestique précédemment mentionné. En effet, « le pacte diabolique ouvre d'abord sur une inversion des puissances. Par lui, celui qui possède la puissance, le Diable, l'aliène au profit de celui qui ne l'a pas¹⁵ ». Mais, insolent même sous son incarnation de valet (et il le sera davantage dans ses avatars ultérieurs), le démon, traditionnellement de nature dominante, peine à se montrer servile et soumis, le baron finissant par l'appeler lui-même maître et « mons [sic] Satan » (M.D., p. 136). Luizzi fait montre d'une docilité surprenante envers le Prince des ténèbres, traduisant la soumission dix-neuviémiste

des esprits de type romantique [...] de plus en plus grande, [et] une crainte que certains s'emploient à rendre générale : on en est persuadé [...] le Diable est maintenant devenu dominant dans la vie de chaque jour et il peut proposer des contrats de mort à chacun [...]. Maintenant, c'est le Diable qui peut commander aux hommes. L'image a beaucoup changé, le Diable, de serviteur, est devenu maître impérieux¹⁶.

¹⁵ Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 84.

¹⁶ Guy Bechtel, *La sorcière et l'occident : la destruction de la sorcellerie en Europe des origines aux grands bûchers*, *op. cit.*, p. 145-147. Ce Diable omniscient et omnipotent se retrouve également chez Hoffmann, qui

Un renversement des rôles dominant/dominé se produit, déjà inscrit au début des *Mémoires du Diable* dès cet échange, teinté d'ambivalence, entre Luizzi et « celui qui le commande » :

- Qui es-tu ? s'écria Armand [...].
- Je ne suis pas le valet du Diable, je n'en fais pas plus qu'on ne m'en dit, mais je fais ce qu'on me dit.
- Et que viens-tu faire ici ?
- J'attends les ordres de m'sieur. [...]
- Comment te nommes-tu ?
- Comme voudra m'sieur. [...]
- Enfin, réponds, n'as-tu pas un nom ?
- J'en ai tant qu'il vous plaira (M.D., p. 7).

Satan feint ici d'obéir à Armand. Il lui parle même familièrement, par exemple lorsqu'il utilise le mot « m'sieur », se plaisant à endosser ce déguisement de domestique qu'il a maintes fois employé par le passé.

Fait singulier, à l'image de la relation entre le Diable et Luizzi, ce dernier ne dotera jamais le démon d'un nom en particulier, à l'exception bien entendu de Satan. Peut-être le Malin demeure-t-il toujours, pour l'aristocrate, un être *à part*, trop ambigu et fuyant, pour être baptisé d'un prénom humain ? Il est en outre possible que ce soit parce qu'Armand a compris que, peu importe l'*apparence* du Prince des ténèbres, il a constamment devant lui le même *être* sournois qui a emporté ses ancêtres, « le même esprit sous une forme différente » (M.D., p. 8), comme il le dit lui-même.

« avait la conviction que le mal se cache toujours derrière le bien, que le diable met sa queue sur toutes choses ». (Marcel Schneider, *Histoire de la littérature fantastique en France*, Paris, Fayard, 1985, p. 159).

Maître des vices des hommes, Satan souhaite même imposer ses avatars préférés, plutôt que de se plier aux volontés fluctuantes de ses suppôts, tel que l'expose cet échange entre Armand et le Diable/domestique en livrée :

- En ma qualité de domestique, je fais le moins de choses que je peux.
- Tu es donc mon domestique ?
- Il l'a bien fallu. J'ai essayé de venir vers vous à un autre titre, vous m'avez parlé comme à un laquais. Ne pouvant vous forcer à être poli, je me suis soumis à être insolenté, et me voilà comme sans doute vous me désirez. M'sieur n'a-t-il rien à m'ordonner ? (M.D., p. 8).

Toutefois, le baron, confondu par les circonstances et par le discours fallacieux du Diable, s'exclame à l'intention de Satan sous sa forme de valet : « Non [...] je ne veux pas traiter avec toi, cela me répugnerait trop. Ton aspect me déplaît souverainement » (M.D., p. 9). Répudié par le baron, le rustre en livrée consent finalement à reprendre une nouvelle forme ambiguë, le cas échéant l'apparence d'un être androgyne (troisième incarnation), plus précisément celle du jeune homme *fashionable*.

Mais ce ne sera pas l'unique fois où le démon adoptera l'aspect d'un serviteur, bien que, tel que les échanges ci-haut mentionnés l'illustrent, il ne s'agit pas de sa forme favorite, car « de ce fait, le pacte satanique [...] rend le diable concerné "esclave" du magicien¹⁷ ». Luizzi ayant le pouvoir d'appeler Satan à l'aide de sa clochette infernale, le noble peut, sous cet angle, être rapproché du *magicien*, même si, comme nous l'avons souligné, c'est Armand

¹⁷ Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 230. Dans certains cas, comme chez Beckford, « le contrat diabolique et le fantastique qu'il régit sont les moyens narratifs pour désigner la nécessaire dissidence d'avec une époque et une réalité réglées, organisées et banales, où les pouvoirs et les aspirations du sujet sont endigués et étouffés ». (Irène Bessière, *Le récit fantastique : la poétique de l'incertain*, op. cit., p. 88). Étouffé par les velléités de Satan, Luizzi rend compte de ce pouvoir infernal qui le musèle, de la servitude d'une existence sous le joug d'une puissance oppressante.

qui est véritablement le pantin du démon, Satan ne lui divulguant que des fragments soigneusement sélectionnés de « vérités ». Ou, pour reprendre les termes de Max Milner : « le diable, à travers la société contemporaine [...] nous [est] montr[é] tirant les ficelles de marionnettes qui nous ressemblent ou ricanent derrière nos décors familiers¹⁸ ».

De la sorte, Satan est conscient que ses atours de domestique irritent Luizzi de manière notable. Le Diable les revêt expressément pour narguer le baron, sa nature antinomique aimant souvent à plaire et à contrarier de façon simultanée. C'est du moins l'impression laissée par cette scène d'ouverture du second tome, au cours de laquelle Luizzi reprend ses esprits après s'être évanoui chez les Buré, tandis qu'il vient d'apprendre les infortunes d'Henriette. La jeune femme est en effet séquestrée par son mari, le capitaine Félix, pour avoir commis l'adultère avec Léon, un ouvrier employé par son époux. Cloué sur sa couche à la suite d'un vertige (malaise récurrent dans *Les Mémoires du Diable*, à l'instar de la fièvre), le baron découvre un domestique au chevet de son lit. Serviteur qui s'avérera être le Malin et qui est ainsi décrit :

Le drôle s'occupait très à son aise du soin qu'on lui avait sans doute confié de veiller sur les moindres mouvements du malade, car il lisait fort attentivement un journal, tout en se grignotant les ongles, qu'il avait d'une beauté remarquable. Luizzi eut tout le temps de l'examiner, et ne le reconnut pour aucun des domestiques de la maison de M. Buré. L'air impertinent et insoucieux du faquin lui déplut souverainement. [...] L'humeur de Luizzi monta au plus haut degré quand ledit valet, qui lisait son journal avec un petit sourire *blagueur* sur le bout des lèvres, à travers lequel il faisait glisser un petit sifflement, se mit à murmurer ce mot :

— Très drôle, très drôle ! (M.D., p. 119-120).

¹⁸ Max Milner, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire (1772-1861)*, op. cit., p. 533.

Observons qu'encore une fois, l'aspect du Diable sous forme de domestique « déplaît souverainement » à Luizzi. Adoptant cette allure de sa propre initiative, Satan ne peut toutefois résister à adjoindre à son incarnation servile une touche d'androgynie, par le biais de ses ongles, qualifiés de remarquables. Par conséquent, cette métamorphose en valet teintée d'élégance est typique de l'ambiguïté inhérente au Diable, qui ne cesse de mener le jeu, de « manœuvrer » le déroulement de l'intrigue. En effet, le démon des *Mémoires du Diable*, tel que le précise Max Milner,

conduit son compagnon (qui est ici en même temps sa victime) dans toute sorte de milieux en lui montant toujours le revers des cartes. [...] Dans cet univers où toutes choses vont à mal, le diable [a] fort à faire. Il est à la fois présentateur, meneur de jeu et commentateur¹⁹.

De surcroît, quand il le souhaite, le Malin n'hésite pas à emprunter momentanément l'apparence de personnes existantes, par exemple l'esclave malais Akabila. Peut-être pour illustrer la complexité, la multiplicité de ses rôles, qui s'affranchissent de toutes limites, même, lorsque nécessaire, de celles de la logique. De cette façon, le Satan de Soulié rend significativement compte de l'évolution de la figure diabolique, qui, au XIX^e siècle,

change même de visage [, le diable dev[enant] une victime – sous le pseudonyme d'Éliphas Lévis, un prêtre, l'abbé Constant, écrit qu'il a été injustement condamné – un révolté, certes (Georges Sand, dans

¹⁹ *Ibid.*, p. 539-543. Ce à quoi Milner ajoute : « En fait – et c'est la leçon la plus claire du roman – la connaissance de la vérité ne fait qu'engager plus profondément celui qui la possède sous le joug du démon. Pourquoi ? Parce que la vérité c'est le mal, et que connaître la vérité, c'est devenir complice du mal. (*Ibid.*, p. 544).

Consuelo, le présente comme « l'archange de la révolte légitime »), mais aussi un être angoissé qui cherche un sens à son destin²⁰.

Akabila est également une victime de la servitude, plus précisément de la cupidité de Monsieur Rigot. Akabila est le jockey de Monsieur Rigot, qui a convié quatre épouseurs (cinq avec Armand de Luizzi) à choisir une femme entre Ernestine, Eugénie et madame Turniquel, seule l'une d'entre elles étant secrètement pourvue d'une dot considérable. Akabila, alors en service, est décrit comme « un être bien remarquable : il avait le visage tout tatoué, des cheveux noirs et lisses, des yeux brillants et pleins d'astuce, les dents longues, étroites et étincelantes; il paraissait âgé de vingt-cinq ans » (M.D., p. 309). Luizzi apprend par la suite, par le biais du Malin, le triste sort qui fut celui d'Akabila, ancien prince malais d'une grande richesse, enlevé par Monsieur Rigot afin de s'approprier ses biens et d'en faire son esclave. Esclave traité bassement, à qui l'on offre un peu de rhum en échange du cirage de chaussures. Luizzi est donc étonné lorsque Satan choisit spécifiquement l'apparence d'Akabila, empreinte de l'ambiguïté dominant/dominé, plutôt que l'un de ses déguisements plus traditionnels :

Satan parut sous une forme encore plus extraordinaire que toutes celles qu'il avait choisies jusque-là. Il avait pris la figure et la forme grotesque d'Akabila lorsqu'il était vêtu de ses habits de jockey. Il avait l'extérieur de cette obéissance courbée et craintive de l'esclave malais, obéissance qui cependant semble toujours prête à se relever et à se venger. Luizzi [...] supposa que le Diable [...] l'avertissait par cette forme d'esclave

²⁰ Jacques Duquesne, *Le diable*, op. cit., p. 163-164. Ce rapport bourreau/victime est en outre analysé par Joël Malrieu dans son ouvrage sur le fantastique, dans lequel il affirme que « entre le personnage et le phénomène [ici le Diable] s'instaure ainsi un rapport dialectique d'amour et de mort, de bourreau et de victime. Mais qui est le bourreau et qui est la victime ? » (Joël Malrieu, *Le fantastique*, op. cit., p. 102). Dans le cas d'Armand et de Satan, les frontières sont-elles vraiment étanches ? Comme le rappelle Malrieu « ce ne sont pas des forces occultes qui sont responsables de la perte du personnage, c'est lui-même ». (*Ibid.*, p. 105).

qu'il [s']était soumis d'avance [aux volontés du baron]. Luizzi le mesura d'un regard assuré, devant lequel Satan baissa les yeux (M.D., p. 641).

Au terme du sixième tome, Armand persiste visiblement à croire que Satan est à ses ordres. Mais ne l'est-il pas de la même façon paradoxale, retors et à contrecœur, que l'est Akabila envers son maître qu'il est contraint de servir ? Il semble qu'Armand, tout comme l'esclave malais sous le joug de Monsieur Rigot, ne puisse se libérer de la tyrannie du Diable que dans la mort, « seul moyen d'éviter à la souveraineté l'abdication [, puisqu'] il n'y a pas de servitude dans la mort; dans la mort, il n'y a plus *rien*²¹ ». Précisons toutefois que, dans le cas spécifique des *Mémoires du Diable*, l'existence de l'enfer, qui attend le baron après sa mort pour une après-vie de damnation éternelle, est mentionnée à plusieurs reprises.

Le baron, conscient du fait qu'il reste encore quelques années de sa vie dans la bourse du Diable, préfère se montrer désinvolte face à l'incarnation servile d'Akabila. Car Satan, bien que polymorphe, privilégie en général les positions, les professions qui le mettent en situation de pouvoir, qui le présentent comme un « diable proliférant, contagieux et invisible, un agent de la corruption et un apôtre de la mort qui assaille le monde, sous le couvert de l'ordinaire et de l'ordre²² ». Pensons, par exemple, à la position de notaire.

Comme Satan « passe partout où rien ni personne ne saurait passer[,] pas même Dieu, car la vitesse n'est pas l'attribut de l'éternel²³ », il devient parfois malaisé de repérer sa

²¹ Georges Bataille, *La littérature et le mal*, op. cit., p. 117.

²² Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, op. cit., p. 83.

²³ *Ibid.*, p. 109. L'auteure renchérit : « le diable est catalyseur d'activités... il est le maître du possible, celui qui voit ce que dans son immuabilité Dieu ne voit pas. Il est l'observateur qui, dans une imposture absolue, voit ce

véritable identité, surtout lorsque le démon en usurpe une, à l'instar de cette scène d'orgie où il utilise le corps du notaire Niquet. D'ailleurs, peut-être est-ce à cause de cette « possession » que le vrai notaire ne succombe pas au coup de poignard de Luizzi. Après tout, le baron a tenté de tuer le Diable et non Monsieur Niquet...

Ce caractère antinomique du Malin laisse néanmoins le baron perplexe, ce dernier croyant le reconnaître lors de la scène des épouseurs :

Parmi les personnages présents à cette scène, il y en avait un que Luizzi n'avait pas encore vu : c'était le notaire, qui le considérait d'un regard tout particulier à travers le verre de ses lunettes. Il sembla à Luizzi qu'il connaissait cet homme : l'expression de son visage, plus que ses traits, l'avait déjà frappé, et il allait chercher dans ses souvenirs en quel lieu et à quelle époque il l'avait rencontré lorsque sept heures sonnèrent. [...] Il entendit alors le petit rire sec et aigu du notaire, et il lui sembla qu'il avait déjà entendu ce rire malfaisant (M.D., p. 396).

Le baron finit par repérer Satan et ira jusqu'à essayer de le chasser une fois pour toutes en le tuant, comme mentionné précédemment. L'un des indices pour reconnaître le démon est en effet ses lunettes : elles permettent une incroyable acuité, au point que l'aristocrate est apte à lire, à travers l'enveloppe de la donation, que la somme de deux millions en héritage revient à Ernestine Turniquel, la fille d'Eugénie. Ce pouvoir conféré par un accessoire du Diable détourne ainsi Luizzi du projet d'épouser Eugénie.

Le Diable use conséquemment de la profession du notaire Niquet pour s'infiltrer aux premières loges de ces épousailles malhonnêtes, allant jusqu'à enivrer les convives au sein

qu'il n'a pu voir dans son absolue grandeur. À côté de lui, Dieu est un aveugle qui aurait intérieurisé le monde à sa seule convenance ». (*Ibid.*, p. 111).

d'une orgie fantastique sur laquelle nous reviendrons plus loin. Pourquoi choisir spécifiquement, dans la perspective de Satan, le rôle d'un notaire ? Peut-être parce que, comme à l'époque de l'Inquisition, « quiconque jouait un rôle de quelque importance dans la société, vendait une marchandise, accomplissait un acte concernant d'autres personnes, pouvait être soupçonné et parfois condamné pour sorcellerie, puisqu'il avait eu l'occasion de nuire²⁴ ». L'occasion de nuire ci-mentionnée ouvre la porte aux faux-semblants, aux retournements équivoques et perfides, l'hypocrisie étant après tout le domaine du Diable.

Bien que le démon ne dédaigne pas d'apparaître sous les traits d'un notaire, l'un des avatars favoris et récurrents de Satan est celui de l'abbé. Le Prince des ténèbres, comme toujours calculateur, ne dédaigne pas, en effet, adopter des habits solennels comme ceux d'épouseur ou, si l'on préfère, d'officiant de mariage dans le troisième tome du roman, voire des habits religieux, pour concrétiser ses desseins criminels, se faisant ici plus classique dans le choix de son avatar²⁵. En ce sens, « cette volonté exaspérée du Mal se démontre en révélant la profonde signification du sacré, qui jamais n'est plus grande que dans le renversement²⁶ ». Les apparats des prêtres et des curés ne peuvent que séduire l'hypocrisie du démon en le montrant à ses « fidèles » sous la forme ambiguë de la vertu prête à sombrer dans le vice. Car nous sommes en droit de nous demander, à l'égal de Colas Duflo :

²⁴ Guy Bechtel, *La sorcière et l'occident : la destruction de la sorcellerie en Europe des origines aux grands bûchers*, op. cit., p. 763.

²⁵ Bien avant Soulié, dans *Le Moine*, Lewis, Matthew (1796) avait par exemple exploré ce travestissement de Satan en religieux.

²⁶ Georges Bataille, *La littérature et le mal*, op. cit., p. 129. Ce qui rejoint les propos de Todorov, qui affirme que « lorsque vampires et diables se retrouvent "du bon côté", il faut s'attendre à ce que les prêtres et l'esprit religieux soient condamnés et traités des pires noms : jusqu'à celui même du diable ! » (Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 144-145).

où est donc Dieu dans *Les mémoires [sic] du Diable* ? La réponse est simple : Dieu est loin. Sans cesse invoqué par les innocents qui vont succomber aux attaques du mal, et toujours en vain, Dieu est le personnage le plus étonnamment absent. C'est en fait le Diable qui en parle le mieux en révélant que Dieu a donné aux hommes l'espérance. Mais comme cette espérance est toujours bafouée...²⁷

Peu avant que Luizzi et Léonie ne commettent l'adultère dans le cinquième tome, le démon paraît conséquemment sous la forme d'un charmant abbé, celui-là même qui laissera son soulier danser sur la bougie pendant que le baron et sa compagne s'étreignent dans la chambre assombrie. Satan est ainsi dépeint :

Il était en bas de soie d'un noir mat, qui dessinaient une jambe mince de la cheville et vigoureusement rebondie à l'endroit du mollet, une de ces jolies jambes à culotte courte qu'estimaient tant nos grands-mères et qui sont d'une affreuse difformité en belle nature. Il avait une culotte de casimir noir très serrée au genou, genou très mince, surmonté de cuisses fortes et courtes; un peu de ventre et beaucoup de hanches; un gilet de soie noire, une petite cravate en corde sur laquelle se posait un double menton potelé; un visage rose, frais et souriant; une petite bouche avec des dents charmantes, des yeux papelards, les cheveux légèrement frisés, des mains blanches et parfumées, du linge d'une finesse extrême et d'un éclat éblouissant, mais sans empois [...]; du linge flottant et gracieusement chiffonné, et enfin une petite redingote noire à un seul rang de boutons. C'était, à tout prendre, un adorable petit abbé, si ce n'eût été le Diable, chose fort difficile à deviner, car il avait caché son pied fourchu dans le plus joli petit soulier du monde, luisant, effilé, charmant (M.D., p. 555).

²⁷ Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 91. Soulié rendrait-il ainsi compte de l'héritage du roman noir à l'égard des religieux, tel que souligné par Annie Le Brun ? Celle-ci évoque les « crimes de ce règne des prêtres qui ne fait pas seulement verser à grands flots le sang des nations dans des guerres implacables ou sur les échafauds d'un tribunal froidement initique[, ...un] système vraiment antisocial, qui ne détruit pas moins la morale dans ses dupes que dans les hommes moins crédules[. ...] [Ce système le fait] sous l'affectation hypocrite de je ne sais quelles chimériques vertus. » (Annie Le Brun, *Les châteaux de la subversion*, *op. cit.*, p. 226).

Satan, astucieux, a emprunté l'aspect d'un gentil abbé afin de pousser au vice de l'excès un archevêque et un chanoine, tous deux fortement enclins à la gourmandise. Vainqueur, ce Diable gominé se tient devant Armand de Luizzi dans ce costume de « joli Diable, gentil, musqué, pomponné » (M.D., p. 556). Cet avatar théâtral du Malin est à tout coup moins perfide, et plus novateur par son côté comique, qu'une autre des incarnations religieuses du démon, soit l'abbé de Sérac.

L'abbé de Sérac feint l'extrême vertu et prêche la mortification auprès de ses ouailles dans l'optique de pousser, par ricochet, au crime. Satan/Sérac corrompt de cette façon, en tant que confesseur, plusieurs jeunes femmes. Il en sera de même pour Luizzi, qui ne reconnaît Satan que dans le septième tome, lorsqu'il apprend la vérité sur ses aïeux incestueux, les Zizuli :

— Mais cette histoire [...] cette histoire ?
 — Est, dit-on, celle de votre famille; car on peut faire le nom de Luizzi avec celui de Zizuli. [...]
 — Mais qui êtes-vous donc ? s'écria Luizzi, de plus en plus épouvanté.
 — J'aurais voulu ne pas vous dire mon nom; mais je ne me suis pas consacré à une vie d'humiliations pour fuir devant vous une éternelle honte. Je suis l'abbé de Sérac !
 À ces mots, qui semblaient pétrifier Luizzi, le voyageur salua et partit. À peine avait-il disparu, que Luizzi, s'imaginant qu'il était le jouet du Diable, s'écria :
 — Satan ! Satan ! reviens ! (M.D., p. 690).

Cet abbé, avatar du Diable, demeure longtemps ce qui s'approche le plus de Dieu aux yeux de Luizzi, qui ne s'adresse au « Tout-Puissant » qu'à la fin du roman... avant d'être ironiquement emporté par Satan :

Quant à Armand, d'une manière déconcertante qui rappelle le dénouement du *Moine de Fontan*, il est enlevé au moment même où il commence à ployer les genoux pour remercier Dieu de l'avoir sauvé. Mais tout espoir n'est pas perdu puisque ses protectrices, en montant au ciel, continuent de prier pour lui²⁸.

Par le biais de l'abbé de Sérac, le Malin emprunte l'une de ses apparences ambiguës, suspectes, afin de se tenir au plus près de ses futurs « fidèles » en récoltant leurs confessions sous le sceau de la religion et les mener où il veut.

L'une de ses professions les plus surprenantes est celle d'un chanteur qui se donne en spectacle dans un salon auquel est convié le baron. Mentionnons que ces soirées mondaines sont tenues par madame de Marignon, femme aux mœurs irréprochables selon son entourage, mais non moins corrompue, perfide, dans la réalité. Au cours de la soirée survient Laura de Farkley, jeune femme déchue considérée comme dépravée, qui fait souvent les frais de racontars. Laura (qui est en réalité Sophie Dilois, la demi-sœur du baron) s'installe dans un fauteuil, encadré de deux autres sièges identiques, sur lesquels sont assises Madame du Bergh et Madame de Fanfan. Cette dernière est la propre mère indigne de Laura, aux mœurs des plus dissolues, tandis que Madame du Bergh a empoisonné son mari et élevé par la suite un enfant illégitime prétendument de feu Monsieur du Bergh. Madame du Bergh et Madame de Fanfan feignent cependant la plus pure des vertus et s'éloignent dédaigneusement de Laura. Pourtant, malgré les propos véhiculés par les mauvaises langues, Laura n'a jamais eu le moindre amant. Mais sa réputation a souffert des calomnies de façon irréversible. Le

²⁸ Max Milner, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire (1772-1861)*, op. cit., p. 548.

démon intervient à ce moment dans le salon de madame de Marignon sous l'aspect d'un chanteur. Vertement, il condamne l'hypocrisie et la malhonnêteté de l'assemblée :

Un homme vêtu de noir, le visage maigre et anguleux, le front élevé et étroit, les yeux enfoncés sous d'épais sourcils et brillants d'une lueur fauve, la bouche mince et moqueuse, un homme se mit au piano. Dès qu'il le toucha, tous les regards se tournèrent vers lui. On eût dit que la corde, au lieu d'être frappée par le marteau de buffle de l'instrument, était pincée par une griffe de fer. Le piano criait et grinçait sous ses doigts redoutables. L'aspect de cet homme captiva l'attention que son prélude avait appelée; bientôt l'accent sinistre et railleur de sa voix fit courir un léger frémissement dans tout le cercle de ses auditeurs, et il commença l'air de la calomnie du *Barbier*. Ce mot la *calomnie* retentit avec un tel accent de sarcasme, que, par un mouvement soudain, tout le monde se tut. Le chanteur continua avec un éclat sauvage d'organe et un mordant d'intonation qui glacèrent l'assemblée. Tout le temps qu'il chanta, il tint ses yeux fauves sur le trio principal, composé de mesdames du Bergh et de Fantan, qui avaient repris leurs sièges, et de madame de Marignon, qui s'était mise à la place de madame de Farkley, comme pour réhabiliter cette place de la flétrissure qu'elle avait subie (M.D., p. 181-182).

Le Diable est, sous cette incarnation, l'un des personnages-anaphores relevés par Philippe Hamon, personnages qui ont «une fonction essentiellement organisatrice et cohésive [...] qui sèment ou interprètent des indices²⁹ ». Satan sait ainsi lire sans entrave (interpréter les sentiments réels) dans le cœur corrompu des trois prétendues grandes dames. L'assemblée, troublée, pressent la nature double, ambiguë, du chanteur, qui a été invité dans ce salon huppé et insulte ceux-là même venus assister à son concert. Il suscite dans la foule des sentiments contrastés, un vieillard allant jusqu'à énoncer la possibilité que « ce ne soit le Diable » (M.D., p. 182). Réellement sur scène, comédien en train de regarder en face trois calomniatrices, le Malin s'amuse à condamner, à culpabiliser en se jouant de l'hypocrisie qui

²⁹ Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, p. 123.

masque le vice le plus achevé. Rappelons qu'au XIX^e siècle, « la question de la responsabilité collective sous le regard d'un Dieu terrible laissant agir Satan pour punir l'humanité cède la place à celle de l'individu face à lui-même. La culpabilisation devient une affaire de conscience individuelle³⁰ ». Le Prince des ténèbres souhaite-t-il amener ses victimes à avouer leur crime sur la place publique ? Dans ce cas spécifique, le démon demeure dans la *suggestion*, ne passant pas directement à l'acte. Il reste que, d'une certaine façon, il se pose en redresseur des torts, ce qui n'est pas peu paradoxal. En cela, il donne raison à Alex Lascar qui soutient qu'« essentiellement ambigu, il a pourtant des fêlures, rêve au bien³¹ ». Voilà que s'esquisse une autre facette de l'ambiguïté du Diable.

Dans cette partie, nous avons démontré que le Diable s'amuse à se travestir en une pléthore de professions, qu'il *emploie* à mauvais escient afin de se dissimuler dans le monde des hommes, souvent dominé par les diktats du travail. Multiforme à satiété, le Malin profite ainsi de toutes les occasions possibles pour s'introduire en société, duper les mortels et provoquer leur malheur. L'ange déchu et damné se profile derrière les masques de Satan.

1.5 L'ange déchu et damné

Il est intéressant de relever que la première incarnation de Satan dans *Les Mémoires du Diable* n'est pas un avatar traditionnel fantastique. Tel que déjà mentionné, avant de voir paraître le Prince des ténèbres sous ses atours infernaux, lors sa quatrième métamorphose, le baron rencontre trois autres de ses avatars, dans l'ordre : un Diable androgyne, un valet et un jeune homme *fashionable*. Étant donné l'insistance du dernier descendant des Luizzi, le

³⁰ Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 213.

³¹ Alex Lascar, « Préface », Frédéric Soulié, *Les Mémoires du Diable*, op. cit., p. XIX.

Malin consent à contrecoeur à adopter une forme qu'il exècre, à devenir « l'être surnaturel qu'Armand [a] appelé [et] [à] se montr[er] dans sa sinistre splendeur » (M.D., p. 10). Il est vrai, comme le souligne Max Milner, que le démon accepte rarement de divulguer sa véritable identité, réticent à exposer directement sa vulnérabilité, ainsi que sa nature malveillante :

ce n'est en général qu'en présence d'Armand de Luizzi que Satan dévoile sa véritable identité. Encore ne le fait-il qu'en empruntant une multitude de déguisements qui lui permettent de faire valoir ses talents de comédien et d'apparaître sous une forme en harmonie avec les lieux et les circonstances³².

Le Diable s'exécute toutefois à la demande d'Armand. Pour une rare fois à l'intérieur du roman, Soulié dépeint un Satan des plus classiques, son esthétique étant calquée sur les influences littéraires et culturelles des siècles qui l'ont précédée :

C'était bien l'ange déchu que la poésie a rêvé. Type de beauté flétrî par la douleur, altéré par la haine, dégradé par la débauche, il gardait encore, tant que son visage restait immobile, une trace endormie de son origine céleste; mais, dès qu'il parlait, l'action de ses traits dénotait une existence où avaient passé toutes les mauvaises passions. Cependant, de toutes les expressions repoussantes qui se montraient sur son visage, celle d'un dégoût profond dominait les autres (M.D., p. 10).

Il est significatif de relever que ce démon fantastique est dominé par le dégoût, sentiment qui peut découler de la déception face à de trop hautes aspirations. Celui-ci explicitera à quelques

³² Max Milner, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire (1772-1861)*, op. cit, p. 546. Ce qui fait écho aux propos de Johanne Villeneuve, qui affirme que « la présence diabolique s'invente dans le repli des apparences. Elle se reconnaît à travers des signes ambigus et des manifestations protéiformes ». (Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, op. cit., p. 79).

reprises dans *Les Mémoires du Diable* la répulsion qu'il entretient à l'égard des humains, issue de désillusions successives. Car, de façon un peu surprenante, le Prince des ténèbres a conservé (et conserve encore) l'espérance de voir un mortel déjouer ses plans machiavéliques. Cette équivoque quant à ses volontés profondes se traduit tantôt par des indices voilés afin de permettre à Luizzi d'échapper au pacte infernal qui a emporté ses ancêtres, tantôt par des pièges (plus retors les uns que les autres) tendus au baron. Paradoxal, le démon a, après tout, été dans *Les Mémoires du Diable* amoureux de la Vierge Marie et amant d'Ève³³. De cette manière, il n'est pas si étonnant que Satan confesse : « Caïn était de moi ! » (M.D., p. 267). Car le Diable, ange déchu répudié par Dieu, catalyse le surnaturel et ses possibles :

Prince des métamorphoses, [le diable est] un agent de *mimicry*, dans la mesure où il lui revient un rôle assigné par Dieu. Finalement, il est *le maître du possible*, celui qui voit ce que dans son immuabilité Dieu ne voit pas. Il est l'observateur qui, dans une imposture absolue, voit ce qu'il n'a pu voir dans son absolue grandeur³⁴.

Polymorphe et observateur, le Diable cristallise donc les contraires. Cette cohabitation *a priori* contradictoire est, nous l'avons vu, posée d'emblée dans la première description fantastique du démon de Soulié, l'apparence de ce dernier étant décrite comme déchue, décadente. Néanmoins, l'avatar surnaturel de Satan demeure un déguisement : à deux reprises par la suite, le Diable apparaîtra au baron sans aucun artifice. Il le fera brièvement une première fois alors que Luizzi est au Taillis, propriété de Monsieur Rigot, où celui-ci reçoit des épouseurs potentiels pour les trois femmes célibataires de la maison, dont Eugénie,

³³ Il ne s'agit pas ici d'une innovation de la part de Soulié sur la tentation d'Ève dans le récit biblique de la *Genèse*, mais d'une variation, l'écrivain ajoutant des détails de son cru à la séduction du serpent.

³⁴ Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, op. cit., p. 111.

précédemment mentionnée. Le baron, dont les affaires périclitent de manière dramatique, refuse de se marier avec une femme possiblement ruinée. Tandis qu'il hésite sur la voie à suivre, insomniaque, Luizzi se décide à agiter son infernale sonnette. C'est un Diable malveillant qui paraît alors : « il n'avait ni l'air goguenard ni la malice cruelle qu'il semblait se donner à plaisir. Son regard avait repris toute sa sinistre splendeur, son sourire toute son amère fierté, et il aborda Luizzi avec une impatience visible. Sa voix était stridente et grave » (M.D., p. 327).

Le démon, plus près d'une incarnation du Mal, laisse furtivement tomber son masque à la fin du troisième tome des *Mémoires du Diable*. Il devient « à la fois attractif et destructeur [...], le démon [...], champion de la liberté [et] incarnation de l'hypocrisie [...] représent[ant] une force extérieure réelle³⁵ ». Pourvu de deux visages, l'un « attractif » et l'autre « destructeur », assurément damné, Satan incarne le « mal pur ». Pendant qu'il se trouve en voiture avec Luizzi, le Diable raconte en effet l'histoire de Madame de Cerny, prénommée Léonie (rappelons qu'elle deviendra la maîtresse d'Armand, ainsi que l'un des trois personnages féminins clefs du livre). Arrogant, Satan clame que « tout ce qui est mal c'est [lui] » (M.D., p. 564).

Cette appartenance au mal, typique du Diable fantastique traditionnel, est à son paroxysme dans la conclusion des *Mémoires du Diable*, où le Prince des ténèbres montre réellement qui il est. Il rejoint de la sorte, mais en version exacerbée, le Satan entrevu par

³⁵ Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 270. Jacques Duquesne ajoute à ce sujet, en accord avec l'intériorisation graduelle du mal relevée par Muchembled au cours du XIX^e siècle, que « le Mal est au cœur de l'homme [...] telle est la vision romantique, et Lucifer en est le malheureux héros ». (Jacques Duquesne, *Le diable*, Paris, Plon, 2009, p. 163). Précisons cependant que chez Soulié, c'est plutôt Luizzi qui s'avère être le « malheureux héros ».

Luizzi dans le tout premier chapitre du livre. Le baron succombe finalement à la damnation annoncée, avec la différence notable par rapport à ses ancêtres que trois âmes de femmes bienveillantes veillent sur lui. Le Malin joue ultimement son propre rôle, le seul sans doute qui ne soit pas teinté de dualité et d'hypocrisie, son domaine de prédilection :

Ce n'était plus aucun des personnages sous lesquels Satan lui était tant de fois apparu; ce n'était plus même l'ange déchu qu'il avait vu pour la première fois au château de Ronquerolles, si fier dans sa défaite, si beau dans sa dégradation; c'était le dieu du mal, hideux dans sa forme, hideux dans l'expression de sa figure, ayant toute la bassesse, toute la méchanceté, toute la féroce et tout le cynisme du vice (M.D., p. 802).

D'ailleurs, l'un des avatars du démon dans le premier tome condense le vice, le mal pur dans son expression la plus primitive. L'ambiguïté de Satan se manifeste dans son incarnation d'un homme haut placé, dont la propension à commettre des bassesses et des crimes l'a fait tomber en disgrâce :

un homme d'un aspect hideux se présenta. Il était couvert de haillons, non point de ces haillons du peuple qui dénotent la misère, mais de ces haillons de l'élégance qui sont toujours la livrée du vice. De longs cheveux gras encadraient un visage livide, où l'inflammation d'un sang vineux perçait sur les pommettes rougies; cette chevelure huileuse avait déposé sur le collet d'un frac bleu à boutons de métal une couche de crasse luisante et solide. Cet homme portait un chapeau lustré par une brosse mouillée qui était parvenue à dissimuler passablement l'absence de poils du feutre, mais qui n'en déguisait point les nombreuses cassures. [...] [Son pantalon] était tigré de taches profondes; l'encre avait tenté vainement d'en noircir les coutures blanches, et l'aiguille n'avait pas fait rentrer ses bords défaufilés. Cet homme était armé d'un bâton, portant à son extrémité un nœud énorme, rendu encore plus lourd par la multitude de petits clous dont il était orné. // Luizzi recula à son aspect, et un sourire féroce et bas parut sur les traits de l'être qui était devant lui (M.D., p. 71-72).

Soulignons le recul instinctif du baron face à ce personnage jadis riche, respecté, et à présent avili, serviteur du Prince des ténèbres qui a succombé à tous les bas instincts jusqu'à la dégradation morale la plus totale. Le Diable n'offre-t-il pas à l'aristocrate une vision de jusqu'où le vice pourrait le conduire, à quel point ses actes pourraient devenir sordides ? Nous reviendrons, dans notre troisième chapitre, sur les conséquences morales néfastes suscitées par le démon chez les différents protagonistes de notre corpus.

L'esthétique de l'ambiguïté, telle que mise de l'avant par le Diable de Soulié, s'éloigne de la représentation démoniaque traditionnelle, bien qu'elle intègre de temps à autre des éléments classiques, au gré des avatars de Satan. La propension de ce dernier à pousser au mal s'incarne notamment dans ses métamorphoses surnaturelles, parfois empreintes de cruauté. Ce qui rejoint les propos de Denis Mellier, qui relève que le fantastique « contrai[nt] l'individu moderne à la violence d'un destin spectaculaire, cruel ou absurde, où la communauté voit, sans répit, éprouvés ses limites, leurs valeurs et leur sens³⁶. » Car le démon est tout-puissant chez Soulié, déployant une complexe esthétique de l'ambiguïté.

Conséquemment, le caractère fantastique du Malin prend sans surprise des atours bachiques dans le chapitre « Vertige » du quatrième tome, où Luizzi et les quatre épouseurs du Taillis sentent leur ivresse se mâtiner de folie. Souvenons-nous du marché de mariage qui se trame chez Monsieur Rigot, qui laisse secrètement sa fortune à l'une des femmes suivantes : la vieille Jeanne, la veuve Turniquel, Eugénie (rappelons qu'il s'agit d'une jeune

³⁶ Denis Mellier, *La littérature fantastique*, Paris, Seuil, 2000, p. 51.

femme aux origines troubles, comme c'est presque systématiquement le cas dans *Les Mémoires du Diable*³⁷) ou encore Ernestine, la fille de cette dernière.

Le Diable, qui a cette fois adopté l'apparence d'un notaire, enfume les corps et les esprits dès que les convives se mettent à boire : Satan « sortit une fumée blanche de sa bouche comme si on eût jeté le vin dans un cylindre rouge où il se serait évaporé en fumée » (M.D., p. 406). Mais il ne s'agit que des prémisses de cette orgie surnaturelle, le Prince des ténèbres invitant sournoisement à « commenc[er] les feux » (M.D., p. 406). S'ensuivent des scènes extraordinaires déclenchées par ce démon fantastique qui pousse les épouseurs au vice :

Un rire aigre et perçant retentit alors au-dessus de tous les cris de l'orgie, et il sembla à Luizzi que tout ce qu'il voyait prenait des formes extraordinaires : c'était une assemblée de diables, cornus, bizarres, monstrueux, ayant des serviettes au cou et buvant dans des verres qui ne désemplissaient jamais. Il lui semblait encore que le notaire, ou plutôt Satan, était monté sur la table, s'était assis sur une pointe de couteau, et riait de son grand rire de Diable (M.D., p. 407).

Satan poussera même Luizzi à le tuer sous son incarnation de notaire, ivre de son triomphe sur le baron. Le Malin se fait ici paradoxal, tentateur et vil, tandis qu'il « possède » Maître Niquet, celui-ci s'amusant à entraîner les épouseurs dans l'excès. La tactique d'assassiner à petit feu certains indésirables par des excès orgiaques traverse d'ailleurs l'ensemble des *Mémoires du Diable*, cette idée étant – chez les protagonistes homicidaires – visiblement soufflée par Satan. Car, par l'entremise de déguisements fantastiques, le Prince des ténèbres s'infiltra partout (n'est-il pas polymorphe ?), parfois visible, parfois à couvert. Il s'amuse, à

³⁷ En fait, il s'agit d'une spécificité du roman-feuilleton, qui aime brouiller les pistes généalogiques.

l'instar des *êtres* fantastiques d'un « jeu de présence et d'absence [...] une présence invisible qui s'interpose désormais entre le sujet et son image, dévorant sa propre représentation³⁸ ».

La présence intangible, invisible, du Diable, sera notamment perçue par Henriette, séquestrée par son mari Félix pour avoir commis l'adultère avec Léon, dont elle portera l'enfant³⁹. La jeune femme naïve, perdue par les circonstances, relève la présence d'un « fantôme inconnu plan[ant] sur [s]a tête avec un rire hideux » (M.D., p. 111). Peut-on réellement s'en surprendre, puisque Henriette évoque précédemment les « malédictions de sa famille » ? (M.D., p. 111). Le choix du terme « malédiction » n'est pas fortuit. Il n'est de surcroît pas étonnant que l'unique papier offert à la prisonnière pour écrire (entre les lignes) soit l'ouvrage *Justine* du Marquis de Sade. Selon Mario Praz, c'est même

tout le livre [de Soulié qui] tourne autour de l'axiome de Sade : *prospérités du vice et malheurs de la vertu*. Soulié l'illustre surtout dans le champ moral, [...] mais il ne s'agit pas moins de sadisme. [...] Cette cruelle fantasmagorie est dominée par la figure d'un Belzébuth dandy au « hideux sourire » et au « fauve regard de cannibale, contemplant la victime qu'il va dévorer. »⁴⁰

³⁸ Denis Mellier, *La littérature fantastique*, op. cit., p. 55. Comme le rappelle le théoricien du fantastique Joël Malrieu : « la révélation [fantastique] n'est pas de l'ordre du divin. [...] Ce que le personnage fantastique découvre au terme de son parcours, c'est lui-même et sa place dans le monde ». (Joël Malrieu, *Le fantastique*, op. cit., p. 75).

³⁹ De cette union naîtra une fille, comme c'est presque toujours systématiquement le cas dans *Les Mémoires du Diable*.

⁴⁰ Mario Praz, *La chair, la mort et le diable dans la littérature du XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1999, p. 131. Colas Duflo renchérit sur cette filiation sadienne en ces termes : « Il va donc s'agir ici de "faire du de Sade" et d'engager dans l'écriture une expérience qui se voudra d'abord un jeu avec les tabous, et où les principaux ressorts de l'action seront la triade inceste, meurtre et adultère, dont l'évocation, sous des formes différentes, vient rythmer le roman comme un leitmotiv ». (Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », op. cit., p. 91). Le lecteur ne sera pas surpris de reconnaître plus tard dans le récit une incarnation de Juliette, la sœur de Justine, chez Sade, notamment dans le roman qui porte son nom. Dans *Les Mémoires du Diable*, cette « Juliette » est d'abord présentée sous le nom de Jeannette. Jeannette/Juliette, mentionnée dans notre première section, est, nous l'avons vu, une jeune femme qui a un penchant naturel pour le vice, ainsi qu'un vif talent pour corrompre ses semblables.

Henriette, entraînée au vice par les manipulations successives de Léon et de Félix, respectivement son amant et son mari, y perdra la raison, les « voix » du Diable s'infiltrant de plus en plus dans son esprit gangréné par l'infortune, et, il faut bien l'admettre, par l'orgueil.

Ces voix diaboliques sulfureuses, qui rejoignent une imagerie plus traditionnelle du démon, feront, ainsi que nous l'avons souligné, des apparitions sporadiques dans le roman. Mais les réactions du baron à l'égard des phénomènes extraordinaires sont fluctuantes et témoignent de son rapport équivoque à son « esclave ». Amnésique pendant plusieurs mois de son existence, échappant ainsi à ses souvenirs⁴¹, Luizzi revient à Paris en diligence, après avoir voyagé avec Ganguernet, Fernand et Mariette. Ignorant encore l'identité véritable de Sophie Dilois, qui s'avérera être sa demi-sœur, Luizzi est un instant séduit par l'idée d'« obtenir une femme dont on a blessé la vanité et l'amour ou perdu la position, ce doit être un triomphe adorable » (M.D., p. 171). Réfléchissant imprudemment à voix haute, le baron ajoute qu'il « consen[t] à ce que le Diable [l]'emporte si jamais [il] lui donne un seul jour de [s]a vie » (M.D., p. 171-172). Toujours à l'affût d'une bonne affaire, Satan répond : « Je retiens ta parole, dit une voix qui sembla entrer par une portière et sortir par l'autre, et qui épouvanta tellement Luizzi qu'il n'osa plus, pendant près de deux heures, ni bouger, ni parler, ni penser » (M.D., p. 172). La manifestation surnaturelle du Malin, perçue de manière pour le moins effrayante par le baron, le tétanise ici littéralement. Spécifions que nous nous

⁴¹ Nous retrouvons un motif récurrent en fantastique, l'oubli, voire l'amnésie, parfois rattaché à la folie. Cette perception du temps *diffracté* rejoint les propos de Tzvetan Todorov : « le temps et l'espace du monde surnaturel [...] ne sont pas le temps et l'espace de la vie quotidienne. Le temps semble ici suspendu, il se prolonge bien au-delà de ce qu'on croit possible ». (Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, *op. cit.*, p. 124).

trouvons dans le second livre et que Luizzi commence à peine à s'habituer à la présence de Satan, mais n'en soupçonne pas toute la puissance. De ce fait, à cet moment du récit, Luizzi éprouve « le rapport de l'ambiguïté à la peur, cette absence de sens, d'abord relative à l'inscription du vraisemblable, [qui] acquiert une qualité absolue : elle devient l'impossibilité du sens⁴² ». Le baron, terrifié par l'intrusion brusque du fantastique dans son quotidien, lutte contre l'invraisemblance du phénomène que subissent, depuis des générations, les Luizzi.

Au fil des années, le baron deviendra de plus en plus habilité à reconnaître les manifestations surnaturelles imputables à Satan. Il parviendra même à le repérer lorsque, déguisé sous forme humaine, seules ses prunelles « répand[ent] autour de lui une clarté verte et livide » (M.D., p. 646). Subséquemment, Luizzi s'étonnera peu de voir le Prince des ténèbres, qui vient de le libérer d'une maison de fous, avancer naturellement dans la campagne boueuse, progresser « avec autant d'aisance sur ce terrain fangeux que s'il eut marché sur des charbons ardents, macadamisage ordinaire de son empire (M.D., p. 456)⁴³. Le démon use de ses pouvoirs surnaturels, la fange étant après tout l'un de ses éléments de prédilection, à l'instar des flammes, omniprésentes dans l'ensemble des huit tomes des *Mémoires du Diable*.

Cependant, le feu, sous ses manifestations fantastiques, s'avère une autre exemplification de l'ambiguïté démoniaque. Parfois bénéfique et purificateur, il n'est pas

⁴² Irène Bessière, *Le récit fantastique : la poétique de l'incertain*, op. cit., p. 199. Bessière rejoint ici les théories de Louis Vax sur le fantastique : « Le sentiment du fantastique ne jaillit pas d'une connaissance de l'extraordinaire, mais d'une participation à une situation qui tout à la fois déconcerte et menace ». (Louis Vax, *La séduction de l'étrange*, op. cit., p. 61).

⁴³ Il est possible de reconnaître l'héritage du roman noir dans lequel « les paysages rassurants s'égrènent vite le long du chemin, ponctuant en contrepoint furtif la mise en place d'un décor de plus en plus enveloppant ». (Annie Le Brun, *Les châteaux de la subversion*, Paris, Jean-Jacques Pauvert et éditions Garnier Frères, 1982, p. 181).

toujours systématiquement rattaché à la damnation. La fièvre, qui accable maints protagonistes de l'ouvrage de Soulié, est l'une de ses expressions strictement physiques : l'égarement, la tentation du vice, s'exprimant souvent dans notre corpus par cette hausse de température d'origine physique qui fraie momentanément avec la folie⁴⁴.

Fumeur de pipe (dont l'une fabriquée à l'aide de sa queue et de ses cornes⁴⁵), Satan déploie sans surprise son caractère ambigu par l'entremise de l'élément du feu. De surcroît, quand la situation le requiert, il sait faire montre de subtilité. C'est le cas lors de cette scène importante du roman au cours de laquelle Léonie, adultérine d'un mari impuissant, s'offre au baron au terme d'une longue lutte morale :

Elle s'arrêta, et regardant Luizzi d'un œil fier et flamboyant, elle reprit :

— Coupable pour toi seul, si tu le veux !

— Léonie ! s'écria le baron en la saisissant dans ses bras, dis-tu vrai ?

— Oui, oui !... reprit-elle d'une voix mourante, je suis à toi !... à toi... que j'aime !

Et en parlant ainsi, elle cachait sa tête dans ses mains, tandis que Luizzi l'emportait, folle et désolée, vers le divan où elle était si belle et si paisible une heure auparavant.

Elle s'y laissa tomber en se cachant toujours les yeux de ses mains, et murmura d'une voix étouffée :

— Oh ! cette lumière !

Luizzi voulut souffler la bougie qui brûlait dans la lampe de cristal, mais il ne put y atteindre; et tandis que Léonie enfonçait son visage dans les coussins pour se cacher sa faute à elle-même, le baron aperçut le soulier

⁴⁴ Joël Malrieu témoigne de cette récurrence dans le fantastique : « Si la folie est très souvent l'ultime étape du parcours du personnage, c'est parce qu'elle est l'une des formes les plus extrêmes de la perte d'identité. Dans son expérience avec le phénomène, le personnage cesse définitivement d'être lui-même. Il a beau parfois s'appliquer à montrer dans le monde un visage ordinaire et tranquille, il n'en est pas moins ailleurs, avec le phénomène ». (Joël Malrieu, *Le fantastique*, *op. cit.*, p. 71).

⁴⁵ Sa pipe est en effet ainsi décrite : « Satan [...] ayant frappé sa première incisive avec l'ongle de son pouce, en fit jaillir une étincelle fulgurante à laquelle il alluma une grande pipe d'une forme très singulière. Le fourneau avait une capacité immense, et elle était ornée d'un de ces longs et souples tuyaux qu'on tourne autour de soi. [...] — Tu remarques ma pipe ? [demanda Satan]. Elle en vaut la peine. Depuis que l'architecture gothique est passée de mode, j'ai voulu utiliser les petits détails de la figure qu'elle m'avait donnée; alors je me suis fait une pipe avec ma queue et mes cornes » (M.D., p. 647).

du Diable, il le prit rapidement et le posa sur la bougie en guise d'éteignoir.

Il se fit une nuit d'enfer, et le soulier du Diable dansa sur la bougie (M.D., p. 588)⁴⁶.

Satan s'avère satisfait que Léonie succombe à la tentation, se damnant après lui avoir échappé à de nombreuses reprises. Néanmoins, le démon est ambivalent dans sa réaction. En effet, en choisissant cette femme aimante, jusqu'ici vertueuse, Luizzi a, pour une fois dans son existence, pris une décision éclairée, *positive*, comme en témoigne l'aveuglement de la lumière et sa difficulté à éteindre la flamme. Mais le Malin n'est-il pas après tout le « porteur de lumière », la racine « dia » de « Diable » signifiant « à travers », autrement dit, étymologiquement, « celui qui se véhicule à travers les apparences » ? Dès lors, le champ d'intervention du démon face aux sentiments empreints de pureté de Léonie et de Luizzi est circonscrit. Il ne peut que s'incliner devant la puissance et la sincérité de leur affection, « porter la lumière sur leurs actes légitimes », se rappelant peut-être son rôle d'ange d'autrefois, tandis que la flamme, (malgré la nuit d'enfer qui règne) refuse de s'éteindre.

Pour le malheur du Prince des ténèbres, Luizzi, en général assez peu enclin à la luxure, a résisté jusqu'ici à plusieurs tentatives de séduction orchestrées par son acolyte infernal, dont celles soutenues, de Juliette. L'amour sincère de Léonie veillera d'ailleurs sur Luizzi dans la finale du livre, où, devenue l'une des trois « sauveuses de son âme » qui s'élève vers le ciel, l'amoureuse du baron sera décrite comme l'une des « figures blanches » (M.D.,

⁴⁶ Précisons que Luizzi, précédemment passager d'une diligence où a pris place le Diable, déguisé en abbé, lui avait subtilisé son soulier. Le fantastique se manifeste par l'entremise de la chaussure de Satan, sa « danse » encourageant ce qui est en train de se tramer dans la chambre de Madame de Cerny.

p. 835). Cette apparition immaculée s'inscrit en contraste avec la « nuit d'enfer⁴⁷ » qui surplombe l'union de Léonie et de Luizzi, union sur laquelle veille la flamme impossible à éteindre d'une chandelle. Cette chandelle passe « à travers » la nuit, à l'égal de la racine « dia » du terme Diable.

Le feu adoptera un caractère plus frontalement fantastique et non moins ambigu au sein des septième et huitième tomes des *Mémoires du Diable*. Tandis que Luizzi attend une voiture pour Orléans, le démon, railleur,

jeta autour de lui un si prodigieux nuage de fumée rougeâtre et flamboyante, que Luizzi en recula d'épouvante. Le lendemain, les journaux du département du Loiret disaient qu'une immense clarté ayant paru à l'horizon, on avait d'abord craincé l'incendie de quelque ferme, mais que les astronomes du lieu avaient facilement reconnu que cette lueur provenait d'une aurore boréale dont ils venaient d'expédier la description à l'Académie des sciences pour qu'elle pût l'enregistrer (M.D., p. 651).

Sans surprise, un semblable déploiement fantastique, quoique plus titanesque, ressurgira dans la finale du récit, sous la forme d'un affrontement Diable/mortel. Au terme de cette lutte, le baron est dévoré comme par « les feux d'un volcan » (M.D., p. 835), cette ultime intégration du surnaturel au récit possédant un écho manifeste avec l'incipit du livre⁴⁸. Par conséquent,

⁴⁷ La nuit revêt indéniablement un caractère fantastique et gothique, rejoignant les souterrains où se terre Henriette. L'atmosphère des *Mémoires du Diable* présente d'ailleurs une parenté certaine avec le roman noir et frénétique où « la densité de la nuit se fait mouvante pour mieux refermer sa masse incohérente sur le voyageur; les points de repère sont absorbés par cette houle naturelle. Des êtres et des choses, on ne connaît plus que frôlements ou chocs. [...] Que le chemin monte ou descende, on ne distingue jamais où il mène. [...] Comme si la nature, "faite à l'image de Dieu" se trouvait ici inexorablement amputée de son principe organisateur et du même coup à la merci des forces obscures qui la travaillent depuis toujours ». (Annie Le Brun, *Les châteaux de la subversion*, *op. cit.*, p. 182).

⁴⁸ Rappelons que le Diable se manifeste au baron dans le premier chapitre du livre I et qu'une nouvelle croisée apparaît dans le château de Ronquerolles à la suite de la damnation du père de Luizzi.

les atours fantastiques de ce Diable pour le moins ambigu ouvrent (quatrième incarnation) et ferment le roman, ce qui n'est pas sans conférer de l'importance aux métamorphoses typiquement fantastiques de Satan.

1.6 À l'image de la Bête

En plus du symbole du serpent, maintes fois associé au personnage de Juliette, un animal, plus précisément un insecte, possède une importance notable dans *Les Mémoires du Diable* : la mouche. L'insecte, en tant qu'incarnation démoniaque, apparaît à la suite du Diable androgyne, du Diable professionnel et de l'ange déchu, jouant un rôle ambigu (mi-animal, mi-démon) dans la trame narrative, même si l'apparition de Satan sous forme animale ne survient qu'à une reprise dans notre corpus. Le bourdonnement du maléfique insecte accompagne en effet l'un des voyages en diligence d'Armand. Cet avatar rejoint sans surprise l'un des surnoms du démon : le Seigneur des mouches. Rappelons qu'au Moyen Âge, « les insectes nés par génération spontanée, comme les mouches, étaient en concordance avec le monde satanique⁴⁹ ». Dans le cas présent, il s'agit bel et bien d'un insecte presque microscopique, mais non moins mal intentionné. Cette métamorphose du démon est paradoxale, entre autres parce qu'elle s'éloigne des transformations humaines habituelles de Satan dans notre corpus. En effet, il existe selon Todorov deux types de métamorphoses, d'abord celle dans laquelle

l'homme se transform[e] en singe et le singe en homme [et ensuite celle qui] tient à l'existence même d'êtres surnaturels, tels que le génie [...] et

⁴⁹ Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 115. D'ailleurs, la mouche était qualifiée par Luther de « "imago diaboli et haereticorum", parce qu'elle aimait frotter son derrière sur le papier, maculant les pages des livres de ses déjections, comme l'esprit du Mal faisait ses besoins dans les cœurs purs. » (*Ibid.*, p. 151).

à leur pouvoir sur la destinée des hommes. [Le génie peut] métamorphoser et se métamorphoser; voler ou déplacer êtres et objets dans l'espace, etc.⁵⁰

Le Diable appartient, dans l'avatar de la mouche, à ces deux types de métamorphose. Ce n'est pas le cas de ses autres personnifications au sein de l'ensemble du roman, qui rejoignent les habiletés de l'être surnaturel. Une fois mouche, Satan possède réellement les capacités physiques d'un insecte, même si sa piqûre a des conséquences fantastiques, tel que le baron aura l'occasion de le constater. Armand voyage alors avec plusieurs hommes liés de près ou de loin à ses déboires : M. de Mérin, prisonnier libéré, Ganguernet, qui aime jouer des tours aussi pendables que retors, Fernand, futur écrivain, Mariette, ancienne servante de Madame Dilois, et M. Faynal, notaire de Lucy de Crémancé, marquise du Val, qui a attenté à ses jours à la suite des ragots véhiculés par son cousin Luizzi (Lucy s'avérera la demi-sœur de Sophie Dilois).

À ce moment du récit, le baron se voit pourvu par son acolyte infernal d'une prodigieuse acuité, qui fait momentanément de lui un être mi-humain, mi-démoniaque :

Luizzi, grâce à la vision surnaturelle qui lui était accordée de temps en temps, vit le Diable se transformer en une mouche de petite dimension, de si petite dimension que personne autre que lui n'eût pu l'apercevoir. Elle voltigea un moment dans l'intérieur, et tout en badinant elle piqua le nez de l'ex-notaire, qui machinalement prit les genoux de la dame assise à côté de lui (M.D., p. 144)⁵¹.

⁵⁰ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 115.

⁵¹ Alex Lascar, commentateur du texte de l'édition des *Mémoires du Diable* publiée par Robert Laffont en 2003, souligne avec justesse : « cette mouche de diligence [...] n'est pas une mouche du coche : elle est narrativement fort efficace; touché par elle on prend la mouche » (M.D., p. 144, note 1).

Le Diable-mouche profite de cette métamorphose pour inciter à la luxure, par l'entremise de l'un de ses stratagèmes. Il incarne en quelque sorte une « bête », rejoignant la crainte du monde animal qui a traversé les siècles. Le démon, sans se départir de sa nature initiale, y superpose les caractéristiques de l'animal, faisant office d'amalgame effrayant. La figure du Malin transgresse, ce faisant, une frontière trouble, qui sera marquée par les découvertes biologiques du XIX^e siècle :

Qu'implique notamment la découverte de la cellule à cette même époque ? Qu'il n'existe pas trois règnes, le minéral, le végétal et l'animal, mais seulement l'organique et l'inorganique, le vivant et le non-vivant. Les plantes et les animaux se ramènent en dernière analyse au même constituant premier : la cellule. La belle harmonie qui régnait autrefois avec la conception des trois règnes est devenue invalide. Où sont désormais les limites de l'homme et de l'animal⁵²?

La confusion des frontières est omniprésente dans l'incarnation du Diable animal, qui témoigne de la persistance de la « bête » dans l'imaginaire collectif, en mutation du Moyen Âge au siècle actuel. De cette manière, l'esthétique de l'ambiguïté au sein des *Mémoires du Diable* rassemble les influences de maintes époques, rendant compte de ce constat de l'historien Robert Muchembled :

Après avoir été un homme déformé, Satan se présentait désormais comme une puissance inhumaine, un roi écrasant, mais aussi comme un être insaisissable capable de s'incarner dans une enveloppe bestiale ou hybride, apte à s'introduire dans tout corps vivant. Après avoir fait la bête, n'était-il pas possible qu'il puisse également envahir l'homme⁵³ ?

⁵² Joël Malrieu, *Le fantastique*, op. cit., p. 87.

⁵³ Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 44.

Le Seigneur des mouches des *Mémoires du Diable* devient par conséquent la bête qui envahit la conscience de l'humain. Car les intentions de Satan sont *réfléchies*, tel qu'il le confesse à Luizzi, puisqu'« [il a] affaire ici » (M.D., p. 143). Ses « affaires » concernent Fernand, un jeune homme idéaliste et niais, qui, après des déceptions amoureuses successives, a décidé de devenir pape. Le Malin cherche d'emblée à le piquer, « Luizzi vo[yant] la mouche Diable tournoyer au bout du nez du jeune homme » (M.D., p. 145). Des heures durant, le baron ne « perdait pas de vue l'infenal insecte acharné sur le nez de Fernand » (M.D., p. 146). Serait-ce la combinaison équivoque entre l'humain et l'animal qui fascine Armand de son alliance improbable ? Après tout, la mouche, tout comme « le loup-garou ou la bête métamorphosée[,] continu[e], au sein de [sa] chair déformée, à conserver une part énigmatique et cependant monstrueuse dans laquelle réside [son] humanité⁵⁴ ». Humanité *empruntée* par l'ange déchu le temps d'une incarnation.

Les voyageurs parviennent finalement à destination, et le Seigneur des mouches quitte un instant son perchoir et pique la servante de l'auberge. Jeannette s'écrie alors, « allumant les feux » chez Fernand, que « de plus grands seigneurs que vous y ont logé sans en dire tant de mal » (M.D., p. 147). L'un de ces grands seigneurs fut en fait le pape et, Fernand, avec ses rêves grandioses d'œuvrer au Vatican, souhaite ardemment voir cette couche baignée d'une auréole de sainteté.

Entre-temps, Satan, toujours sous la forme d'un insecte microscopique, « entra dans le nez de Fernand et sembla vouloir lui monter dans le cerveau » (M.D., p. 148). Quelques

⁵⁴ Denis Mellier, *La littérature fantastique, op. cit.*, p. 54.

instants plus tard, Jeannette et Fernand disparaissent dans la chambre papale, où ils s'isolent un temps, tandis que seul Luizzi entend, grâce à sa singulière acuité conférée par le démon, « ce petit rire aigre [du Diable] dont lui-même avait été poursuivi » (M.D., p. 149). L'acte charnel consommé sur la couche « sacrée », le Diable seigneur des mouches triomphe, ivre de son succès :

La mouche riait sur le nez de Fernand [...]. Luizzi tressaillit. Il regarda Fernand comme pour s'assurer si ce n'était pas Satan lui-même qui avait pris ce masque et ces traits. La mouche riait en le piquant avec acharnement. Il sembla à Luizzi que M. Fernand jouait la comédie et qu'il faisait d'un grossier désir de jeune homme un épisode romanesque de poème satanique (M.D., p. 152).

L'ambiguïté de cette métamorphose de Satan-insecte trouble le baron, qui en vient à douter que le Malin ait momentanément emprunté l'apparence de Fernand. Mais c'est toujours sous son incarnation animale, par la « malignité de la nature⁵⁵ », que le Seigneur des mouches poursuit sa corruption. Fernand se grisera ainsi hypocritement de ses actes sacrilèges :

— Que voulez-vous ? reprit Fernand sans s'émuvoir. La pensée de lutter avec le Seigneur, l'orgueil d'insulter à son sanctuaire et de flétrir à sa face, et sans qu'on pût la défendre, sa plus belle et plus douce créature, tout ce délire m'a brûlé comme un feu de l'enfer, et j'ai rêvé que le Satan de Milton n'était pas impossible (M.D., p. 152).

⁵⁵ Max Milner, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire (1772-1861)*, op. cit., p. 855. Pour Baudelaire, la nature était la chasse gardée du Diable : « Vos âmes étant pour le moment l'image des démons, Dieu a dû, par analogie, peindre sous les traits du tigre, du grand singe et du serpent à sonnette, les passions de Moloch, Bélial et Satan, dont nos âmes civilisées sont les miroirs fidèles ». (Charles Fourier, *Nouveau monde industriel et sociétaire : Œuvres*, t. VI, 1844, p. 449, cité par Max Milner, op. cit., p. 456). par Auguste Viatte, *Victor Hugo et les illuminés de son temps*, Montréal, Éditions de l'arbre, 1942, 287 p.).

Fernand, qui use sciemment de l'expression « un feu de l'enfer », serait-il conscient qu'il a été le jouet du démon ? À tout le moins, Monsieur de Mérin, ancien prisonnier qui a usurpé l'identité d'un détenu originaire de l'Inde, n'est pas dupe : « La petite était assez jolie sans que le Diable se mît de la partie. La mouche regarda de Mérin de travers, comme pour prendre acte de cette incrédulité » (M.D., p. 152). Remarquons ici une nouvelle fois l'incroyable vision de Luizzi, habilité à décrypter le *regard* d'un insecte quasi invisible. La mouche poussera par la suite Fernand jusqu'au duel et ne le quittera point lors de son retour en diligence.

La façon dont est intégré cet insecte à la trame narrative dans l'unique apparition du démon sous forme animale dans *Les Mémoires du Diable* témoigne d'une volonté novatrice de Soulié de frayer, esthétiquement parlant, avec « le Seigneur des mouches ». Cet épisode dans la diligence se révèle une scène significative du roman, Jeannette et Fernand étant tous deux destinés à jouer un rôle important dans la suite du récit, à servir cette esthétique de l'ambiguïté qui se déploie dans l'ensemble de l'ouvrage. Sans compter que l'influence du « Seigneur des mouches » aura des conséquences certaines sur les divers protagonistes puisque, tel que Satan l'affirme cyniquement à Luizzi :

- Tu liras un jour les ouvrages de Fernand, et tu le retrouveras peut-être.
- Comment ?
- Je le destine à être homme de lettres (M.D., p. 154).

En somme, Fernand semble destiné à servir la littérature, désormais « piqué », à l'instar d'Armand, par la morsure volatile de ce Diable ambigu.

Conclusion

Le démon amalgame donc des rôles différents, où se déploient parfois sa séduction, tantôt son animalité, où s'affirment là sa condition d'ange déchu, ici sa domination sur l'homme. L'ensemble de ces avatars enrichit l'esthétique de l'ambiguïté à laquelle ils participent : « Protée, il est l'imprévisible, celui qui inquiète, l'indéfinissable⁵⁶ ». Celle-ci s'exprime dans une pléthore d'incarnations, toujours retorses, le Malin adaptant ses rôles aux circonstances particulières, profitant des occasions qui s'offrent à lui pour se montrer sous diverses métamorphoses et duper les mortels, plus spécifiquement Armand, et les mener à leur perte. Toujours, il cherche à encourager les crimes, à favoriser le « cheminement infini⁵⁷ » du vice, ainsi que le met de l'avant Sara Calderón dans sa définition de l'ambiguïté. Par son « paraître », le Satan de Soulié séduit, trompe, manipule, feint de se soumettre ou illustre sa propre déchéance ainsi que celle de l'humain. En cela, il rejoint la définition du mal avancée par Colas Duflo qui précise que, dans *Les Mémoires du Diable* de Soulié, « le mal, et ici l'auteur se révèle platonicien, c'est ce qui déjoue inlassablement la forme⁵⁸ ». Mais ces déguisements, ces atours *physiques* ne sont qu'une partie de l'attirail qu'il déploie pour berner ses futures ouailles : à ses tentations matérielles, il ajoute les promesses fielleuses de paroles à double sens. Le langage devient tout naturellement l'une de ses armes de prédilection pour faire naître et croître l'équivoque dans le cœur des hommes, et pour les perdre, comme nous le verrons dans le prochain chapitre.

⁵⁶ Alex Lascar, « Préface », Frédéric Soulié, *Les Mémoires du Diable*, *op. cit.*, p. XVI.

⁵⁷ Sara Calderón, *Jorge Volpi ou l'esthétique de l'ambiguïté*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 238-239.

⁵⁸ Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 85. Ce à quoi Duflo ajoute : « Il est important de le rappeler, ce n'est pas le Diable qui produit le mal. Il ne fait qu'en profiter. [...] Ce n'est donc pas le mal qui est le produit du fantastique, mais le fantastique qui provient du mal dans la nature humaine, et de son secret ». (*Ibid.*, p. 85-88).

CHAPITRE II

LES MOTS DE MÉPHISTOPHÉLÈS

Outre l'abondance d'incarnations qui rend compte de la diversité et de l'ambiguïté de ses métamorphoses, le Satan de Soulié aime user du langage pour assouvir ses desseins. À travers ses paroles, le Malin distille volontairement l'équivoque. Retors et manipulateur, le Diable offre généreusement des conseils mal intentionnés, qui visent la dépravation et la déchéance de ses « esclaves ». Au fond de lui-même, le démon garde toutefois l'espérance que des individus plus vertueux que les autres échapperont à ses pièges infernaux, aux tentations qu'il formule à haute voix.

Le rapport de Satan au langage est fondamental dans *Les Mémoires du Diable*, participant à l'esthétique de l'ambiguïté qui se déploie dans l'ensemble de l'ouvrage de Soulié. Étirant souvent ses récits à outrance, tergiversant, truquant la réalité, voilant des faits, le démon est un conteur singulier, *intéressé*. Presque toujours loquace, le Prince des ténèbres aime tantôt

critiquer, tantôt instruire, voire divertir. Indéniablement, son rapport au langage est équivoque, à l'égal de ses avatars abordés dans notre premier chapitre.

Quatre facettes du Diable en tant que maître du langage paraissent se détacher significativement dans notre corpus, rendant compte de l'esthétique de l'ambiguïté. Ces aspects composent autant de catégories que nous développerons dans ce chapitre. Nous nous intéresserons dans un premier temps au Diable « mémorialiste », celui qui fraie avec l'Histoire, avec le passé. Puis le Diable en tant que « moraliste » sera étudié, de même que l'attrait du Malin pour la philosophie et pour la rhétorique. Dans un troisième mouvement, nous nous pencherons sur le Diable « marchandeur », celui qui énonce des discours de commerçant et conclut des pactes sataniques. Finalement, le Diable « scripteur », homme de lettres, sera mis de l'avant, la volonté du démon d'écrire (ou de faire écrire) ses méfaits étant formulée à maintes reprises dans le roman. Ces quatre catégories rendent compte, à notre avis, de l'ambiguïté de Satan dans son rapport au langage, le démon étant foncièrement un être de parole.

2.1 Mémoire démoniaque

L'une des caractéristiques du démon de Soulié est qu'il aime dévoiler, en échange de quelques mois de l'existence d'Armand de Luizzi, des pans de vie honteux de gens en apparence vertueux. Ses confidences (à deux ou trois exceptions) prennent la forme d'histoires longuement détaillées¹. La plus ancienne (l'inceste commis par Lionel de Roquemure au château du même nom) se déroule au début du Moyen Âge, plus spécifiquement en 1179.

¹ Le récit de madame de Fantan, qui compte sept lignes, est en effet singulièrement bref, tandis qu'à deux reprises, Satan donne plutôt à lire au baron des manuscrits : ceux d'Henriette et de Louise.

Satan atteste alors d'une mémoire millénaire, qui s'avère essentielle afin de saisir intégralement la déchéance des Luizzi. Mais le Malin aime aussi remonter le cours des générations, les actes de certains des personnages découlant souvent de leur éducation, du caractère de leurs parents, car, selon Satan : « le bon moyen de juger les gens, c'est de les regarder dans les autres » (M.D., p. 51). Autrement dit, il s'agit, à l'instar des propos de Robert Muchembled, de considérer l'histoire comme « un mouvement, un flux, qui aboutit à nous, modèle chacun, roule sans cesse, brasse la culture d'incessante manière² ». À maintes reprises dans *Les Mémoires du Diable*, le Diable narrateur dépeint ce mouvement, le « cheminement infini de l'ambiguïté³ », à travers l'héritage des siècles passés, voire des décennies, se faisant de la sorte mémorialiste⁴.

Toutefois, le rapport au passé du Satan de Soulié s'inscrit sous le sceau du secret et de la confession, puisque le démon ne répand jamais lui-même ses confidences. Afin de favoriser l'expression du vice, il préfère laisser ce soin à ses ouailles. Ces derniers, en voulant révéler la vérité, suscitent le plus souvent des conséquences dramatiques. Ce sera le cas de Luizzi après qu'il eut entendu les toutes premières confidences du démon, qui mettent à l'honneur madame Buré, une commerçante mariée que le baron convoite. En effet, avant que le Malin consente à narrer à Armand le drame vécu par la jeune femme en 1819, il l'avertit : « l'aventure qui est arrivée à madame Buré est un secret entre elle et le tombeau, et personne au monde ne pourrait te la raconter, si ce n'est elle ou moi » (M.D., p. 51). L'histoire de madame Buré, qui a tué son amant (Ernest de Labitte, un soldat beau parleur qui n'avait pas respecté son entente de ne plus

² Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 357.

³ Sara Calderón, op. cit., p. 238-239.

⁴ Cette caractéristique rejoue le penchant de l'auteur pour les romans historiques, Soulié en ayant écrit plusieurs qui prennent pour cadre le Languedoc des siècles passés.

jamais la revoir après leur nuit d'amour en diligence), est ainsi confiée pour la première fois à un tiers, en l'occurrence à Armand.

Peu habitué à recevoir les confidences du démon, le noble divulgue une partie des racontars recueillis, notamment en révélant la vérité sur madame du Bergh (empoisonneuse et adultère). Les visées de l'aristocrate ne sont, en général, pas volontairement malveillantes, mais Luizzi découvrira au fil du temps que les récits du Diable, bien qu'il les achète avec des mois de sa propre vie, ne lui sont jamais *réellement* utiles : ces histoires sont d'autant plus contradictoires qu'elles sont narrées *a priori* en guise de bons conseils, mais s'avèrent *a posteriori* pour Luizzi autant de pistes fatales ou inutiles. En effet, Satan, ambigu dans ce sur quoi il lève le voile, choisit soigneusement les éléments du passé qu'il daigne révéler à Armand. Les révélations du Malin auront des conséquences funestes au début du premier tome, lorsque le baron invente des racontars en accusant Sophie Dilois d'être l'amante de son commis Charles (Sophie et Charles sont, en fin de compte, sa demi-sœur et son demi-frère). Après cette bêtise, le Diable est déterminé à montrer au baron l'étendue du mal qu'il a fait en répandant ses ouï-dire frauduleux, tel que l'expose cet échange :

— Oh ! reprit Luizzi, est-il vrai que Lucy soit morte, et cet article de journal.... ?

— Tout cela est vrai.

— Et je l'ai assassinée !

— L'arme était chargée, tu as tiré la détente.

— Elle était donc bien à plaindre ?

— Oh ! Oui, celle-là a été bien à plaindre ! s'écria Satan, et tu vas en juger.

— Pas ce soir, reprit Luizzi, plus tard.

— Non, baron, tu m'entendras, je t'ai prévenu. Une fois que tu auras demandé une confidence, t'ai-je dit, il faudra la subir jusqu'au bout.

— Je le sais, mais je puis m'exempter de cette obligation.

— En me donnant quelques-unes de ces pièces renfermées dans cette bourse. [...]

— Un mois de ma vie.

Le Diable se prit à rire, et répliqua :

— Es-tu sûr d'avoir un mois de reste dans ta bourse, pour l'offrir si fièrement ?

— Dieu, mon Dieu ! s'écria Luizzi en cherchant le coffre-fort de sa vie sous son oreiller.

Il le trouva, et il lui parut presque vide.

— Suis-je donc si près de mourir ?

— L'avenir n'est pas compris dans notre marché, et je n'ai rien à te répondre; il n'y a que le passé, et le passé, je vais te le dire... (M.D., p. 122-123).

Fait intéressant, le Prince des ténèbres reconnaît distinctement son allégeance au passé. Il se fait volontiers chantre de la mémoire, puisant ses récits dans les siècles antérieurs. Par le fait même, Satan se dédouane entièrement des conséquences ultérieures, dont il souhaite faire payer le prix aux seuls mortels. Relevons de surcroît qu'Armand appelle Dieu en vain tandis que les mains crochues du démon se referment sur le « coffre-fort » de son existence future. Le Diable demeure sans contredit celui qui *interfère*, influence les décisions à venir en proposant l'alléchant marché de dévoiler le passé.

Le contenu des confidences du démon, qui comportent leur lot d'adultères, s'avère parfois hautement criminel : c'est le cas des révélations sur Nathalie du Bergh, qui avait pourtant sévèrement jugé Laura Farkley (anciennement Sophie Dilois) tandis qu'elle s'était assise dans le fauteuil à ses côtés. Enfant gâtée à l'excès par son père (motif récurrent dans *Les Mémoires du Diable*), Nathalie est devenue par la suite une jeune femme capricieuse, de plus en plus difficile à satisfaire. Au fur et à mesure qu'elle gagne en âge, elle se convainc que ce qu'elle souhaite plus que tout au monde, c'est d'être aimée pour elle-même. Cependant, étant

donné son statut de riche héritière, les prétendants sont systématiquement séduits par sa fortune. Nathalie tente divers subterfuges pour départager ses courtisans, dont celui de se déguiser en paysanne. Mais aucun jeune homme ne se montre intéressé. Survient finalement aux eaux de B. le baron du Bergh, dont « le cœur ne lui battait plus ni de honte ni d'amour : c'était le vice dans sa perfection » (M.D., p. 190). Il remarque immédiatement le déguisement de Nathalie, mais surtout, son potentiel financier. Ruiné par ses excès, le noble entreprend de faire la cour à la naïve jeune femme. Ravie, Nathalie est un temps contentée, jusqu'à ce qu'une idée diabolique se superpose à sa volonté de mariage avec du Bergh : elle voudrait être sa veuve, la mort prématurée de son époux possédant à ses yeux un aspect romantique des plus attrayants. Nathalie persuade son père, qui finit toujours par céder à ses moindres caprices, de l'aider à empoisonner son futur époux. La victime présumée s'aperçoit du stratagème... et Nathalie, butée dans ses desseins homicidaires, lui fait boire du poison afin de devenir une fois pour toutes la veuve du Bergh, aimée pour elle-même.

Satan, qui dévoile fièrement le passé peu honorable de la jeune femme, aura conséquemment cette conversation avec le baron :

— Crois-tu qu'une femme qui a si insolemment traité ce soir une autre femme puisse être empoisonneuse et adultère ?
 — C'est impossible! s'écria Luizzi, madame du Bergh empoisonneuse et adultère!
 — Oh ! la chose ne s'est pas faite d'une façon ordinaire. C'est un secret entre elle et moi, et c'est pour cela que j'ai voulu te le raconter.
 — Mais il n'y a donc rien de vrai dans ce monde ?
 — Il y a de vrai la vérité.
 — Et qui la sait, mon Dieu ?
 — Moi, s'écria le Diable, et je vais te la dire. Écoute-moi bien, et ne perds pas une parole de mon récit (M.D., p. 193).

Le Prince des ténèbres est, encore une fois, celui qui témoigne de la vérité, qui lève le voile sur un passé obscur et méconnu. Par ce récit, ainsi que par ceux à venir, le Malin façonne une passerelle entre le passé et le présent, ce dernier étant teinté de l'hypocrisie du vice⁵. Le démon révèle la mesquinerie, la *niaiserie* de Nathalie, pour reprendre les termes de Soulié, celle-ci étant prête à se damner pour être aimée pour elle-même – ainsi que pour devenir veuve.

Satan n'est pas seulement celui qui érige une passerelle entre le passé et le présent : il est en outre habilité à modifier le temps, à susciter une *tension* directement dans l'Histoire. Ainsi, au Moyen Âge,

Satan fut un moteur de l'Occident : il incarnait la part de soi-même contre laquelle il fallait lutter sans répit. Pour Dieu, auraient dit les contemporains. Pour créer du lien social à travers des mythes civilisateurs, pour engendrer une tension dynamique poussant les hommes à la conquête de soi et du monde, prétend l'historien⁶.

Dès lors, il n'est pas surprenant que le Diable, prompt à générer les conflits, relate les infortunes d'Eugénie de long en large, pendant plus de cent pages. La pauvre enfant commence son existence modestement, mais entourée de l'affection de son père Jérôme, qui, hélas, ne tardera pas à succomber à la maladie. Sa mère, rustre et vulgaire (nous apprendrons plus loin

⁵ Ce qui rejoint les propos de Simone de Beauvoir dans *Pour une morale de l'ambiguïté* : « Par son arrachement au monde, l'homme se rend présent au monde et se rend le monde présent. Je voudrais être le paysage que je contemple, je voudrais que ce ciel, cette eau calme se pensent en moi. [...] C'est dire que, dans sa vain tentative pour être Dieu, l'homme se fait exister comme homme, et s'il se satisfait de cette existence, il coïncide exactement avec soi ». (Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, Paris, Gallimard, 1947, p. 17-18).

⁶ Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 146. Conséquemment, tel que l'explique l'historien, l'émergence de la figure du Diable s'adjoint un nouveau langage symbolique au sein « d'une Europe en pleine mutation, qui forge alors ses principales originalités tout en produisant un langage symbolique identitaire capable de s'imposer très lentement sur un continent politiquement et socialement très fragmenté, véritable tour de Babel linguistique et culturelle ». (*Ibid.*, p. 18).

qu'Eugénie a été adoptée), la déteste. La jeune fille est en effet une ménagère chétive, qui affectionne la délicatesse et les jolis habits. Tandis qu'elle œuvre comme couturière, Eugénie sera un temps séduite par Arthur, qui s'avérera fourbe : amant de sa meilleure amie Thérèse, il l'abandonnera en France avec leur enfant, conçu à la suite d'un viol. Eugénie provoquera le malheur de Sylvie chez les Legalet, ses employeurs. Sylvie s'est en effet entichée d'Alfred, jeune homme venuachever son instruction commerciale dans une maison de banque de Paris. Comble d'infortune, Alfred s'éprend quant à lui d'Eugénie... et l'adversité redouble une nouvelle fois de vigueur à l'égard de la jeune femme.

Par sa façon de raconter, qui s'échelonne sur moult chapitres, le Malin *tord le temps*, s'approprie les heures de ses fidèles, créant ce faisant une ambiguïté chronologique, « une ruse de plus et une tromperie diabolique; quelque chose comme les fraudes de l'imagination selon Pascal; quelque chose comme une horloge déréglée par le diable et qui marquerait parfois l'heure exacte pour mieux nous dérouter⁷ ». Les nuits deviennent incidemment des semaines, tandis que les souvenirs de journées entières se perdent dans l'amnésie la plus complète. Se jouant de la mémoire des hommes, le démon n'a en fin de compte jamais offert à Luizzi « de bonne chance que pour l'attirer dans quelque piège » (M.D., p. 395). Il ne propose jamais réellement de liberté de choix au baron, ni dans le passé ni dans le présent :

La liberté n'est reconnaissable ni par anticipation ni de manière posthume, ni avant ni après : elle doit être saisie *pendant*. La liberté est, comme le courage, une occurrence flagrante, un Kairos; ambiguë et controversable avant la décision, elle devient subitement évidente [...] mais il faut se hâter de la surprendre sur le seuil [...]. Plus que le courage ou que toute autre intention, la liberté exige, pour être reconnue, une très

⁷ Vladimir Jankélévitch, « L'ambiguïté et l'évidence », *Le sérieux de l'intention (Traité des vertus; 1)*, op. cit., p. 50.

fine et ponctuelle contemporanéité [...]. Or il n'y a pas une minute à perdre : tout à l'heure, l'apparition disparaissante aura disparu; encore un instant, et la figure de flammes sera devenue invisible, comme une fusée du 14 Juillet qui s'éteint dans le ciel noir⁸.

Pire encore, le Prince des ténèbres s'approprie le passé proche de sa victime, par la longueur trompeuse de ses récits. Ainsi, Armand constate que le temps s'est *racorni* au contact du Diable :

le jour, au lieu de grandir et de se lever dans toute sa splendeur, baiss[ai]t sensiblement. Une singulière crainte s'empara de lui : ce récit, qu'il croyait n'avoir duré qu'une partie de la nuit, avait-il été prolongé par le Diable jusqu'à la fin du jour fatal ? Il ne put en douter en traversant la salle à manger, où la table était à peine desservie comme après le dîner. Alors, pris à l'improviste par cette nouvelle ruse du Diable, il courut vers le salon et entra comme un fou au milieu d'un grand cercle silencieusement rangé autour d'une large table (M.D., p. 395-396).

Tel que nous pouvons le relever ici, c'est par une ruse du langage, une duplicité, que le Prince des ténèbres parvient à son hypocrite dessein de voler du temps aux mortels afin de précipiter leur damnation. Entre ses mains, le déroulement des minutes est tronqué et falsifié, façonné par ses intentions perfides. Satan est, nous l'avons vu, celui qui puise dans les secrets du passé et qui déforme, rend équivoques leurs résonances dans le présent.

Pourvu de pouvoirs fantastiques, Satan est de surcroît le maître des marchés liés au passé, à la mémoire. Il s'avère un important personnage-anaphore selon Philippe Hamon, ces personnages possédant une « fonction essentiellement organisatrice et cohésive, ils sont en

⁸ *Ibid.*, p. 53-54.

quelque sorte les signes mnémotechniques du lecteur; personnages de prédicateurs, personnages doués de mémoire, personnages qui sèment ou interprètent des indices, etc.⁹ ».

Voleur de mémoire et semeur d'indices frauduleux, Satan propose en effet ceci à Luizzi en échange de sa fortune perdue :

— Donne-moi les vingt mois que je te demande, et je te tirerai d'ici riche, innocent et, ce qui est plus, considéré.
 — Comment feras-tu ?
 — Je te le dirai alors.
 — C'est vingt mois de sommeil, dit Luizzi.
 — Voilà tout.
 — Prends-les donc.
 Le Diable toucha Luizzi du bout du doigt, et celui-ci s'endormit.
 Le lendemain, quand il s'éveilla, il se retrouva dans la même chambre : rien n'était changé, seulement il aperçut sa sonnette à côté de lui. Il appela Satan et lui dit :
 — J'ai dormi d'un sommeil admirable, quoique assez court; mais, en pensant que ce soir je vais m'endormir pour vingt mois, ce que je crains surtout, c'est l'emploi de ma journée. Vingt mois de sommeil, il y a de quoi en devenir fou¹⁰ (M.D., p. 410).

Le démon, toujours manipulateur dans ses discours, tous plus ambigus les uns que les autres, soustrait de cette manière près de deux ans de l'existence du baron, contre la restitution de la richesse et de la réputation de ce dernier. Par conséquent, « le temps et l'espace du monde surnaturel [...] ne sont pas le temps et l'espace de la vie quotidienne. Le temps semble ici

⁹ Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, sous la direction de Gérard Genette et de Tzvetan Todorov, *op. cit.*, p. 123. Hamon renchérit à ce sujet : « le personnage n'est pas une "donnée" a priori, et stable [...] mais une *construction* qui s'effectue progressivement, le temps d'une lecture [...]. Le personnage est donc, toujours, la collaboration d'un effet de contexte [...] et d'une activité de mémorisation et de reconstruction opérée par le lecteur ». (*Ibid.*, p. 126). Soulignons l'importance du *temps* dans l'acte de lecture ainsi que de la mémoire dans l'appropriation du personnage par le lecteur.

¹⁰ Ironie du sort, le baron se retrouve justement à son réveil... dans un asile d'aliénés !

suspendu, il se prolonge bien au-delà de ce qu'on croit possible¹¹ ». Véritable voleur de temps, le Malin n'a qu'à effleurer Armand pour s'approprier des semaines successives de sa vie. En outre, sa victime, lors de semblables ententes, échappe au cours ordinaire du temps, traverse les mois d'une manière paradoxale en ne s'apercevant pas qu'ils se sont brusquement dérobés à sa conscience. Le baron n'est-il pas dès lors comme le fantôme qui s'ignore, « le spectre qui affirme, au-delà de la mort, la persistance du passé et le refus d'un présent insatisfaisant¹² » ?

Ainsi, à son éveil, après son sommeil surnaturel, le baron, convaincu d'avoir dormi moins de dix heures, souhaite en savoir davantage sur madame de Carin, la femme de Guillaume, avec qui il vient de passer la soirée (ou plutôt... la soirée il y a vingt mois !). Il s'enquiert donc auprès du Malin de la teneur de ses révélations sur le passé de Louise :

— Ce sont encore des malheurs ?
 — Peut-être.
 — Des crimes ?
 — Peut-être.
 — D'où sort donc cette femme ?
 — D'une des plus nobles familles de France.
 — Elle a été malheureuse ?
 — Peut-être plus qu'Eugénie. [...]

Luizzi, qui connaissait les allures du Diable et qui savait qu'on ne lui faisait point dire ce qu'il voulait taire, [...] se jeta sur son lit, fatigué qu'il était d'avoir fait quelques pas (M.D., p. 411-412).

¹¹ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 124. D'une certaine façon, le noble éprouve de surcroît l'effet fantastique tel que théorisé par Rachel Bouvet : ce n'est pas le rythme de lecture qui s'accélère, mais sa propre existence qui se déroule en accéléré. La chercheuse précise ainsi que « quand on étudie l'effet de suspense en tant qu'effet de lecture, on remarque un phénomène très particulier : l'accélération du rythme de lecture. Ce qui est commun à tous les types de récits présentant du suspense, c'est que plus le lecteur avance dans son parcours du texte, plus il va vite ». (Rachel Bouvet, *Étranges récits, étranges lectures : essai sur l'effet fantastique*, op. cit., p. 72).

¹² Denis Mellier, *La littérature fantastique*, op. cit., p. 20. Le théoricien du fantastique souligne cet aspect lorsqu'il écrit qu'« au-delà du spectre, les formes variées que prend le retour du passé annulent l'idée d'un temps à venir conçu exclusivement sur le modèle d'un progrès permanent ». (*Ibid.*, p. 50).

Madame Carin, Louise de son prénom, est l'une des victimes des récurrents mariages arrangés dans *Les Mémoires du Diable* : considérée comme sotte par son père (un pair de France) et par son mari, elle est contrainte d'épouser Guillaume pour redresser les finances de celui-ci, ainsi que pour acquitter les nombreuses dettes de son père (bref, les deux hommes croient à tort que leur vis-à-vis est riche). Bel et bien naïve, la jeune femme voit au surplus son sort déterminé par l'Histoire : Charles X, qui fait une incursion dans le quatrième tome, approuve directement son alliance avec Guillaume. Mais le père et le gendre, aussi vils l'un que l'autre, comploteront bientôt pour s'assassiner, tandis que le père de Louise refuse l'exil pour maintenir sa pairie. Par conséquent, pendant le long sommeil d'Armand, il s'est produit rien de moins qu'une révolution en France, entraînant notamment la chute des Bourbons ! Et l'orgueilleux aristocrate aura, pendant des années, cru que c'était lui qui menait la danse !

L'ambiguïté du Diable s'exprime conséquemment dans son rapport avec le temps et les souvenirs, qu'il enchevêtre à sa guise. Maître du passé et des confidences honteuses, il est le gardien des mémoires inavouables, qu'il disperse à l'intérieur de récits aux vocations paradoxales. Son discours se fait ainsi non fiable, porteur de velléités troubles, souvent difficiles à cerner.

2.2 La morale du Malin

L'ambiguïté se manifeste de manière constante, dans *Les Mémoires du Diable*, dans la propension du démon à faire de la morale. Dès l'ouverture de l'ouvrage, Luizzi s'exclame en effet au sujet de son acolyte perfide : « Le Diable fait de la morale ! c'est étrange, et... » (M.D., p. 6). Le Malin niera néanmoins – et à plusieurs reprises – son penchant pour la morale.

même si son discours est sans contredit pétri de conseils philosophiques et de propos relevant de l'éthique. Satan répondra par conséquent à Luizzi, lors de sa toute première apparition : « Je ne fais pas de morale en paroles, c'est un délassement que j'abandonne aux fripons et aux femmes entretenues; je hais les ridicules » (M.D., p. 6). Et pourtant, nul doute que l'ambiguïté de Satan dans le discours, entre autres dans sa propension à faire de la morale, traverse l'ensemble de notre oeuvre, rejoignant les propos de Maximilien Rudwin, pour qui « l'intéressant pour l'art, ce sont les luttes morales. Lucifer et Dieu en conflit, sur ce champ de bataille qu'est le cœur de l'homme...¹³ ».

Épris de luttes morales, le Prince des ténèbres poussera même l'audace jusqu'à narguer le baron, en disant au sujet d'un pair de France qui entretenait une danseuse : « Je veux dire ce que j'ai dit. C'est une histoire assez peu connue, mais que je vous raconterai un jour, s'il vous plaît jamais de publier un traité de morale humaine » (M.D., p. 7). Ambitieux dans ses visées, notamment lorsqu'il souhaite que l'on écrive ses mémoires (tel que nous le verrons plus loin), le démon se plaît à donner des conseils teintés d'une sagesse toute criminelle. Ces avis mal intentionnés, hypocrites, sont par conséquent des plus équivoques, cherchant à instruire et à corrompre d'un même mouvement. Le Malin n'est-il pas après tout un « cruel commentateur » ? (M.D., p. 390) ou, pour reprendre les termes d'Alex Lascar, celui qui « peint les mœurs de manière parfois violente : [qui] met alors sous les feux de la rampe les tensions cachées du réel [et qui] en extrait les poisons obscurs¹⁴ » ?

¹³ Maximilien Rudwin, *Les écrivains diaboliques de France*, Paris, Eugène Figuière, 1937, p. 15.

¹⁴ Alex Lascar, « *Les Mémoires du Diable* : roman de mœurs », *Le Rocambole : bulletin des amis du roman populaire*, n° 26, printemps 2004, p. 28. Le théoricien nous rappelle au surplus que « les injustices et la démoralisation de la France d'Ancien Régime, les basses mesquineries, les excès de la Révolution apparaissent dans *Les Mémoires* en fond de tableau ». (*Ibid.*, p. 32).

Cette ambiguïté des tensions/secrets caché(e)s divulgué(e)s sur la « place publique » est notamment perceptible dans le récit de madame Buré, qui succombe à Ernest dans une diligence, après lui avoir arraché le serment de ne plus jamais chercher à la revoir. Rappelons qu'il rompra sa parole en apprenant la richesse de son amante¹⁵, madame Buré lui fixant par la suite un rendez-vous au cours duquel elle l'abattra d'un coup de fusil pour ce manquement à sa promesse. Lorsqu'il connaîtra la vérité au sujet de la meurtrière, Armand s'exclamera à l'égard du démon : « Après m'avoir détrompé sur la vertu de cette femme, tu me désillusionnes jusque sur son crime. Ne me feras-tu voir toujours que les hideux côtés de la vie ? » (M.D., p. 72). Satan, comme toujours ambigu dans ses enseignements, trouve de nouveau refuge dans le discours moral, l'une des caractéristiques inhérentes à son personnage. En témoigne cet échange avec le baron, peu avant que le Malin lève le voile sur la séquestration de l'infortunée Henriette :

- La religion et l'amour¹⁶, les deux grandes passions innées de l'humanité.
- Ce n'est pas de la métaphysique que je te demande, mais une histoire.
- Je te la dirai demain.
- Tout de suite; je veux la savoir. [...]
- Eh bien ! dit le Diable, ose donc la regarder (M.D. p. 73).

¹⁵ La cupidité est un motif récurrent dans *Les Mémoires du Diable*, particulièrement lorsqu'il s'agit de montrer de l'intérêt pour une jeune femme richissime, qui serait autrement considérée comme insignifiante.

¹⁶ À l'instar de son amour pour la Vierge Marie dans *Les Mémoires du Diable*, Satan insinue à plusieurs reprises sa croyance en la pureté de certains sentiments amoureux, vertueux. C'est le cas lorsqu'il dépeint le sentiment qui prend par surprise les cœurs usés d'Olivia (qui n'a jamais aimé réellement) et de Monsieur de Mère (qui a trop aimé au point de, blessé, collectionner les femmes conquises pour les abandonner sans scrupules par la suite). Le Malin laisse alors entrevoir, paradoxalement, son *humanité* : « Écoute, repartit le Diable, dont la voix était presque descendue à une émotion humaine, écoute ! Olivia aimait en effet cet homme, et M. de Mère l'aimait aussi, cette femme. Mais tous deux, confus et surpris de cette passion, s'évitèrent soigneusement ». (M.D., p. 289).

Luizzi n'est pas dupe des détours alambiqués dont le démon teinte l'ensemble de ses discours, conscient que « le problème de la fin et des moyens est autant un problème moral que poétique [...] que c'est bien cela, un "observatoire du ciel intérieur"¹⁷ ». En d'autres termes, il s'agit le plus souvent d'une « constellation de crimes »... De cette façon, les paroles empreintes de morale de Satan s'avèrent fortement paradoxales, porteuses d'enseignements essentiels à l'égard du baron (c'est l'amour sincère, notamment celui de Léonie, qui peut le sauver de la damnation), tout en étant l'instrument de sa propre perte, de son égarement. Car on pourrait dire des *Mémoires du Diable* ce que Michel Lord affirme à propos d'un autre récit, c'est-à-dire que le roman :

cristallise dans sa *morale* finale où le personnage prend conscience du sens de ses gestes, du lien entre son *faire* et le *savoir* qu'il acquiert en fin de parcours, ce lien qui le lie [...]. Cette *morale* est indéniablement une punition, car l'état final du protagoniste est loin du contentement que semblent éprouver les autres acteurs¹⁸.

Armand, loin d'être contenté par les enseignements moraux du Malin, expérimente de la sorte un combat intérieur, une dualité entre ce qu'il devrait faire à partir des savoirs démoniaques acquis et les actions qu'il serait préférable d'éviter de poser, conscient du mal qu'elles peuvent engendrer.

Fait intéressant, l'obsession de Satan pour les théories est à l'origine de sa damnation du paradis, tel qu'il le confiera à Luizzi. Il vient alors de lui subtiliser plusieurs mois de sa vie,

¹⁷ Annie Le Brun, *Les châteaux de la subversion*, op. cit., p. 282. Pourrait-on également y déceler une allusion au château de la morale effondré de Ronquerolles ? Rappelons que les pièces du palais se modifient à l'aune de la damnation de chacun des barons, à l'instar d'un observatoire des existences morales vécues par les Luizzi.

¹⁸ Michel Lord, *La logique de l'impossible*, Québec, Nuit Blanche, 1995, p. 115.

lâchement « offerts » par Armand afin de ne pas éprouver la culpabilité d'avoir poussé sa cousine Lucy du Val au suicide avec ses racontars. L'aristocrate se retrouve subséquemment dans une voiture publique, amnésique des dernières semaines de sa vie¹⁹. Contrarié par le refus du démon de lui relater son passé, le baron lui demande :

— Messire Diable, dit Luizzi, qui sentait en lui une assurance toute nouvelle, est-ce que parmi les raisons qui ont forcé le Tout-Puissant à vous précipiter dans l'enfer, votre manière de faire des théories n'a pas été une des premières ?
 — Entre nous soit dit, repartit le Diable d'un ton assez bonhomme, il n'en a pas eu d'autres.
 — Alors j'ai bien envie de faire comme lui.
 — Et pour la même raison, sans doute ?
 — Oui, pour ton bavardage éternel²⁰ (M.D., p. 126).

Armand déplore ici les non-dits du Diable, qui dissimule des faits importants au sein de ses discours abondants. De cette façon, Satan n'est-il pas à l'image de ce XIX^e siècle où émerge un « moi hypertrophié [... où] l'individu se mire en lui-même, découvrant des abîmes inquiétants, des frustrations et des désirs refrénés²¹ » ?

Banni du ciel pour ses tendances à théoriser à outrance, Satan est sans contredit ambivalent en ce qui a trait à la moralité, servant à ses fidèles des propos qu'il reconnaît lui-même comme « périlleux », alors que Luizzi lui dit : « Eh bien ! j'en brave le péril » et qu'il

¹⁹ Il apprendra plus tard que le démon, fourbe, lui avait en réalité subtilisé sept ans.

²⁰ Cette propension infinie aux tergiversations sera reprochée à maintes reprises à Satan par Luizzi, notamment lors de cet échange, après que Laura de Farkley (Sophie Dilois, qui a changé de nom) soit répudiée dans le salon de madame de Marignon : « Mons Satan, lui dit le baron, point de préambule, point de réflexion, point de dissertation morale ou immorale; tu vas me raconter tout de suite la fin de l'histoire de madame du Bergh, puis celle de madame de Fantan, puis celle de madame de Marignon ». (M.D., p. 203).

²¹ Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 267. Ce à quoi l'historien ajoute que, post-Révolution, « Le chaudron bouillonnant de la pensée accueille aussi des idées plus troubles, plus ambiguës ». (*Ibid.*, p. 268).

rétorque : « Le premier de tous, mon cher baron, c'est de m'entendre faire des théories ». (M.D, p. 135). Conscient du caractère oblique de ses confidences, parcourues de pistes erronées et de faux-fuyants, Satan emploie la rhétorique pour faire naître des desseins criminels²².

Une manipulation significative du Prince des ténèbres concerne Mariette, l'une de ses servantes favorites (elle est la mère de Juliette), qui a sans surprise le courage d'enfreindre de lourds interdits. Mariette se retrouve avec Fernand, apprenti pape qui développera ultérieurement une vocation d'écrivain. Mariette, accueille à ce moment les passagers d'une voiture publique dans son établissement. Fernand étant piqué par la « mouche-Diable », il commettra le crime (la profanation), rappelons-le, de s'ébattre avec la servante sur le *saint* lit – auparavant préservé à la manière d'une relique – où le pape avait dormi une nuit. Satan s'amuse du paradoxe de faire naître des désirs honteux dans l'esprit de jeunes gens jusqu'ici relativement vertueux, de favoriser chez ses ouailles des relations interdites, non-matrimoniales. Satan exprime de cette manière à Luizzi l'ambiguïté de ses velléités à l'égard de Mariette et de Fernand en ces termes :

- Mais pourquoi les avoir choisis pour cette détestable action ?
- Parce que j'ai besoin de deux êtres merveilleusement beaux, afin qu'ils puissent devenir merveilleusement méchants sans qu'on s'en doute.
- Ce qu'ils viennent de faire n'est donc que le commencement d'une vie de mauvaises actions ?

²² Ce qui rejoint ce qu'écrivait Simone de Beauvoir : « Une morale de l'ambiguïté, ce sera une morale qui refusera de nier *a priori* que des existants séparés puissent en même temps être liés entre eux, que leurs libertés singulières puissent forger des lois valables pour tous ». (Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, op. cit., p. 24-25).

— Ou de mauvaises idées, ce qui est bien plus subversif de votre morale humaine et ce qui sert bien mieux mes intérêts de Diable. Je donnerais tous les crimes du siècle pour une mauvaise idée²³ (M.D., p. 154).

Comme nous pouvons le constater dans cet extrait, le Malin évalue soigneusement son champ d'action, jugeant de son efficacité à long terme. Encore une fois, il théorise sur la morale humaine, mettant de l'avant la dualité (bien/mal) qu'il s'apprête sciemment à fragiliser, par ce que Johanne Villeneuve décrit comme une « présence diabolique [qui] s'invente dans le repli des apparences [et...] se reconnaît à travers des signes ambigus et des manifestations protéiformes²⁴ ».

Observateur, commentateur des mœurs humaines, le plus souvent déçu, le démon exprime à plusieurs reprises le rapport contradictoire des hommes à l'existence. En effet, après s'être fait dérober sept ans par Satan, Armand est alité, considéré comme fou par ses nouveaux domestiques, qui le veillent nuit et jour. Cupides, voulant accélérer le trépas de l'aristocrate afin de le dépouiller de sa fortune, les serviteurs du baron tentent par tous les moyens de précipiter son décès. Condamné par leurs funestes desseins, Luizzi s'aperçoit douloureusement du paradoxe de sa propre volonté de vivre, lors de cet échange philosophique avec Satan :

— Pourquoi donc es-tu venu ?
 — Parce que tu m'offrais un marché avantageux. [...]
 — Dix ans de ma vie, dit Luizzi douloureusement, jamais !
 — À quoi donc t'a-t-elle servi, pour que tu y tiennes tant ?

²³ Satan emploie régulièrement ce procédé (inspirer des mauvaises idées à ses ouailles), par exemple quand Luizzi, jugé fou, est alité et que, pour libérer le baron, le démon recourt à une pensée mal intentionnée en « inspir[ant] à madame Humbert [sa domestique] le projet de [lui] rendre [s]on délire en [lui] donnant à manger ». (M.D., p. 253).

²⁴ Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, op. cit., p. 79.

— C'est précisément parce qu'elle ne m'a servi à rien que je veux ménager ce qui me reste.

— Eh bien ! reprit le Diable, en échange de ce mot-là, je te donnerai un conseil. Tu viens de dire la plus haute des vérités : l'homme ne tient tant à sa vie que parce qu'il en a fait un mauvais ou un ennuyeux emploi, il croit sans cesse que le lendemain lui donnera ce qu'il a laissé échapper la veille, et il court toujours après une chose qu'il a toujours laissée derrière lui.

— Tu n'es pas changé, maître Satan, et tu fais toujours de la morale. Quel est ce conseil que tu veux me donner ?

— Marie-toi, lui dit le Diable. (M.D., p. 244-245).

Remarquons la mention du passé et du futur (rejoignant le Diable mémorialiste), ce dernier étant anticipé positivement dans le présent. De ce fait Satan mise sur la faiblesse du « for intérieur » et de ses espérances, qui n'est pas, comme le rappelle le philosophe Jankélévitch,

une lumière éclairante, mais une lueur vacillante; et il ne parle pas non plus, comme la conscience morale des optimistes, un langage clair et univoque, mais il s'exprime dans la langue du silence et des chuchotements [...]. [A]insi le for intérieur nous révèle notre vérité par bribes et en quelque sorte à la dérobée²⁵.

En d'autres termes, le démon, infiniment conscient des limites des êtres humains qu'il chapeaute, mise sur des révélations confiées « à la dérobée », par fragments, dans l'optique de brouiller les consciences morales. De cette façon, le Prince des ténèbres profite volontairement de notre faiblesse à rêver que demain serait fait de l'inverse d'aujourd'hui. Ou, à tout le moins, que les jours à venir seront davantage accomplis que ceux qui appartiennent partiellement à l'oubli. Satan parie donc sur ce mouvement à venir (un va-et-vient incessant) empli

²⁵ Vladimir Jankélévitch, « L'ambiguïté et l'évidence », *Le sérieux de l'intention (Traité des vertus; I)*, op. cit., p. 52.

d'aspirations diverses, qui, sans cesse, échappe au sujet tandis que les grains du sablier filent à toute vitesse entre ses doigts.

Après avoir choisi de tenir compte du conseil de Satan de se marier, Luizzi décidera, dans une tentative de s'approprier le futur d'une manière non moralement répréhensible, de se rallier aux « quatre épouseurs ». Rappelons que M. Rigot accorde secrètement à l'une des trois courtisées de la maison une dot considérable. En constatant l'importance capitale de l'argent pour le baron – il est quand même ruiné à ce moment –, le démon lui offre des conseils paradoxaux : en effet, Eugénie est une femme vertueuse, aux qualités de cœur véritables. Le piège tendu par le Malin est d'autant plus équivoque qu'Eugénie a des liens de parenté avec le baron ! Ironiquement, Armand échappera à l'appât infernal par sa cupidité, puisqu'il croit, à tort, que l'héritage revient à Ernestine, la fille d'Eugénie (alors qu'en réalité, la fortune échoit à la mère). Incapable de prendre le risque d'être ruiné, Luizzi supplie le Prince des ténèbres :

— Eh bien ! repartit Luizzi, dis-moi à laquelle de ces deux femmes appartiendra la dot que leur oncle doit donner à l'une d'elles ?

— Tu es donc décidé à faire [se marier] ce que tu trouvais si méprisable ?

— Trêve de morale, Satan ! lui dit Luizzi avec emportement; je n'ai pas la prétention d'être meilleur que les autres hommes, car je commence à croire que c'est un rôle de dupé » (M.D., p. 331).

L'aristocrate, rendu en colère par la situation et par les interminables discours de son « esclave », freine ainsi les débordements de morale du Diable, forcément légion de la part d'un être *double* qui, contrairement à Dieu, statique,

figur[e] la vitesse [...] combl[ant] les deux dimensions de la surface et de la profondeur[...] convoit[ant] et séduis[ant] des hommes et des femmes tantôt rivés à la profondeur fixe de leurs obsessions, tantôt divertis par les parcours étoilés des superficialités mondaines, sans savoir s'ils signent sur la foi de promesses faites leur arrêt de mort²⁶.

Le Diable tente nonobstant, comme toujours empreint de dualité dans ses conseils, de faire comprendre à Armand sa lâcheté, puisque ce dernier est prêt à marier une vieille femme riche (Jeanne Turniquel) plutôt que de seulement *risquer* la pauvreté en épousant Eugénie. Trop habitué au confort de son aristocratie, Luizzi s'étonne des révélations sur Eugénie, qui, malgré une existence placée sous le sceau de la pauvreté, triomphe du Malin à maintes reprises. Le noble se surprend par ailleurs de l'ampleur de la cruauté d'Arthur, jeune lord anglais, qui s'amuse de la naïveté de la jeune fille, épaulée par son amante Thérèse (la Mariette de l'auberge, quelques années plus tard, qui se révèle également être la mère de l'affriolante Juliette). Entraînée malgré elle par les séductions du lord, Eugénie, dont l'unique point faible est sa coquetterie, se retrouve prise au piège (comme nous l'avons ci-haut brièvement évoqué) par son amie et son courtisan, avant qu'Arthur ne pousse l'odieux jusqu'à la violer. « Tu charges le tableau, Satan » (M.D., p. 378), ne peut s'empêcher de commenter Luizzi en ce qui concerne la malveillance du lord anglais. La réponse du démon, moralisante, témoigne une fois encore de son ambiguïté intrinsèque :

Vous vous étonnez de tout, vous autres, qui ne savez rien regarder à fond. On vous jette des idées générales que vous adoptez sans les examiner sous tous leurs aspects, puis vous marchez avec elles comme si vous aviez la vérité à votre droite. De toutes ces idées, la plus vraie, peut-être, c'est que les grandes générosités sont le privilège de la jeunesse (M.D., p. 378).

²⁶ Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, op. cit., p. 131.

En plus d'Eugénie, Léonie²⁷, le seul véritable amour du baron, échappe aux visées de Satan, qu'il énonce ainsi : « qu'y a-t-il de plus sérieux pour moi que de corrompre les hommes » ? (M.D., p. 556). Ou, pour reprendre les termes de Max Milner, de « faire défiler devant nous une série de tableaux poussés au noir où la défaite de la vertu est la règle générale²⁸ » ? Avant que Léonie ne soit poussée au vice (l'adultère, qu'elle commettra avec le baron, son époux étant d'ailleurs impuissant depuis leur mariage) pour la première fois de son existence, le Diable se targue toujours de discourir de morale en interrogeant Armand : « — Est-ce que vous vivez en vertu de votre morale, pauvres méchants que vous êtes ? Eh ! vous ne vivez pas même en vertu de vos passions; car la plus naturelle chez tout animal, c'est l'amour, et vous mentez incessamment à celui que votre organisation vous inspire » (M.D., p. 556). Si Luizzi était capable de lire entre les lignes, il comprendrait que son salut se trouve dans le réel sentiment amoureux, en lequel Satan continue de croire, malgré les crimes cumulés par delà les siècles. La position du Malin par rapport à l'amour est donc équivoque, puisqu'il sait qu'il existe des « surfaces blanches et pures » (M.D., p. 602), mais bien davantage de vices à récolter. De la sorte, la conclusion du roman porte indéniablement le sceau de la morale, puisque

dans une finale spectaculaire, assez semblable à celui du *Monk* de Lewis,²⁹ Luizzi, qui a perdu la partie avec le diable est englouti par l'abîme, avec le sinistre château de ses ancêtres; et les trois femmes martyres – évidemment pour justifier de quelque manière l'intention morale du livre – s'élèvent aux sphères suprêmes³⁰.

²⁷ Léonie, comme Caroline et Eugénie est rapprochée d'un ange au point d'en devenir littéralement un dans la scène finale du roman. Conséquemment, *Les Mémoires du Diable* rendent compte d'un enjeu littéraire significatif de l'époque : « Ange ou démon, ange et démon, cela devient l'un des poncifs de la rhétorique amoureuse ». (Max Milner, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire (1772-1861)*, op. cit., p. 439).

²⁸ *Ibid.*, p. 539.

²⁹ En cela, l'esthétique du démon préconisée par Soulié se fait plus traditionnelle.

³⁰ Mario Praz, *La chair, la mort et le diable dans la littérature du XIX^e siècle*, op. cit., p. 131.

En somme, Satan conservera, encore et toujours, son penchant à faire de la morale et d'étaler ses théories accusatrices. Mais il le fait avec une forme de dédain *nécessaire*, teinté d'espérance qu'on lui échappe, ce qui rend d'autant plus son discours ambigu, tel que le résume fort bien ce passage :

— Tu te trompes [...] Vieux peuple usé ! [...] Sans cesse obsédés d'un désir de changement qui prouve le malaise où vous avez mis la société, vous rebâtissez votre vie décrépite avec les débris de tout ce que vous avez renversé; vous refaites de la religion à nouveau avec le Christ aboli par l'Être Suprême, de la philosophie spiritualiste à nouveau avec Malebranche tué par Voltaire, de l'aristocratie à nouveau avec une noblesse rasée par 93 [...] Pouah ! (M.D., p. 651).

2.3 Marchand de soufre

L'une des premières rencontres qui trouble singulièrement Luizzi – et qui se place sous l'égide de l'ambiguïté –, est celle avec la marchande Sophie Dilois, dont l'emploi est lié de près à l'économie. Rappelons que Soulié « écrit à une époque où la variété et la complexité du corps social s'accroissent avec le développement de l'économie et l'avènement de nouvelles catégories socio-professionnelles³¹ ». D'abord peu coutumier des confidences de son acolyte démoniaque, Armand se borne, en ouverture du roman, à inventer des racontars au sujet de la marchande (il affirme qu'elle est l'amante de son commis Charles), plutôt qu'à obtenir par le Malin le véritable récit de son passé. Responsable de la boutique de son mari, madame Dilois ne joue pas un rôle anodin dans l'ouvrage, en faisant du commerce avec le baron, pour qui les affaires sont un aspect fondamental de l'existence, permettant de faire fructifier ses avoirs.

³¹ Jean-Claude Vareilles, « Frédéric Soulié : de l'épopée au réalisme et à la contre-utopie », *Images du peuple*, Limoges, U.E.R des lettres et des sciences humaines, [1986], p. 30.

N'oublions pas à quel point le pronostic de la ruine anéantit Luizzi lors de sa rencontre avec les quatre épouseurs.

Les Mémoires du Diable pose donc d'emblée l'importance de la fortune pour l'aristocrate, et, par extension, des transactions financières, surtout les plus profitables, qui donnent l'occasion de s'enrichir aux dépens d'autrui. Après tout, Satan, *matérialiste*, « fait son œuvre dans l'espace ouvert entre l'âme humaine et la matière³² ». Conséquemment, le démon n'est pas étranger aux commerces équivoques, puisque, dès le tome d'ouverture, il marchande avec Luizzi les pièces de métal qui représentent des mois de sa vie. Ce faisant, le Prince des ténèbres tente, en échange d'un changement d'aspect (son avatar de domestique déplaît souverainement au baron), de subtiliser avec facilité l'une des pièces :

— Peux-tu reprendre la forme que tu avais tout à l'heure ?

— À une condition : c'est que vous me donnerez une des pièces de monnaie qui sont dans cette bourse.

Armand regarda sous la table et vit une bourse qu'il n'avait pas encore aperçue. Il l'ouvrit, et en tira une pièce. Elle était d'un métal inestimable, et portait pour toute inscription : UN MOIS DE LA VIE DU BARON FRANCOIS-ARMAND DE LUIZZI. Armand comprit sur-le-champ le mystère de cette espèce de paiement, et remit la pièce dans la bourse, qui lui parut très lourde, ce qui le fit sourire (M.D., p. 8).

Ces pièces matérialisent, quantifient par conséquent le pacte³³ qui régit depuis des siècles les Luizzi, lui conférant un prix et une durée établis.

³² Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, op. cit., p. 92.

³³ Nous avons en effet affaire ici, dans l'esthétique de l'ambiguïté mise en œuvre par Soulié, à « une récupération du mythe du contrat diabolique [...] avec le] rapport qu'il institue entre les membres qu'il lie et surtout, [...] ici la figure du Diable. [...] L'emboîtement des récits sert à retrouver le postulat fantastique de la liaison universelle des faits, dont le dévoilement est le diabolique même ». (Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », op. cit., p. 82).

Le pacte, volontairement conclu, est d'ailleurs sciemment nommé « marché » par le Malin, entre autres lorsqu'il résume à Armand les détails du *commerce* qu'ils feront ensemble :

— Me voici pour accomplir le marché que j'ai fait avec ta famille et par lequel je dois donner à chacun des barons de Luizzi de Ronquerolles ce qu'il me demandera; tu connais les conditions du marché, je suppose ?

— Oui, répondit Armand; en échange de ce don, chacun de nous t'appartient, à moins qu'il ne puisse prouver qu'il a été heureux durant dix années de sa vie.

— Et chacun de tes ancêtres, reprit Satan, m'a demandé ce qu'il croyait être le bonheur, afin de m'échapper à l'heure de sa mort.

— Et tous se sont trompés, n'est-ce pas ?

— Tous. Ils m'ont demandé de l'argent, de la gloire, de la science, du pouvoir, et le pouvoir, la science, la gloire, l'argent, les ont rendus malheureux.

— C'est donc un marché tout à ton avantage et que je devrais refuser de conclure ?

— Tu le peux (M.D., p. 10).

L'entente, énoncée de manière verbale, rend compte de l'ambiguïté du discours du Malin, qui achète littéralement le salut du noble en lui formulant clairement l'échec auquel il s'expose, tout en lui offrant une alternative pour le sauver. En effet, le Diable, n'oblige pas Luizzi à signer le pacte infernal à l'image de ses aïeux : c'est de leur plein gré que ses suppôts doivent rallier les rangs démoniaques³⁴. Le démon demeure cependant, tel que le relève Max Milner, un « adversaire cruel et déloyal, n'hésitant jamais à piper les dés et mettant toutes ses complaisances dans les personnages infâmes dont il favorise le triomphe³⁵ ». Stratège

³⁴ Même si, cynique, Satan profite dès que possible de l'absence de Dieu pour lui dérober des âmes, par exemple dans la diligence où madame Buré, avant de s'abandonner aux séductions d'Ernest, s'exclame : « Ô mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi » et que le Malin commente : « Malheureusement [...] ce n'est pas Dieu qui était en tiers dans le coupé de la diligence et je n'eus pas pitié de cette pauvre femme ». (M.D., p. 64).

³⁵ Max Milner, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire (1772-1861)*, op. cit., p. 548.

malhonnête, le Prince des ténèbres est prêt aux plus viles ententes, s'il pense parvenir à ses fins.

Qui plus est, Satan, déloyal, veille à profiter au maximum des marchés qu'il scelle avec les mortels, par exemple lorsqu'il intervient auprès du baron malade, affaibli volontairement par ses domestiques. Le démon joue comme à l'habitude sur deux fronts opposés : il semble généreux en « aidant » Luizzi, mais travaille dans son propre intérêt. L'aristocrate, démoralisé à l'excès par son sort, aura cet échange concernant son pacte méphistophélique :

— Oh ! je donnerais dix ans de ma vie pour avoir cette sonnette !
 — Vrai ? dit le Diable en paraissant soudainement au pied de son lit.
 — Ah ! c'est toi, Satan ? lui dit Luizzi, délivre-moi, sauve-moi.
 — Et tu me donneras dix ans de ta vie ?
 — Ne m'en as-tu pas déjà assez pris ?
 — Pas assez, puisque tu as fait tant de sottises.
 — C'est toi, infâme, qui m'y as poussé.
 — En t'obéissant. [...]
 — Eh bien ! rends-moi seulement cette sonnette.
 — Non, parbleu ! c'est du bon temps que je prends, je suis libre.
 — Pourquoi donc es-tu venu ?
 — Parce que tu m'offrais un *marché avantageux* (M.D, p. 244, nous soulignons).

Avide de marchés avantageux, le Malin renchérit dans ses tentatives de séduction lorsqu'Armand refuse d'épouser la vertueuse Eugénie. Il lui propose un autre accord, à l'image du pacte diabolique, qui

représente une promesse de liberté, mais il est aussi le fruit d'une conspiration dont la signature exige le secret du lien. C'est bien la liberté qu'on achète en vendant son âme au diable, en se déliant temporairement de l'autorité divine – dénouement qui permet d'acquérir sur les choses

terrestres (notamment sur la richesse) une maîtrise nouvelle, bien qu'illusoire : on y perd aussi son âme. Ce que le pactisant achète, il le paie avec la monnaie de son salut³⁶.

En d'autres mots, le démon marchande dans ses discours une « économie du salut ». Ce type de marché, dans lequel il excelle, s'avère fatalement ambigu, parsemé de pièges, par exemple :

— J'ai fait marché avec toi pour t'arracher de ton lit, à la condition de te marier dans un délai de deux ans ou de me donner dix ans de ta vie. Je vais te proposer un autre marché.

— Et lequel ? Il me semble que tu n'en peux faire de plus avantageux dans la position où tu m'as mis. Si je suis condamné, je ne me marierai pas et tu auras ces dix années de ma vie.

— Qui sait, mon maître ? j'aurai peut-être besoin de toi dans deux ans.

— Et quelle est la nouvelle convention que tu me proposes ?

— Voilà deux mois que notre marché est passé, il te reste encore vingt-deux mois pour chercher une femme. Donne-moi vingt mois et je te tiens quitte de tout, même du mariage (M.D., p. 408-409).

Les marchés financiers avantageux (dans une perspective démoniaque) seront de surcroît au cœur des interrogations du baron envers le Malin. Ce dernier sait en effet se faire *médiateur*, pour reprendre le terme de Johanne Villeneuve, même s'il est « néanmoins un perturbateur, un producteur de discorde³⁷ ». Rappelons qu'Armand est témoin du mystère d'un pavillon isolé des Buré, où, apprendra-t-il par la suite, Henriette est séquestrée. Par conséquent, ambivalent quant à la meilleure décision d'affaires à prendre (il fait du commerce avec les Buré), l'aristocrate se fait la réflexion suivante :

³⁶ Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, op. cit., p. 126.

³⁷ *Ibid.*, p. 88.

Cependant l'affaire qu'on lui proposait était assez avantageuse pour qu'il ne la refusât point, et, tout considéré, il pensa qu'il traiterait avec d'autant plus de certitude qu'il saurait mieux avec qui il allait s'associer. Après de mûres réflexions, Luizzi, ayant donné cette raison plausible à la curiosité dont il était dévoré, fit retentir l'infemale sonnette. (M.D., p. 71).

Luizzi met de l'avant l'ambivalence de certaines intentions, qui sont, dans le cas qui nous intéresse, essentiellement guidées par une curiosité exacerbée. Cette volonté de connaissance dissimule en effet des velléités souterraines, car, souvent « toute intention dissimule en elle-même une autre intention plus profonde et de signe contraire : sous la bonne intention, on peut toujours retrouver une mauvaise intention larvée, et sous la mauvaise de nouveau une bonne [...] les intentions sont donc évasives et fondantes³⁸ ».

Dans cette optique, comment se surprendre que Luizzi cherche à en savoir davantage sur ce qui se cache sous les masques, les apparences ? Qu'il tente de percer à jour les visages troubles, équivoques, de ceux qui l'entourent, *a fortiori* lorsqu'ils peuvent profiter, par des discours fourbes, de ses biens fonciers ? De cette façon, étant donné les ambitions de fortune de l'aristocrate, Satan adoptera à diverses reprises le rôle de conseiller financier, directement ou indirectement. En plus de pousser l'audace jusqu'à posséder momentanément le notaire Niquet (qui devient dès lors *double*), le démon multiplie les occasions pour qu'Armand soit en contact avec commerçants, marchands et notaires, visiblement conscient que la cupidité est une des voies royales pour damner le baron. Et le Malin ne se trompe guère dans ses pronostics : à l'intérieur de l'ensemble des *Mémoires du Diable*, Luizzi demeure

³⁸ Vladimir Jankélévitch, « L'ambiguïté et l'évidence », *Le sérieux de l'intention (Traité des vertus; 1)*, op. cit., p. 46.

à l'égard du Diable dans la position d'un joueur en face de la roulette, lorsqu'il a laissé le meilleur et le plus liquide de sa fortune aux mains dévorantes du banquier : il ramasse les débris de ses capitaux et se résout à tenter une spéculation commerciale bien hasardeuse, mais au bout de laquelle il entrevoit encore le non-succès et la ruine (M.D., p. 295).

Luizzi témoigne par le biais de cette faille qui le conduira inévitablement à la ruine (même s'il s'entête à se considérer comme le maître de sa destinée) de ce que Lise Queffélec-Dumasy nomme l'ambivalence de la fonction héroïque du personnage de romans populaires :

cette ambivalence peut être externe (incarnée dans les deux figures opposées du Bien et du Mal) ou interne (le Bien et le Mal se combinent dans la figure du Héros). [...] Il faut donc qu'il y ait une faille interne du héros pour que le Mal puisse triompher, fût-ce momentanément. Mais cette faille, le récit la situe toujours au moment de l'accession du héros à la toute puissance³⁹.

Vulnérable face à la pauvreté – c'est là sa *faille* qui permet l'expression de l'omnipotence du Diable, qui devient celui qui possède la toute puissance –, Luizzi se retrouve fort désemparé quand, fugitif d'un institut psychiatrique, il erre sans le sou en Bretagne, avant de rencontrer des Chouans. Il interrogera dès lors Satan, non sans panique dans la voix :

— Comment pourrais-je arriver jusqu'à la capitale sans argent ?
 — Ce n'est pas mon affaire.
 — Mais il doit y avoir un moyen de s'en procurer.
 — Il y en a trois : en emprunter, en voler ou en gagner, tu choisiras (M.D., p. 459).

³⁹ Lise Queffélec-Dumasy, « De quelques problèmes méthodologiques concernant l'étude du roman populaire », dans *Problèmes de l'écriture populaire*, Limoges, Presses de l'Université de Limoges, 1997, p. 236.

Le démon dévoile ici différentes possibilités monétaires, en laissant le choix à Luizzi de demeurer ou non honnête. Car « le démon est autant le champion de la liberté que l'incarnation de l'hypocrisie⁴⁰ ». Le sort permet heureusement (du moins, cela semble favorable à première vue) au baron de rencontrer son notaire en pleine province.

Le Malin tentera subséquemment de faire comprendre de manière subtile à Luizzi, tandis, qu'amnésique, il est dans une voiture publique, que « tout homme riche, exposé à hériter ou à se marier, doit s'intéresser au notaire, cette machine à testaments et à contrats⁴¹ » (M.D., p. 136). Ces contrats *post-mortem* ou d'épousailles aux clauses parfois retorses rendent compte d'un discours équivoque, qui voile volontairement des faits pour mieux parvenir à des fins pécuniaires.

De cette manière, le monde des finances fraie fréquemment avec Satan dans *Les Mémoires du Diable*, notamment lorsqu'il s'agit, de la part d'un père, de contenter les caprices de sa fille unique, motif récurrent dans notre corpus. Satan vantera en conséquence les talents de monsieur Firion, père, rappelons-le, de Nathalie du Bergh :

M. Firion était l'homme de France qui savait le mieux faire accepter ses marchés; et de tous ceux qui prétendent qu'on a tout ce qu'on veut avec de l'argent, il était peut-être le seul qui eût le droit de le dire sans fatuité.

⁴⁰ Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 270.

⁴¹ L'importance du rôle du notaire sera de nouveau mentionnée lors de la scène des quatre épouseurs, de la façon suivante : « — C'est un acte immoral, dit M. de Lémée, qui m'a été arraché d'une manière subreptice. / — Par exemple ! dit le commis, et mes dix mille francs ? [...] / Je n'y suis pour rien dans cet infâme marché, monsieur, dit le baron. / — Hé ! hé ! hé ! hé ! fit le notaire en riant si vite et si aigrement que tout le monde s'arrêta pour l'écouter ». (M.D., p. 403). Le lecteur aura sans surprise reconnu le Diable, qui « possède » le notaire Niquet, avant que Luizzi ne tente de l'assassiner.

Il en était résulté pour lui une étrange facilité à promettre et à donner ce qu'on lui demandait. Quelque chose que désirât sa fille unique Nathalie, elle n'éprouvait jamais de refus. À toutes ses demandes, M. Firion répondait : *Je te l'achèterai* (M.D., p. 186).

À l'inverse, monsieur de Vaucloix est prêt à vendre, sans son consentement, sa fille Louise pour échapper à la ruine. Mais le personnage sans contredit le plus habile pour s'approprier sournoisement les économies des autres est le banquier Mathieu Durand, qui feint d'aider ses clients. Car, en réalité, l'orgueilleux financier, tel qu'il l'exprime lui-même : « aime mieux sa fortune que celle du roi de France [...] elle est plus solide que la sienne, elle s'appuie sur la popularité » (M.D., p. 714).

À l'image de cette avarice, la finale des *Mémoires du Diable* témoigne sans surprise, comme le souligne Colas Duflo, de l'ambivalence des transactions malhonnêtes en tous genres : « cette conclusion ne prend pas cette forme par hasard. Elle est là pour donner une réponse à la question initiale sur laquelle le livre s'ouvrait, et démontre clairement que le marché était un *marché* de dupe : le bonheur est impossible⁴² ».

2.4 Écrire le Diable

L'une des aspirations du démon, qui parcourt l'intégralité des *Mémoires du Diable*, est sans contredit que son histoire soit écrite. Le titre de notre corpus illustre particulièrement l'ambition de Satan que ses récits sulfureux soient imprimés. Tel que le fait remarquer Henri Rossi, conséquemment,

⁴² Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 92. Nous soulignons.

l'imposture est aussi littéraire. L'auteur induit en erreur son lecteur, et cela dès le titre. Si la littérature satanique connaît depuis le XVII^e siècle un spectaculaire développement, le nom du diable est ici associé à un genre d'écriture qui est, lui aussi, en remarquable expansion depuis le début du XIX^e siècle : les Mémoires. Dès lors, l'intérêt de l'amateur est aiguillonné : la carrière du diable serait-elle parvenue à un point de non-retour qui le pousserait à faire le bilan de sa tumultueuse existence en rédigeant lui-même le récit de sa vie ? [...] Tel un aristocrate déchu⁴³, verrait-il dans l'écriture un moyen salutaire de recréer le monde défunt où il a connu tant de triomphes⁴⁴ ?

Le désir de publication du Malin entre, bien sûr, en contradiction avec la nature intime des histoires qu'il révèle, le plus souvent hypocritement cachées au monde. Le démon obéit ainsi à sa propre logique, ambiguë il va sans dire, puisqu'il

est le tentateur, celui qui pousse à tous les excès, qui bouscule les vertus théologales. [...] C'est celui qui montre du doigt ce qu'au plus profond de lui le sujet méconnaît. Celui que le théologien désigne comme le menteur et qui ne dit que la plus stricte vérité en révélant l'objet du désir à celui qui refuse cette révélation⁴⁵.

En souhaitant ardemment que ses « œuvres » soient publiées, en voulant lever le voile sur des excès et des révélations honteuses, le Prince des ténèbres s'inscrit dans une démarche dominée par l'orgueil. Satan caresse visiblement depuis longtemps ce projet, qu'il confie au baron lorsque Armand s'enquiert :

⁴³ Peut-être est-ce lui-même, en fin de compte, que le Prince des ténèbres dépeint en empruntant les traits d'un noble décadent.

⁴⁴ Henri Rossi, « *Les Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié : chronique tragi-comique d'une mort littéraire annoncée », dans *La pensée du paradoxe : approches du romantisme*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2006, p. 519-520.

⁴⁵ Jean-Claude Aguerre, « De l'incertitude du diable », dans *Le diable : colloque de Cerisy*, Paris, Dervy, 1998, p. 29.

- Je te demande le droit d'écrire tout ce que tu me diras ?
- Tu pourras le faire.
- Le droit de révéler tes confidences sur le présent ?
- Tu les révéleras.
- De les imprimer.
- Tu les imprimeras.
- De les signer de ton nom ?
- Tu les signeras de mon nom. (M.D., p. 12).

Les ambitions littéraires du démon seront par la suite maintes fois étayées. Au terme d'une narration sur Paris visiblement inspirée par le Diable, nous pouvons en effet lire :

l'obscurité, ce supplice si bien nommé ! [...] la misère et l'obscurité ! vous n'en voudrez pas, et alors que ferez-vous, jeunes gens ? vous prendrez une plume, une feuille de papier, vous écrirez en tête : *Mémoires du Diable*, et vous direz au siècle : « Ah ! vous voulez de cruelles choses pour vous en réjouir; soit, monseigneur, voici un coin de notre histoire » (M.D., p. 13).

Le démon n'expose-t-il pas dans ce passage ses velléités littéraires, typiquement celles qui « régénère[nt] les feux des démons, les f[ont] revivre sous la plume encore brûlante qui les relate⁴⁶ » ?

Mentionnons également que certains des protagonistes de notre corpus se lanceront eux-mêmes dans l'écriture, « convi[ant] le lecteur à un regard transgressif, assum[ant] un rôle de captation, de séduction, mimant en fait, en même temps qu'elle le dénonce, l'artifice

⁴⁶ Georges Zimra, « L'exorciste amoureux : la possession, théâtre du Je », dans *Le diable : colloque de Cerisy, op. cit.*, p. 138.

satanique⁴⁷ ». Ces auteurs improvisés, à la démarche *double*, cherchent, dans *Les Mémoires du Diable*, à se confier à un lecteur hypothétique en repoussant l’obscurité de leur existence. Outre la correspondance impromptue de Léonie et du baron (rédigée sous la menace de monsieur de Cerny) ainsi que celle de Caroline et d’Henri Donezeau (en réalité, c’est l’homme de lettres Fernand qui signe les missives), deux personnages narreront leur histoire de long en large, dans des manuscrits : Louise de Carin, alors internée, et Henriette, qui écrit à l’aide de son sang sur l’unique ouvrage à sa disposition : *Justine* du marquis de Sade. La prisonnière précise en exergue :

Ceci est mon histoire : je l’écris sur ce livre et avec mon sang, parce que je n’ai pas de papier ni encre. Si je n’ai pas effacé ligne à ligne le livre abominable sur lequel j’écris et qu’un infâme a mis dans mes mains pour tuer mon âme après avoir tué mon corps, si je ne l’ai pas effacé, c’est que mon sang est devenu rare et qu’à peine il m’en reste assez pour raconter mes malheurs et demander vengeance. (M.D., p. 75).

Relevons qu’en dehors de quelques mentions, ça et là, à Molière et à Shakespeare – par le biais du Diable ou de Fernand –, c’est le seul livre qui joue un rôle matériel direct dans la trame narrative. Et il s’agit sans surprise du récit tragique de l’infortunée Justine et de sa sœur Juliette, corrompue, dont l’homonyme du même nom triomphe dans l’œuvre de Soulié. Comme l’explique Alex Lascar :

Chacun de[s] récits [d’Henriette] lui sert d’aide-mémoire. [...] Seule l’écriture permet de le fixer [son sentiment d’amour passé] mais en le déformant. Pour tout écrivant (et pour le romancier) n’est-ce pas la question de la possibilité du réalisme, de la vérité psychologique qui est

⁴⁷ Nicole Jacques-Chauquin, « La fable sorcière, ou le *labyrinthe des enchantements* », *Littératures classiques : L’irrationnel au XVII^e siècle*, n° 25, automne 1995, p. 93.

implicitement posée ? Cette interrogation scande le récit d'Henriette. (M.D., p. 76-77, note 2)⁴⁸.

Satan tente à sa manière de frayer avec cette mémoire paradoxale, infernale, qui, encore et toujours, « nie son message en l'affirmant⁴⁹ ».

De surcroît, la lecture en général, entre autres celle de romans-feuilletons et d'ouvrages à la mode, aura des conséquences directes chez maints protagonistes des *Mémoires du Diable*, à tout le moins dans la perspective de Satan. En effet, selon lui, la volonté paradoxale de Nathalie du Bergh d'être « aimée pour elle-même » provient de sa consommation excessive de romans mélodramatiques, dont il décrit les contrecoups en ces termes :

Cette manie avait produit, outre de sots propos de salons où être aimé pour soi-même était la prétention à la mode, cette manie, dis-je, avait produit une foule de romances, de contes et d'opéras comiques avec force princes et princesses déguisés en bergers et bergères. Il en était résulté une action du monde sur la littérature, et de la littérature sur le monde, qui avait fait de cette manie une rage, un délire, une fureur (M.D., p. 188).

Tel qu'exposé dans cet extrait, le rapport à la littérature influence les mœurs de l'époque tout en étant son miroir souvent déformé. Le démon ira loin dans ses mises en scène, en déformant

⁴⁸ Alex Lascar précisera ultérieurement : « Cet "inextricable dédale d'aventures" – combien de fois cette expression pourrait-elle être employée au cours du roman ! – témoigne chez Soulié d'une esthétique baroque de l'emboîtement, de la complexité narratifs ». (M.D., p. 171, note 1). L'esthétique baroque s'allie conséquemment à celle de l'ambiguïté, esthétique tant novatrice que classique, que nous affirmons retrouver dans *Les Mémoires du Diable*.

⁴⁹ Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, op. cit., p. 124.

le temps⁵⁰ ou en jouant littéralement le rôle de Laura Farkley. Cette dernière, prétendue femme galante, vient de se donner la mort, et le Malin, dramaturge de mauvais aloi, est « venu jouer la scène qui aurait eu lieu si elle eût attendu [Armand] » (M.D., p. 227).

S'il puise ça et là dans les œuvres et littératures du passé, Satan n'est pas sans aimer longuement théoriser sur les œuvres passées, actuelles et à venir, notamment sur la littérature populaire feuilletonesque qui émerge à l'époque en France :

— Tu as eu en action l'avant-goût d'une littérature qui fera fureur dans quelques années.
 — En France ? demanda Luizzi, chez le peuple le plus élégant et le plus spirituel du monde ?
 — Oui, mon maître, chez le peuple le plus élégant et le plus spirituel. Il se créera bientôt une littérature consacrée à l'histoire de la loge, de la mansarde, du cabaret; les héros en seront des portiers, des marchands d'habits, des revendeuses à la toilette; la langue sera un argot honteux, les mœurs des vices de bas étage, les portraits des caricatures stupides...
 — Et tu crois qu'on lira de pareils ouvrages ?
 — On les dévorera, grandes dames et grisettes, magistrats et commis d'agent de change.
 — Et l'on estimera pareilles productions ?
 — Je n'ai pas dit cette bêtise. Il en sera de cette littérature comme d'une femme galante, on la méprise et on court après elle (M.D., p. 246).

Le démon rejoue ici le paradoxe du discours énoncé par Johanne Villeneuve, pour qui « le langage a saisi depuis longtemps en quoi les changements qui interviennent dans l'existence sont l'affaire du diable. Il est de sa compétence de recueillir ce dont on cherche à se débarrasser parce qu'on ne sait pas au juste où "ça" loge⁵¹ ». Le Malin illustre l'ambiguïté du

⁵⁰ Rappelons la scène des quatre épouseurs, au cours de laquelle le « récit, que [Luizzi] croyait n'avoir duré qu'une partie de la nuit, [avait] été prolongé par le Diable jusqu'à la fin du jour fatal ». (M.D., p. 395-396).

⁵¹ Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable, op. cit.*, p. 109.

public (dont il se fait le reflet) par rapport aux œuvres à succès, ambivalence sur laquelle il reviendra à quelques reprises dans *Les Mémoires du Diable*, par exemple lorsque sa fidèle Juliette harangue Henri au sujet de Caroline : « Va, mon cher, si je ne t'avais pas dicté ta première lettre et si tu n'avais pas fait écrire les autres par ton sergent major, le beau Fernand, qui faisait d'assez jolis vaudevilles, je ne crois pas qu'elle eût jamais perdu la tête pour toi » (M.D., p. 539).

Lui-même tantôt conteur populaire, tantôt donneur de leçons narratives (notamment lorsqu'il présente sa pièce historique en trois actes qui met en scène l'inceste originel des Luizzi, à l'époque médiévale les Zizuli), le Prince des ténèbres claironne qu'il est un homme de lettres de son temps, conscient *a fortiori* de son originalité. En effet, quand Satan

admet qu'il est sorti des « feuillets des grands journaux », tout en refusant d'être un mélodramaturge », « un faiseur de mélodrames », le diable de Soulié révèle son originalité : les méchants de Sue sont des corrompus provisoires et passagers susceptibles de se convertir au bien, alors que Soulié élabore l'idée d'un mal absolu qui se concrétise dans l'histoire de l'homme à laquelle il donne le caractère funeste de l'irréversible. [...] Personnage privilégié, le Satan de Soulié est dépositaire de vérités qui font éclater des drames en plein cimetière⁵².

⁵² Hermann Hofer, « *Les Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié : essais de lectures sans collaboration du diable », dans *Richesse du roman populaire*, Nancy, Centre de recherches sur le roman populaire, 1986, p. 287. Hofer revient sur l'approche novatrice de l'écrivain en soulignant que : « l'originalité de Soulié consiste dans la construction dialectique d'un romanesque pris entre les horreurs et la nécessité du mal, mal dont le champ de bataille n'est pas un mythe lointain, mais bien la vie contemporaine ». (*Ibid.*, p. 289).

Et il va sans dire que le démon tient à régner sur cette nécropole, à faire parler autant que possible de ses forfaits par les écrivains de l'époque, insistant encore et encore pour que le baron atteste de ses méfaits : « Ne dois-tu pas écrire mes mémoires⁵³? » (M.D., p. 247).

Fait intéressant, Satan est à ce point orgueilleux, vaniteux de voir ses crimes imprimés, qu'il en tient même compte dans ses narrations, par exemple lorsqu'il relate les malheurs d'Eugénie, alors jeune femme qui subit les soufflets de sa mère à cause de son retard (elle essayait vainement de fuir Arthur, qui la filait) : « Je ne te dis pas les vrais mots, baron; car si, comme tu m'en as menacé, tu publies jamais ces confidences, ils te seraient inutiles, tu n'oserais pas les faire imprimer » (M.D., p. 353).

De plus en plus attentif aux histoires du Malin au fur et à mesure que son infernal acolyte disperse les récits, Luizzi apprend graduellement à ne pas l'interrompre, puisqu'il « profit[e] des moindres interruptions pour allonger indéfiniment, et mieux qu'aucun romancier ou qu'aucun feuilletoniste, ce qu'il avait à raconter » (M.D., p. 593). Satan n'est-il pas le spécialiste des discours équivoques ? C'est justement ce qu'explique Colas Duflo :

Le Diable est donc un théoricien, de tout, et même de la place et de la fonction de la théorie dans le roman-feuilleton. Il lance sans arrêt des aphorismes et se pose essentiellement comme un bavard. Ceci est important, car c'est précisément sur le bavardage que se fonde *Les mémoires du Diable*, qui est le récit de récits multiples, qui s'emmêlent, s'additionnent, s'entrelacent et se rejoignent⁵⁴ ».

⁵³ Le démon, malgré son intarissable bavardage, refuse toutefois d'écrire lui-même ses histoires, à l'étonnement du baron, qui lui dira pourtant : « Tu ferais pourtant un véritable homme de lettres, car tu as la plus haute de leurs qualités : la vanité » (M.D., p. 258).

⁵⁴ Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 86.

Dénigrant volontiers les véritables hommes de lettres, le Prince des ténèbres recherche néanmoins souvent leur présence, par exemple au cours de cette longue scène en diligence qui clôt le septième tome. Sous l'apparence de monsieur Cerny (le mari impuissant de Léonie, celle-ci étant l'amante de Luizzi), Satan se grise des conceptualisations littéraires de Fernand, qui se prétend poète, lors de cet échange :

— Ah! fit Luizzi, vous êtes écrivain ?
 — Je suis poète.
 — Vous faites des vers ?
 — Je suis poète (M.D., p. 652).

Le destin du baron semble par conséquent *entortillé* à celui de l'écrivain Fernand, pour reprendre l'un des termes qu'emploie Satan pour décrire le style alambiqué de l'homme de lettres. Fait significatif, le poète est l'un des rares protagonistes du roman à voir Satan en face lors de l'une de ses incarnations devant Armand. Fernand est même convié, des heures durant, à discuter avec le Malin comme s'il était en présence d'un voyageur ordinaire. Peut-être est-ce à cause de l'orgueil démesuré du démon de voir ses mémoires publiés que « le Baron Armand-François de Luizzi se laisse[-il] tenter par cet immense pouvoir qui va lui permettre d'avoir accès à d'innombrables histoires et [de] se faire ainsi le secrétaire du Malin⁵⁵ ».

⁵⁵ Éric Vauthier, « Les nouvelles noires d'un pessimiste : Frédéric Soulié et le récit court », dans *Rocambole : bulletin des amis du roman populaire*, op. cit., p. 39.

Ambitieux jusque dans ses constructions narratives, le Diable ne dédaigne pas, de surcroît, emprunter des formes typiquement dramaturgiques⁵⁶, parfois non dénuées de comique :

LE PÈRE. Où étiez-vous il y a dix-huit mois ?

LE FILS. Il y a quatre ans, j'étais en Aquitaine, où je faisais ci, où je faisais ça, etc., etc.

Une belle tirade là-dessus, description de combats, puis :

LE PÈRE. Où étiez-vous il y a dix-huit mois ? (M.D., p. 666).

En conséquence, « le drame qui se joue entre les personnages est *théâtralisé*. Les signes sont emphatiques. Il y a un grossissement théâtral du geste et de l'effet, une théâtralité *affichée*⁵⁷. »

L'artifice se montre donc comme tel, flagrant à l'égal des velléités scripturales de Satan :

— Et qu'as-tu donc à lui dire ?

— Deux anecdotes : l'une, pour qu'il en fasse un roman qui sera horrible; l'autre pour qu'il fasse une mauvaise action. Et cependant il y aurait une bonne action à faire avec la première anecdote et une bonne comédie à faire avec la seconde (M.D., p. 692).

Si l'ambition, la vanité et l'orgueil sont de puissants moteurs qui amènent Satan à vouloir que ses *Mémoires* soient publiés, nous pouvons avancer l'hypothèse que cette entreprise lui soit en outre utile pour mener à bien ses noirs desseins. En effet, en rendant publics les vices des êtres humains, le Diable de Soulié ne désire sûrement pas, en contrepartie, encourager la

⁵⁶ Lancré écrivait justement à ce propos, en 1612 ou en 1613 : « Le monde est un théâtre où le diable joue une infinité de divers et dissemblables personnages ». Cette citation est tirée de l'ouvrage : Pierre de Lancré, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons : où il est amplement traité des sorciers et de la sorcellerie*, introduction critique et notes de Nicole Jacques-Chaquin (Livre I, discours I).

⁵⁷ Lise Queffélec-Dumasy, « De quelques problèmes méthodologiques concernant l'étude du roman populaire », dans *Problèmes de l'écriture populaire*, op. cit., p. 244.

vertu, élever les âmes et faire une œuvre édifiante et morale. La correction des mœurs et l'amélioration de la nature humaine n'entrent pas dans ses intentions. En fait, en montrant les effets des passions, en peignant les chemins qui mènent au vice, Satan peut espérer s'insinuer dans les cœurs de ses lecteurs et les corrompre. Il peut, par ses discours, fausser les idées, séduire par la tromperie et, plutôt qu'inspirer l'amour du bien, éveiller l'intérêt et la curiosité des lecteurs pour le mal. La publication des *Mémoires du Diable*, servirait par conséquent à pervertir les êtres humains et, par effet de contagion, à mieux perdre leur âme.

Conclusion

Par ses propos, qu'il soit mémorialiste, moraliste, marchandeur ou écrivain, le Diable se fait un locuteur ambigu, au gré de son utilisation du langage. Toutes ces approches du discours participent à l'esthétique de l'ambiguïté qui traverse *Les Mémoires du Diable*. Par la parole, le démon de Soulié leurre les hommes et les manipule. Ses promesses à double sens inspirent d'ailleurs chez les protagonistes maints crimes des plus divers. C'est donc sur l'influence du Diable, et sur les méfaits commis par ceux qui subissent cette influence, que nous nous pencherons dans le prochain chapitre.

CHAPITRE III

SOUS L'INFLUENCE DE SATAN

*C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !
Aux objets répugnans nous trouvons des appas;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers les ténèbres qui puent.*
— « Au lecteur », Charles Baudelaire

En plus de revêtir des avatars multiples et d'user d'un rapport ambigu au langage, le Satan de Soulié interfère fréquemment auprès des personnages, à qui il suggère de mauvaises actions à profusion. Sournois, le démon inspire des crimes à ses esclaves, les aidant parfois même à concrétiser leurs desseins perfides. Car le Prince des ténèbres, dans *Les Mémoires du Diable*, sait que le goût du vice se cultive; il veille à attiser de cruelles flammes tant chez les individus dépravés que vertueux. Conséquemment, le mal s'intériorise, « possédant » en quelque sorte l'être humain de ses ramifications énigmatiques, tel que relevé par Joël Malrieu : « Les frontières de l'étrange ou de l'étranger se sont déplacées. [...] Contrairement à ce que

l'on avait cru durant des siècles, l'inconnu n'est pas dans le monde extérieur, il est dans l'homme¹ ».

Cette inclinaison pour la corruption chez la majorité des protagonistes, adopte plusieurs formes qui participent à l'esthétique de l'ambiguïté à l'oeuvre dans *Les Mémoires du Diable*. Les crimes commis dans notre corpus allient souvent, à l'instar de la malédiction originelle du château des Roquemure, les échos des « mots *adultère, meurtre et inceste* » (M.D., p. 684). Depuis le pacte du XII^e siècle de l'ancêtre Zizuli, les descendants de cette lignée infernale ont perpétré une variété de crimes. Mais ils ne sont pas les seuls à honorer ponctuellement le Satan de Soulié : malgré leur façade vertueuse, la plupart des personnages ne sont pas irréprochables. Au contraire, la majorité d'entre eux est coupable d'au moins un crime, voire de deux ou de trois.

Il demeure que les trois termes (*adultère, meurtre et inceste*) de la damnation moyenâgeuse des Zizuli/Luizzi planent sur l'ensemble des *Mémoires du Diable*, constituant la pierre angulaire de la plupart des crimes commis sous influence démoniaque. Nous analyserons les trois catégories dans cet ordre (*adultère, meurtre et inceste*), qui reflète l'apparition de chacune des mauvaises actions à l'intérieur de notre corpus. Ces catégories rendent compte de l'esthétique de l'ambiguïté sous-jacente aux actes de la majorité des personnages, au premier chef Armand, qui, au contact du Diable, éprouve des difficultés à appréhender le réel : « sous

¹ Joël Malrieu, *Le fantastique, op. cit.*, p. 25. Ce qui rejoint les propos de Robert Muchembled pour qui, au XIX^e siècle, le démon est intérieurisé, c'est-à-dire « intimement uni à l'homme dont il n'est que la face sombre ou le masque vide, [cette définition intérieurisée du démon] autoris[ant] toutes les variations imaginables, motifs, emblèmes, mythes et symboles recouvrant à la fois les passions individuelles et les terreurs collectives ». (Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle, op. cit.*, p. 249-250).

l'influence de Satan, toute chose certaine devenait un doute pour lui, toute apparence un mensonge² ».

Dans un premier temps, nous aborderons l'adultère, tant celui qui s'étend sur une longue période que les aventures isolées, ponctuelles. Notre seconde catégorie s'attardera quant à elle sur le meurtre, entre autres aux nombreux duels qui jalonnent l'ouvrage de Soulié. Notre dernière section témoignera de la malédiction originelle des Luizzi, en d'autres termes, de l'inceste qui poursuit sans relâche les descendants de Lionel. Il nous apparaît que ces catégories, comme nous allons le constater, révèlent l'ambiguïté du démon de Soulié dans « ce qu'il suscite », c'est-à-dire en influençant les pensées, les paroles et les actes des protagonistes.

3.1 L'adultère : à l'origine de la malédiction

Lorsque Satan apparaît à Armand pour la première fois, le baron lui demande, avant de signer le pacte démoniaque, de « faire pour [lui] ce qu'[il a] fait pour [s]es ancêtres; [de lui] montrer à nu les passions des autres hommes, leurs espérances, leurs joies, leurs douleurs, le secret de leur existence, afin qu'[il] puisse tirer de cet enseignement une lumière qui [l]e guide » (M.D., p. 11). Le premier des enseignements, la révélation initiale du Prince des ténèbres, se place sous le sceau de l'adultère, rencontré à plusieurs reprises dans le récit. De cette manière, le lecteur a « l'impression que la présence de l'adultère est universelle et sourde, qu'il fleurit jadis dans la vie de maints personnages (le père du baron, Mme de Crémancé), laissant après lui des traces funestes et indélébiles³ ».

² Alex Lascar, « Préface », Frédéric Soulié, *Les Mémoires du Diable*, op. cit., p. XXII.

³ Alex Lascar, « *Les Mémoires du Diable* : roman de mœurs », *Le Rocambole : bulletin des amis du roman populaire*, n° 26, op. cit., p. 32.

Il est vrai que, influencé par le Diable, Luizzi souhaite commettre l'adultère dès sa rencontre avec Sophie Dilois, une marchande dont le mari est en voyage d'affaires. Armand présume à ce moment que Charles, son commis, est l'amant de la jeune femme, et le baron souhaite triompher d'un défi particulier : « pousser [une femme] à tromper un amant, la faire faillir à une faute, la rendre infidèle à une infidélité, c'est beaucoup plus difficile, beaucoup plus immoral en amour : cela vaut la peine de réussir » (M.D., p. 37). Aiguillé par Satan, Luizzi est conquis par la singularité de ce pari amoureux (superposer une tromperie à une tromperie), se leurrant lui-même sur la nature de ce prétendu amour adultérin, « le Diable y trouv[ant] l'occasion la plus commune de nous faire abuser de notre liberté⁴ ».

Sophie Dilois, qui est en réalité la demi-sœur d'Armand, résistera à ses tentatives de séduction répétées, repoussant le spectre de l'inceste qui rôde sur les siens depuis des siècles. Mais Sophie ne peut complètement échapper à la fatalité de sa généalogie infernale : devenue plus tard Laura Farkley, elle est la victime de racontars. Bien que nullement adultère, Sophie est considérée par les mondains comme une femme perdue. Sophie/Laura expliquera elle-même à Luizzi l'ironie de son sort :

Un amant, monsieur, c'est comme le chiffre 1 posé dans la vie d'une femme; s'il arrive après lui un fat qui se vante de ce qu'il n'a pas obtenu, le monde pose ce zéro après le chiffre fatal, et le monde lit 10, répète 10. Soyez sûr, monsieur, que, dans l'existence d'une femme et en bonne arithmétique galante, un amant et un fat équivalent à dix amants. (M.D., p. 200).

⁴ Denis de Rougemont, *La part du diable*, Neuchâtel, La baconnière, 1945, p. 174.

Sans surprise, les femmes qui l'accusent le plus vertement, Madame de Marignon, du Bergh et de Crémancé, ont cultivé des vices bien pires que l'infortunée Laura, tout en multipliant sur leur passage les calomnies qui la condamnent sans appel, à l'égal des bûchers de sorcières au cours desquels la réputation « pouvait être mise à mal par nombre de rumeurs, y compris celles de sorcellerie, dont la principale fonction était de participer à la gestion symbolique de l'alliance, cœur des relations sociales, nœud de toutes les tensions⁵ ». Les relations hors d'un contexte marital (à l'extérieur de l'*alliance*) sont dès lors publiquement jugées par les trois calomniatrices prétendument vertueuses, qui ont commis sous l'influence du Diable maints crimes.

L'adultère de Madame Buré (la seconde marchande que rencontrera Armand après Sophie Dilois) est pour sa part circonstanciel, issu directement des contingences d'une sombre nuit en diligence, qui rappelle la lumière noire luciférienne qu'évoque Robert Muchembled :

Inaugurée lors du péché originel, l'intime liaison entre les filles d'Ève et le serpent démoniaque laisse sa marque sulfureuse sur la trame la plus profonde de la culture occidentale. Nudité féminine et érotisme triomphant paraissent d'autant plus flamboyants dans notre univers hédoniste actuel qu'ils sont toujours éclairés par une lumière noire luciférienne, même si les acteurs n'en ont plus parfaitement conscience⁶.

Tandis qu'Hortense voyage dans une voiture au sein de cette nuit luciférienne, elle est consciente de poser un acte considéré comme sulfureux, inspiré par le Diable. Non sans opposer préalablement une forte résistance aux avances de son prétendant, le soldat Ernest de

⁵ Robert Muchembled, *Le roi et la sorcière : l'Europe des bûchers XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Desclée, 1993, p. 191-192. La sorcière ayant pactisé avec Satan, la triade de calomniatrices ne renvoie-t-elle pas symboliquement aux sorcières qui condamnent l'innocente au bûcher par des accusations inventées ?

⁶ Robert Muchembled, *Diable!*, Paris, Seuil/ARTE éditions, 2002, p. 86-87.

Labitte, la jeune femme se laisse convaincre de tromper son mari lors de cette unique occasion. En échange, le séducteur ne cherchera jamais à la revoir. Ils auront ainsi cette conversation au cours de laquelle s'effritent les ultimes réticences d'Hortense :

— Voyons, soyez généreux... Je vous crois, vous m'aimez; une fatalité inexplicable vous a inspiré cette folle passion; mais faut-il que, moi, je la subisse ou que je devienne aussi insensée que vous pour m'y soustraire ?
 — Ah ! madame ! s'écria Ernest en se rapprochant de madame Buré.
 — Allons, calmez-vous, réfléchissez. Que penseriez-vous demain de la femme qui s'oublierait à ce point ?
 — Demain, madame, ce sera un rêve fini, sinon oublié; demain il y aura entre vous et moi un abîme infranchissable.
 — Folie ! Et qui me l'assurera ?
 — Ma parole que je vous engage, et ma vie dont vous pouvez disposer si je manque à ma parole.
 — Ecoutez, Ernest ! Tout ce que je viens d'entendre est si nouveau et si étrange, que ma tête se perd et que je ne sais plus ni ce que je dis ni ce que je fais. Ah ! jurez-le-moi, n'est-ce pas que jamais vous ne tenterez de me revoir ? il y va de mon repos, de ma vie, de mon bonheur. Ernest, jurez-le-moi.
 — Oui, je vous le jure : jamais, jamais...
 Ernest se rapprocha de madame Buré, qui murmura doucement :
 — Jamais, n'est-ce pas, jamais ?
 — Jamais ! dit Ernest.
 — Ô mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi.
 Malheureusement, reprit le Diable, ce n'est pas Dieu qui était en tiers dans le coupé de la diligence, et je n'eus pas pitié de cette pauvre femme (M.D., p. 63-64).

Informé par le Malin de l'adultère d'Hortense Buré, Luizzi, s'étonne de ne relever aucun indice de ce crime passé dans le comportement de la jeune femme. D'autant plus qu'elle a tué Ernest, lorsque ce dernier a cherché à la revoir. Ce qui rejette notre seconde catégorie, le meurtre, certains protagonistes du roman, doublement ou triplement influencés par Satan, combinant les crimes. De cette façon, « le désir et ses diverses variations, y compris la cruauté, sont autant de figures où se trouvent prises les relations entre êtres humains; dans le même temps, la

possession de l'homme par ce qu'on peut appeler rapidement "ses instincts" pose le problème de la structure de la personnalité, de son organisation interne⁷ ». Les instincts de maints protagonistes revêtent de ce fait un caractère hétéroclite... Car les personnages des *Mémoires du Diable* sont fréquemment « possédés » par la cruauté, ou, plus généralement, par des intérêts personnels, des désirs composites, que le Prince des ténèbres veille à nourrir et entretenir.

Hortense Buré, bien qu'adultère et homicidaire, jugera durement les incartades de sa belle-sœur Henriette, lorsqu'elle vivra à son tour une relation extra-conjugale. Ne démontre-t-elle pas hypocritement que : « notre époque ne fait-elle pas ses délices des hybrides monstrueux de l'ambivalence⁸ » ? Ambivalence affective qui dévastera Henriette, promise au frère d'Hortense, l'impitoyable capitaine Félix. La jeune femme s'éprend d'abord d'un employé de ce dernier, Léon Lannois, qui est des plus attentionnés envers elle, allant jusqu'à replanter ses rosiers pour éviter qu'ils ne soient détruits par Félix. Mais le mariage de la jeune femme avec Félix se profile... Le capitaine, suspicieux, remarque l'amourette d'Henriette et de Léon. Il chasse son employé de la maison, persuadé que sa promise est coupable d'adultère. Toutefois, les deux courtisans n'ont pas eu de relations sexuelles. Après son licenciement, Léon voit dans son ultime rencontre avec la jeune femme une manière de lui montrer son amour véritable. Car l'attachement d'Henriette est purement romantique, romanesque, alors que celui de Léon est davantage érotique. L'adultère sera consommé au pavillon où les amoureux se sont donné rendez-vous dans une nuit sombre et luciférienne, au cours de laquelle Satan les encourage au vice :

⁷ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 146. Nous soulignons.

⁸ Vladimir Jankélévitch, « L'ambiguïté et l'évidence », *Le sérieux de l'intention (Traité des vertus; 1)*, op. cit., p. 48.

— Léon, grâce et pitié, je t'aime !

— Henriette, mais tu ne sens donc pas ton cœur qui bout, ta tête qui s'égare ? Oh ! tu ne m'aimes donc pas comme je t'aime ? [...]

J'étais dans ses bras; son haleine brûlait mon visage, ses lèvres retrouvèrent les miennes. [...] Je me laissais entraîner vers un crime que j'ignorais, mais qu'il me semblait que je ne devais pas voir. [...] Et j'étais coupable, déshonorée et flétrie, que je ne savais pourquoi j'étais coupable, déshonorée et flétrie.

Ce fut le cri de son bonheur qui m'éveilla de cet engourdissement; je voulus le repousser et le maudire, mais ma parole demeura étouffée sous ses lèvres, et mes larmes se perdirent dans ses baisers. J'étais à lui ! je pleurai : je venais de perdre une illusion (M.D., p. 108).

De cet adultère naîtra un enfant illégitime, une petite fille qui, après avoir vécu de longues années dans la geôle avec sa mère, deviendra mendiane. Henriette et son enfant seront réunies au terme des *Mémoires du Diable* tandis que la mère adultérine est internée pour ses idées fixes au sujet de Léon. Léon qui l'a depuis longtemps oubliée, s'est marié, a eu des enfants légitimes...

Néanmoins, malgré le désintérêt de Léon envers Henriette après avoir commis l'adultère, le jeune homme n'a pas la malveillance froide et calculée d'un Arthur à l'égard d'Eugénie. Le lord anglais s'amuse d'un double jeu diabolique, des plus retors, typique de l'œuvre de Soulié, qui proposait des

romans paroxystiques : chacun n'y percevant plus le chemin attitré, y joue un double ou un triple jeu, s'y présentant masqué, aux yeux des autres comme aux siens propres, avançant à tâtons dans un labyrinthe

inextricable où les valeurs d'hier ont cédé la place à des valeurs nouvelles aussi vite contestées qu'affirmées.⁹

Inspiré dans ses mauvais desseins par Satan, Arthur manipule longuement Eugénie afin de la séduire, avant de la tromper avec sa meilleure amie Thérèse (qui n'est nulle autre que Juliette/Jeannette). Également demi-sœur de Luizzi, Eugénie, jeune fille coquette adoptée par l'ouvrière Jeanne Turniquel, finit par se laisser persuader de la véracité de l'amour d'Arthur. Elle refuse toutefois de commettre l'acte charnel hors de l'alliance du mariage. Le courtisan malicieux va donc tenter de la violer pour parvenir à ses fins. Le Prince des ténèbres narre la scène, marquée de son sceau démoniaque, en ces termes :

Un soir, un dimanche, note bien ce jour, il a sa place marquée dans presque toutes les fautes des peuples catholiques, Arthur vint le soir. Comme à l'ordinaire, tout le monde était absent, et il avait donné à Thérèse un rendez-vous assez lointain pour qu'elle n'eût pas le temps de revenir assez tôt et le surprendre. Il entra chez Eugénie, et là il osa vouloir arracher par la violence une victoire qui échappait à son infernale séduction. Elle lui échappa encore; mais ce fut après un combat long, douloureux, atroce, combat où une jeune fille ne laisse pas sans doute son honneur, mais où elle laisse sa pureté » (M.D., p. 363).

Ne tolérant pas l'échec, Arthur persiste dans ses infernales séductions, pour reprendre les mots de Soulié :

L'implacable coureur de femmes, qui s'était dit : « Cette fille sera à moi », recommença avec cette femme, étendue sur un lit, désarmée de ses vêtements, faible de sa blessure, la lutte épouvantable où il avait été vaincu la première fois. [...] Ce fut en tombant de ce lit sur le carreau qu'Eugénie, brisée de douleur et de désespoir, perdit les forces de son

⁹ Jean-Claude Vareille, « À propos de Frédéric Soulié », *Révolution française, peuple et littératures : actes du XXII^e congrès de la société française de littérature générale et comparée*, Paris, Klincksieck, 1991, p. 174.

corps et de son âme, et ce fut sur ce carreau qu'elle ferma les yeux et se dit : « Il n'y a pas de Dieu ! » (M.D., p. 365-366).

Eugénie, trompée, déshonorée, abandonnée, torturée même, est à l'image de ce qu'Hermann Hofer nomme l'

univers-cachot de Soulié, [dans lequel] la condition féminine est dévoilée sans complaisance. [...] Il ne dévoile la tristesse de la condition féminine – de la femme trompée, déshonorée, de la femme cloîtrée, de la femme abandonnée, de la femme torturée – que pour aboutir à la conclusion que sa condition misérable est l'expression d'un statut métaphysique définitif, irrévocable.¹⁰

La condition d'Eugénie semble condamnée à demeurer constamment misérable, chacun des chapitres de son histoire, étant par exemple chapeauté d'un titre qui commence par « Pauvre » : « Pauvre enfant », « Pauvre fille », « Pauvre femme », « Pauvre mère »... De cette relation sexuelle déshonorante avec Arthur, naîtra Ernestine, enfant dont le lord refuse de reconnaître la paternité, inspiré par une nouvelle fourberie de Satan. Rappelons, tel que ci-haut explicité, qu'Eugénie est contre son gré la maîtresse d'Arthur, qui fréquente officiellement son amie Thérèse, bien que la jeune femme vertueuse l'ignore. Elle découvrira l'ampleur de leur duplicité en surprenant les deux amants ensemble, les propres vêtements qu'elle a prêtés à sa meilleure amie jetés en désordre sur le sol :

[Eugénie] s'assit dans un coin du salon, écoutant si le murmure qu'elle avait cru entendre se renouvellerait. Elle allait s'approcher de la porte, lorsqu'elle aperçut un bout de ruban rose passant sous les plis d'un

¹⁰ Hermann Hofer, « *Les Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié : essais de lectures sans collaboration du diable », dans *Richesse du roman populaire*, op. cit., p. 290.

rideau fermé. [...]nfin, elle écarta le rideau, et reconnut le bonnet qu'elle avait prêté la veille à Thérèse; elle regarda alors autour d'elle avec une indignation et une épouvante indicibles; et, sous le coussin d'un canapé, elle reconnut le beau fichu qu'elle avait prêté la veille à Thérèse. Elle continua sa recherche, et elle trouva, jetés dans un coin, les beaux bas brodés qu'elle avait prêtés la veille à Thérèse : tout cela souillé, tout cela jeté honteusement à travers la chambre, tout cela attestant le désordre du moment où cette fille s'était dépouillé de cette parure si soigneusement et si virginalement conservée par Eugénie (M.D., p. 368).

La tromperie est donc double : elle émane de Thérèse et d'Arthur, qui, régis par le Malin, trahissent effrontément et simultanément Eugénie en déchirant le voile des apparences. Car dans *Les Mémoires du Diable*

la dénonciation diabolique ne fait en fait qu'affirmer en permanence qu'une chose n'est pas ce qu'elle est : un honorable officier est en réalité un abominable sadique et une femme prude et vertueuse une adultère et une criminelle. Arracher le voile des apparences, c'est ouvrir sur une expérience des limites.¹¹

Il n'y a pas de limites au sacrilège pour Thérèse/Juliette et Henri, l'amant de celle-ci, lorsque, suivant les conseils de démon, ils dupent Caroline, une autre demi-sœur d'Armand, celle-ci religieuse (figure de la femme cloîtrée). Le soldat séduit un temps Caroline en lui écrivant des lettres enflammées, ces dernières, composées par son caporal Fernand, étant un paravent à sa propre correspondance avec Juliette. Cependant, en voulant contribuer à l'épanouissement de Caroline, Armand la condamne à un mariage malheureux avec Henri. Après avoir pris connaissance de la correspondance de Caroline et d'Henri, Luizzi fait tout en son pouvoir pour

¹¹ Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 90. Nous retrouvons encore une fois ici l'hypocrisie, qui se dissimule derrière les voiles de la vertu..., voiles comme ceux offerts par Eugénie à la fourbe Thérèse, qui dissimule ses penchants libidineux sous des atours virginaux.

que le mariage de deux jeunes personnes se concrétise, heureux de favoriser leur bonheur. Mais Juliette est furieuse de la situation, tel que l'expose cet échange houleux entre les amants :

— Et le baron me fait pitié aussi, mon cher, car il en a une envie, une envie...

— Encore !

— Je te jure que j'y ai mis de la vertu. Et pas plus tard qu'hier... dans son boudoir, j'ai voulu jouer avec lui... mais, ma foi, j'ai vu le moment où la tête n'y était plus, et s'il avait bien, bien voulu...

— Juliette ! murmura sourdement Henri furieux.

— Hé ! va coucher avec ta femme et laisse-moi tranquille.

— Tu as parbleu raison, dit Henri avec colère, j'y vais. Et il s'apprêta à sortir.

— Henri, s'écria Juliette en se levant, si tu sors d'ici cette nuit, c'est fini entre nous !

— Alors, reprit Henri en revenant, ne m'ennuie pas avec ton baron, et parlons un peu sérieusement. (M.D., p. 540-541)¹².

Bien qu'Armand s'avère tenté par les charmes sulfureux de Juliette, exacerbés par le Malin (il ignorera jusqu'aux derniers moments de sa vie son lien de parenté avec la jeune femme), il est sincèrement amoureux de Léonie, avec qui il commettra l'adultère. Subséquemment, « la seule véritable histoire d'amour commence entre Luizzi et une femme mariée, car le mari de celle-ci, secrètement impuissant, les force tous deux à s'écrire des lettres d'amour. Cette activité leur donnant l'idée d'une autre, ils finissent par tromper réellement le

¹² Juliette et Henri sont des personnages typiques de Soulié, à l'image du peuple que l'écrivain aime dépeindre : « fondamentalement irrationnel, dominé par ses instincts, sa violence, sa cruauté et son sadisme, inconstant, crédule et versatile, agité et se laissant flotter au gré de ses passions, susceptible des plus hautes vertus comme des plus lâches conduites, extrême dans le bien comme dans le mal, passant d'une opinion à l'autre sans transition, adorant ce qu'il a abhorré une minute auparavant et inversement, frappant le faible et admirant le fort, tel le peuple dont les romans de Soulié nous présentent sans cesse l'image ». (Jean-Claude Vareille, « Frédéric Soulié : de l'épopée au réalisme et à la contre-utopie », *Images du peuple*, op. cit., p. 29). Ne s'agit-il pas de comportements contradictoires dont Juliette et Henri se font régulièrement les porte-paroles ?

mari, etc.¹³ ». En effet, bien que mariée à monsieur de Cerny, Léonie est vierge, étant donné l'impuissance de son époux. Après une première relation extra-conjugale entre Armand et Léonie dans la chambre des Cerny, la liaison des amants évolue vers l'amour, au grand dam du Diable qui ne souhaitait en rien exercer une influence positive. Cette scène, pendant la fuite du baron et de madame de Cerny, témoigne de leur attachement croissant :

Léonie était dans son lit et regardait le baron. [...] Tous deux furent pris au cœur d'un même sentiment; tous deux comprirent qu'en ce moment la gravité de leur position avait disparu, que la femme coupable et son complice n'étaient plus en présence, qu'il n'y avait plus que les deux amants dans cette étroite chambre d'auberge où il n'y avait qu'un lit.
[...]

Luizzi baissait la tête en sentant dans son cœur les mouvements inconnus d'un amour qu'il n'avait jamais soupçonné. C'est qu'on ne désire pas la femme qu'on aime d'un amour saint comme la femme qu'on aime d'une passion ardente. Les bonheurs qu'on rêve d'elle ne sont pas ceux qui s'appellent les plaisirs amoureux. [...]

Et tous deux furent bientôt dans les bras l'un de l'autre, heureux d'un bonheur qu'on ne peut décrire parce que ce bonheur n'appartient qu'à quelques-uns, et que la langue qui parle d'amour appartient à tous et n'a que le sens grossier avec lequel on l'écoute.

Puis, quand cette nuit fut passée; quand, dans les longs entretiens de ces heures si courtes, tout eut été dit de ces joies qui éblouissent tellement une vie que tout semble terne à côté; quand ces premières barrières d'une intimité qui doit durer longtemps furent doucement abaissées, le matin arriva, et avec lui les soins du départ (M.D, p. 615-618).

En somme, la relation extra-conjugale de madame de Cerny permet le bien-être des protagonistes¹⁴, même si Léonie se voit dès lors contrainte à une existence de paria.

¹³ Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 93.

¹⁴ Léonie écrira même à Armand, plusieurs semaines plus tard, tandis qu'elle est enfermée à l'institut psychiatrique en compagnie d'Henriette et de Louise (madame de Carin), qu'elle : « n'[a] pas trouvé un moment, dans [s]on cœur, le regret de [s]'être donnée à [Luizzi]; [qu'elle a] senti qu'il n'y entrerait jamais ». (M.D., p. 786). Ce passage évoque Stanislas dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, pour qui « je ne me fais plus aucune illusion, lui disait-elle, même dans les moments où elle osait se livrer à tout son amour : je suis damnée,

3.2 Le meurtre en héritage

L'une des premières scènes clefs des *Mémoires du Diable* est, nous l'avons spécifié, l'adultère d'Hortense Buré lors d'une nuit en diligence. Les confidences du démon nous révèlent ensuite que la jeune femme, sous l'influence de Satan, a tué Ernest, quand son prétendant tente de la retrouver. L'adultère d'Hortense s'additionne alors d'un meurtre, narré par une créature fantastique significative : le Diable. En d'autres termes, « si l'expérience charnelle se double du risque de la mort, c'est d'abord sur le mode d'une jouissance onirique et merveilleuse que les personnages font l'expérience des amours fantastiques¹⁵ ».

Après avoir feint d'être heureuse de retrouver son amant, dans la maison familiale, Hortense invite le soldat à la rejoindre à la nuit tombée dans un pavillon discret. Le courtisan, essentiellement intéressé par la fortune des Buré (désir cupide chuchoté par le Diable), se présente au rendez-vous sans méfiance :

À minuit, il frappait doucement à la petite porte du pavillon. Une femme ouvrit la fenêtre et demanda :

— Est-ce vous, Ernest ?

— C'est moi !

— Il faudrait escalader cette fenêtre, car je n'ai pu retrouver la clef de la porte.

La fenêtre n'était qu'à cinq ou six pieds du sol, et Ernest en saisit le bord avec facilité. Mais au moment où il s'enlevait à la force des poignets pour achever de la gravir, il sentit comme un anneau de fer glacé s'appuyer sur son front, et il entendit ces seules paroles :

— Vous êtes un infâme, vous avez manqué à votre parole !

Le coup de pistolet partit, et Ernest tomba mort au pied du pavillon (M.D., p. 65-66).

irrémédiablement damnée... Mais au fond, je ne me repens point. Je commettrais à nouveau ma faute si elle était à commettre ». (Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, t. I., Paris, A. Levasseur libraire, 1831, p. 72).

¹⁵ Denis Mellier, *La littérature fantastique*, op. cit., p. 56.

Le premier meurtre de notre corpus illustre la duplicité d'Hortense, qui paraît pourtant des plus vertueuses, de l'extérieur. Cette dernière, double et dissimulatrice (elle n'a jamais confessé son crime à qui que ce soit) est à l'image de la diabolie de Johanne Villeneuve dans laquelle

quelque chose apparaît double, surgissant dans un rapport brutal aux choses, une réalité impure qui ne peut plus se confondre entièrement à l'ordre divin. [...] L'habileté du diable à occuper tous les lieux simultanément, à se cacher, à se métamorphoser – d'où l'importance de la *confession* pour la gouverne de l'existence¹⁶.

Hortense ne rejoint-elle pas, par la nature de ses actes retors, la cruauté de son frère Félix ? Fidèle aux enseignements démoniaques, il séquestre Henriette, non sans souhaiter à maintes reprises attenter aux jours de la captive pour la punir de l'affront qu'elle lui a fait subir. Précisons que la jeune mère s'accroche désespérément au souvenir de son amant de jadis, qu'elle investit d'un orgueil démesuré, s'écriant à l'intention de Félix :

— Vous avez raison [...] il y a un grand crime entre nous; mais ce crime sera plus grand que vous ne le pensez : ce crime, je veux que vous le commettiez tout entier. Le supplice que je souffre est le plus horrible qu'on puisse imaginer, mais moi, je vous le jure, je ne l'abrégerai pas d'un jour, pas d'une heure; il faudra me tuer, Félix, il faudra paraître devant les hommes et devant Dieu avec mon sang sur vos mains. [...] J'aime mieux m'en rapporter à la justice du ciel, j'aime mieux vous rendre assassin (M.D., p. 117).

¹⁶ Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, op. cit., p. 79-84.

L'honneur et l'orgueil, favorisés par le Malin, sont fréquemment à l'origine, dans *Les Mémoires du Diable*, de meurtres impromptus, plus précisément de duels, communs dans les romans-feuilletons de l'époque, qui « possèdent volontiers en effet une résonance épique, ne serait-ce qu'à cause de leur complaisance pour le geste spectaculaire ou exceptionnel, notamment dans l'évocation des combats et surtout des combats singulier¹⁷ ».

Conséquemment,

Soulié pense la société en termes de conflit. [...] Sans oppositions internes, déchirements, luttes codifiées par la loi ou explosions soudaines, crispations quotidiennes et grandes émotions qui soulèvent des foules entières, duels ou face-à-face massifs, pas de Société, pas d'Histoire, c'est-à-dire non plus pas d'histoires, pas de récit possible, pas de roman et pas de feuilleton¹⁸.

L'un de ces face-à-face, de ces duels indissociables du récit sera celui de Fernand, qui, sous la suggestion du Prince des ténèbres, a « profané » par l'acte charnel, un lit dans lequel le pape a autrefois dormi. Le jeune homme ainsi que Jeannette/Juliette sont jugés coupable, et l'apprenti-écrivain est convoqué en duel. Le baron participe à cette scène en qualité de témoin :

— Nous sommes arrivés ! cria Henri¹⁹ en ce moment, puis il jeta les rênes à un palefrenier, appela le conducteur et pris [sic] ses pistolets. Qui de nous n'a jamais été témoin d'un duel ? qui n'a senti dans son âme cette angoisse que donne la certitude d'une existence qui va s'éteindre ? À peine Luizzi connaissait-il Fernand, et cependant il obéit à toutes ses volontés comme à celles de l'ami le plus intime. Bientôt tout ce qui appartenait à Fernand fut remis au baron. Une chaise de poste fut attelée, et Armand se rendit auprès de Henri. [...]

¹⁷ Jean-Claude Vareille, « Frédéric Soulié : de l'épopée au réalisme et à la contre-utopie », *Images du peuple*, op. cit., p. 24. Combats singuliers qui renvoient bien entendu aux duels.

¹⁸ Ibid., p. 30-31.

¹⁹ Il ne s'agit pas d'Henri Donezau, mais d'un second Henri, villageois qui souhaite punir l'outrage que Jeannette et Fernand ont fait subir à la sainte couche.

Henri s'aperçut de l'arrivée de Fernand, il fit un geste silencieux, et les témoins le suivirent. Luizzi comprit qu'entre ces deux hommes il n'y avait pas d'explication possible. Il reçut des mains de Fernand quelques lettres soigneusement pliées, et dont l'écriture était ferme et pure, puis tous arrivèrent dans un petit bois où se trouvait une clairière très propre au combat. Les conditions furent que les adversaires se mettraient à trente pas l'un de l'autre, qu'ils marcheraient, à un signal donné, chacun l'espace de dix pas, et qu'ils tireraient à volonté pendant cette marche. Les pistolets, chargés avec soin et cachés sous un mouchoir, furent donnés par Luizzi aux combattants, qui se posèrent aussitôt à leur place. Un coup frappé dans la main les avertit, et à peine Fernand avait-il fait un pas que l'on entendit l'explosion d'un pistolet, et on le vit tressaillir et s'arrêter.

— Cet homme est adroit, mais il n'est pas brave, sans cela il m'aurait tué, dit Fernand en montrant son bras droit percé d'une balle. Et il reprit son pistolet de la main gauche. [...]

Et soudain, sans profiter du terrain qu'il pouvait gagner, il tira, et Henri tomba frappé au cœur, sans qu'un souffle, une convulsion, vînt attester qu'il avait cessé d'exister (M.D., p. 152-154).

Soulignons à quel point cette scène de meurtre est longuement détaillée, la mention de duels étant fréquentes dans notre corpus. Pourtant, il s'agit de l'un des rares passages où le différend est à ce point développé²⁰. Peut-être parce que Fernand, en laissant seul Armand dans la chaise de poste à la fin du roman (avec Monsieur Cerny/Satan), plus que jamais sous l'influence du démon, est l'un des acteurs de la perte du baron. L'apprenti-écrivain à la plume sulfureuse, joue ainsi un rôle ambigu, contradictoire, à l'égard de l'aristocrate, ce qui n'est pas sans déstabiliser Armand, celui-ci prenant part à une situation qui déconcerte et effraie simultanément. De cette façon, « la polysémie introduite par l'ambiguïté conduit à l'insignification absolue, à une manière de désémantisation, parallèle à la déréalisation, ou se

²⁰ Seule une autre scène de duel, qui implique directement Luizzi (et Cosmes de Mareuilles), occupe quelques pages, ainsi introduites : « On remit les épées aux deux ennemis, et ils s'attaquèrent avec une franchise qui prouvait que tous deux avaient le courage complet de leur action, et en même temps ils montrèrent une adresse et une précaution qui faisait voir que chacun ne défendait pas sa personne avec moins d'intérêt qu'il n'en mettait à atteindre celle de son adversaire ». (M.D., p. 534).

dessine la parole de la mort²¹ ». En d'autres mots, Luizzi est aux prises avec des significés opposés, les conseils et les enseignements de Satan étant paradoxaux et difficiles à décrypter... tout en le guidant sans cesse vers une pléthore de situations funestes, voire homicidaires, les duels consistant en un exemple récurrent.

La mort d'Henri, en duel, se révèle expéditive, contrairement à nombre d'autres assassinats dans *Les Mémoires du Diable*. L'un des motifs familiers de notre corpus, que le Satan de Soulié semble particulièrement affectionner et encourager, est le décès à force d'excès, qui fragilisent une santé préalablement défaillante. Ce sera le calcul de Guillaume de Carin envers son beau-père, le jeune homme voulant « abuse[r] du désordre d'une vie facile à se laisser entraîner à tous les excès, pour tuer cette vie qui gêne et qui est trop longue » (M.D., p. 449).

Afin d'obtenir la fortune de son beau-père, Guillaume le pousse à festoyer toutes les nuits. Homme vaniteux et hautain, l'époux de Louise tente même de l'empoisonner sous les yeux mêmes de sa fille, qu'il considère sotte :

— Qu'y a-t-il m'écriai-je en m'élançant vers mon père. [...]

— Ah ça ! vous êtes tous fous. J'ai sonné faiblement parce que je ne voulais pas éveiller cette pauvre enfant; j'ai sonné plus fort quand je n'ai vu venir personne, et je dois dire que votre impatience a été bien vive, car je me disposais à me lever pour vous ouvrir cette porte, lorsque vous l'avez enfoncée avec fracas.

— Et que voulez-vous donc mon père ?

— Tout simplement un peu de tisane; celle que j'ai trouvée là sur ma table, près de moi, avait une odeur si nauséabonde, que je ne l'ai pas même goûtée. [...]

²¹ Irène Bessière, *Le récit fantastique : la poétique de l'incertain*, op. cit., p. 199-200.

Je voulus saisir la tasse. Mon mari s'en empara et jeta le contenu dans les cendres. [...]

Je le jure encore : le visage bouleversé de mon mari et le soin qu'il prit de faire disparaître cette boisson dont l'odeur avait déplu à mon père, me persuadèrent qu'un crime avait été tenté (M.D., p. 452-453).

Nathalie Firion (plus tard madame du Bergh) et son père, sous l'influence du démon, feront le même calcul en planifiant d'assassiner du Bergh au cours de la nuit de noces, en le fragilisant au préalable par les excès²², type de crime souvent rencontré dans les œuvres littéraires contemporaines des *Mémoires du Diable*. De cette façon, le lecteur est en territoire moral reconnu; en d'autres mots « on peut dire qu'un texte est lisible (pour telle société à telle époque donnée) quand il y aura coïncidence entre le *héros* et un *espace moral valorisé* reconnu et admis par le lecteur²³ ». L'espace moral est sans surprise celui de l'hypocrisie, du calcul du décès par l'excès. Du Bergh découvre cependant les machinations du père ainsi que de la fille, et Nathalie, qui tient absolument à devenir veuve, n'aura d'autre choix que d'improviser :

Et du Bergh embrassa Nathalie. Il était à moitié ivre, elle recula d'horreur et de dégoût. Du Bergh se mit en devoir de fermer les contrevents et les rideaux, en murmurant :

— Ah ! vieux Firion, tu voulais me faire tuer médico-léggalement, mon doux père... Nous verrons, nous verrons... !

Nathalie s'élança pour sortir. [...]

— Monsieur, je vais appeler.

²² Citons en guise d'ultime exemple de cette tactique la mort de madame de Paradèze, également poussée aux excès jusqu'à son dernier souffle par son mari et par Juliette, qui peut ainsi devenir l'héritière d'une fortune : « ç'a été une horrible scène que ce vieillard et cette jeune fille assis auprès du lit de cette vieille mère mourante et presque idiote, lui racontant qu'une intrigante avait la hardiesse de se faire passer pour sa fille. Et, comme quelques étincelles d'amour maternel s'échappaient de cette cendre presque éteinte, on arrosa cette cendre de vin et on en fit de la fange. Et à chaque verre que l'on marchandait à la malheureuse, on lui faisait ajouter une phrase explicative à la déclaration qu'on exigeait d'elle. [...] Et, comme une pareille déclaration pouvait être rétractée par la vieille femme rendue à la raison, on a le mieux du monde empêché la raison de revenir. À la privation de tout on a fait succéder l'abondance de tout; et la mort, que n'avaient pas amenée la faim et la misère, l'abus et l'excès l'ont amenée ». (M.D., p. 825).

²³ Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit, op. cit.*, p. 153. L'auteur souligne.

— Pourquoi ? pour dire que vous êtes désolée que votre mari adoré ne soit pas mort ?... Ô bon père ! ta fille est digne de toi !...
 Ce mot passa comme une lueur infernale devant Nathalie. [...] — Allons, enfant, la nuit avance... Ma Nathalie... m'aimes-tu ?... Viens.
 — Tout à l'heure, répondit Nathalie d'un air presque tendre. [...] tandis que sa main prenait dans le secrétaire un flacon imperceptible. [...] — Qu'as-tu ?
 — Je souffre, je voudrais un verre d'eau.
 — Prends ce vin de Bordeaux, il te remettra.
 — Le vin me fait mal, dit Nathalie; mais comme il n'y a pas d'autre verre ici, je vais jeter ce vin, et puis...
 — Inutile, mon amour, dit du Bergh, je suis économique quand je m'en mêle, je ne gaspille rien qu'à mon profit.
 Il prit le verre de vin et l'avalà d'un trait.
 — Et maintenant ?
 — Maintenant je suis à toi, dit Nathalie. [...] Du Bergh n'avait pas fait un pas qu'il tomba mort (M.D. p. 196-197).

Une fois encore, le crime est double, puisque sitôt l'homicide accompli, Nathalie envisage de devenir mère d'un enfant qui porterait le nom de son mari défunt. Elle commettra l'adultèbre (par rapport à du Bergh) avec un paysan choisi par son père, toujours prêt à assouvir ses moindres caprices; l'enfant né de cet adultèbre sera reconnu en tant que fils légitime de feu du Bergh. Le démon, heureux d'avoir suscité de tels péchés, nommera le second crime de la jeune femme de l'« adultèbre posthume » (M.D., p. 212), cette *tromperie* reposant sur le meurtre initial de du Bergh.

Satan, fervent commentateur des vices humains, tel qu'abordé dans notre second chapitre, est de surcroît prompt à théoriser sur le passage de vie à trépas. Luizzi sera témoin de ce penchant à maintes reprises. Le baron rejoint progressivement, dans *Les Mémoires du Diable*, le personnage fantastique de Malrieu, à qui « il ne lui reste le plus souvent qu'à

connaître cette ultime expérience de la solitude qu'est la mort²⁴ ». L'ambiguïté du Malin se manifeste singulièrement dans le regard teinté de bienveillance qu'il pose sur les derniers instants de Jérôme Turniquel, père adoptif, bon et attentionné de l'infortunée Eugénie :

Tu n'as jamais vu mourir personne, baron; tu n'as jamais passé les douze heures d'une longue nuit à côté du lit d'un mort; tu ne sais pas ce que c'est de contempler à la lueur d'une lampe vacillante un visage qui, quelques heures auparavant, vous souriait avec amour, de regarder des lèvres immobiles et froides qui vous disaient : « Enfant, je t'aime ! », de tenir dans sa main brûlante une main glacée qui, quelques heures auparavant, se posait sur votre tête et vous couvrait de sa protection. [...] Oh ! s'il m'était permis à moi, Satan, de vouloir rendre les hommes bons et saints, je les enverrais souvent regarder mourir et je les enverrais souvent s'entretenir avec la mort. (M.D., p. 341)

Nonobstant que le Satan des *Mémoires du Diable* démontre ici une forme de compassion et la possibilité de faire le bien (ce qui est contraire à son rôle initial et premier de favoriser, d'entraîner la déchéance humaine), il n'en est pas moins intéressé et hypocrite. Après tout, « l'hypocrisie sociale est [le] thème favori [de Soulié]²⁵ ». Le Prince des ténèbres demeure au surplus cruel dans ses mises à mort, comme l'illustre le meurtre de l'un des chouans, le petit Mathieu, qui porte distinctement sa signature méphistophélique : « des soldats apportèrent le corps du petit Mathieu. L'empreinte de doigts fortement enfouis autour du cou du malheureux enfant prouva qu'il avait été saisi à la gorge et étranglé par une main d'une force effrayante » (M.D., p. 515).

²⁴ Joël Malrieu, *Le fantastique, op. cit.*, p. 71.

²⁵ Max Milner, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire 1772-1861, op. cit.*, p. 543. Milner renchérit : « les rares femmes honnêtes qui se rencontrent dans son roman sont celles qui jouissent de la réputation la plus désastreuse. Grâce à la complicité du monde, tous les coquins sauf un triomphent au dénouement ». (*Idem*).

C'est également le meurtre qui scelle le sort final du baron, plus précisément celui de Monsieur Cerny par Petit-Pierre. Celui-ci, ses volontés criminelles inspirées par le Diable, voulait au départ dérober les biens du mari de Léonie. Interrompu dans sa besogne, Petit-Pierre s'enfuit, et Luizzi est condamné à tort pour l'homicide de l'époux de son amante. Désarçonné par de telles accusations, Armand interroge le juge d'instruction :

— Voyons, marquis, dit Luizzi, est-ce que cette accusation d'assassinat est véritablement portée ?

— Non seulement portée, fit le juge en passant des bas de soie, mais encore assez bien prouvée.

— Comment, prouvée ! M. de Cerny est donc mort ?

— Si bien, reprit le magistrat en mettant son pantalon, qu'il a été trouvé, percé de deux balles, dans un petit taillis près de la grande route et à une demi-lieue environ de Sar... près de Bois-Mandé.

Cette révélation stupéfia le baron, car il se rappela la figure que Satan avait prise pour l'accompagner précisément en cet endroit; et il frémît de penser que ç'avait pu être une de ses ruses pour le perdre tout à fait (M.D. p. 778).

Puisque l'aristocrate était seul à bord de la diligence avec la victime, il est arrêté pour meurtre, le roman culminant sur l'une des visées principales de Soulié, qui est, en tant qu'écrivain,

un fossoyeur dans quelque cimetière social qui a accepté de faire un travail d'archéologue. Le corps social que dissèque Soulié est déjà à la morgue. Le lecteur qui jugerait ces dévoilements gratuits en ignorerait les vraies causes : le dévoilement, qui suppose chez Sue la possibilité de salut, implique au contraire chez Soulié l'idée de destruction inévitable. Il est obsédé par l'idée de l'auto-destruction de l'homme – trait tout à fait moderne [...] –, et se considère comme le témoin impassible d'une agonie générale dont il fait le récit²⁶.

²⁶ Hermann Hofer, « *Les Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié : essais de lectures sans collaboration du diable », dans *Richesse du roman populaire*, op. cit., p. 284.

Agonie à laquelle le baron paraît irrémédiablement condamné par le jugement de mise à mort rendu par la cour. Armand est par conséquent déclaré coupable de meurtre, sauf si Juliette, la seule à connaître la vérité sur ce qui s'est réellement passé cette nuit-là, témoigne en sa faveur. Mais sa demi-sœur, comme toujours prompte à écouter les conseils de Satan, cultive encore et toujours de fourbes intérêts, flirtant de près avec un autre crime : l'inceste.

3.3 L'inceste ou les généralogies occultes

Selon *Le Robert*, l'inceste consiste en des « relations sexuelles entre des personnes parentes ou alliées à un degré qui entraîne la prohibition du mariage²⁷ ». Luizzi et sa cousine Lucy, avant que cette dernière ne commette le suicide, ont tous deux l'interdiction de se marier par leur nature de cousin²⁸. *A fortiori*, Lucy a épousé le marquis du Val; particulièrement malheureuse en mariage, elle s'enivre à outrance. Fidèle à la malédiction originelle des Luizzi/Zizuli, la première relation sexuelle du baron dans *Les Mémoires du Diable* se place sous le vaste spectre de l'inceste (ainsi que de celui de l'adultère, ce qui en fait un crime double), rejoignant l'une des récurrences de notre corpus :

Comme dans *Les Élixirs du Diable*, [Luizzi] découvre progressivement, entre les principaux personnages de l'histoire et lui-même, un réseau de parentés qui représentent autant de menaces d'inceste – parfois même plus que des menaces – et constituent comme les manifestations d'un péché originel propre à sa race²⁹.

²⁷ *Le Robert*, Paris, Le Robert, 2016, p. 1299.

²⁸ Les cousins pouvaient parfois obtenir une permission spéciale de l'église en certaines circonstances afin d'obtenir le droit de se marier.

²⁹ Max Milner, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire 1772-1861*, *op. cit.*, p. 539. Ellen Constans relève également ce penchant des auteurs de l'époque pour la subversion : « Soulié et Sue, suscitent une curiosité maladive pour la laideur, l'horrible et le crime chez un public fragile qui n'a que trop tendance à s'y intéresser. Romans corrupteurs, subversifs, d'autant plus dangereux que leurs lecteurs, les "nouveaux lecteurs", appartiennent aux couches populaires sensibles aux représentations de la misère et des injustices ». (Ellen

Péché sous influence du Malin que le cousin et la cousine célèbrent en se remémorant leur profonde affection, qui remonte à l'enfance :

La voix de Luizzi était pleine de passion, il s'était encore rapproché de la marquise. Lucy cacha sa tête dans ses mains; ce ne fut qu'un moment, pendant lequel elle froissa avec violence les belles nattes de ses noirs cheveux; elle se leva soudainement, et Luizzi avec elle.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, je deviens folle.

— Lucy ! dit Armand

— Folle ! folle ! répéta-t-elle; eh bien ! soit, je le serai tout à fait.

Et, avec un mouvement qui tenait du délire, elle s'empara des verres pleins restés sur la table et les but avec rage; puis elle se retourna vers Luizzi, l'œil troublé, le regard perdu et elle s'écria avec une folle ivresse des sens et de l'esprit :

— Eh bien ! oses-tu m'aimer ? [...]

— T'aimer ! t'aimer ! c'est la joie des anges, c'est le bonheur, c'est la vie.

— Oui ! n'est-ce pas que tu m'aimes ?

Luizzi ne répondit cette fois qu'en attirant la marquise dans ses bras; elle ne résista pas, elle répéta en balbutiant :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ? tu m'aimes, n'est-ce pas ? Tu m'aimes ? tu m'aimes ? disait-elle sans cesse et pour ainsi dire sans raison.

Et ce mot était si obstinément répété qu'il semblait ne plus avoir de sens pour la marquise; elle le murmura jusqu'à ce que Luizzi eût triomphé de cette résistance instinctive que toute femme oppose aux désirs d'un homme (M.D., p. 33-34).

Relevons que cette liaison, certainement adultère, peut être ou non considérée comme de l'inceste. Néanmoins, le mariage est sans contredit prohibé (pour reprendre la définition du *Robert*) dans le cas d'Armand et de la marquise du Val, déjà mariée, le roman fantastique de Soulié exposant « la lutte du désir contre ce qui le refrène. Dans l'écriture même s'inscrit la

Constans, « Lire le roman populaire vers 1850 », dans *L'acte de lecture*, sous la direction de Denis Saint-Jacques, Québec, Nuit blanche, 1994, p. 66).

libération de l'inconscient au-delà des limites du conscient, [du] jeu de la désobéissance et de l'autorité³⁰ ». Autorité morale qui proscrit certains types de relation, rejoignant l'attraction/répulsion régulièrement rencontrée dans le genre fantastique.

Pour notre part, étant donné l'accent mis dans notre corpus sur les liens de parenté souterrains entre les protagonistes, nous affirmerons qu'il s'agit de l'une des nombreuses tentations incestueuses que Satan place sur le chemin du baron. Le démon souhaite en effet inspirer, susciter le vice en damnant le baron à l'égal de ses aïeux. Nul doute, « l'inceste plane sur *Les Mémoires*. C'est la faute ancestrale des Luizzi et Satan voudrait qu'il se renouvelle entre le baron et Juliette. Pour de mauvaises raisons, peut-être, il affirme donc à Luizzi qu'il est partout³¹ ».

Qui plus est, la mère de Lucy emploiera le terme «inceste» pour désigner le mariage entre sa fille et le marquis du Val. Marquise de Crémancé, la mère de Lucy était l'amante du marquis du Val. Mais, idée diabolique : celui-ci est pressenti par le marquis de Crémancé pour devenir le futur époux de Lucy... Afin de dissimuler son adultère et de justifier la présence constante du marquis du Val chez les Crémancé, la femme mariée invente que le marquis du

³⁰ Gaëtan Brulotte, « Le Sceptre et le spectre », *Études littéraires*, vol 7, n° 1, 1974, p. 106. Ou encore, il s'agit, toujours selon Brulotte, d'« organiser l'inaccessibilité du sens [ce qui] équivaut à maintenir le désir, à empêcher qu'il s'achève ». (*Ibid*, p. 104).

³¹ Alex Lascar, « *Les Mémoires du Diable* : roman de mœurs », *Le Rocambole : bulletin des amis du roman populaire*, n° 26, *op. cit.*, p. 29. Le Satan de Soulié donne d'autres exemples d'inceste à Luizzi, non sans une certaine délectation : « vous en avez couduoyé plus d'un dans les salons de Paris. Mais vous particulièrement, vous, baron de Luizzi, vous avez serré la main à un magistrat qui, surpris par le frère d'une jeune fille dans un tête-à-tête familier, fut forcé par ce frère, sous peine de se couper la gorge avec lui, d'épouser la jeune personne; et savez-vous qui était cette malheureuse ? elle était la fille de ce magistrat, qui avait été l'amant de sa mère ! Et savez-vous pourquoi le frère fut si terrible pour obtenir la réparation d'une injure qui n'existant pas ? c'est que sa sœur était grosse, et qu'il espérait cacher son propreinceste en en faisant commettre deux à sa sœur ». (M.D., p. 695). Nul doute, comme l'écrivait Jules Janin dans *Histoire de la littérature dramatique*, « Frédéric Soulié s'attaque, et de front, aux vices sérieux, aux crimes mêmes d'une société plus active; il est l'historien de la vie perpendiculaire ». (Jules Janin, *Histoire de la littérature dramatique*, t. 5, Paris, Michel Lévy frères, 1851, p. 125).

Val fait la cour à Lucy. Monsieur de Crémancé souhaite immédiatement voir le mariage se concrétiser. Pendant ce temps, la marquise se convainc que son amant est malheureux de la tournure des événements et que leurs relations extra-conjugales, peu importe les embûches, se poursuivront comme à l'accoutumée. Cependant, le marquis, lui, un peu las de la mère et inspiré d'intentions méphistophéliques, s'intéresse de plus en plus à la fille... Ce qui donne lieu à l'altercation suivante, au cours de laquelle madame de Crémancé tempête envers son amant :

— Vous mentez, monsieur, vous mentez ! vous n'aimez pas cette fille, vous ne pouvez pas l'aimer, ou vous êtes un infâme !

— Je l'aime, repartit violemment le marquis. [...]

— Tu ne l'épouseras pas, repartit madame de Crémancé arrivée à un état d'exaspération qui tenait de la folie ! Ma fille, reprit-elle en s'adressant à la tremblante Lucy, regardez bien cet homme ! cet homme a été mon amant, cet homme a été l'amant de votre mère, voulez-vous en faire votre mari ? [...]

— Madame, madame ne dites pas cela ! s'écria-t-elle; d'autres que moi pourraient vous entendre et vous croire. Mon père aussi pourrait vous entendre.

— Eh bien ! qu'il m'entende, répondit madame de Crémancé, qu'il vienne et qu'il me tue ! car si cet homme est assez infâme pour vous épouser, et vous, ma fille assez infâme pour y consentir, eh bien, lui, du moins, ne permettra pas cet abominableinceste (M.D., p. 163-164).

L'inceste s'exprime, dans la perception de Madame de Crémancé, par la concrétisation des épousailles du marquis du Val et de Lucy (son accusation d'inceste pouvant présupposer que son amant continuera à lui accorder ses faveurs après s'être marié avec sa fille). Rappelons au passage que Lucy et Armand sont de la même famille, issue de la semblable malédiction ancestrale de l'inceste, expression du mal dans la nature humaine, pour reprendre les termes de Colas Duflo. Ainsi, « ce n'est donc pas le mal qui est le produit du fantastique, mais le

fantastique qui provient du mal dans la nature humaine, et de son secret³² ». Le secret renvoyant, dans l'article de Colas Duflo, à la dissimulation de l'inceste.

Le Malin paraît en effet persuadé, spécialement dans les crimes qu'il suggère à Juliette, que c'est par l'inceste qu'il conduira Armand à sa perte. Son discours est parsemé de récits incestueux, la mythologie n'étant pas en reste :

Si la femme qui était là, sous les yeux de Luizzi, eût été une fille de la Grèce, un poète aurait traduit en vers faciles et harmonieux la pensée de notre baron : « C'est la Vénus de Pasiphaé, de Myrra [sic] et de Phèdre, eût-il dit; c'est la Vénus ardente et courtisane, par laquelle se célébraient les aphrodisées furieuses de Corinthe et de Paphos (M.D., p. 75³³).

Dans *Les métamorphoses d'Ovide*, Myrrha, fille de Cyniras, est profondément amoureuse de son père, au point de rejoindre son lit en secret à la nuit tombée. Lorsque Cyniras constate l'identité réelle de sa maîtresse, Myrrha est répudiée de la demeure royale, condamnée à errer dans les bois près de Chypre. Enceinte de son père, elle se transformera en arbre avant de donner naissance à Adonis par un interstice de son écorce. Ne peut-on déceler dans cette relation incestueuse volée à la faveur de l'obscurité un écho avec la scène pendant laquelle Juliette, influencée par Satan, attend le baron dans sa chambre assombrie avec d'évidentes intentions lubriques ? Et pendant ce temps, le Malin rôde, se métamorphose sous l'une ou l'autre de ses formes de préférence pour susciter, favoriser le crime chez les protagonistes...

³² Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 88.

³³ Alex Lascar, pour sa part, n'est pas sans rappeler dans son édition critique du roman que « L'inceste plane sur *Les Mémoires du Diable* ». (M.D., p. 75).

Conséquemment, *Les Mémoires du Diable*, fidèle à la littérature fantastique :

illustre plusieurs transformations du désir. La plupart d'entre elles n'appartiennent pas vraiment au surnaturel, mais plutôt à un « étrange » social. L'inceste constitue ici une des variétés les plus fréquentes. On trouve déjà chez Perrault (*Peau d'âne*) le père criminel, amoureux de sa fille³⁴; les *Mille et une nuits* rapportent des cas d'amour entre frère et sœur [...] dans *le Moine*, Ambrosio tombe amoureux de sa propre sœur, Antonia³⁵.

Le tandem Ambrosio/Antonia rejoint la dynamique Luizzi/Juliette. La demi-sœur d'Armand, comme nous l'avons maintes fois relevé, multiplie les tentations incestueuses dans *Les Mémoires du Diable*. C'est le cas lors de ce passage au cours duquel la jeune femme est seule au salon avec le baron. Juliette, si familière avec le vice, engage la conversation vers un autre crime, l'adultère :

— J'ai bien peur que nous n'ayons pas grand amusement au spectacle, car vous n'avez pas voulu braver, pour nous accompagner, l'ennui d'une seconde représentation.
 — Vous avez tort, dit Luizzi nonchalamment, cette pièce est au contraire d'un intérêt très vif. [...]
 — Et quel est le sujet de cet ouvrage ? [...]
 — Il est assez difficile à expliquer. [...]
 — Il s'agit d'une reine de France, dit Juliette, qui avait des amants...
 — Qu'elle faisait jeter dans la Seine après des nuits d'ivresse et d'orgie. Le visage de Juliette s'éclaira d'un regard fauve et d'un sourire luxurieux, et le baron fut frappé de l'idée soudaine qu'une nature comme celle de Juliette pouvait expliquer la féroce et la lubricité des crimes attribués à Jeanne de Bourgogne. [...] Dans un mouvement irréfléchi, il osa prendre Juliette dans ses bras, et, plus hardi qu'il ne l'avait été jusque-là, il l'attira sur ses genoux, chercha ses lèvres de ses lèvres, et l'attacha à lui. Juliette sembla se tordre sous ce baiser (M.D., p. 552-553).

³⁴ C'est-à-dire l'inverse de la relation ovidienne entre Myrrha et Cinyras.

³⁵ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 138.

Soulignons que c'est en partie la description des crimes de la reine de France qui enflamme Armand, son désir s'appuyant entre autres sur l'évocation de meurtres. Ce qui rend d'autant plus ambigu son désir pour Juliette, qui s'inscrit de surcroît (mais il l'ignore encore) sous le sceau de l'inceste. Après tout, comme le mentionne Harold March à propos des relations familiales dans *Les Mémoires du Diable* :

In the corrupt society which Soulié is depicting there are many natural children, and the casual parents, in the case of the men, are frequently wholly unaware of the existence of their children, and in the case of the women, very pardonably forget or confuse the products of their numerous escapades. The result is that implacable enemies suddenly discover that they are half brothers, or father and son. [...] Luizzi's father was widely amorous; as a consequence, the son comes across half sisters at the most extraordinary junctures³⁶.

Juliette est, tel que précédemment démontré, l'une des disciples les plus précieuses de Satan. Jeune femme à la sensualité exacerbée, elle est spontanément associée, dans *Les Mémoires du Diable*, au serpent³⁷, animal à la symbolique fourbe, double, lié au démon dans la *Genèse* :

³⁶ Harold March, *Frédéric Soulié : Novelist and Dramatist of the Romantic Period*, op. cit., p. 169. La société corrompue mise en scène par Soulié compte de très nombreux enfants naturels. Leurs parents sont insouciants : les pères, de leur côté, ignorent fréquemment l'existence de leurs enfants, et les mères, elles, sont promptes à oublier ou à confondre facilement les fruits de leurs nombreuses aventures. Il en résulte que des ennemis jurés découvrent soudainement être des demi-frères, ou l'un, le père de l'autre. [...] Le père de Luizzi a eu de nombreuses conquêtes amoureuses; ainsi, le fils découvre des demi-sœurs dans des circonstances tout à fait surprenantes (nous traduisons).

³⁷ « Latet anguis in herba », écrivait après tout Virgile : « Un serpent caché sous les fleurs ».

Il vit que le portrait que sa sœur lui en avait fait n'était point flatté; mais ce qu'il remarqua et qui avait dû échapper à l'ignorance de Caroline, c'était l'air de langueur ardente qui respirait dans les traits légèrement fatigués de mademoiselle Gelis, c'était la souplesse rompue de ce corps élancé et svelte, qui semblait lui attribuer le pouvoir d'*enlacement* d'un serpent, quand elle voulait saisir une proie, ou la grâce flexible d'une bayadère amoureuse, quand elle voulait étreindre un amant de ses caresses (M.D., p. 520, l'auteur souligne).

Juliette poursuit d'ailleurs à plusieurs reprises le baron de ses poses « serpentes ». Mais, à la grande contrariété du Malin, Luizzi ne tombe jamais dans les multiples pièges tendus par sa demi-sœur, fourberies qui auraient perpétué l'inceste initial. Juliette, tentatrice, est donc un personnage qui s'amuse à susciter le désir, cherchant à entraîner dans l'entre-deux typique de l'ambiguïté : « à mi-chemin entre réel et fantasme [...] [dans un espace où on] repens[e] les rapports entre intérieur et extérieur, désir et réalité, moi et non-moi³⁸ ».

Mais Juliette ne peut manipuler le baron à sa guise : contrairement à Léonie, qu'Armand aime sincèrement, sa demi-sœur n'a d'emprise sur lui que lorsqu'elle est physiquement présente, quand elle met en valeur sa sensualité. Sa puissance diabolique, son influence, sont altérés de manière significative par son absence. Pourtant, même au cours des dernières pages des *Mémoires du Diable*, « l'ambiguïté[,] qui ne va pas sans tensions³⁹ », de l'attriance du noble à l'égard de Juliette se manifeste encore :

Il vit tout à coup Juliette, Juliette valsant [...]. [R]ien ne pouvait rendre la grâce de cette taille flexible, l'abandon luxurieux de ce corps élancé ! Elle tournait, elle tournait, et sa robe, fouettée par le vent, dessinait les formes fluides et souples de son corps; ses cheveux volaient autour de sa

³⁸ Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 239.

³⁹ Irène Bessière, *Le récit fantastique : la poétique de l'incertain*, op. cit., p. 198.

tête; son œil, à demi fermé, vibrait et haletait, pour ainsi dire, lançant autour d'elle des regards trempés de volupté; sa bouche, entrouverte, montrait l'émail de ses dents; ses lèvres frémissaient; tout son corps semblait tendu dans un paroxysme effréné d'amour; et Luizzi sentait remuer en lui les désirs ardents que cette fille lui avait sans cesse inspirés, lorsque tout d'un coup elle sembla défaillir et se pâmer dans les bras de son danseur; elle lui échappa, et, au moment de tomber, elle tendit la main vers Luizzi, qui, emporté par un désir insensé, s'élança vers elle... Mais, au moment où sa main allait toucher la main de Juliette, une autre main l'arrêta. Tout disparut, et il vit Caroline à genoux devant lui (M.D., p. 833-834).

Juliette, l'une des plus fidèles servantes du démon, réussit donc pratiquement à damner son demi-frère, à lui faire commettre l'inceste. La valse, autrefois considérée par certains comme répréhensible, parvient presque à enfiévrer Armand, à l'instar de sa sœur Caroline, qui, alors religieuse, a dansé sur une place publique avec Henri Donezau. Caroline franchit, sous l'instance de la demi-sœur d'Armand, la frontière qui l'amène à apprêhender sa propre sexualité. Ce faisant, la novice fait face à la paradoxe de ses désirs et abandonne l'isolement affectif – le cas échéant, la geôle du couvent – typique du personnage fantastique, car « à l'isolement social du personnage fait écho son isolement affectif⁴⁰ ». Le coup de foudre de Caroline pour Henri, savamment orchestré par Juliette, n'est en somme qu'une nouvelle duplicité de la jeune femme, qui obéit aux suggestions sataniques. Juliette noue habilement les fils de la déchéance en suscitant le vice, étant donné qu'au final « ce n'est pas le Diable qui produit le mal. Il ne fait qu'en profiter⁴¹ ».

À plusieurs reprises dans *Les Mémoires du Diable*, Satan exprime sa fierté envers son élève Juliette, chez qui le mal est un réflexe inné, la jeune femme étant toujours disposée à

⁴⁰ Joël Malrieu, *Le fantastique*, op. cit., p. 58.

⁴¹ Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », op. cit., p. 85.

mettre en pratique ses enseignements. Satan lui chuchote ainsi des idées machiavéliques afin qu'elle honore son empire en suscitant des désirs interdits. De cette manière,

l'érotisme fantastique [...] dans les exactions et les désirs de puissance qu'[il] autorise, ser[t] tout particulièrement [...] à représenter une altérité monstrueuse qui transgresse les limites morales, sociales et sexuelles qui règlent les comportements. Le monstre est essentiellement ambivalent : son désir sans limite, la manière dont il nie l'altérité pour satisfaire sa démesure le rendent terrifiant. Mais son pouvoir ouvre sur une dimension fantasmatique où la jouissance est absolue⁴².

Juliette est le vecteur de la transgression sexuée de frontières morales, qu'elle s'emploie à franchir avec hypocrisie. Dissimulant ses envies sous le voile frauduleux de la vertu, la jeune femme vise la jouissance terrestre absolue. Après tout, « le désir, comme tentation sensuelle, trouve son incarnation dans quelques-unes des figures les plus fréquentes du monde surnaturel, en particulier dans celle du diable [...qui est aussi] un autre mot pour désigner la *libido*⁴³ ».

Les ramifications filiales occultes du baron dans notre corpus (avec Juliette, Caroline, Eugénie, Charles...) prennent leur source dans la malédiction initiale des Luizzi/Zizuli, qui, comme nous l'avons spécifié, allie la triade adultère, meurtre etinceste. Toutefois, l'inceste sera consommé lors de la scène finale du roman par Lionel, en toute connaissance de cause. Le jeune homme succombe aux conseils machiavéliques, mais ses sentiments envers son amante (avant de connaître les secrets de sa généalogie véritable) sont purs. Il en est de même lors de

⁴² Denis Mellier, *La littérature fantastique*, op. cit., p. 50. Au sujet de la jouissance en tant qu'expérience de lecture, H.R. Jauss écrit : « L'attitude de jouissance dont l'art implique la possibilité et qu'il provoque est le fondement même de l'expérience esthétique; il est impossible d'en faire abstraction, il faut au contraire la reprendre comme objet de réflexion théorique, si nous voulons aujourd'hui défendre contre ses détracteurs – lettrés ou non-lettres – la fonction sociale de l'art et des disciplines scientifiques qui sont à son service ». (H.R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, p. 125).

⁴³ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 134.

cette ultime nuit d'adultère au château de Roquemure où, ignorant leurs liens de parenté, Alix trompe son mari avec son demi-frère :

Alix se pencha vers la chambre nuptiale comme pour écouter le sommeil bruyant de son époux. Elle reporta son regard vers Lionel, qui, souriant avec dédain, reprit :

— Tu ne l'oseras pas.

En ce moment, comme saisie d'un vertige, elle s'écria en jetant sa lampe qui s'éteignit :

— Eh bien ! viens, Lionel, fuyons !

La nuit était sombre; d'épais nuages, qui s'amassaient lentement, ajoutaient à son obscurité. Alors Lionel voulut mettre un crime entre Alix et sa faiblesse, et, la prenant dans ses bras... (M.D., p. 680).

Lionel commet de nouveau l'adultère, de même que l'inceste avec l'épouse de son frère. Il n'a néanmoins pas encore tué, ce qui fera de lui un triple coupable, serviteur fidèle et convoité du Diable. Or, le jeune homme ne tarde pas à devenir meurtrier : les mains ensanglantées, il attache sa sœur, sa mère et son frère mort sur le dos de chevaux endiablés. Il met à mort les siens, concrétise les desseins démoniaques, rejoignant l'imagerie des bûchers de sorcières :

La peine de mort est fréquemment utilisée contre l'auteur d'un homicide. [...] [A]gonie lente du roué vif pour brigandage; torture raffinée du régicide, dont les plaies sont enduites de soufre enflammé, dont le corps est démembré vif par quatre chevaux; bûcher pour le sodomite, l'incestueux, la sorcière, qui brûlent vifs [...]⁴⁴ ».

Le château de Roquemure brûle, bûcher hors de contrôle enflammé par Hugues pour châtier les siens, tandis que trois chevaux cavalent, le quatrième étant symboliquement celui de Lionel,

⁴⁴ Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 190.

Lionel l'assassin non du roi (régicide) mais du père et de son patronyme d'emprunt faussement porté des décennies durant.

Mais Lionel est loin d'être le seul criminel au château de Roquemure, l'unique personnage « possédé » par le Malin. C'est le cas de sa mère, adultère avec le comte Zizuli⁴⁵, qui est également le père d'Alix. Hugues révélera la tromperie de son épouse à Lionel, qu'il a toujours détesté parce qu'il est le fruit d'une relation extra-conjugale :

— Regarde, Ermessinde, où mène l'adultère !

— Tu ne le sais pas, Hugues ? dit Lionel en s'approchant de lui; tu crois qu'il ne mène qu'à la douleur, au désespoir, à la folie ? Tu te trompes : il mène à l'inceste !

Hugues et Ermessinde reculèrent avec épouvante.

— Ne me comprenez-vous pas ? s'écria Lionel en marchant sur eux. Ne sais-tu pas, lâche vieillard qui n'as pas tué l'amant de ta femme, que ta bru est la fille de mon père et que la fille de mon père s'est donnée à moi ? [...]

Ermessinde tomba par terre, évanouie; mais le vieux Hugues, retrouvant quelque force dans sa colère, s'élança sur Lionel et le saisit en criant :

— À moi !... à moi ! mes hommes d'armes, à moi ! mort à Lionel ! mort à l'infâme ! mort à l'inceste ! (M.D., p. 683).

L'inceste initial entraîne par conséquent le meurtre de Gérald par Alix, celui d'Ermessinde par Lionel, suivi de l'immolation d'Hugues dans son château. Jusqu'au dénouement infernal scellé encore et toujours par l'accomplissement de relations filiales interdites :

⁴⁵ L'adultère avec l'ancêtre d'Armand est narré ainsi : « Mais quand je t'épousai, toi, tu aimais un page de ton père sans nom et sans richesse, et tu as préféré au vieillard le beau page sans nom et sans richesse; tu l'as introduit dans ce château comme un frère, et il l'a quitté comme un amant ! [...] Et te souviens-tu de la nuit où je te surpris, nue et ivre d'amour, dans les bras de ton séducteur, dans les bras de ce misérable Génois, de ce Zi... ? » (M.D., p. 673).

C'est pour Lionel l'inceste, le meurtre, l'adultère attachés à son flanc par l'enfer. [...] L'horrible cavalcade [...] courant autour de l'incendie parmi le vent qui hurlait, les éclairs qui fendaient d'un feu blanc les nuages rougis par le feu de l'incendie, parmi les éclats de la foudre qui se mêlaient aux immenses craquements de l'édifice qui s'écroulait et aux farouches hennissements des chevaux. [...] Lionel, poussant d'horribles imprécations, appelât à son aide toutes les puissances de ce monde; et, comme rien ne vint à son aide, il appela à lui les puissances de l'enfer, et elles répondirent. Ce fut alors que, dans le délire de ses terreurs, il se donna à Satan, lui et toute sa postérité, jusqu'à ce qu'il s'y trouvât un être assez vertueux pour rompre le pacte infernal. [...] Quand Lionel se releva, sa mère était morte, mais Alix vivait encore. [...] Ne fallait-il pas qu'elle donnât le jour au premier fils de cette race née de l'adultère et de l'inceste, au fils de Lionel, au petit-fils du Génois Zizuli ? (M.D., p. 687-688).

Race née de l'adultère et de l'inceste dont Juliette est, selon le démon, une descendante des plus dignes, car, en inspirant simultanément à Armand « crainte ou dégoût, c'est encore le désir qui réapparaît⁴⁶ ». Malrieu explicite en effet, par l'entremise des deux principaux protagonistes de « La chute de la maison Usher », ce « rapport vaguement incestueux de Roderick Usher à sa sœur Madeline [qui] débouche directement sur cette dialectique⁴⁷. » Dialectique d'un désir interdit mais néanmoins consommé, qui honore les volontés du démon.

Cette dialectique crainte/dégoût est, de façon prévisible, à l'origine de la chute, de la mort du baron, comme le confesse le Malin à son esclave : « c'est Juliette qui a perdu tout ce que tu as aimé dans ce monde : digne héritière de cette famille d'inceste et d'adultère, elle a eu tous les vices que j'avais promis à ta race. Elle m'appartient, comme m'appartiennent tous ceux qui ont dans leurs veines du sang de Zizuli » (M.D., p. 802). De cette manière, la boucle

⁴⁶ Joël Malrieu, *Le fantastique, op. cit.*, p. 100.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 101. L'attachement démesuré de Madeline et de Roderick, qui vivent tous deux isolés dans cette maison en pleine dégénérescence, paraît en effet tendre vers un rapport filial proscrit.

est bouclée entre l'ancêtre Lionel et sa descendante Juliette, tous deux, régis par le Diable, ayant à leur actif adultère, meurtre etinceste, même s'ils sont séparés par plus de sept siècles.

Conclusion

Tout au long du roman, le Prince des ténèbres conseille à ses fidèles des comportements plus fautifs les uns que les autres, les « possédant » de ses intentions criminelles et infernales. Tour à tour, il suscite les crimes, invite les protagonistes des *Mémoires du Diable* à revisiter la triade de vices des Zizuli/Luizzi, soit adultère, meurtre etinceste. En combinant, permutant, voire en inventant des crimes (par exemple, l'adultère posthume de Nathalie du Bergh), le Satan de Soulié déploie une esthétique de l'ambiguïté à travers l'entrelacement et la complexité des actes moralement répréhensibles commis. Car rares seront les personnages à faire montre de vertu plutôt que de corruption ou de calcul, même si la malédiction est finalement levée à la dernière page du récit, grâce à Caroline. Le démon ne réussit donc pas toujours à influencer, à inspirer les actes vils anticipés, certains humains parvenant malgré tout à l'étonner, dont « les trois blanches figures » (M.D., p. 835) que sont Caroline, Eugénie et Léonie. Il reste que l'ancien emplacement du château de Ronquerolles, marqué au fer infernal, portera désormais sa signature méphistophélique : « il ne resta à sa place qu'un précipice profond que les paysans appellent le trou de l'Enfer » (M.D., p. 835). Un lieu qui, comme dans la partie création qui suit, a emmagasiné le mal dans ses profondeurs.

À MARÉE VIVE

Première partie : 1873

CHAPITRE I

Dissimulé dans l'ombre d'un îlot, Wilmard ne quittait pas Taliana du regard. Sa voisine se tenait debout sur un rocher semblable à un crâne de baleine surgi des eaux. D'un mouvement de la tête, elle sonda le crépuscule rougissant. Wilmard se tapit au fond de sa barque. Ce n'était pas la première fois qu'il épiait la jeune femme, séduisante mais hautaine. Lorsqu'il la croisait sur l'île Kantic, dans cet archipel de la Basse-Côte-Nord où quelques familles avaient élu domicile, elle se plaisait à lui faire sentir qu'il n'était encore à ses yeux qu'un adolescent.

Le jeune homme était venu vérifier le contenu de ses casiers à homards, comme son père le lui avait demandé. Pendant quelques instants, il avait observé un phoque nager près des dômes de granit qui affleuraient à la surface. Il avait ensuite eu l'agréable surprise de découvrir sa voisine, seule sur cet îlot rocailleux du golfe Saint-Laurent cinglé par les vents du large. Il ne savait pas comment elle s'était déplacée jusqu'ici : aucun bateau n'était amarré sur les flancs du rocher. Certainement pas à la nage, avec le climat rude, ponctué de tempêtes impromptues,

que les habitants de la Côte avaient connues au cours de l'année. Et l'île Kanyt, où la jeune femme travaillait comme servante du vieux Nayati, se situait à quelques kilomètres. Pourtant, les vêtements de Taliana, plaqués contre son corps aux courbes pleines, semblaient alourdis par l'eau saline...

Émoussé, Wilmard la vit secouer sa longue tresse brun cuivré. La natte ploya jusqu'au bas de son dos. Le jeune homme avala difficilement sa salive, incapable de détourner les yeux. Il s'imprégnait des moindres détails de sa silhouette, attentif aux nuances et aux mouvements. Depuis qu'il avait étudié les arts plastiques au séminaire, il rêvait de faire carrière en tant que portraitiste ou paysagiste. Mais, à la suite d'événements malheureux, son père l'avait retiré l'an dernier de l'institution, malgré la bourse qu'il touchait pour recevoir une formation de prêtre. Et comme Wilmard n'était plus certain de vouloir devenir religieux, Anselme avait décidé que son fils exercerait, lui aussi, le métier de pêcheur et d'apprenti tonnelier.

Le jeune homme se mordit les lèvres. La respiration saccadée, il mémorisa le drapé des habits de Taliana, sa robe grise pressée contre sa peau à la hauteur du ventre et des cuisses. Sans doute incommodée par le tissu humide, la jeune femme le fit glisser par-dessus sa tête, avant de le placer dans un renfoncement du rocher. Appuyé sur le rebord de sa barque, Wilmard, excité, aperçut les seins de sa voisine à la faveur des rayons effilés du couchant. Elle n'était plus vêtue que d'un jupon bombé par une crinoline. Gracieusement, elle se départit de ses derniers habits pendant que les vagues fouettaient la terre émergée avec une férocité grandissante. Autour de l'affleurement rocheux, les remous augmentaient, formant par endroits des trombes bouillonnantes. Une gerbe d'eau jaillit, en provenance de l'arrière de l'îlot.

Taliana leva les bras, puis les abaissa vers le fleuve. Des bruissements montèrent des profondeurs, assourdis par un écrin aqueux. Le ressac se fissura, comme lors des déplacements

en groupe des loups-marins. Wilmard fronça les sourcils. À son étonnement, sa voisine se mit à émettre des sifflements perçants. Jamais il n'aurait cru possible que de telles sonorités proviennent d'une gorge humaine. Peut-être était-ce l'un de ces chants que pratiquaient les Montagnais ?

Saisi, le jeune homme serra ses jointures sur le rebord de la barque. Taliana s'allongea, entièrement nue, à l'extrême du rocher. À l'horizon, le crépuscule enflait, prêt à s'affaisser dans le fleuve, déployant ses ultimes rayons dans les eaux cobalt. De plus en plus excité, Wilmard repoussa les pans de son imperméable. D'une main, il effleura son pénis tendu à travers son pantalon en peau de phoque. Tant bien que mal, il résista à l'envie de caresser le membre qui gonflait contre son bas-ventre.

Taliana arqua le bassin en direction du fleuve. Elle étira son sexe entre ses jambes largement écartées. Ses longs ongles en titillèrent les parois. Les vagues continuaient de tressaillir autour de l'îlot. Certaines heurtèrent violemment la coque de l'embarcation de Wilmard. Taliana distendit de plus belle son sexe à l'aide de sa main droite, tandis qu'elle en frictionnait les pourtours, de l'autre. Enduite de gouttelettes et lustrée par les dernières lueurs de la brunante, sa peau paraissait presque grise, moirée de reflets marins.

Le pénis gorgé de sang, le jeune homme réussit péniblement à s'asseoir au fond de l'embarcation. Taliana enfonça l'index de sa main gauche dans son sexe, bientôt suivi du majeur, qui s'insinua entre ses fesses charnues. Des sifflements feutrés fusèrent à nouveau de ses lèvres. Le corps maculé de sueur, elle inclina la tête vers le fleuve. Les eaux s'ouvrirent, comme pour permettre le passage d'un animal colossal.

Wilmard eut un geste de recul. Il plissa les yeux, décontenancé. Il ne parvint qu'à identifier un amas aux aspérités charbonneuses qui se déplaçait. Toujours allongée, Taliana continuait de

gémir. Sa chair avait pris une teinte grise si monochrome qu'elle semblait avoir été polie par des décennies d'érosion. L'amoncèlement, en partie constitué de varech et de débris, escalada le rocher et s'immobilisa au-dessus d'elle. D'un mouvement caressant, il entortilla ses tiges détrempées autour des chevilles et des cuisses de la jeune femme.

Wilmard retint son souffle, interdit. Avec un bruit spongieux, l'amas s'effilocha. Il avait à présent l'apparence d'une corne de narval. Taliana massa son sexe avec une ferveur redoublée, la tête renversée. Les plantes tanguèrent autour d'elle. Des algues emmêlées, noires comme des cendres refroidies, ployaient sur sa poitrine. La voisine de Wilmard geignit de désir. Les remous s'amplifièrent autour du dôme de calcaire terni par la nuit imminente.

L'amas se posa sur le corps de Taliana. Les matières disparates effleurèrent son sexe. Un premier anneau s'y engagea, de la largeur d'un poing. Une nuée rougie se confondit au varech. Elle s'éleva en torsades avant de retomber sur la pierre. L'amoncèlement avait-il lacéré sa voisine ? Wilmard entendit avec stupeur Taliana s'adresser à son amant dans une langue inconnue, composée en partie de sifflements. La sueur perla sur son front malgré le vent qui se déversait sur le golfe.

Le jeune homme hésita. Devait-il s'opposer à cet accouplement contre nature ? Taliana ne semblait pourtant pas souffrir, même si elle était blessée : au contraire, son corps s'arc-boutait sous les tiraillements du plaisir.

La saillie d'algues emmêlées glissa plus avant dans son sexe. Wilmard entendit sa voisine geindre une nouvelle fois tandis que des gerbes végétales et sanglantes jaillissaient de sa chair.

Il se redressa dans la barque. Les vagues rugirent, si véhémentes qu'il retomba lourdement sur le banc. Ses pieds heurtèrent les casiers à homards au fond desquels les crustacés s'agitaient.

Le visage crispé, Taliana continuait à distendre son sexe au gré des va-et-vient de l'amas de varech. Wilmard eut l'impression que l'amoncèlement rapetissait, qu'il perdait une partie de sa substance. Mais, en se concentrant, il vit la corne hérissée *disparaître* à l'intérieur du bas-ventre de sa voisine. La jeune femme l'incorporait, centimètre par centimètre. Avec effroi, Wilmard distingua l'enchevêtrement annelé entrer en elle dans un long coulissemement. Le cou arqué, Taliana émit une série de sifflements, les yeux mi-clos. Des mammifères marins lui répondirent, projetant des trombes d'eau à la surface.

Wilmard pressa son imperméable contre ses côtes, l'extrémité des phalanges glacées. Sur le rocher en forme de tête de baleine, la poitrine de Taliana se soulevait à intervalles réguliers. Ce qui restait de l'entrelacs de plantes aquatiques pendait à l'extérieur de son sexe. L'amas annelé disparut peu à peu. Sa voisine se recroquevilla sur le dôme de granit, désarticulée comme si ses membres s'étaient rompus.

Aussi vite que possible, Wilmard manœuvra en direction de l'affleurement. Sur la pierre, Taliana hoquetait. Du liquide saillit de ses lèvres, puis gicla sur son cou. La jeune femme darda sur lui un regard noir. Il se figea à mi-course. Sa barque dériva pendant quelques secondes. Taliana eut un sourire arrogant.

— Je savais que tu étais là, Wilmard.

Le jeune homme demeura coi. Taliana s'accroupit. Elle entreprit d'enfiler sa robe, une expression dédaigneuse sur les lèvres.

— Et il en était de même pour les autres fois où tu m'épiais près de la maison du vieux Nayati. Tu n'as jamais été discret. Mais ce n'est pas toi qui m'intéresses. Hypoline, cependant...

Wilmard sentit les battements de son cœur se précipiter. Depuis que sa mère et celle de sa cousine Hypoline étaient mortes, ils avaient toujours veillé l'un sur l'autre. Il serra les poings en essayant de retrouver sa contenance, encore choqué par la vision du varech qui allait et venait dans le sexe de sa voisine. Après s'être redressée, Taliana noua sa tresse cuivrée en une toque. À grandes enjambées, elle gagna l'extrémité du rocher, percutée par les vagues de la marée montante. Sans hésitation, elle introduisit son pied droit dans l'eau, froide même en juillet. Puis elle plongea, les bras arqués devant son visage.

Le jeune homme la regarda s'éloigner, gracieuse dans les eaux mouvantes du Saint-Laurent. Les mains tremblantes, il réussit à amarrer sa barque près du rocher. Une fois accosté, il vit la forme, déjà lointaine, de Taliana nager en direction de l'île Knty. En vain, il essaya de donner un sens à la scène à laquelle il venait d'assister. Il inspecta les environs avec circonspection. Sur la surface granuleuse, deux lignes pourpres et parallèles rayaient le rocher, suintantes de sang. Il eut l'impression d'entendre le cri d'une baleine s'évanouir par-delà les îles. Il frémît avant de regagner sa barque à la hâte.

CHAPITRE II

Wilmard s'étira sur sa couche inconfortable. L'aube dispersait ses nuances ambrées à l'extérieur de la maison qu'Anselme et lui avaient construite. Des rayons filtraient par la fenêtre percée au-dessus du lit. Le jeune homme frotta son front douloureux. La nuit durant, il avait revu Taliana, ses contorsions sur le rocher, son sexe où s'enfonçaient des ombres drues. Le vent donnait à sa voix des inflexions sifflantes. En sueur, il avait lutté contre le malaise qui le tenaillait, mêlé à un désir diffus. Plus il y repensait, plus ses souvenirs lui semblaient improbables.

Le jeune homme enfila ses vêtements. Il se racla la gorge pour dissiper le goût pâteux qui persistait sur sa langue. Malgré son insomnie, il était le dernier levé pour prendre part aux corvées visant à rendre l'île Knty hospitalière.

Il franchit le seuil de la maisonnette avec un bâillement. Le vent qui fouettait l'îlot rocailloux l'accueillit. Coiffé d'un chapeau en poils d'hermine qui ombrageait sa barbe sombre et sa chevelure décimée, le père de Wilmard était assis près de l'entrée, une chique de tabac dans la bouche. L'armature d'un tonneau enflait entre ses bottes de caoutchouc. Taciturne, Anselme salua son fils d'un signe de tête, sa silhouette trapue penchée sur son ouvrage.

Non sans dextérité, le père de Wilmard mania les douves arrondies, placées les unes à côté des autres. L'homme posait ensuite des cercles de métal autour des planches courbées à la verticale, puis traçait les rainures à l'intérieur du récipient. Wilmard l'avait parfois assisté dans son atelier, malgré ses gestes gourds, tandis qu'il rêvait d'œuvrer comme peintre dans la région de Charlevoix. Il réprima un soupir. La voix d'Anselme s'éleva :

— Bien dormi ?

— J'ai vu pire.

— Il faut te laisser le temps d'aimer l'endroit, de vivre chaque saison une fois, ajouta son père. Tu finiras bien par apprécier les îles. Et un jour, nous serons plus nombreux ici. Si la Compagnie de la Baie d'Hudson n'avait pas interdit d'habiter la Côte jusqu'en 1860, les choses seraient différentes... Surtout avec la pêche qu'on peut faire à cette hauteur.

Wilmard hocha la tête d'une manière vague, le regard tourné vers les quatre maisons aux bardeaux colorés qui s'accrochaient aux blocs granitiques de l'île Knty.

— Bientôt, tu ne penseras plus à Berthier ni au séminaire, poursuivit son père. Et nous serons prospères. Les marins achèteront nos tonneaux quand ils remonteront le fleuve.

— J'espère, chuchota Wilmard, qui ne partageait pas l'enthousiasme de son père.

L'existence était rude à l'ouest du détroit de Belle Isle, loin des commodités et de la moindre route carrossable, à plus de mille deux cents kilomètres à l'est de Québec. En même temps, le jeune homme comprenait la volonté d'Anselme de recommencer sa vie à neuf, après les drames que leur famille avait vécus.

Il passa une main dans sa chevelure ébouriffée et il descendit la colline où leur maison était perchée à contrevent. Ses bottes martelèrent le tapis de lichen d'un blanc verdâtre, émaillé de petits fruits aux couleurs vives. Des éminences rocheuses saillaient çà et là parmi la végétation étrillée par les vents marins. Un peu plus loin, il vit qu'Hypoline avait commencé à tracer les contours d'un jardin, dans lequel elle arrachait les mauvaises herbes à mains nues. À tout le moins, il était possible de creuser la terre meuble de l'île Knty, contrairement à l'île Providence, plus centrale, mais rocailleuse à l'excès.

Wilmard s'approcha de sa cousine, qui lui tournait le dos, son bonnet de coton enfoncé à la hâte sur sa chevelure châtaigne comme la sienne. Les bourrasques secouaient sa large robe

cuirvée, retenue par une boucle lâche à la taille. Un instant, il admira le naturel de la posture d'Hypoline, presque aussi grande que lui.

— La terre est bonne ? l'interolla-t-il.

Hypoline se retourna précipitamment, plus blême que d'ordinaire.

— Je... À vrai dire, non. Je viens de trouver des ossements. Des ossements franchement étranges.

La bouche de Wilmard s'agrandit de surprise.

— Des ossements ? Comme ceux de l'hiver passé, près de l'île du Grand Rigolet ?

— Non... Beaucoup plus anciens. Mais c'est surtout ce que Taliana m'a dit qui m'a effrayée. Elle est encore venue me voir avant que tu arrives. Elle essaie de fraterniser avec moi depuis quelques jours, je ne sais pas pourquoi. Elle me met tellement mal à l'aise... En plus, elle m'a dit qu'elle allait revenir avec Adalie.

Le jeune homme revit sa voisine allongée sur l'îlot en forme de tête de baleine, les cuisses écartées pour permettre à l'amas filandreux d'entrer en elle. Il tenta de dissimuler son inconfort.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Hypoline se mordit les lèvres.

— Plusieurs choses incroyables. Entre autres que des forces anciennes vivaient dans l'archipel depuis des siècles.

— Des forces anciennes ?

— Tu sais comme le vieux Nayati et ses servantes ont toujours eu des croyances et des habitudes curieuses... Elle m'a dit que la Côte n'avait pas évolué comme le reste du continent. Ce serait pour cette raison que les premiers explorateurs qui ont navigué sur le fleuve ont

d'instinct préféré poursuivre leur route vers Québec sans coloniser la Côte. Comme si... comme si cette région n'existe pas. Et ça expliquerait pourquoi peu de gens avant nous se sont établis ici de manière durable. Les premiers propriétaires terriens auraient senti que, pour demeurer dans l'archipel, il fallait payer un tribut. Que cet endroit ne leur appartenait pas. Elle a aussi mentionné, en examinant le squelette, une peuplade d'hommes-oiseaux qui auraient jadis vécu dans les montagnes, loin à l'intérieur des terres. Tu imagines, des hommes-oiseaux ?

— Il ne faut pas te faire de bile avec les histoires de Taliana, tenta de la rassurer Wilmard. Tu sais comme moi que Nayati et ses servantes confondent les légendes et la réalité. Les Marcoux disent que le vieillard se prêterait à des expériences scientifiques bizarres et qu'il aurait des laboratoires cachés dans l'archipel. Anselme l'a même surpris un matin immergé dans une bassine d'eau saline. Pour sa défense, le vieil homme a argué qu'il s'agissait d'une cure thérapeutique. Tu sais comme les rumeurs ne sont jamais fiables.

— Mais..., murmura Hypoline. Mais le squelette est bel et bien là, dans le potager. Et le pire c'est qu'il... Il ne semble pas complètement humain.

Sa cousine lui fit signe de la suivre jusqu'à un monticule fraîchement labouré. Une odeur terreuse lui monta au nez. Quelques moustiques que le vent n'avait pas réussi à chasser bourdonnaient au-dessus d'ossements jaunis. Wilmard eut un mouvement de recul.

— Je te l'avais dit, chuchota Hypoline, le visage grave.

— Et tu n'es pas allée chercher Anselme pour le lui montrer ?

— J'allais le faire quand tu es arrivé.

Le squelette évoquait un homme hybridé à un rapace, les mains et les pieds palmés, les fémurs incurvés vers l'intérieur du corps. Wilmard remarqua la forme humaine de la mâchoire. Sous les restes, un éclat tremblotait, semblable au soleil réfléchi par un tesson de verre.

Des voix les interrompirent. Taliana et la seconde servante de Nayati, Adalie, dévalaient le chemin qui reliait les quatre maisons de la colline d'en face. En les rejoignant, Taliana jeta un regard défiant à Wilmard. Le jeune homme ne put s'empêcher de détourner les yeux. Était-elle vraiment rentrée à la nage, la nuit précédente ? Qu'avait-il vu exactement ? La peau de sa voisine semblait étrangement lisse, comme si le soleil la faisait chatoyer. Wilmard tenta d'ignorer son attitude provocante, de ne pas s'attarder sur son corset lacé trop serré, marbré de terre.

Ses voisines marchèrent jusqu'à la fosse. Taliana plongea la main vers l'éclat qui miroitait au fond du crâne. Elle extirpa un pendentif, blotti dans l'une des orbites. Devant le regard incertain de Wilmard, elle le décrassa de la terre dont il était barbouillé. De la poussière macula sa paume de parcelles de lumière. Ses ongles grattèrent les derniers grains de sable accrochés au bijou étincelant.

La plus âgée des servantes de Nayati s'approcha d'Hypoline, qu'elle couva d'un regard intéressé.

— Pourquoi tu ne le porterais pas ? suggéra Taliana. Ce bijou vient de loin. Et il a l'éclat de ta peau, tu ne trouves pas ? Le même grain brillant.

Adalie, qui avait toujours vécu dans l'ombre de Taliana, opina. Ses cheveux bruns bouclés ombragèrent son visage fin, sans grand relief.

Hypoline afficha une moue dégoûtée. Néanmoins, elle était incapable de détourner les yeux du pendentif, qui scintillait de toutes parts.

— Tu... Tu oublies où tu l'as trouvé, bafouilla la cousine de Wilmard. Sur un mort. Mais c'est vrai qu'il a un éclat intéressant. Un éclat que je crois avoir déjà vu quelque part. Mais...

Sans prévenir, Taliana glissa le collier autour du cou potelé d'Hypoline, qui cria de surprise. Wilmard se précipita vers elle pour l'aider à enlever le pendentif. En pestant, il essaya de détacher le fermoir, qui résista.

Hypoline porta ses mains à son cou en disant :

— Il... Il dégage une chaleur bizarre. Bizarre, mais... mais pas désagréable.

Taliana sourit à la cousine de Wilmard. Son épaisse chevelure bougea à cet instant, dévoilant sa gorge. Le jeune homme se tendit, ses doigts essayant toujours d'ouvrir le fermoir. Sur la peau bronzée de sa voisine, une coupure récente, tracée à la verticale, naissait près de la mâchoire pour s'interrompre à la jonction de l'épaule. Wilmard crut distinguer une plaie identique de l'autre côté de sa gorge, qui lui rappela les sillons en V des baleines à bec ou les branchies d'un poisson. Il tenta d'agripper le bras de Taliana, mais la jeune femme s'écarta.

Brusquement, elle tourna la tête vers la maison de Nayati, comme si elle avait perçu sa présence. Dans l'entrebattement de la demeure, deux fois plus vaste que ses voisines, le vieillard sommait en effet à grands gestes ses servantes de le rejoindre. Peut-être pour l'assister dans l'une de ses prétendues expériences.

Taliana et Adalie s'éclipsèrent après avoir adressé un sourire avenant à Hypoline. Wilmard serra les poings en se demandant ce que signifiaient ces stigmates. Il était convaincu que la jeune femme, qu'il avait pu détailler de pied en cap, ne les arborait pas la veille.

Troublé, il regarda Taliana et Adalie louoyer entre les affleurements rocheux. L'homme-oiseau fraîchement exhumé paraissait les épier, la gueule ouverte sur ses dents oblongues. D'un pas incertain, Wilmard alla chercher Anselme pour lui montrer la trouvaille de sa cousine et pour lui demander de rompre le collier.

Mémoires de Wilmard Boudreau, 3 juillet 1873

La nuit dernière, un rêve m'a soufflé d'écrire ces mémoires. En temps ordinaire, je n'accorde guère de crédit aux songes, mais une persistante sensation de malaise me taraude depuis quelques jours. Je crains fort qu'un malheur se prépare.

Taliana se dressait devant moi dans mon cauchemar, les cheveux nattés en torsades sur ses oreilles blanches comme l'albâtre. Des torrents de sang fusaient des profondes plaies sur sa gorge, mus par une vie propre. Dans ses mains, elle tenait ce qui ressemblait à un grimoire, sur lequel les gouttelettes pourpres traçaient d'indéchiffrables hiéroglyphes.

Le sol s'est fissuré sous ses pieds et l'a entraînée dans une interminable chute. Dans la fosse, l'homme-oiseau vivait encore et agitait désespérément ses ailes éclopées. Un long hurlement a franchi ma gorge. Je me suis éveillé en nage, ne parvenant à recouvrer mon calme qu'en écoutant les lentes inspirations d'Hypoline et de mon père, assoupis dans les lits voisins. Pendant une éternité, j'avais cru me trouver dans mon ancienne chambre de Berthier.

Si seulement mon frère Barthélémy n'avait pas eu le malheur de naître, j'aurais poursuivi mes classes au séminaire et les miens seraient demeurés à Berthier, où j'ai vu le jour voilà seize ans. Ce village de travailleurs de la terre m'a souvent paru sans grand éclat ! Il est vrai que je rêvais d'accomplir des toiles comme celles de Théophile Hamel et d'Antoine Plamondon. Je tiens mon amour de la peinture de ma marraine, Damienne, qui adjoignait parfois de la poussière de pierre à ses pigments lorsqu'elle peignait. Mais sans doute n'était-ce pas là mon destin...

Des six premières années de ma vie, je garde le morne souvenir de l'atelier de tonnellerie de mon père. Fille de Damienne, ma cousine Hypoline, d'un an ma cadette, m'y accompagnait

parfois lors de l'un ou l'autre de nos jeux d'enfants. Notre existence était façonnée au joug de la monotonie. Seules les incartades d'Octavine, ma mère volage, rompaient le cours prévisible des jours. Au fait de ses comportements, mon père se tenait coi. Il en reste qu'il refusa de reconnaître Barthélémy en tant que fils légitime, persuadé que cet enfant adultérin ne pouvait que jeter l'opprobre sur les siens. Hélas, les circonstances allaient lui donner raison !

Enfant aux volontés changeantes, plus laid que nature, Barthélémy était d'une glotonnerie excessive. La mère d'Hypoline, sage-femme et apothicaire, persistait à croire qu'il était l'hôte d'incessants cauchemars. Ce disant, elle usa de ses connaissances occultes, transmises en partie à sa fille, afin d'oindre le bambin d'un onguent de sa composition. Ainsi, la pommade arrêterait le cours de ses songes néfastes. Elle prépara une mixtion à base de graisse d'ours, de sauge et de rosée. Mais les cauchemars accablaient de plus belle l'enfant, dont ils infestaient l'esprit retors.

Jamais mon frère cadet ne se complut dans autre chose que la malveillance et les tourments de ses semblables. Chaque fois que le malheur frappait, il attendait dans l'ombre en trépignant d'impatience.

Il y avait aussi sa croissance, d'une rapidité et d'une fulgurance qui prenaient des proportions démesurées. Cependant ma mère l'aimait; le plus souvent, elle le soustrayait à l'indiscrétion de nos regards. Il vint un temps où elle ne se consacra plus qu'à lui, sourde aux remontrances de sa belle-sœur. Flanquée d'Hypoline, la sœur de mon père venait lui prêter main-forte à l'atelier de tonnellerie, ne désespérant point de concocter un remède pour freiner les esclandres de Barthélémy. Elle tenait de surcroît le ménage que ma mère négligeait : des heures durant, Octavine se vautrait dans l'obscurité, incapable de détacher son regard du moïse de l'enfant.

Point de doute qu'un événement tragique devait se produire et pousser les nôtres vers un funeste destin. Barthélémy était âgé de trois ans à l'époque où j'en comptais seize. J'avais du mal à souffrir ce frère qui avait affreusement grandi : sa tête, lourde et constamment tendue par un sourire sardonique, avait pris des dimensions effrayantes.

Puisque j'étais pensionnaire au séminaire, j'étudiais dans la bibliothèque en compagnie de quelques autres clercs le soir fatidique. L'on m'a raconté que la fenêtre de la chambre que partageaient Hypoline et Damienne était ouverte. Malgré l'âge avancé de son fils cadet, ma mère s'entêtait à le nourrir au sein. Alors ma cousine et sa mère entendirent des cris provenant de la chambre de Barthélémy. Damienne se leva avec précipitation, comme si elle attendait ce dénouement depuis un nombre incalculable de mois. Hypoline la suivit; ma marraine empêcha ma cousine de l'accompagner dans la chambre aux tentures obscurcies, dont elle verrouilla la porte. Les hurlements de Damienne percèrent la nuit. Le corps inerte d'Octavine était avachi sur une chaise couverte de sang. En place du cœur, une béance s'ouvrait sur sa poitrine cramoisie. La bouche de Barthélémy, qui s'évertuait à sourire, était souillée de chair en lambeaux; selon toute apparence, mon frère, perpétuellement affamé, avait souhaité retourner dans le sein maternel.

Combien de temps s'est-il passé avant qu'il ne se préoccupe de ma marraine ? Je présume qu'il a serré sa gorge entre ses larges mâchoires. Pour se défendre, Damienne l'aura étranglé gauchement avec les forces qu'il lui restait. Lorsque mon père, qui œuvrait ce soir-là sur une importante commande, a franchi le seuil, alerté par les cris perçants d'Hypoline, il était trop tard. À l'aide d'une de ses clefs, Anselme avait déverrouillé la porte, sous laquelle s'accroissait une mare pourpre aux reflets fangeux. Les trois cadavres gisaient dans la

chambre à l'atmosphère suffocante. Il en reste que c'est ce qu'il me raconta quand il vint me chercher le lendemain au séminaire.

Au cours des pénibles obsèques au cimetière de Berthier, j'ai entendu à quelques reprises une commère proférer le mot « cambion ». J'ai trouvé par la suite dans un manuel la description de ce terme, qui désigne les enfants malfaisants nés d'un accouplement avec le démon. Certains autres convives, enclins aux racontars, arguaient que ma tante sorcière avait été punie pour ses méfaits. Un an après le drame, je m'interroge encore sur ce qui s'est passé lors de cette épouvantable nuit. Aussi ne puis-je m'empêcher de me demander ce qu'il serait advenu des miens si nous n'avions point quitté Berthier pour la Basse-Côte-Nord; si nous n'avions point suivi le conseil de Kermel, le meilleur ami de mon père, et abordé un ailleurs où l'absolution devenait possible.

CHAPITRE III

Wilmard prit place dans la barque de son père. Assis à l'avant, Anselme, engoncé dans une veste carrelée, dirigeait l'embarcation vers le littoral. En face des îles, la lisière d'une forêt s'étendait sur le continent. Le jeune homme se concentra sur le mouvement des rames, qu'il peinait à manier par manque d'habitude, malgré la quiétude du fleuve. Il y avait quelques semaines que les marées n'avaient été à ce point dociles : ils allaient en profiter pour aborder la Côte. Patiemment, leurs rames perçaient la surface du fleuve, sur laquelle ricochaient les rayons incurvés du soleil.

Le père de Wilmard manœuvra le bateau entre les formations rocheuses. Peu à peu, l'îlot en forme de tête de baleine rapetissa derrière l'horizon. Ils contournèrent l'île de la Passe, puis bifurquèrent au centre des affleurements de calcaire où s'accrochaient, comme des serres d'oiseaux de proie, de rares maisons de pêcheurs.

— Il ne faut pas te tourmenter avec le squelette dans le potager, murmura Anselme d'une voix mâtinée de brise. Ce n'est qu'un pauvre homme venu jadis mourir sur l'île. Un pauvre homme sans doute né déformé, comme la nature en crée parfois.

Après un instant de silence, l'homme changea de sujet :

— Kermel avait raison de dire que nous serions tranquilles ici. Nous avons tout ce dont nous avons besoin à notre portée, dit-il en désignant les arbres fournis qui croissaient sur la rive, dans une baie protégée des bourrasques.

Wilmard acquiesça, peu convaincu. Le souvenir du meilleur ami de son père, client occasionnel de la tonnellerie, s'imposa à son esprit. La vie aventureuse du marchand ambulant, vaguement coureur des bois, le faisait rêver lorsqu'il était enfant. Kermel avait arpентé une

partie du Québec, été comme hiver, cohabitant parfois avec les Micmacs et les Montagnais. Quelques mois après la mort de la femme d'Anselme, l'homme leur avait suggéré de déménager sur la Côte. De toute façon, Anselme ne supportait plus les racontars des villageois, qui ressassaient les infidélités de son épouse. Il les entendait chuchoter à son passage qu'elle avait été punie comme il se doit pour ses outrages. Il s'était donc laissé convaincre de devenir l'un des pionniers de cette région peu explorée, où les habitants jouissaient d'une grande liberté. Selon Kermel, les bâtisseurs y subsistaient simplement de la chasse et de la pêche.

Le jeune homme s'obliga à se montrer enthousiaste. Il donna de vigoureux coups de rames afin de se rapprocher de la grève. Ils abordèrent la rive de côté, au gré des caprices du ressac.

— Un jour, il faudra construire un quai ici, poursuivit Anselme en lissant sa barbe. Ce serait un bon emplacement pour un village d'hiver. Et ce serait commode de se rapprocher du bois pendant la saison froide.

Les deux hommes considèrent la côte boisée où les bouleaux croissaient à intervalles réguliers. Leur tronc perpendiculaire paraissait presque irréel.

— Tu as déjà vu du bois comme ça ? demanda Wilmard en extrayant deux haches rangées sous le banc arrière de la barque.

— Jamais. Mais Kermel m'a déjà dit qu'il en avait vu dans la région de Mutton Bay, en descendant la Côte.

Intrigué, le jeune homme palpa le tronc d'un bouleau imposant. L'écorce, très douce, était lisse comme une coquille de mollusque. La surprise passée, il tendit l'une des haches à son père avant de s'emparer de la seconde. En inspirant profondément, il fracassa l'instrument tranchant sur le bouleau, qui s'enocha.

Puis il recommença. Répéta le mouvement de nombreuses fois. Les forces de Wilmard ne tardèrent pas à décroître, ses mains peinant de plus en plus à soulever la hache. Anselme le remarqua.

— C'est différent de ce que tu faisais au séminaire... Mais tu finiras par t'habituer. Nous aurons plusieurs corvées de bois à faire avant l'hiver. Ici, tu ne peux pas passer ton temps à peindre, tu dois savoir bûcher. Mais si tu veux, nous pourrons te garder quelques retailles pour que tu puisses peindre dessus avec de l'encre de calmar.

Wilmard soupira. Même si son père montrait de la bonne volonté, il ne se rendait pas compte à quel point ses efforts ne correspondaient pas aux visées artistiques de son fils. Anselme essaya d'être compatissant :

— Tu peux prendre une pause et ramasser du bois d'allumage dans le sous-bois.

Le jeune homme ne se fit pas prier. Il abandonna la hache fichée dans une souche mouchetée de copeaux. La forêt l'entoura rapidement de sa forteresse vivante.

Il poursuivit son avancée en réfléchissant à cette histoire d'homme-oiseau que Taliana avait racontée à Hypoline. Aux forces hostiles qui habiteraient prétendument la Côte depuis des siècles.

Wilmard se concentra sur sa tâche. Penché vers le sol, il ramassa les branches qui tapissaient le sous-bois, saisi par le silence de l'endroit. Hormis les coups de hache réguliers de son père, le calme était tel qu'il croyait évoluer dans un décor pétrifié. Il entendait à peine sa propre respiration, aspirée par l'air surabondant. Aucun animal ni le moindre oiseau ne s'affairaient sous la voûte feutrée : l'atmosphère possédait une pureté qu'il n'avait jamais discernée auparavant.

Un peu mal à l'aise, le jeune homme écouta le bruit de ses pas fendiller les branches friables. Il en rassembla plusieurs en un fagot inégal. À l'orée de la forêt, les eaux changeantes du fleuve miroitaient entre les troncs, comme si elles cherchaient à noyer la baie. Appâté par un amoncèlement de bois éjecté par la tempête, Wilmard chemina vers la lisière. Une odeur se faufila jusqu'à lui, vague mélange d'huile à lampe et de viande avariée.

Prudent, le fils d'Anselme gagna la grève, striée des débris rejetés par la marée montante. Le remugle devint plus puissant, charrié par la brise. Wilmard déposa le fagot de bois dans un renfoncement formé par deux rochers. Il porta une main à son nez. Une substance graisseuse s'étalait à ses pieds, enduisant les récifs d'une pellicule glissante. Il hésita à rebrousser chemin. Mais il crut distinguer une carcasse plus loin. Le corps d'un immense animal marin que les habitants de l'île Kantic n'avaient pas souvent l'occasion de pêcher. L'une de ces baleines qui pourraient les alimenter en huile pendant des semaines.

À pas feutrés, il progressa sur le rivage. Quelques pierres polies roulèrent sous ses semelles. Il prit conscience qu'il n'entendait plus le martèlement de la hache d'Anselme. Aux aguets, Wilmard essuya la sueur qui commençait à poindre sur son front. Les bras tendus pour se maintenir en équilibre, il rejoignit le mammifère marin.

Il étouffa un cri de surprise quand il vit le cadavre de baleine à bosse, étendu sur le flanc. Les goélands avaient fouillé son crâne et les trois rangées d'excroissances de sa tête jusqu'à en faire jaillir des litres d'huile. Le liquide s'était répandu sur les récifs pendant que les volatiles agrandissaient les plaies. Pour une raison inexplicable, les oiseaux avaient abandonné la dépouille en plein festin. En s'approchant, Wilmard constata que le mammifère ne ressemblait en rien au marsouin qui s'était échoué au printemps dernier sur le sol caillouteux de l'île Providence.

Lacéré de larges plaies, le ventre de la baleine, blanc et tacheté de noir, béait. Des pierres semblables à celles des tertres funéraires s'en étaient déversées. Des fils rompus saillaient des pourtours de l'ouverture, comme s'ils s'étaient cassés sous le poids d'un chargement improbable.

Troublé, Wilmard remua quelques pierres dans le ventre de la baleine. L'odeur lui paraissait un peu moins fétide, mêlée à celle de la terre qui lui rappelait les potagers d'Hypoline. Il fit dégringoler un nouvel amas, qui s'affaissa à ses côtés. Des taches piquetaient plusieurs des roches comme les œufs de certains oiseaux marins.

Le jeune homme poursuivit ses fouilles nerveusement. Avec un sursaut, il découvrit une sorte de dôme étanche, sur lequel des miniatures de mammifères marins étaient sculptées. Comment une telle rotonde, entourée de pierres funéraires, pouvait-elle se trouver à l'intérieur même du ventre de la baleine ? Existait-il un rite lors duquel les mammifères marins étaient capitonnés de roches après leur trépas ? À moins qu'il ne s'agisse en quelque sorte de cercueils flottants ? Ou d'un moyen de locomotion insolite ?

Non sans mal, Wilmard s'éloigna aussi vite que possible de la carcasse, préoccupé par les roches tavelées de sang que dispersait le courant. Ses pieds dérapèrent sur les galets éclaboussés d'huile. Il s'enfonça à la lisière des arbres rectilignes. Il devait parler immédiatement de sa trouvaille à Anselme. La Basse-Côte-Nord possédait-elle un cimetière marin ? Les baleines mortes coulaient habituellement dans les profondeurs du fleuve, les spécimens échoués sur le rivage étant assez rares. Et qu'en était-il de ce dôme incrusté dans le ventre même de l'animal ?

Enfin, il distingua le bruit de la hache de son père au loin qui résonna comme une délivrance.

CHAPITRE IV

Un froissement arracha Wilmard à la torpeur du rêve. Ses paupières frémirent sur la chambre obscurcie. Les ronflements de son père emplissaient tout l'espace. Normalement, il percevait aussi la lente respiration d'Hypoline, qu'il écoutait parfois quand le sommeil tardait à venir. Surpris de ne pas l'entendre, il repoussa ses couvertures pesantes. Il s'approcha de la couche sa cousine, dont il palpa les draps tièdes. Son lit était vide.

La gorgée serrée, il se remémora les crises de somnambulisme de sa cousine alors qu'elle était enfant. Son père lui avait souvent répété qu'il était risqué de l'éveiller lorsque les cauchemars ombrageaient son regard. Mais il y avait des années, dix ans peut-être, qu'Hypoline ne s'était pas levée au cours de son sommeil.

Wilmard se hâta d'enfiler ses habits de pêche, inquiet. Et si sa cousine allait déambuler trop près de la grève ? Les ronflements de son père, qui ne l'avait pas entendu se lever, continuaient de se disperser dans la pièce. Le pauvre homme était épuisé, après avoir passé une partie de la journée à bûcher et à extraire un peu d'huile de la carcasse de baleine. Contrairement à son fils, Anselme avait vu dans l'étrange dôme étanche une coutume amérindienne qui leur était inconnue.

Sans perdre un instant, Wilmard ouvrit la porte. Les gonds protestèrent. Il referma la cloison de bois en prenant garde de ne pas heurter le tonneau disposé près de l'entrée. À l'extérieur, la noirceur était écrasante, à l'exception des quelques stries qui jaunissaient les fenêtres de la maison du vieux Nayati, dont la demeure paraissait s'accrocher à la falaise depuis l'éternité. Le maître de Taliana et d'Adalie avait toujours eu un mode de vie nocturne. Encloses

d'une gaine de ténèbres uniforme, les autres habitations semblaient avoir fusionné au granit sur lequel elles avaient été construites. À Berthier, la nuit n'était jamais aussi compacte.

Peu rassuré, le jeune homme tendit la main en direction de la lampe-tempête à côté de la porte. Il l'agita devant lui à la manière d'un bouclier de lumière, non sans la protéger du vent. Dans l'opacité environnante, le rayon ambré lui parut d'une intense vivacité. Les yeux plissés, il crut discerner une ombre mouvante à proximité du quai que les marées ne cessaient d'emporter. Il s'élança vers la rive, persuadé d'avoir repéré Hypoline. Il darda le faisceau sur sa cousine. Vêtue d'une chemise de nuit fripée, Hypoline marchait d'un pas chaloupé à travers les dénivellations truffées de mousse blanchie. Ses cheveux dénoués, denses et légèrement bouclés, entouraient son visage tel un essaim d'algues. À son cou, le collier de l'homme-oiseau luisait d'un éclat violent. Elle était déjà presque parvenue au quai.

Wilmard se mit à courir. Le ressac heurta avec fracas les rochers à demi submergés. Les embruns se confondirent au vent et aux cris assourdis des animaux aquatiques. La surface du fleuve ondula, boursouflée en vagues de plus en plus cinglantes, comme si une tempête se préparait. Sa lampe à l'éclat vacillant tendue devant lui, Wilmard distingua des nageoires qui fendaient les eaux de leurs arcs cintrés, avant de replonger.

D'un bond, Hypoline sauta dans l'une des barques amarrées au quai. Ses doigts dénouèrent la corde qui maintenait l'embarcation en place. Le cœur de Wilmard manqua un battement. Le jeune homme se rua vers sa cousine, ralenti par les herbes hautes et l'escarpement du terrain. Il n'eut pas le temps de la rejoindre : le bateau se détournait déjà, charrié par les flots. Il semblait naviguer vers une direction précise. Un instant, Wilmard crut apercevoir des morses qui percutaient la coque de leur large corps luisant. Plus loin, des silhouettes grises et arrondies ondoyaient. Elles se rapprochaient d'Hypoline en un grand tourbillon.

De plus en plus inquiet, le jeune homme se précipita dans l'embarcation la plus près, qu'il libéra de ses entraves. Il déposa la lampe-tempête sur le banc avant, entre deux casiers à homards, afin de la stabiliser. Il commença à manier les rames désespérément. Plus loin, Hypoline dérivait, toujours entourée d'une harde d'animaux marins, escadrille qui l'escortait vers le large. Wilmard l'appela. La tête tournée vers le ciel constellé de reflets fugaces, elle ne cilla pas.

Le jeune homme redoubla d'efforts pour la suivre. Les flots persistaient à le repousser en sens contraire. Il rama de toutes ses forces. L'embarcation de sa cousine poursuivit son avancée vers l'ouest. Elle contourna l'île du chat, sectionnée d'une large faille en son centre, où se rassembleraient selon les Marcoux, particulièrement superstitieux, les félins pour des sabbats nocturnes. Puis la barque se dirigea dans les environs de l'île Providence, qui allongeait ses vallons à fleur d'eau. Un tourbillon plus puissant que les autres propulsa l'embarcation sur le rivage. La barque s'abîma sur des rochers parsemés de krills. Maladroitement, Hypoline se leva. Elle se hissa sur la grève, sa chemise de nuit traînant derrière elle. Le bateau tangua avant de s'éloigner sur la crête des vagues.

Luttant contre les bourrasques, Wilmard parvint à aborder l'un des renfoncements de l'île Providence. Il attacha solidement son bateau au quai. Plusieurs mètres devant lui, éclairée par sa lampe, sa cousine progressait sur le terrain incliné, ses pieds nus disparaissant dans l'épais lichen. Sa robe de nuit boursouflée par la brise s'accrochait de temps à autre aux herbes sèches, qui en tendaient le tissu.

Anxieusement, Wilmard vit Hypoline atteindre la rive nord de l'île, qui exposait son flanc lisse au fleuve délié. Elle se dirigea vers ce qui ressemblait à un nid de pierres de quelques mètres de large, situé à l'extrémité de la terre émergée. Le jeune homme crut y distinguer des

arbres de petite taille, aux branches flasques et arrondies. En approchant sa lampe, il constata qu'il s'agissait d'algues jaunies par le soleil.

Il n'était plus qu'à quelques pas derrière elle. Haletant, il héla Hypoline. Sa cousine poussa un grognement avant de se tourner vers lui.

— La maîtresse des animaux marins a fait son choix, murmura-t-elle d'une voix caverneuse. Les éléments se mettent en place pour l'immersion. Pour la cérémonie de Tivajuut. Et je serai l'une de ses servantes.

L'espace d'un instant, son visage parut étranger à Wilmard, comme si la froideur des banquises s'y était transposée. Le regard d'Hypoline était si glacé qu'il crut que son souffle allait geler dans sa poitrine.

Wilmard se précipita vers elle, les bras tendus. Mais une secousse fit brusquement trembler le nid de pierres. Le jeune homme se sentit basculer vers l'arrière. Sa tête heurta un objet lourd. Il entendit vaguement un bruit d'éboulement suivi d'un cri. Avec difficulté, il réussit à s'asseoir en se massant les tempes, sa lampe tendue devant lui.

Le nid de pierres tressauta avant de se détacher du flanc de l'île Providence. Désemparé, Wilmard aperçut une baleine de grande taille. Son immobilité et les plantes qui en parasitaient l'épiderme lui avaient fait prendre temporairement l'apparence d'un îlot. Le cétacé entraîna Hypoline avec lui. Sans hésiter, Wilmard plongea à l'endroit où le mammifère marin avait disparu. La froideur de l'eau le saisit. Dans les profondeurs, des sonorités lointaines lui parvinrent tandis qu'il replongeait de plus belle.

CHAPITRE V

Les mains tremblantes, Wilmard manœuvra la barque dans la tempête qui se levait, épuisé par ses innombrables plongeons dans le fleuve. Des gouttelettes ruisselèrent au fond de l'embarcation. Les vêtements détrempés, il appareilla entre les îles et les récifs en évitant les cailles, ces rochers de petite taille qui jaillissaient à fleur d'eau. Il réussit à diriger le bateau vers l'île Kanty, malgré la houle qui l'entraînait vers le large. Entre deux quintes de toux, il repéra enfin les lueurs vacillantes de la maison du vieux Nayati et de ses servantes. L'épuisement le gagna. S'il s'entêtait à naviguer sur les flots instables, éreinté comme il l'était, il ne parviendrait qu'à se fracasser sur un écueil.

Le cœur serré, le jeune homme rallia le rivage. Malgré les bourrasques, il perçut des éclats de voix, qui se confondaient aux sifflements du vent. Les membres grelottants, Wilmard avait la certitude d'entendre sa cousine l'appeler, emportée dans le sillage de la baleine.

Wilmard avança sur la grève. Ses bottes écrasèrent des algues aux tiges rabougries. Péniblement, il maintint la lampe-tempête devant lui, une main en coupe afin d'en protéger la flamme. Une grotte perçait le roc à cet endroit. Les Marcoux disaient que ses méandres s'allongeaient sous l'île en ramifications souterraines. Des effluves nauséabonds se superposèrent aux odeurs salines. Wilmard se boucha le nez de sa main libre. Il repéra une carcasse de baleine à bec, identique à celle qu'il avait découverte sur le continent. Se pouvait-il qu'elle ait dérivé jusque dans l'archipel ?

Il recula de quelques pas, sur ses gardes. Des silhouettes se précisèrent, plusieurs mètres à l'est, éclairées par une lampe-tempête. Non sans surprise, il identifia Taliana à l'ombre d'une

falaise escarpée. Penchée sur elle, Adalie lui frictionnait le dos. La plus âgée des servantes de Nayati semblait en train de vomir.

Wilmard secoua la tête avant de se mettre à courir vers sa demeure semblable à un phare éteint en pleine tempête. Les larmes aux yeux, il s'enfonça sur le chemin pour annoncer à son père que le mauvais sort s'échinait à les poursuivre.

CHAPITRE VI

Les épaules voûtées, Wilmard s'engagea sur la route de terre qui serpentait jusqu'à la demeure de Nayati et de ses servantes. Une partie de la nuit, son père et lui avaient sillonné l'archipel afin de retrouver Hypoline, jusqu'à ce qu'Anselme se noie presque dans la tempête. Ils ne s'étaient résignés à rentrer qu'en claquant des dents, conscients que la mort les guettait s'ils écumaient davantage les eaux glacées.

Au matin, Wilmard et son père, assistés d'une dizaine d'insulaires, étaient retournés dans l'archipel. Les uns après les autres, ils avaient fouillé les îlots battus par les vents de la Côte, exploré les anfractuosités où le corps d'Hypoline aurait pu s'échouer. Ils avaient longé les baies évasées et les jetées jusqu'à en avoir les bras douloureux à force de lutter contre le maelström. La jeune femme demeurait introuvable. Mais Wilmard savait confusément qu'elle n'avait pas été engloutie dans le fleuve. Il *sentait* qu'elle vivait encore. Quand il était finalement revenu à l'île Kany avec les hommes qui lui avait prêté main-forte, Wilmard s'était promis qu'il retrouverait Hypoline. Après avoir sommé son père de se reposer, il s'était dirigé vers la maison de Nayati. Anselme, dévasté par les événements, s'était éloigné en silence, sa pipe coincée entre les dents.

Wilmard avait cheminé en sens inverse, persuadé que Nayati savait ce qui se tramait dans l'archipel. Taliana n'avait-elle pas tenu d'étranges propos au sujet de forces hostiles qu'abriterait la Côte ? Cette espèce de Léviathan qui avait emporté Hypoline avec lui en faisait sans doute partie.

Le zénith éparpillait ses reflets sur la toiture irisée de la demeure du vieillard. Wilmard s'approcha de l'habitation. Bien que solide, elle paraissait avoir été construite des siècles

auparavant. De l'endroit où le jeune homme se tenait, il apercevait le versant est de l'île Kantz, où trois personnes s'affairaient. En plissant les yeux, il reconnut Taliana et Adalie, ainsi qu'Ildace, le cadet des Marcoux, qui s'était récemment épris de la plus jeune servante. Le trio se pressait autour de la carcasse de la baleine.

Wilmard se mordit les lèvres. Que demanderait-il exactement au vieillard ? Comme il vivait surtout de nuit, le jeune homme n'avait jamais vraiment eu l'occasion de discuter avec lui. Nayati ne risquait-il pas de dormir en ce moment ? Le cousin d'Hypoline ne supporterait toutefois pas d'attendre jusqu'au soir.

En s'armant de courage, Wilmard frappa. Il entendit un bruissement semblable au froissement du ressac. Circonspect, il se décida à entrer. La porte pivota sur une cuisine au large comptoir croulant sous les fioles et les instruments scientifiques. Quelques rayons de soleil s'infiltraient par les fenêtres aux rideaux tirés. Sur le sol, au milieu de la pièce, une trappe était entrouverte. Le jeune homme se pencha. Au bas d'une volée de marches, un vaste laboratoire s'étendait, une bassine immense en occupant le centre. Wilmard s'éloigna de la trappe, étonné par sa découverte, décidé à poursuivre dans un premier temps l'exploration de l'étage. Près de la table d'entrée, une alcôve décorée avec soin abritait deux lits, disposés à côté d'un tonneau d'eau et de commodes en cèdre surmontées de miroirs. Il s'agissait sans doute des couches de Taliana et d'Adalie. À droite des lits, une tenture opaque dissimulait la seconde pièce de l'habitation, d'où provenaient les bruits humides.

Le jeune homme repoussa lentement le rideau empesé. Il s'immobilisa de stupeur en franchissant le seuil. Une bassine de plusieurs mètres de diamètre était creusée dans le roc, enclavée de tuyaux de tailles diverses et de cloisons de bois détrempées. La tête immergée, Nayati était allongé sur le ventre dans une dizaine de centimètres d'eau. Ses longs cheveux

blancs flottaient autour de son corps efflanqué. Un tapis de galets et de coquillages s'étendait sous sa silhouette. À intervalles réguliers, des bulles d'air fusaient de ses lèvres, comme s'il psalmodiait. Dépassé, Wilmard considéra l'une des extrémités du bassin, reliée par des tuyaux à un ruisseau qui courait entre les dômes de granit de l'île Kanyt.

Le vieillard sembla percevoir sa présence à cet instant. Péniblement, il souleva le haut de son corps à l'aide de ses bras. Ses articulations craquèrent. Des éclaboussures giclèrent jusqu'à l'extérieur de la bassine. Tant bien que mal, Nayati réussit à s'asseoir. Sa jambe droite pendait, flasque, à la manière d'un membre rompu.

— Ce n'est pas un bon moment, informa-t-il Wilmard. Pars tout de suite.

Le jeune homme le jugea, coi. C'était donc vrai, ce que l'on racontait au sujet des cures immersives du vieillard. Jamais il n'avait vu une peau ratatinée à ce point.

En grimaçant, Nayati rampa parmi les fragments de moules et de coquillages.

Wilmard écarquilla les yeux. De plus près, il distinguait les centaines de stigmates que le vieillard portait sur son dos comme autant de tatouages-fossiles. Les empreintes en forme de mollusques, de carapaces et de sédiments aquatiques avaient érodé sa peau jusqu'à y modeler les contours de leur corps chitineux.

Nayati parvint enfin à s'asseoir complètement. Il déplia sa jambe droite, que son bassin écrasait. Le membre amolli, dénué de tonus, était si abîmé que les os se décalquaient sous la peau. Les veines couraient sur la surface en pulsations diffuses, les vaisseaux sanguins chapeautés de plaies infectées. En comparaison, le reste du corps semblait juvénile, son épiderme plus souple épargné par les tavelures.

— Ce n'est vraiment pas un bon moment, répéta le vieillard. Pars sans attendre. Je vais...

Un rictus de douleur crispa sa bouche. Il porta brusquement ses mains à sa jambe droite. La peau paraissait plus lâche, comme si elle était prête à se décoller. Un liquide blanchâtre exsuda des pores du membre rabougri. Nayati se contorsionna, cramponné au rebord de la bassine.

— Pars, supplia-t-il. Tu ne dois pas assister à ceci.

Sa phrase agonisa dans un gémississement. Wilmard eut un geste incertain pour lui venir en aide. Mais que pouvait-il faire ? Il tendit les bras en direction de Nayati. Sans doute était-il préférable de le sortir de la bassine. Le vieillard se recroquevilla pour échapper à son emprise. Sur la chair fissurée de sa jambe, l'épiderme continua à se décoller. Confus, le jeune homme crut voir la peau de Nayati s'affiner au point de devenir translucide. Sous les couches de derme, il distingua avec stupeur de la chair saine. Un liquide jaillit des pores : l'eau se colora lentement d'une teinte laiteuse.

Le vieillard se contracta sous les spasmes, les muscles tendus. Wilmard serra son estomac à deux mains. Violemment, Nayati secoua sa jambe inerte, avant d'y enfonce ses ongles. Il lacéra le membre, dont il détacha de longues lanières. Avec énergie, il se fourbit la jambe sur les arêtes des galets et des coquillages. Les sédiments coupèrent la chair. Les dents du vieil homme se plantèrent ensuite dans son épiderme, qu'il arracha. La couche de peau morte se fissura en lignes suintantes, qui s'effritèrent en une membrane ramollie. Du liquide jaillit à nouveau, gicla sur les coquillages.

Étrangement, Nayati ne semblait pas souffrir. Épuisé, il pétrissait entre ses doigts la peau usée qui recouvrait auparavant sa jambe droite, examinant l'état de décrépitude de son ancienne mue. Le mal de cœur de Wilmard s'accentua quand il vit la jambe lisse de Nayati, d'une teinte cuivrée uniforme. Exempte de la moindre tache de vieillesse, elle paraissait d'une étonnante souplesse.

Haletant encore sous l'effort, le vieillard lui dit :

— Tu n'aurais pas dû. Pas dû assister à ceci. Personne ne devrait me voir ainsi. Mais c'est ce qu'elle... Ce qu'elle attend de moi.

— Elle ? Mais de qui parlez-vous ? D'Hypoline ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Vous devez le savoir !

Le vieillard secoua la tête. Ses cheveux mouillés adhérèrent à ses joues creuses et à son torse malingre.

— Je n'ai rien fait à Hypoline. Je ne fais qu'expier un crime que j'ai commis il y a longtemps. Essayer d'obtenir le pardon de la maîtresse. Il est plus que temps que sa colère s'apaise. Tout ce que nous pouvons faire en attendant, ses servantes et moi, c'est la servir avec honneur. Et accepter ses présents qui permettent d'étirer le temps.

Les yeux du vieil homme s'égarèrent. Des frissons s'emparèrent de ses membres chétifs.

Ébranlé, Wilmard jeta un dernier regard vers la bassine rougie, au fond de laquelle Nayati grelottait. Il ne tirerait rien de plus du vieil homme, sinon des paroles incohérentes. Il devrait plutôt interroger ses servantes. Parler avec son père, lorsqu'il se réveillerait, de ce qui venait de se passer. Mais pour l'instant, l'épuisement triomphait; il tenait à peine debout. La gorge contractée, il rebroussa chemin jusque chez lui.

Mémoires de Wilmard Boudreau, 5 juillet 1873

Je crains fort qu'après quelques heures péniblement arrachées au sommeil, je ne puisse retrouver la quiétude des songes. La nuit m'apporte sans cesse l'écho du souvenir d'une promenade de décembre dernier, dont les contours refusent de se dissiper. Nous étions installés depuis un peu plus de deux mois dans l'archipel. C'était un jour glacial où les rayons du soleil obliquaient sur la neige de l'île du Grand Rigolet.

J'ouvrais la marche pour baliser le passage à l'aide de mes raquettes alourdies de neige. Aussi Hypoline progressait sans trop de peine sur l'eau gelée; je me rappelle que son haleine exhalait une buée d'une virginal blancheur, similaire à son teint, d'une brillance qui m'avait toujours ravi. Les flocons s'affalaient sur ses habits d'hiver. Frissonnante, elle m'avait signifié au bout d'un moment que le froid commençait à l'incommoder. De fait, le jour étalait des lueurs de plus en plus ténues, et le givre inscrivait ses rainures sur la peau nue de nos visages. D'ores et déjà, le vent soulevait d'aveuglantes bourrasques.

Nous avions rebroussé chemin, craignant de ne pouvoir faire un pas de plus. Sur les lointaines berges du continent, le grésil cinglait les arbres enduits d'une couche de glace uniforme. Les épinettes aux branches incurvées formaient une forêt de givre miroitante.

Décidés à emprunter cette direction, nous avions avancé au hasard des rugissements du vent. La tourmente emportait avec elle des échos suppliants; des structures indistinctes surgissaient des eaux, geysers pétrifiés qui perçaient la surface de leurs gerbes fantasques. Il nous sembla entendre les craquements décupler sous l'eau figée, comme si la tempête avait éveillé des êtres marins endormis dans les abjectes profondeurs.

Au terme de vaillants efforts, Hypoline et moi étions parvenus à franchir l'ombre d'une lieue. La forêt s'entêtait lugubrement à se dérober; sinon, comment expliquer que nous avions l'impression d'avancer vers le Saint-Laurent ? Abattu, je m'en étais ouvert à ma cousine : rapidement, nous devions trouver un endroit où nous abriter, cette plaine n'augurant que de tragiques présages.

Comme si elle répondait à ma supplique, Hypoline m'avait désigné une section en amont de la plaine. La neige paraissait glisser sur sa surface sans y poser ses amarres, donnant l'illusion que le cours de la tempête s'interrompait à cet endroit. Abasourdi par ce phénomène, j'avais avancé de plus belle. La transparence de l'eau était telle que les reflets du soleil irisaien la glace.

Hypoline avait cessé de marcher avant de s'agenouiller sur la surface, son joli visage frappé de stupeur. Ses yeux avaient frémi, renversés comme lors de ses accès de somnambulisme.

Je m'étais penché à la suite de ma cousine. Un homme reposait dans l'écrin cristallin, allongé sur le flanc gauche. Sa chair, nue comme au jour de sa naissance, était lacérée sur le côté d'une longue entaille verticale. J'avais songé aux blessures de Taliana qui couraient de sa mâchoire jusqu'à sa hanche. Dans le cas présent, la cage thoracique de l'homme se révélait transparente; des poissons paraissaient paralysés dans la plaie ouverte de son flanc. Sans se poser sur icelle, des algues pétrifiées ceignaient la dépouille, d'un curieux aspect, similaires aux fanons d'une baleine ou aux crins d'un cheval.

Ébranlé, j'avais emmené Hypoline loin de sa macabre découverte. Le regard impénétrable, ma cousine tressaillait, semblable à sa mère lorsqu'elle prononçait des incantations profanes.

Elle gronda alors d'une voix démesurément grave, comme si elle avait la langue piquetée par les cristaux de glace :

— *Le dégel l'aura emporté. Il était l'une des fresques vengeresses. L'une des fresques pétrifiée depuis des siècles à Nerrivik, le palais de la maîtresse des animaux marins.*

Je l'avais secouée, intimement persuadé qu'elle éprouvait un état semblable au somnambulisme. Les grondements d'Hypoline s'étaient interrompus; sa tête s'était arquée vers l'arrière tandis qu'elle retrouvait sa douceur ordinaire.

— *Qu'est-ce qui s'est passé ? m'avait-elle demandé.*

J'étais resté coi tandis que nos membres glacés ne cessaient de trembler. L'onctuosité de l'odeur saline de ma cousine, si puissante que le froid parvenait à peine à l'entamer, me faisait presque oublier la tempête qui pesait sur nos silhouettes enlacées. Je m'étais patiemment efforcé de repérer le littoral sous les bourrasques, mais mes sens me bernaient; une pléiade de cités hivernales, aussi éphémères que fantasques, s'esquissaient sur la glace. L'un comme l'autre, nous ne reconnaissions pas les environs, familiers que par temps clair. J'avais toutefois insisté, jusqu'à ce que nos pas remontent vers l'île Kantic.

Je suis à présent d'avis que cet homme est lié, sous un aspect ou un autre, aux événements qui se tramant dans l'archipel. En mon for intérieur, j'incline à croire, en contradiction avec les allégations de mon père, que le cadavre prisonnier des glaces n'était pas celui d'un simple noyé demeuré longtemps captif de la vase.

Aussi, je sens ardemment qu'Hypoline est vivante. Point de doutes, ses effluves salins continuent de me parvenir, bien qu'un peu amoindris. J'en fais le serment : tôt ou tard, je la ramènerai sur la terre ferme.

CHAPITRE VII

Les premiers rayons de l'aube effleurèrent le visage de Wilmard. Il repoussa avec lenteur les couvertures effrangées. Sa poitrine se contracta à la vue du lit vide d'Hypoline, sur lequel une catalogne orange était tirée. Il se frotta les tempes en songeant aux bribes de rêves que l'éveil n'avait pas encore emportées : sa cousine, une tasse fumante tendue devant elle, insistait pour qu'il boive de la graisse de loup-marin. Les lèvres huileuses, le menton et les joues ombragés par des tatouages rituels, elle murmurait qu'il *devait à tout prix se protéger de ceux qui résidaient dans les profondeurs.*

Il revêtit ses habits chiffonnés avant de se traîner lourdement jusqu'à la table de cuisine, où il grignota un morceau de pain. Il entendit son père se retourner dans son sommeil en grommelant des paroles indistinctes. Wilmard n'osa pas réveiller le pauvre homme, épuisé par leurs recherches dans l'archipel. Il étira plutôt le bras vers un récipient de métal rempli de gras rougeâtre, rangé sur une tablette à côté de plusieurs chandelles de suif. Wilmard haussa les épaules avant de boire à même le contenant. Il réprima une grimace. Kermel lui avait déjà raconté que les Inuit consommaient de la graisse de phoque comme s'il s'agissait d'alcool : il se demandait comment ils pouvaient tolérer d'en avaler plus de quelques gorgées.

Le jeune homme s'essuya les lèvres du revers de la main, encore un peu nauséux. Ses pas le portèrent vers l'extérieur de sa demeure. L'île Kany semblait cristallisée dans le silence. Les maisons voisines paraissaient inhabitées, perchées sur les crêtes de granit. Wilmard inspira profondément avant de s'engager, les épaules voûtées, sur le chemin ceint de touffes de lichen blême. Son cœur se serra quand il aperçut le potager en friche de sa cousine, à côté duquel s'effritaient les ossements de l'homme-oiseau. Plus bas sur la grève, une onde de fumée se

soulevait. Surpris, il fit quelques pas dans cette direction. Quelqu'un avait-il allumé un feu d'algues séchées aux abords du rivage ? Sans doute étaient-ce les servantes de Nayati. Il devait à tout prix les interroger sur ce qui se passait ici.

Wilmard fonça vers la berge. Il rejoignit rapidement la grotte où la baleine à bosse s'était échouée la nuit précédente. Les marées ascendantes avaient probablement déplacé la carcasse du cétacé, qui ne se trouvait plus sur la grève.

Le jeune homme gagna la caverne. L'eau escalada ses pantalons jusqu'aux genoux. L'écho de plusieurs voix jaillissait de la grotte, à la manière dont les embruns éclatent contre les rochers. Celle de Taliana, impérieuse, récitait une incantation ponctuée de crachotements.

Wilmard atteignit l'entrée de la grotte, ses bottes de caoutchouc enclavées par la houle. Un remugle avarié l'accueillit, amalgamé à une épaisse odeur de fumée. La main devant la bouche, il s'insinua dans le passage couronné d'une arche ciselée par l'érosion.

La dépouille de la baleine gisait sur un nid de pierres, le ventre béant, une partie de ses entrailles déversée à ses côtés. Malgré sa répulsion, le jeune homme s'obligea à avancer, déterminé à retrouver Hypoline et à savoir une fois pour toutes ce qui se déroulait dans l'archipel.

Wilmard vit Taliana et Adalie venir vers lui, drapées de tuniques de lin vaporeuses d'un bleu presque translucide surmontées d'une capuche. Le vêtement, fendu sur les flancs, exhibait les plaies verticales qui serpentaient de leur mâchoire jusqu'à la naissance de leurs hanches. Les entailles paraissaient palpiter dans la pénombre, comme si le sang sourdait des balafres.

Le jeune homme recula. Mais Taliana le rejoignit en ondulant du bassin, un chandelier dans les mains. Elle le considéra avec un intérêt qui l'étonna. Avait-elle changé d'avis à son égard ? L'eau avala la servante jusqu'à la taille. Derrière elle, Adalie et Ildace se tenaient, solennels,

sur une plateforme de roc émergée, à quelques pas de distance. Ils psalmodiaient sans desserrer les lèvres. À l'instar des servantes du vieillard, Ildace était vêtu d'une simple tunique à capuche, qui lui dénudait les flancs et le côté des cuisses. Wilmard aperçut Nayati, assis à l'écart dans une alcôve assombrie. Il regardait tristement l'eau ruisseler sur les parois évasées de la grotte.

Taliana continua de fixer Wilmard. Son sourire s'élargit.

— Finalement, peut-être que la maîtresse voudra de toi, siffla-t-elle.

— Qui ? Celle qui est responsable de la disparition d'Hypoline ?, insinua-t-il en tentant de reprendre contenance.

La jeune femme le toisa de plus belle. Ses mains furetèrent sur sa longue tresse cuivrée, où elle avait accroché des baies de chicoutés séchées.

— Hypoline n'est pas disparue. Tu ne l'entends pas ? Elle est près d'ici, dans la couveuse de Nerrivik.

Adalie et Ildace interrompirent leur litanie. Un remous satura l'espace et enfla sous la surface. L'eau grésilla, comme si elle allait commencer à bouillir. Wilmard baissa vivement la tête. Une rumeur traversa le liquide. Le cœur du jeune homme manqua un battement. Il venait de reconnaître la voix de sa cousine ! Plein d'espoir, il s'élança vers Adalie. Avec son expression plus avenante, elle semblait plus disposée que Taliana à répondre à ses questions. Mais la servante freina néanmoins son mouvement du revers de la paume.

— Peut-être que tu reverras Hypoline. Mais il faudra qu'elle ait fini de couver la fille de la maîtresse.

— Pourquoi elle ?

— Car sa peau est particulière et secrète des particules météoritiques.

L'incompréhension envahit Wilmard. Des particules météoritiques ? Il est vrai que la peau d'Hypoline avait toujours eu un éclat singulier.

Il serra les poings. Ainsi, ils voulaient faire jouer à sa cousine le rôle d'une mère de remplacement ? Et pour commencer, où se trouvait ce préteud palais dans lequel ils l'avaient emprisonnée ?

Un froissement dans l'alcôve le fit sursauter. Nayati s'extirpa de son repaire, sa jambe neuve contrastant avec l'ensemble de ses membres ravinés. Il murmura à l'intention de Wilmard :

— La maîtresse décide de notre sort selon son bon vouloir. Si ce n'était que de moi, Hypoline ne serait pas là-bas.

Taliana le fustigea du regard.

— La servir est un privilège. Surtout pour toi qui l'as trahie. Ses faveurs en sont la preuve. D'une même voix au timbre éteint, Adalie et Ildace psalmodièrent :

— Oui. Les baleines incarnent la vie.

Wilmard eut envie de saisir Taliana par les épaules, de la secouer jusqu'à ce qu'elle lui dise où Hypoline était séquestrée. Les muscles tendus, il avança vers la jeune femme, qui déposait le chandelier sur un rocher émergé. Son visage sembla se crevasser d'une arantèle complexe de rides, comme si elle était âgée de plus d'un siècle.

— Elles incarnent la vie, répéta avec gravité la plus vieille des servantes.

Des veines saillirent, proéminentes, sur sa chair parcheminée, usée par les décennies. Puis Taliana s'éclaboussa le visage. Le mirage se dissipa. De nouveau, elle avait une vingtaine d'années, la peau souple et cuivrée, presque de la même teinte que sa chevelure.

Wilmard essaya à nouveau d'agripper Taliana, mais des tourbillons chiffonnèrent la surface. Des filaments sombres et râches surgirent de l'eau. Ils se refermèrent sur le jeune homme à la façon d'un filet. Il se débattit en criant. Le tramage étroit écorcha ses doigts.

Les mailles s'enchevêtrèrent autour de lui, entravèrent ses articulations. Pratiquement incapable de bouger, Wilmard réussit tout de même à asséner un coup de pied dans le piège. Mais sa prison demeurait étanche, s'élevant peu à peu dans les hauteurs de la caverne.

Suspendu près de l'arche, il vit avec effroi une nappe sombre, semblable à une nuée d'anguilles, ondoyer dans le liquide en dessous de lui. Un amoncèlement d'algues et de matières aquatiques perça la surface et louvoya jusqu'à l'intérieur de la caverne. Une odeur de varech se superposa à celle du cadavre de la baleine. Le jeune homme toussa. Les mailles du filet se contractèrent contre son dos.

D'un pas hésitant, Nayati s'approcha d'Ildace et de ses servantes. Les mains enfouies dans des algues épaisse, Nayati marmonnait, les yeux implorants.

Un soubresaut secoua à ce moment l'ensemble du bassin. Wilmard s'agrippa désespérément aux mailles rugueuses du filet. Au même moment, la nappe filandreuse se referma sur Ildace. Avec des gestes mouillés, elle commença à l'oindre d'algues et de substances disparates. Le cadet des Marcoux laissa le varech s'enchevêtrer sur ses membres en un tissage serré. Les plantes humides, en éclatant, déversaient une glaire jaunâtre sur son épiderme. Ildace gémit lorsque l'amas enroba son sexe. Wilmard détourna un instant le regard. Quelques mètres plus à droite, Taliana et Adalie se dirigeaient vers le cadavre de la baleine. Les jeunes femmes s'allongèrent dans le dôme étanche baigné de liquide saumâtre. Wilmard serra les dents. Enduites de graisse, de morceaux d'organes et de gravier, Taliana et Adalie se caressaient. Le vieillard les regardait, une expression grave sur les traits.

Taliana entreprit de se masturber dans la carcasse, ses phalanges barbouillées de sanie. Wilmard réprima un haut-le-cœur, dépassé par les événements. L'immense cage thoracique formait une voûte au-dessus de la forme allongée de la jeune femme. À ses côtés, Adalie l'imitait, la gorge renversée sous les fanons du cétacé. Des gémissements de plaisir fusaiient de ses lèvres charnues. Son majeur et son index titillaient son sexe entrouvert tandis que, de l'autre main, elle caressait la poitrine de Taliana. Les doigts de la plus jeune des servantes s'enfoncèrent dans le sexe de Taliana, qui sembla frétiller à son contact. Cette dernière rampa en direction d'Adalie, puis enfouit son visage entre ses cuisses. Sa langue fureta sur les contours de son sexe. Les yeux écarquillés, Wilmard la vit approcher ses lèvres plus avant du bassin de sa compagne. Elle répétait d'une voix ferme :

— Les baleines incarnent la vie, elles incarnent la vie...

Adalie ânonna à sa suite. Nayati se joignit à elles. Wilmard vit l'amas de varech enlacer le corps d'Ildace, qu'il aspira lentement. La nappe végétale se déroula en un enchevêtrement épars, mêlé de filaments qui évoquaient de longs cheveux noirs. Wilmard appuya ses mains sur son front luisant de sueur. Debout, face à la triade, Nayati demanda à Ildace :

— Es-tu certain que tu veux porter sa marque ? Notre marque ? Le sceau qui honorera sa colère ?

Avec ferveur, le jeune homme opina. Devant le regard horrifié de Wilmard, la nappe filandreuse s'effila et prit la forme d'une longue griffe. Son corps se crispa. Les algues continuèrent de ficeler Ildace. Formant un arc oblique, le dard se dirigea vers le flanc droit du cadet des Marcoux. Les plantes qui s'y trouvaient s'écartèrent dans un froissement suintant.

Wilmard regarda douloureusement l'aiguillon s'approcher de sa cible. Résolu, Ildace laissa la griffe s'appuyer sur l'arc de sa mâchoire, qu'elle cisalla d'une entaille fine et régulière.

Wilmard ferma les yeux avant de les rouvrir à demi. La pointe coulissa sur le côté du cou de l'initié, puis contourna l'os de son épaule. Les traits tiraillés par la souffrance, le jeune homme résista au supplice. D'un mouvement sec, le dard entama la peau de son torse. Puis il descendit jusqu'à son nombril en une ligne droite. La plaie bâilla. Des jets de sang en fusèrent. Les algues s'y agglutinèrent comme un cataplasme. Avidement, elles téterent les flots amarante.

Une nouvelle fois, la griffe se souleva. La chair se fendit à une seconde reprise en une plaie symétrique à la première. Avec détresse, Wilmard essaya de déchirer le filet qui le retenait prisonnier. Et si on lui réservait le sort d'Ildace ?

Étonnamment serein, le cadet des Marcoux rejoignit les servantes allongées dans le ventre de la baleine. Adalie poussa un cri de joie à l'intention de son prétendant.

— Je suis si contente que tu nous rejoignes, susurra-t-elle. Autrement, je n'aurais pu être vraiment à toi.

Ildace renversa la plus jeune des servantes sur le dos, avant de la pénétrer jusqu'à la garde. Adalie griffa ses fesses avec un soupir satisfait. Taliana s'approcha des amoureux enlacés. Elle vint s'asseoir sur le visage de sa consœur, qui la lécha avec application. Les mains d'Ildace se refermèrent sur ses seins. Interdit, Wilmard crut voir un frémissement, qui lui rappela furtivement un têtard, remuer entre les parois du sexe de Taliana.

Il persista à s'acharner sur les mailles. La marée montante noyait la caverne sous ses trombes ascendantes. Peu à peu, la nappe de varech se retira de la berge et regagna l'eau avec un mouvement flasque. Wilmard secoua vigoureusement le filet. Nayati tourna vers lui un regard vacillant. Au fond de la grotte, les trois amants continuaient de s'ébattre dans la baleine éventrée.

Le filet descendit, maintenant à portée de Nayati. Le vieillard palpa les mailles. Elles se dénouèrent entre ses doigts comme s'il peignait une fourrure. Le prisonnier le considéra, une expression confuse sur le visage.

— La maîtresse des animaux marins n'a pas voulu de toi, murmura le vieil homme. C'est sans doute préférable. Nous sommes nombreux à servir sa colère, déjà.

Un remous plus puissant que les autres ébranla la surface. Wilmard crut entendre la voix d'Hypoline qui l'implorait. L'écho semblait provenir d'une anfractuosité située à sa droite. L'émotion le submergea. Sa cousine l'appelait, le suppliait de venir la secourir. Quelque part, elle vivait, et il se devait de l'aider. Il se releva précipitamment tandis que Nayati lui disait :

— Il est peut-être trop tard pour sortir d'ici. La marée haute s'apprête à tout recouvrir. Ils lui appartiennent tous les trois, désormais. Et moi, je n'ai pas le droit de mourir... Mais si tu te dépêches, tu as sans doute une chance de pouvoir atteindre l'entrée.

Nayati scruta le passage, aux trois quarts submergé. Un bon nageur réussirait sans problème à sortir. Mais le jeune homme se dirigea au fond de la grotte. Nul doute, l'appel d'Hypoline provenait de l'un des souterrains. Il fallait qu'il plonge... Avant que l'eau ne se referme sur lui, Wilmard entendit la triade répéter de cette même voix sans âge :

— Les baleines incarnent la vie, elles incarnent la vie...

L'eau l'étreignit de sa lourde chape. Il frémit tandis que le liquide s'infiltrait dans ses habits. Soutenu par l'espoir, il progressa dans une galerie de plus en plus étroite. Autour de lui, les parois luisaient comme si elles avaient été badigeonnées d'une épaisse couche de graisse. Peut-être avait-on ainsi isolé les corridors, ce qui expliquerait pourquoi les eaux du fleuve lui paraissaient étonnamment tièdes.

Aux aguets, Wilmard chemina entre les rochers engloutis, ses jambes frôlées par les algues. Il se concentra sur l'image d'Hypoline pour se donner du courage. Les plantes marines se déliaient dans la marée comme un ballet d'anguilles. Il tendit les bras devant lui pour se maintenir en équilibre, guidé par les échos étouffés de la voix de sa cousine. Son appel, stridulation feutrée, traversait les eaux. La respiration de Wilmard s'accéléra.

Le jeune homme s'appuya sur les rares renflements secs des parois. Des algues s'entortillèrent autour de ses jambes et de ses hanches comme si elles cherchaient à le noyer dans la vase. Il secoua ses membres, se hâta de rejoindre l'extrémité du tunnel qui s'achevait sur un dôme de granit surélevé. Le corps alourdi par ses habits détremplés, Wilmard se hissa sur la pierre avec soulagement. Du revers de la manche, il épongea ses yeux, piquetés par le sel marin.

Un grondement, semblable à un orage souterrain, monta des profondeurs. Wilmard s'immobilisa. Les battements de son cœur tambourinèrent dans sa poitrine. Il finit par identifier le tonnerre de terre : bruit produit par les infiltrations d'eau dans les failles des cavernes. Il tendit l'oreille, chercha à repérer la provenance de l'appel d'Hypoline. Un murmure se faufila à travers l'orage confiné, telles des suppliques étouffées par un bâillon.

Wilmard inspira pour se donner du courage. Puis il plongea. Il atteignit à la nage un embranchement aux parois tapissées de pierres des champs, surmonté d'une arche où il était inscrit : *Qimiujarmiut : la terre des morts au fond de la mer*. Surpris, il regarda furtivement autour de lui. Personne ne se trouvait dans les environs. Pourtant, quelqu'un avait pris la peine d'aménager le sous-sol de cet archipel.

Le jeune homme emplit ses poumons près de la voûte supérieure avant de replonger. Quand il émergea, il aperçut, soulagé, une ouverture lumineuse à demi calfeutrée par les plantes

aquatiques. L'eau n'avait pas inondé entièrement la salle, dont les voûtes sculptées de miniatures s'élançaient à la surface.

Les mains tremblantes, Wilmard repoussa les algues. Il se glissa, un centimètre à la fois, dans le passage. Les contours de la salle chavirèrent devant son regard. Il s'étouffa, le corps plié en deux. Dans l'eau, à perte de vue, des baleines mortes étaient suspendues par leur nageoire caudale. Maintenues par des fils de fer, elles achevaient de se décomposer dans cet immense cimetière marin capitonné de nids de pierres. Des crabes couraient entre les pierres et les carcasses comestibles.

Des vagues de nausée secouèrent Wilmard. Il nagea jusqu'à la voûte. Il inspira une goulée d'air putride avant de se mettre à vomir. Les jets de bile écorchèrent sa gorge. La voix d'Hypoline devint plus forte. En se faisant violence, il réussit à approcher la baleine la plus près. Suspendu à l'envers par des fils de fer, le cétacé reposait à la verticale, une épitaphe en métal clouée dans sa chair gigantesque.

Wilmard examina le nid de pierres sous le mammifère marin. Des morceaux de chair faisandée flottèrent autour de lui, puis se déposèrent dans le sable embrouillé. Le froissement des anémones révéla la présence d'étoiles de mer et d'esquilles de tailles diverses. Sous le choc, le jeune homme contourna une zone plus ancienne du cimetière marin. De nombreux ossements, échoués sur le sol telles des épaves en eaux froides, avaient formé des arches colossales. Au fond des cages thoraciques béantes, des squelettes humains, entièrement nettoyés, reposaient parmi les pierres de sépulcre et les fragments d'épitaphes. Wilmard louvoya tant bien que mal entre les dépouilles qui oscillaient au gré des remous.

À droite de la nécropole, il repéra quelques baleines bleues qui se trouvaient dans une section visiblement plus récente. La dernière fois qu'il avait vu sa cousine, elle était sur le dos de cette espèce de Léviathan qui l'avait entraînée avec lui dans les abysses.

Wilmard dépassa une dépouille de marsouin à moitié dévorée, où les poissons allaient et venaient. Des nuées rosées se mélangeaient au sable en suspension. Il se redressa devant l'un des Léviathan, près duquel l'appel d'Hypoline était plus net. Cousu de longs fils noirs qui ressemblaient à des cheveux emmêlés, le ventre de la baleine, de taille démesurée, oscillait au gré des courants. En luttant contre sa répulsion, le jeune homme glissa ses doigts entre la chair rapiécée. Il tira d'un geste sec sur une partie des coutures. L'ouverture bâilla, dévoilant une pierre de sépulcre rougie. Peu à peu, une brèche se dessina dans le flanc droit de l'animal. Une cavalcade de pierres en jaillit. Quelques crabes s'enfuirent dans le sable.

Des bulles d'air éclatèrent autour du crâne de Wilmard. Il devrait bientôt remonter respirer... En relevant la tête, il remarqua que certains des crochets qui servaient à pendre les baleines par la nageoire arrière étaient vides. Comme si les baleines-cercueils n'étaient pas encore mortes, que leur emplacement funéraire les attendait. Était-il possible qu'humains et cétacés puissent ainsi cohabiter ? N'avait-il pas étudié au séminaire le récit biblique de Jonas, qui aurait séjourné plusieurs jours dans le ventre d'une baleine ? Les autres clercs et lui avaient considéré cette histoire avec légèreté, mais le jeune homme n'en était plus certain à présent : peut-être prenait-elle racine dans des faits anciens.

Wilmard perça la surface dans un geste désespéré. Le dos pressé contre l'arche, il reprit son souffle pendant de longues minutes. Peu à peu, il s'aperçut que la marée commençait à se retirer. Depuis combien de temps écumait-il en vain cet ossuaire sous-marin ?

Ses dents claquèrent. Derrière le cimetière, un autre tunnel se profilait. N'ayant plus rien à perdre, Wilmard nagea dans cette direction.

CHAPITRE VIII

L'un des embranchements du tunnel bifurquait vers les hauteurs. Wilmard plissa les paupières, agressé par la lumière. Épuisé par son errance dans les galeries, le jeune homme nagea avec ses ultimes forces dans le boyau détrempé. Seul l'appel de sa cousine l'avait empêché de succomber à la panique tandis qu'il s'enfonçait au hasard dans les couloirs suintants. Après un moment, il avait eu l'impression que la voix d'Hypoline n'était plus qu'un écho réverbéré par les souterrains. Mais il s'y était accroché avec détresse.

Les mains boueuses, Wilmard se hissa dans le passage vertical. Il inspira longuement avant de s'écrouler de l'autre côté. Quelques cailloux dégringolèrent derrière lui comme les perles d'un collier cassé. Il reconnut l'île du chat et sa faille centrale qui scindait le roc de part en part. La mousse croissait sur l'immense fissure. Peut-être à cause des supposés sabbats nocturnes de félin que redoutaient tant les Marcoux, personne ne s'était jamais établi de manière permanente sur l'île. Les Marcoux, qui y avaient élu domicile quelques semaines avant de migrer vers l'île Kenty, affirmaient que des bêtes sauvages y rôdaient les soirs de lunes déclinantes.

Wilmard frémît en prenant appui sur un dôme de granit rougi. Ses nerfs se tendirent quand il vit Nayati assis en tailleur sur une large pierre plate, toujours vêtu de sa peau d'ours. Le vieillard fixait l'horizon et ses eaux nappées d'un brouillard de plus en plus opaque. Le jeune homme le rejoignit aussi vite que ses muscles raides le lui permettaient. Sur la grève, il distingua Taliana, Adalie et Ildace. Ils étaient étendus sur le sable comme s'ils attendaient de se faire recouvrir par la marée vive. Au point où il en était, plus grand-chose ne le surprenait de la part de ses voisins.

— Que font-ils ? demanda Wilmard en agrippant les épaules du vieil homme, le forçant à se redresser. Vous allez me dire une fois pour toutes ce qui se passe ici.

Nayati se crispa. Il baragouina :

— C'est Tivajuuut, la cérémonie de l'immersion. Mon enfant va bientôt venir les chercher.

Ses yeux se voilèrent. Wilmard serra ses dents, qui s'entrechoquèrent.

— Votre enfant ?

— Oui, la maîtresse des animaux marins. Je l'appelais ma fille, du temps où elle était humaine. À cause de ses longs cheveux noirs, que tout le monde trouvait magnifiques. Mais elle était à la fois mâle et femelle. C'était il y a si longtemps... Trop longtemps. Tant de siècles que je ne les compte plus.

Troublé, Wilmard dévisagea le vieil homme. Nayati avait toujours paru âgé, mais à ce point ? Il l'avait tout de même surpris en train de muer dans une bassine emplie d'eau salée. Et si le processus se répétait depuis si longtemps que certains des membres du vieillard se régénéraient inlassablement ? Peut-être ses connaissances scientifiques lui permettaient-elles de tromper les années.

Le jeune homme croisa les bras, incommodé par la froideur de la brise. Nayati reprit :

— Il y a tant de siècles qu'elle me punit de l'avoir trahie. Si seulement nous étions restés à Makkovik, si je ne l'avais pas offerte en mariage à cet homme-oiseau...

Wilmard sourcilla à la mention des hommes-oiseaux, se rappelant le squelette qu'avait déterré sa cousine dans le potager.

— Un homme-oiseau ? demanda Wilmard, les mâchoires serrées. Quel est le lien avec Hypoline ?

Nayati se tourna vers lui, les traits froissés. Sa voix chevrotait.

— J'avais offert ma fille en mariage à un homme-oiseau des Monts Groulx. C'est une peuplade ancienne, qui a toujours vécu en retrait du monde extérieur. Le voisinage de l'endroit où serait tombée une immense météorite, voilà plusieurs milliers d'années, aurait donné aux autochtones de Manicouagan certaines habiletés, dont des connaissances liées aux astres. Les hommes-oiseaux possédaient un savoir accru, alors que leurs voisins du sud vivaient presque à l'âge de pierre. Ils fabriquaient des colliers qui décuplaient leur force avec des débris de météorites du cratère. C'était à l'époque où le cratère était encore actif... Les hommes-oiseaux ne doivent plus être nombreux, maintenant. Il y a des générations qu'ils ont commencé à dégénérer. Jadis, ils avaient établi une ville suspendue dans les montagnes. Je ne savais pas que le chasseur qui était venu à Makkovik pour choisir une épouse appartenait à leur peuple. Si j'avais su, j'aurais refusé son or. Je ne lui aurais jamais offert mon enfant. Mais il avait caché son regard d'aigle sous des lunettes d'os. Il avait soigné sa démarche pour qu'elle soit moins claudicante. J'aurais dû me méfier. Jamais je n'aurais pensé que, comme leurs femmes étaient pour la plupart stériles, cet homme avait traversé les Monts Groulx jusqu'au Labrador, pour atteindre le littoral où s'était établie ma communauté.

Nayati soupira. Wilmard secoua ses habits détrempés en tremblant, le front plissé. Quel lien pouvait avoir cette histoire avec sa cousine ?

Un mouvement attira leur attention vers la grève, où Ildace et les servantes de Nayati se blottissaient les uns contre les autres, toujours allongés dans la marée descendante. Leur chair parut étrangement lustrée à Wilmard, pelée par endroits à la manière de squames. Il plissa les yeux, incertain de ce qu'il voyait.

— C'est ainsi que les choses doivent se produire, expliqua Nayati. Leur corps se prépare pour Tivajuut. Mon enfant a déjà prolongé la vie terrestre et la beauté de mes servantes de

façon significative. Et Ildace est conscient de l'honneur qui lui est fait. Maintenant, ils iront la servir au palais. Et d'autres servantes arriveront par le *Northern*, si telle est la volonté de mon enfant.

— Mais... Mais pourquoi ? balbutia le jeune homme, décontenancé. Je ne vois toujours pas le lien avec ma cousine.

— Parce que je l'ai *trahie*, murmura Nayati d'une voix fêlée. Après que ma fille se soit mariée avec l'homme-oiseau, son époux l'a emmenée dans les Monts Groulx. Elle était malheureuse, prisonnière des volontés des hommes-oiseaux. Du lointain secteur de Makkovik, elle me suppliait en rêve de venir la délivrer. J'ai hésité un moment avant de comprendre que les esprits m'envoyaient un message. J'ai attelé mes chiens au traîneau. Le cométique a filé à l'intérieur des terres. Et... Et je suis arrivé aux Monts Groulx en plein jour, pendant que les hommes-oiseaux se reposaient de leur chasse nocturne. J'ai délivré mon enfant de son nid et nous avons pris la fuite. Par chance, nous avons pu atteindre la côte du Labrador, là où se trouve aujourd'hui le village de Postville. Nous avions pris place dans un canot d'écorce. Mais il était trop tard. Les esprits avaient décidé de notre sort. Et les hommes-oiseaux voulaient reprendre ma fille. Un déploiement nous cernait. Le mari de ma fille m'a dit qu'il m'épargnerait si je lui rendais son épouse. La peur et la volonté de survivre à n'importe quel prix a voilé mon esprit. Et ensuite...

Des hoquets secouèrent la gorge du vieil homme. Wilmard le jaugea en claquant des dents. Sans doute avait-il un début de fièvre.

— Ensuite, gémit Nayati, je me suis vu faire quelque chose de terrible. Comme si ce n'était pas moi qui agissais. J'ai agrippé les longs cheveux de mon enfant. Puis je l'ai... Je l'ai jetée par-dessus bord.

Les épaules du vieil homme tressautèrent tandis qu'il sanglotait.

— Et ensuite ? demanda Wilmard, en se frictionnant le front d'une main molle, un genou appuyé sur la pierre plate pour s'empêcher de chanceler.

— Elle criait, criait, s'agrippait de toutes ses forces au bord du canot. Me suppliait de l'aider à remonter. Elle avait réussi à se hisser jusqu'aux épaules dans l'embarcation. Et ses yeux, ses yeux étaient aussi noirs que sa chevelure. Mes gestes ont continué à m'échapper. J'ai... j'ai pris la hache sous le banc. J'ai enfoncé le tranchant au-dessus de l'os de son épaule gauche. Et je lui ai... Je lui ai coupé le bras. Il a coulé dans les eaux rouges. Ma fille continuait de me supplier, de s'agripper au canot avec son bras restant. En crachant du sang, elle m'a dit que je l'avais trahie. Que je *les* avais trahis. J'ai abaissé la hache sur son autre bras, sans comprendre ce qu'elle voulait dire. Et, et... Elle a sombré pour de bon. C'est la dernière fois que je l'ai vue sous sa forme humaine.

Le jeune homme s'écroula sur la pierre plate, incapable de rester debout une seconde de plus, tant les élancements de la migraine l'assiégeaient.

Le vieil homme frotta nerveusement ses mains parcheminées.

— Ensuite, elle s'est *mélangée* aux eaux et elle a pris un ascendant sur certaines créatures marines. Les baleines, surtout. Je suis revenu à cet instant dans mon corps. Je me suis senti souillé par ce que j'avais fait, indigne de vivre. J'ai essayé de me pendre, de me noyer. Mais elle m'en a empêché. Elle était déterminée à se venger, à ce que je me repente éternellement de l'avoir trahie. Comme je ne pouvais pas mourir, j'ai tenté de lui échapper dans ma barque, porté par le courant. J'ai descendu la côte du Labrador avant d'oblier vers l'ouest. Son mari volait à ma suite. Elle aussi me poursuivait. Elle gonflait les eaux sous mon embarcation avec sa chevelure emmêlée. Je me suis finalement échoué sur l'île Kanyt. Là, j'ai tué l'homme-

oiseau qui était à la source de nos malheurs. Si je ne pouvais pas mourir, je serais au moins libéré de son emprise. J'ai pris cette même hache qui avait mutilé mon enfant. Je l'ai enfoncée dans sa gorge... Puis j'ai enterré le cadavre sur l'une des collines. Taliana m'a dit que sa tombe avait été récemment exhumée. Ma pauvre fille. Après avoir immolé l'homme-oiseau, j'ai pleuré sur sa tombe tapissée de pierres brillantes, encore plus déterminé à mourir pour expier mes fautes. Mais mon enfant me l'a toujours refusé. Elle me demande parfois de lui offrir de la compagnie. Et des sacrifices. Pour sa propre fille, aussi. Car c'est d'elle que doit s'occuper Hypoline.

Wilmard tiqua à la mention de sa cousine. Avec un sursaut d'énergie, il s'enquit, le regard assombri :

— Qu'avez-vous fait d'elle, toi et tes servantes ?

— Je te l'ai dit, Hypoline est avec sa fille. Ma petite-fille. Celle que mon enfant a conçue avec l'homme-oiseau. En mutilant sa mère, j'ai aussi blessé l'enfant. Elle portait son œuf fécondé dans son sac en bandes de peaux de phoques... Ma petite-fille attend dans son œuf depuis des siècles, protégée par les profondeurs de l'archipel. Pour qu'elle soit prête à naître, il manquait l'apport d'Hypoline, qui devait la *couver* au palais, avec sa peau qui sécrète de la poussière météoritique.

Wilmard agrippa mollement un pan du vêtement de Nayati. Ses pensées lui paraissaient alourdies par une chape de plomb.

— Où ce palais se trouve-t-il ? bafouilla-t-il.

— Je ne peux pas te dire où est Nerrivik. Nous avons besoin d'Hypoline pour l'instant. Tu la reverras peut-être. Il serait temps que la colère de ma fille s'apaise. Ce sera à elle de décider du moment.

Les yeux de Wilmard se rivèrent sur la grève. Des spasmes de plus en plus violents secouaient Ildace et les servantes de Nayati. De l'écume s'écoulait de leur bouche tordue par des hurlements muets. Leur corps paraissait jaspé de gouttelettes de pluie.

Wilmard entendit les gémissements de Taliana. Elle se pétrissait les seins en crachant dans le sable un liquide cobalt mêlé de salive. Des convulsions agitaient ses bras et ses jambes. Les sanies s'agglutinaient sur son épiderme et sur sa longue tresse. Ses membres semblaient presque translucides, comme si l'ensemble de son réseau veineux était apparent.

Le jeune homme avança, ankylosé, jusqu'au rivage, déterminé à interroger une nouvelle fois les servantes. Il ne réussit qu'à faire quelques pas avant de buter sur une pierre glissante. Il s'effondra à quelques mètres de Taliana. Les vaisseaux sanguins de la triade, d'un bleu azuré, saillaient sous leur peau telles des racines déliées. Les centaines de capillaires bourgeonnaient, se contractaient comme des digues prêtes à se rompre. Wilmard eut l'impression de voir, à travers un voile d'irréalité, des continents se dessiner sous les chairs boursouflées, leurs océans gonflés par l'imminence d'un raz-de-marée. Une pellicule de sueur recouvrit leur corps tressautant, perlant au rythme des pulsations effrénées de leur cœur.

Ildace poussa un cri de douleur. Le cadet des Marcoux s'élança vers un rocher. Les arêtes lui entamèrent le torse. Adalie tenta de s'agripper à lui, les bras tendus, assise sur un lit de coquillages pulvérisés. Un rictus déforma ses traits. Frénétiquement, elle frotta ses jambes sur les sédiments. Sa peau se lacéra au gré des assauts répétés. Des flots bleuis fusèrent des plaies fraîches. Près d'elle, Taliana s'écorchait les poignets sur un dôme de granit.

Wilmard essaya de se relever. La plus âgée des servantes poussa un long cri. De l'écume s'écoula de nouveau de ses lèvres. Sur sa chair luisante, des écailles se détachaient. Patiemment, Taliana continua de frotter son épiderme sur les pierres. Des trombes bleutées

jaillirent des entailles sur ses flancs. Sa peau chatoyait, presque luminescente. Elle renversa la tête. Un jet d'eau claire fusa de ses lèvres. Adalie et Ildace l'imitèrent.

Wilmard se prit le visage à deux mains. Contre toute logique, le liquide qui s'égouttait de leurs plaies s'évaporait. Par endroits, des cloques bouillonnaient sur la chair d'Ildace et des servantes de Nayati, avant d'éclater en plocs irréguliers.

Le jeune homme se tourna vers le vieillard. Toujours assis sur le rocher, Nayati fixait l'horizon comme s'il voulait figer le cours des événements. Des cris d'animaux marins montaient de l'archipel. Il crut reconnaître dans le concerto discordant les accents d'Hypoline. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il marcha lentement sur la grève, gagné par un espoir fugace. À la surface, des formes serpentines et filandreuses se mouvaient.

Tout près, Taliana se contorsionnait. Sa peau pelait par larges plaques. Une grimace de douleur crispa ses traits, plus ridés que jamais. Taliana continua de ramper vers le fleuve en frottant ses bras et ses jambes contre les pierres coupantes. Ses articulations semblaient disloquées.

Des algues surgirent des eaux, puis étirèrent vers la rive leurs tiges luisantes et emmêlées. À travers un voile d'irréalité, Wilmard vit que les muscles de l'épaule de Taliana étaient en train de se rompre. D'un coup sec, elle planta ses dents dans l'articulation. Avec un claquement de mâchoire, elle arracha ce qui lui restait de tendons.

Le jeune homme détourna les yeux. Le sang pulsa violemment dans ses tempes. À la périphérie de son regard, Ildace achevait de ronger sa jambe droite. Wilmard entendit les vagues cingler les rochers avant que sa conscience le déserte.

Mémoires de Wilmard Boudreau, 12 septembre 1873

Force est d'admettre que j'ai négligé ces mémoires ce trimestre. Il est vrai que je n'avais guère le cœur à écrire à la suite des déplorables événements qui se sont déroulés sur l'île du chat. Je crains aussi que la fièvre, qui m'a encabané au lit deux semaines durant, ne m'ait éloigné de ces mémoires.

Le malheur s'échine toujours sur nous à l'île Kantic; hélas, Hypoline demeure à distance des siens et de sa patrie. Il en reste que je continue de l'entendre. Cependant, son appel est plus diffus, comme si ma cousine s'était éloignée de la Côte pour dériver quelque part au Nord-est. Selon mon père, plus taciturne que jamais, ce sont les terres dites du Labrador, au littoral dentelé où s'accroche la toundra, qui s'allongent sous cette froide latitude. Anselme se borne à éviter la moindre mention de ma cousine; pourtant, le soir venu, au terme d'une harassante journée à façonner des tonneaux pour les compagnies maritimes, je le vois immanquablement sonder l'horizon en quête d'Hypoline. Aussi je me joins à lui face à ce majestueux paysage qui porte le germe des toiles de maître, l'étrange enfant de l'île Providence endormie sur mes genoux.

Combien en est-il de semaines depuis que je l'ai recueillie ? Six ou sept, certainement. L'enfant, que j'ai prénommée Sora, « l'oiseau chantant qui prend son envol », égale parfois mon insurmontable tristesse. Je m'explique difficilement ce qui s'est passé le jour de sa naissance. Deux semaines après l'immersion d'Ildace et des servantes de Nayati, j'errais sur l'île Providence avec l'espérance de retrouver trace de ma cousine. J'entendais à revoir l'instant au cours duquel Hypoline s'était dérobée, espérant distinguer quelque indice que je n'avais pu concevoir précédemment. J'avais souvenir de ses gestes somnambuliques jusqu'à la

barque baignée de nuit, de ses pas qui l'avaient guidée dans le nid de pierres qui s'était révélé être le dos d'un Léviathan.

Le jour où j'ai trouvé l'enfant, un monticule de pierres similaire s'élevait sur l'île Providence. Point de doute que je ne l'avais jamais aperçu auparavant. Je m'étais approché des curieuses pierres, mouchetées de terre et de brindilles, ainsi que de baies de chicoutés séchées. Il s'ensuit que le plus prodigieux de ma découverte avait élu domicile au milieu du nid. Au fond d'un lit de gravats, un œuf de grande taille, beige et filandreux, vibrait. La coquille de l'immense embryon remuait, comme si elle était prête à s'ouvrir. J'avais envisagé de partir en courant vers la rive, possédé par un mauvais pressentiment, mais alors l'œuf avait commencé à se fissurer. Attiré comme par une puissance magnétique, je m'étais approché. La fascination avait succédé à une crainte indicible.

La chaleur de la coque m'avait tiédi les paumes; lentement, les parois s'étaient fendues sous mes doigts incertains. Restait à savoir ce qui s'y trouvait.

En proie à l'inquiétude, j'avais vu l'enveloppe se cliver de haut en bas en sillons désordonnés; un liquide couleur sable s'était écoulé des fissures ainsi créées. L'œuf continuait de se morceler. Dans l'une des craquelures avait point l'ombre d'un minuscule nez. L'effroi m'avait saisi. De suite, l'ensemble du visage avait suivi et était venu tempérer ma réaction d'origine. Les traits d'un nouveau-né, enduits d'une glaire sablonneuse, s'étaient révélés.

Un faible cri avait fusé de la gorge de l'enfant tandis que sa libération s'ensuivait. La coquille s'était rompue sur sa longueur, et de larges écailles s'étaient déversées autour de l'improbable nourrisson.

Alors j'avais vu la difformité qui l'affectait. Dépourvue de bras, la petite fille se trémoussait dans ce qui restait de son œuf, de longs cheveux noirs plaqués sur son corps

desséché. Son visage, rond et cuivré, était d'une incroyable pureté, serti d'yeux bleus et bridés. La fragilité de l'enfant, sa courte taille et ses jambes qui remuaient à peine m'avait harponné. J'avais supposé qu'elle était glacée par l'air ambiant de la brunante.

Aussi j'avais senti la pitié m'étreindre et j'avais recueilli la petite fille dans mes bras. J'avais remarqué à ce moment le pendentif sous la coquille, qu'accrochaient les rayons obliques du soleil. Quelles étaient les chances que je retrouve ici le collier que portait Hypoline le jour de sa disparition ?

J'eus la présence d'esprit d'emballer l'enfant dans mon manteau, tourmenté par des sentiments contraires. D'une manière ou d'une autre, la petite fille au nid de pierres était liée à la disparition de ma cousine et aux forces séculaires qui peuplaient l'archipel. Se pouvait-il même qu'il s'agisse de la fille de cette prétendue maîtresse des animaux marins ? Peut-être qu'en gardant l'enfant, je comprendrais de quelle manière parvenir à Hypoline.

Bientôt convaincu, j'avais déposé le nouveau-né dans la barque. Les eaux étaient calmes, nimbées d'un coucher de soleil safrané qui s'affaissait entre les îles.

Au fond de l'embarcation, la petite fille me fixait avec la constance d'un oiseau de proie. Au retour, j'avais montré l'enfant à mon père, qui n'avait pu la souffrir. Il avait d'abord essayé de me convaincre de l'envoyer chez les Marcoux, endeuillés par la mort de leur fils cadet. Il reste toujours néanmoins qu'Anselme s'habitua un peu à la présence de la petite fille; il est vrai que ses gazouillements emplissaient la maison, vide depuis la disparition d'Hypoline.

Comme de coutume, je m'étais fait le serment ce jour-là de retrouver ma cousine, promesse que je renouvelle chaque soir face à l'horizon, où je fouille du regard la cruelle brunante.

Deuxième partie : 1921

CHAPITRE I

Sora pressa le frein installé sous le tableau de bord. Juché sur son épaule droite, près de l'endroit où aurait dû commencer son bras, son oiseau de proie s'ébroua. La baleine ralentit, les nerfs traversés par une légère décharge électrique. Dans la pénombre de la cabine étanche, des leviers scintillants permettaient de diriger l'immense cétacé. La fille adoptive de Wilmard se dit encore une fois que Nayati, doté de nombreuses connaissances scientifiques, avait su exploiter au maximum les possibilités de locomotion offertes par les mammifères marins, capables de franchir des dizaines de kilomètres en une seule journée. Élevés dès la naissance avec des habitacles de plus en plus grands dans leur ventre, les animaux cohabitaient harmonieusement avec leurs passagers. Cette promiscuité se poursuivait jusqu'au terme de leur existence, dans les méandres de Qimiujanmiut, la nécropole sous-marine.

Sora s'approcha du périscope qui perçait l'un des évents de la baleine. Ses longs cheveux noirs et emmêlés, qui voilaient les moignons de ses bras, formèrent un rempart entre son corps et le tableau de bord. La conductrice distingua la baie où était niché le village de Makkovik. Sa

poitrine se serra quand elle songea que sa mère était née sur ces terres, des siècles auparavant. Elle avait toujours redouté d'y mettre les pieds. D'une certaine manière, c'est à cet endroit que leurs malheurs communs avaient commencé. Elle n'aurait jamais pensé qu'Hypoline ait pu se réfugier dans ce village du Labrador qui dénombrait moins de 400 habitants. Du moins, si elle était encore vivante.

La fille adoptive de Wilmard considéra les panneaux de la cabine. D'un signe de tête, elle somma sa buse de presser le bouton encastré dans la paroi. Olof s'exécuta sans attendre. Une ouverture, cicatrisée depuis longtemps, coulissa dans le flanc du mammifère marin. La femme s'introduisit dans le passage, sa robe couleur sable plaquée contre son corps maigre. L'animal s'agitait, impatient de plonger dans les eaux de la Baie d'Ungava, abondantes en krill. Mais il demeurerait ici pendant qu'elle écumerait Makkovik en quête d'Hypoline.

Afin d'immobiliser complètement la baleine, Sora demanda à son rapace d'activer l'une des touches du tableau de bord, qui injecta une solution paralysante au cétacé. Elle laissa fuser un long soupir pendant que la respiration du mammifère marin ralentissait. Depuis l'enfance, elle s'était toujours sentie ambivalente à l'égard du désir de vengeance de sa mère. Tout comme cette dernière, elle en voulait à Nayati de les avoir jetées par-dessus bord alors que les hommes-oiseaux encerclaient sa barque. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'être fascinée par les connaissances du vieil homme. Parfois, quand elle échappait à la surveillance de Wilmard, elle se réfugiait dans le laboratoire de son grand-père. Le vieillard lui avait appris l'écriture, les sciences et la magie, lui avait parlé de ses origines. Selon lui, elle ressemblait de manière frappante à sa mère, à l'exception de ses jambes courbées vers l'intérieur, mais possédait une personnalité plus semblable aux hommes-oiseaux. L'aversion de l'eau, par exemple, répandue chez les mâles, était chez Sora une véritable allergie. Sous peine de subir des brûlures, la

petite-fille de Nayati ne supportait pas d'être en contact avec la plus infime gouttelette. Sans oublier sa relation privilégiée avec les oiseaux.

Sora descendit de la cabine hermétique. Avec une pointe d'angoisse, elle scruta la grève, parsemée de varech et de coquillages encore humides. Elle leva la tête vers le ciel, exempt de nuages. Un soleil de début d'automne caressa son visage creusé de cicatrices. Heureusement, son châle dissimulait en partie les brûlures qui marbraient son front et ses joues. Non sans douleur, elle se remémora cette fois où âgée de sept ans, elle avait couru sous une pluie corrosive, chaque gouttelette calcinant sa peau lorsqu'elle atteignait son épiderme. Wilmard la talonnait avec une couverture, dans laquelle il l'avait emmaillotée jusqu'à ce que s'apaisent les brûlures sur sa chair incendiée.

Persuadée que le beau temps durerait, Sora décida de ne pas s'enrouler dans sa couverture imperméable, ce qui lui attirait toujours des regards inquisiteurs. Elle vérifia que son embarcation n'était pas trop visible du village, immobilisée dans un renfoncement de la berge. Puis la fille adoptive de Wilmard se fraya un passage entre les flaques qui criblaient la rive. Elle plissa ses yeux, perçants comme ceux des oiseaux de proie, afin de détailler les environs. Érigé dans une baie entre deux montagnes piquetées d'arbres rabougris, le village de Makkovik étalait ses maisons colorées. Au loin, des éminences plus hautes et dépouillées, que les habitants du Labrador nommaient « gros mornes », ceinturaient la petite communauté. Des jetées de pierres s'avançaient dans l'anse, ainsi que des bandes de terre où apparaissaient des roches cuirassées de mousse jaunâtre. Entre les demeures en bois qu'entouraient les chiens, quelques bosquets et conifères croissaient sur un sol percé par endroits de crêtes de granit.

Sora s'engagea sur un sentier, rassurée par la sécheresse du sol. Olof volait au-dessus de sa tête. Bientôt, une demi-douzaine de rapaces le rejoignit. Selon Nayati, qui lui avait rapporté les

paroles de sa mère, la fuite d'Hypoline était responsable de son handicap. Mais Sora n'avait jamais pu lui demander de vive voix ce qui s'était passé : à cause de son intolérance aiguë à l'eau, elle n'avait eu aucune occasion de se lier avec sa mère. Elle n'avait donc que la version de son grand-père, qui stipulait qu'Hypoline, emmenée de force dans les souterrains du palais, avait refusé d'utiliser complètement ses dons. Elle aurait dû couver l'œuf de Sora pendant quelques semaines, en compagnie de sa mère, qui enserrait la coquille de ses cheveux pour l'amener enfin à terme. L'apport d'Hypoline, dont la peau sécrétait une forte dose de poussière météoritique, encore plus puissante que celle de sa mère apothicaire, était essentiel. Mais la couveuse s'était rebellée : armée d'un harpon, elle avait pris un servant en otage. Elle l'avait ensuite forcé à conduire l'une des baleines mécanisées de Nayati, sans que personne ne puisse jamais la retracer. La faiblesse de la mère de Sora, épuisée par ses efforts pour insuffler de la chaleur à son œuf figé depuis des siècles, l'avait empêchée de poursuivre la fuyarde. Quelques semaines plus tard, le servant avait été retrouvé noyé près de La Tabatière, ce qui avait fait croire, devant l'absence d'autres pistes, qu'Hypoline avait subi un sort identique.

Sora serra les dents. À présent qu'elle avait découvert le repaire d'Hypoline, elle lui ferait payer. Dommage qu'elle ait dû attendre quarante-huit ans pour obtenir réparation. Mais, selon Nayati, c'était à sa fille de décider du moment adéquat. Le temps était sans doute venu d'apaiser sa colère. Sa rancœur, après des siècles de ressassement, semblait enfin prête à s'émousser.

Prudente, Sora adressa un signe de tête à Olof. La buse survola un bosquet, où elle se posa. Elle brandit un bâton fourchu entre son bec. D'autres rapaces la rejoignirent. Délicatement, ils soulevèrent le long châle de Sora. Dans sa chevelure interminable, ils fixèrent le morceau de bois entre deux fragments d'algues séchées. La petite-fille de Nayati avança dans le sentier,

attentive aux flexions de la branche. Depuis toujours, elle savait repérer les sources, qu'elle s'efforçait souvent de tarir. L'archipel de Tête-à-la-Baleine s'était ainsi asséché au fur et à mesure que l'endroit se peuplait. Avec les années, Sora avait décidé de quitter l'île Kantz en faveur du continent, sur lequel le village Du Ruisseau, beaucoup moins sujet aux infiltrations, gagnait en densité. Mais à Makkovik, dans la péninsule dentelée du Labrador, elle se sentait relativement en sécurité, sans doute parce que la lointaine protection de sa mère, née ici en des temps reculés, subsistait sur ces terres.

Deux pêcheurs cheminaient dans sa direction, une barque renversée sur leurs épaules. Les hommes dépassèrent une maison rafistolée. Sora s'avança vers eux. Son visage esquissa un simulacre de sourire. Le plus vieux des villageois, probablement le père du jeune homme, la jaugea. Derrière lui, le second pêcheur fixait le tronc sans bras de Sora. Elle se racla la gorge, avant de s'enquérir :

— Je cherche une Hypoline. On m'a dit qu'elle demeurait à Makkovik.

Le pêcheur le plus âgé hésita. Il releva avec suspicion la tête vers les oiseaux de proie qui les survolaient.

— Vous voulez dire Poline ? répondit son fils d'une voix hachurée. Il y a bien une Poline sur le gros morne.

Il pointa la montagne cuivrée derrière eux, avant de la mettre en garde.

— C'est une bonne guérisseuse. Mais certains jours, elle tient des propos bizarres. Comme qu'elle aurait séjourné plusieurs jours dans le ventre d'une baleine.

— Une prétendue Jonas, se moqua le plus vieux des deux hommes, presque sans desserrer les lèvres.

Sora les remercia en souriant. Elle n'avait jamais été très expressive, un peu farouche même, comme Wilmard le lui avait parfois reproché. Sauf lorsqu'il l'épiait en train de se laver dans le sable, moments où elle démontrait un certain penchant à l'exhibitionnisme. Leurs rapports avaient toujours été si ambigus, encore plus depuis qu'il vivait dans la serre.

Les pêcheurs descendirent le versant en direction du quai. Sora rallia un chemin caillouteux qui étalait son tracé tortueux entre les affleurements rocheux. Son bâton oscillait. De temps à autre, il révélait l'emplacement d'un ruisseau ou d'un filet d'eau, qu'elle contournait. S'armant de courage, Sora entreprit de gravir le gros morne. Une fois pour toutes, elle trouverait Hypoline. Et peut-être qu'il lui serait possible de revenir en arrière.

CHAPITRE II

Sora poussa du pied une poignée de cristaux qu’Olof avait retirés de son tablier. Le ruisseau crépita. De la fumée s’en éleva tandis que l’eau se recroquevillait sur elle-même. Sa branche fourchue toujours nouée dans sa chevelure, la sourcière poursuivit son ascension, en équilibre précaire.

Elle repéra une maison construite sur un promontoire. Avec ses bardes rouillés, la minuscule demeure ressemblait à la cabane où les pêcheurs préparaient les morues et les catalans sur l’île de la Passe. Cloué sur un arbre, un écriteau indiquait *Poline / Apothicaire*. La porte était grande ouverte. En proie à l’appréhension, Sora se dirigea vers l’habitation. Des arômes poivrés l’assaillirent, mêlés aux odeurs salines que charriaient, même à cette hauteur, les vents du large.

Le front plissé, Sora s’approcha de l’entrée. Olof vint se jucher sur son épaule. La cabane, pourvue d’une unique pièce, était déserte. L’endroit était en désordre, comme si son occupante s’était enfuie précipitamment. Des pots de verre et des fioles gisaient sur le sol, fracturés en éclats coupants, entre des bries de papier, des casseroles en fonte et des meubles renversés. Sora fit signe à son oiseau de rassembler les lettres qui s’étaient déversées d’une boîte métallique. L’encre s’étalait sur les missives en trainées noircies. Olof maintint la feuille devant le visage de sa maîtresse pour qu’elle en déchiffre le contenu.

20 août 1873

Cher Wilmard,

Je ne sais pas si je t’envirrai cette lettre lorsque le postier passera sur la Côte

Ce serait vous mettre en danger, mon oncle et toi. Je voulais simplement te dire toujours vivante. me cache à Makkovik pour votre sécurité et que...

La suite était illisible. Sora baissa le menton. La buse prit entre ses serres la seconde missive, moins délavée :

3 septembre 1873

Cher Wilmard,

J'aimerais trouver le courage de te faire parvenir cette lettre. Je n'ai de cesse de songer à mon séjour comme couveuse dans ce palais qu'ils nomment Nerrivik. J'étais quelque part sous l'archipel, à l'intérieur d'un dédale de cavernes souterraines. Il y avait une dizaine de servants et de servantes, dont Taliana et Adalie. Elles m'ont attachée et mis entre les cuisses un œuf de grande taille, déposé dans un nid d'algues et de cheveux pourvus d'une vie autonome. Elles tenaient des propos incompréhensibles sur ma mère, qu'elles qualifiaient de sorcière. Selon elles, nous sommes des descendantes métissées de la lignée de Gérène, et nos peaux, surtout la mienne, sécrètent une substance rare et essentielle pour leur maîtresse. Elles évoquaient aussi le pouvoir d'une météorite qui se serait écrasée il y a très longtemps dans la région de Manicouagan. Viens me délivrer, Wilmard, je t'en prie...

Troublée, Sora demanda à Olof de lui apporter la dernière lettre, déchirée en son centre. L'oiseau de proie émit un bref cri, alors qu'elle commençait à lire :

16 février 1874

Cher Wilmard,

Parfois, je me remémore mon séjour dans le ventre de la baleine, avant qu'elle ne s'immobilise sur le rivage. À l'œuf que j'ai abandonné sur l'île Providence dans un élan de bonté, au serviteur que j'ai jeté par-dessus bord alors qu'il venait d'essayer de me tuer. Du

reste, je suis parvenue à me rendre utile ici par l'entremise des enseignements d'apothicaire de ma mère. Ainsi j'ai ouvert un cabinet pour guérir les maux de la chair et parfois ceux de l'esprit...

Tant bien que mal, la fille adoptive de Wilmard réussit à déchiffrer en partie la fin de la missive :

... c'est pour cette raison que Barthélémy était un enfant-démon. Un cambion. Fruit d'un accouplement sorcier, il ne pouvait se révéler que malveillant...

... un jour, réparation devra être faite auprès des hommes-oiseaux des Monts Groulx... Le dernier d'entre eux descendra de son nid, et il...

Tu sais, Wilmard, comme j'aimerais re...

Avec un lent battement d'ailes, Olof déposa la lettre sur la table, en biais. Un lit défait s'allongeait à droite du meuble. Les plumes d'oie de l'oreiller, éparpillées sur les couvertures et le plancher, formaient une pellicule cendreuse. Sur le mur opposé, un large comptoir était écrasé sous le poids de bocaux et de fioles diverses. Quelques-uns des récipients avaient roulé sur le sol. Sora pencha la tête vers les contenants encore étanches. Des fragments de chair noircie surnageaient dans certains d'entre eux. D'autres abritaient du sang coagulé et épais qui lui fit penser à des bubons de peste.

Sora eut un mouvement de recul. Elle heurta l'un des bocaux, qui se fissura à ses pieds. Une odeur de terre renversée s'éleva. Un immense désir tressaillit aussitôt dans sa poitrine. Elle cria en s'écartant. Hypoline purgeait-elle vraiment les vices, en plus des maux de la chair ?

La sourcière écrasa les lettres sous ses semelles, contrariée de ne pas avoir trouvé l'apothicaire. Des éclats de verre craquèrent sous ses pieds. Les mâchoires serrées, Sora

examina le contenu de la pièce une dernière fois, en quête d'un indice pour retrouver Hypoline. Mais la fugitive, grâce à ses dons, avait visiblement *senti* son arrivée.

Sora soupira en s'éloignant de la cabane. Olof revint se percher sur son épaule avec un piaulement. Elle pensa à sa mère, trahie par les hommes-oiseaux et par Nayati, à Hypoline qui s'était jadis échappée dans le ventre d'une baleine. Nul doute, sa mère serait furieuse qu'elle n'ait pas retrouvé l'apothicaire. Elle lèverait une tempête virulente sur l'archipel, ses cheveux s'emmêlant en hautes marées au gré de sa colère.

La sourcière poussa un gémississement de détresse. Sans prévenir, le ciel s'ombragea. Avec effroi, Sora redressa la tête vers les nuages ternis par la grisaille. Elle se fustigea d'avoir laissé sa couverture imperméable dans son embarcation. Elle avait été présomptueuse de croire que la chance l'accompagnerait cette fois, alors que c'était si rarement le cas. Elle avait laissé son empressement triompher... Son père adoptif ne lui avait-il pas souvent répété de ne jamais se séparer du tissu étanche ?

Une gouttelette chuta sur sa joue droite. Elle s'y enlisa comme si Sora venait de se frictionner avec une poignée de braises. La sourcière cria de douleur avant de se mettre à courir en direction de la berge. La tête penchée, elle dévala le sentier du gros morne, sous le regard ahuri de quelques villageois de Makkovik. La brûlure forait une brèche incandescente dans son épiderme. Une cloque gonfla sur son visage. Au-dessus d'elle, une demi-douzaine de buses l'escortaient de leur vol serré; elles tentaient de former un paravent de plumes sur lequel la pluie ricochait.

Sora se rua vers son embarcation. Plus loin dans la baie, les pêcheurs avec qui elle avait discuté la suivirent du regard. Elle les ignora et disparut derrière les rochers. En vain, elle

secoua la tête pour atténuer la brûlure sur sa joue. Olof appuya sur la commande qui fit coulisser le portail. Sora se précipita en criant dans le ventre de la baleine endormie.

Mémoires de Sora Boudreau, 27 septembre 1921

Comme mon grand-père me l'a suggéré, j'ai décidé de relater quelques-uns de mes souvenirs. Mon aïeul les écrira pour moi dans un cahier relié en cuir de morse. Ni peine ni misère ne devront être éclipsées de mes récits, qui ne tiendront en aucun cas compte de la présence de Nayati. C'est lui qui a insisté sur cet aspect. Pour celui qui m'a vue grandir, je possède une existence d'exception qui doit traverser le temps. De ces mémoires, j'aspire aussi à comprendre pourquoi le fleuve me garde depuis toujours à distance.

Il me semble qu'il en a constamment été ainsi. Quand j'étais enfant, je prenais déjà des bains de sable dans le potager en friche d'Hypoline. Il y avait longtemps qu'Anselme et Wilmard avaient déplacé les ossements vétustes de l'homme-oiseau, qui reposait désormais au cimetière de l'île Kantic, sous une stèle anonyme. Celui que je qualifiais de père adoptif avait aménagé un second potager, situé sur une éminence baignée de lumière. Là, il se permettait de planter des légumes, à distance raisonnable de l'ancienne sépulture de l'homme-oiseau. Que j'aimais m'allonger dans la terre, sentir ma jupe se trousser et laisser les grains cingler âprement ma peau ! Je me frottais alors contre le sol afin de me purifier des souillures qui s'accrochaient à ma chair.

Tandis que le temps passait, Wilmard, homme fait, épiait de plus en plus couramment mes rituels de purification. Le regard dissimulé sous son feutre large, il feignait de contempler le jour pâlissant. Il me semblait qu'il cherchait encore une trace de sa cousine, dont il se bornait à espérer le retour. Il continuait à se faire de la bile pour elle, à affirmer qu'il percevait son lointain appel. Je préférais croire qu'elle avait depuis longtemps été rongée par la flore

marine. Alors Wilmard demeurerait à moi seule, aucune autre femme ne se blottirait dans son lit pour se réchauffer tandis qu'Anselme dormait.

J'aimais Anselme, bien qu'il n'ait jamais pu entièrement se départir de sa méfiance à mon égard. Presque tout le jour, Anselme et son fils fabriquaient des tonneaux dans l'espérance d'oublier leurs malheurs.

Le père de Wilmard ne s'était jamais laissé convaincre par le récit de cette étrange cérémonie d'immersion à laquelle son fils affirmait avoir assisté. Ne souffrait-il pas de fièvre à ce moment-là ? Le mal aura simplement altéré l'esprit fatigué de son enfant. Du reste, Anselme avait d'autres soucis : le travail à abattre ne manquait pas.

Le commerce avec les goélettes était florissant à l'ouest du détroit de Belle Isle. Comme Anselme l'avait souhaité, les lieux étaient plus fréquentés. Même le postier de la Côte-Nord, Jos Hébert, avait élu domicile sur l'île de la Passe. Invariablement, des bateaux faisaient escale sur l'île Kantic. Par dizaines, les marins achetaient des barriques au père de Wilmard afin de garder fraîches leurs morues.

Inapte à façonner des tonneaux, je marchandais sur la grève avec les marins. Je m'appliquais à dissimuler les moignons de mes épaules sous mon châle et mon épaisse chevelure. Mais ces grands voyageurs avaient l'habitude des étrangetés de la nature. Il arrivait même que les navigateurs se laissent émouvoir par mon infirmité et qu'ils déboursent pour leurs achats un prix plus élevé. Anselme et son fils continuaient donc de m'héberger. Je veillais à me montrer obéissante, à ne visiter mon grand-père qu'à la nuit tombée, quand Anselme dormait profondément. Un matin de janvier 1889, Wilmard et moi l'avons trouvé mort dans son lit. Il avait été fauché pendant son sommeil.

Dès lors, les rapports entre Wilmard et moi devinrent plus francs. Il sondait toujours le firmament, au soir, avec ce même regard implorant, mais il paraissait davantage s'intéresser à ma présence. Souvent, nous nous installions devant l'une de ses toiles inachevées, qu'il recouvrerait de pigments achetés aux marins. Chaque fois, Wilmard finissait par se lasser. Il me fardait alors les joues avec des feuilles d'ormes. Puis il peignait mes longs cheveux face au soleil couchant, fasciné par les reflets bleutés que le crépuscule y faisait chatoyer. Comme ma chevelure s'emmêlait aisément, il insérait ses doigts entre les mèches rétives, les faisait glisser jusqu'à ce que mes cheveux deviennent lisses. Parfois, il effleurait au passage mes moignons du bout des doigts. Il finissait par s'enhardir et par appuyer son visage sur le renflement de mes bras. Quand il revenait de la fonderie, où il vendait des barriques, il lui arrivait d'entrer dans ma chambre, ivre de graisse de loups-marins. Alors, il pressait ses hanches sur mes épaules, et je l'encourageais à poursuivre.

J'étais maintenant presque adulte. Pour le provoquer, je me nettoyais de plus en plus souvent dans le potager, le soir venu. Je frottai mes hanches et mon bas-ventre contre la terre, consciente que Wilmard se caressait à l'ombre d'une gouttière. Parfois, il venait répandre sa semence dans la terre encore chaude, quelques instants après mon départ. Je ne pouvais que m'enhardir... Tandis que l'automne s'installait, nous avons uni nos corps pour la première fois. J'ignorais que nos jours de bonheur étaient comptés, que mon amoureux me serait enlevé à l'hiver 1918.

C'était l'époque où la grippe espagnole faisait des ravages sur le littoral. Le mal avait d'abord sévi à Hébron, la mission la plus septentrionale des Moraves, au Labrador. Puis il était descendu le long de la Côte et dans l'archipel. Les habitants de l'île Kantz n'avaient pas

éété épargnés par le fléau. Quelques-uns des Marcoux succombèrent à la terrible maladie. Et mon Wilmard toussait, livide, en proie à une fièvre persistante.

Craignant pour sa vie, j'avais demandé Nayati de nous amener sur le continent. Nous avions accosté au village Du Ruisseau. Les efforts de mon grand-père furent vains : Wilmard s'éteignit sur le rivage dans un long râle. J'avais crié de désespoir. Nayati m'aida finalement à disposer du corps. C'est dans ma serre, sur le gros morne, que je voulus le ramener à la vie pour la première fois. Là, mon grand-père s'opposa d'abord à ma volonté. Mais il se laissa convaincre par l'ampleur de ma détresse. Il posa des morceaux de méduse fraîchement pêchés sur les yeux révulsés de Wilmard. Le moribond frémit. Je sentis mon cœur recommencer à battre dans ma poitrine étrécie. Mais je ne savais pas que beaucoup d'autres morts guettaient encore Wilmard...

CHAPITRE III

Le mammifère marin s’immobilisa brusquement dans une baie de Tête-à-la-Baleine. La poitrine de Sora percuta le tableau de bord. Elle geignit avant de se relever, les jambes flageolantes. Elle émergea de l’habitacle, un peu ankylosée par le voyage, sa couverture imperméable sur sa tête. Elle fit quelques pas sur une portion sèche de la grève, d’où elle apercevait le village Du Ruisseau. Les habitants de cette partie de la Côte y migraient l’hiver, après avoir passé l’été dans l’archipel de Tête-à-la-Baleine, où la pêche était faste. Presque toutes les familles s’adonnaient à la transhumance. Au gré des saisons, ils vivaient dans les îles ou sur la Côte, se rapprochant du bois l’hiver venu. Sora distinguait d’ailleurs à l’horizon une famille qui regagnait prématûrément le continent, entassée dans une embarcation alourdie par les caisses.

La sourcière s’éloigna de la baie au littoral accidenté, Olof juché sur son épaulement. Désormais libre de ses mouvements, la solution anesthésiante ne faisant plus effet, la baleine replongea dans le golfe. Sa nageoire dorsale jaillit des vagues alors qu’elle s’éclipsait dans les eaux mobiles. Sora soupira. Elle aurait tant voulu coincer Hypoline à Makkovik. Où se trouvait-elle à présent ? Avait-elle remonté la côte du Labrador en direction d’une mission morave délabrée, gagné l’intérieur des terres vers le lac Melville, ou était-elle descendue jusqu’à Terre-Neuve, voire aux îles de la Madeleine ? À moins qu’elle ne soit revenue dans l’archipel ? Mais pour qu’elle puisse voyager par la voie maritime, il fallait que sa mère, qui gouvernait les animaux marins, autorise ses déplacements. L’avait-elle rapatriée ici après avoir finalement localisé sa présence ?

Sora sonda le ciel d'un bleu délavé, son front froissé par un pli soucieux. Elle se racla nerveusement la gorge. Une toux sèche fusa de ses lèvres gercées. Depuis combien de temps n'avait-elle pas consommé de liquide ? Il y avait au moins deux jours qu'elle n'était pas allée à la serre.

La sourcière s'engagea sur l'une des routes de terre de la petite communauté, ceinte de montagnes basses. Des épinettes chétives, enracinées dans une mousse d'un vert laiteux, se cramponnaient aux affleurements de granit. Quelques maisons en tôle aux toits en pente bordaient le chemin sinueux, enclavé d'épilobes fanés. Le silence coulait sur les habitations. La brise tressaillit sur la rivière au centre du village, effleurant les bosquets d'herbes hautes.

Sous le regard attentif de son rapace, Sora monta en direction de l'un des gros mornes. Elle louvoya un instant sous le couvert des arbres dispersés, de plus en plus malingres au fur et à mesure que son ascension se poursuivait. Les insectes se raréfiaient, chassés par l'air frais des sommets. Mais cette montagne, à l'instar de celles de la Basse-Côte-Nord, n'était pas très élevée au-dessus du niveau de la mer. Elle offrait néanmoins une perspective saisissante sur le village et l'archipel, qui égrenait ses îles comme les débris d'une épave.

La fille adoptive de Wilmard identifia machinalement le rocher en forme de tête de baleine. Il surmontait les eaux, Léviathan pétrifié dans les marées déclinantes. Puis elle tourna le dos au Saint-Laurent pour gagner l'autre versant de la montagne.

Elle s'approcha de l'une des anfractuosités du rocher, qui permettait d'entrer à l'intérieur de la serre. Un peu déséquilibrée, elle s'introduisit dans la brèche obscurcie. Avec un froissement d'ailes, Olof s'engagea à sa suite dans le passage. Quelques mètres en amont, la luminosité devint plus vive. La sourcière plissa les paupières. Un toit vitré s'allongeait au-dessus d'une pièce étanche, blottie dans un renflement de la montagne.

Sora se redressa, sa robe beige maculée de terre. Elle secoua la tête afin de se libérer de la couverture imperméable. Sans perdre de temps, son oiseau de proie se percha sur une plante au feuillage dense. Il plongea son bec au centre du végétal, qu'il commença à picorer vigoureusement.

— Prends ton temps, Olof, le sermonna-t-elle.

Autour de la sourcière, une dizaine de plantes en pots de deux ou trois mètres de diamètre arquaient leurs tiges luxuriantes vers la lumière. Sora considéra les feuilles larges et cintrées qui s'enchevêtraient sur les branches fournies. Elle rejoignit sa buse, affairée entre les ramures, le bec rougi. La fille adoptive de Wilmard se pencha pour voir à quel point le membre enserré au centre des tiges avait grandi. Des lignes violettes et palpitanter jalonnaient le bras, long et grêle comme celui d'un adolescent. Sora n'avait jamais compris pourquoi ce plant s'entêtait à reproduire les veines en relief sur l'épiderme. Malgré cette anomalie, elle ne se résignait pas à s'en départir. Elle offrait ses fruits imparfaits à Olof, qui s'en régalait.

À côté d'elle, l'oiseau de proie déchira la chair à coups de bec. Le sang ruissela sur ses plumes comme une pluie sacrificielle. Olof arracha de longues lanières du bras bigarré de vaisseaux sanguins, qu'il avala avec un glapissement satisfait.

Sora le laissa à son festin. Elle vérifia la croissance de ses autres plants. Les jambes et les bras, à divers stades de développement, s'étiraient en leur centre. Quand elle avait commencé à œuvrer dans la serre, Sora voulait faire pousser des membres pour remplacer ses bras manquants. Après tout, Nayati muait et se régénérait périodiquement depuis plusieurs siècles. Mais, malgré les tentatives de greffes du vieil homme, le corps de sa petite-fille rejettait les membres étrangers, y compris les prothèses. Las de leurs échecs successifs, le grand-père de Sora avait fini par arguer qu'il ne pouvait sans doute pas réparer ce qui n'avait jamais existé.

Mais la sourcière s'était entêtée : elle avait continué à entretenir sa serre clandestine, émue par les bras et les jambes qui croissaient dans les feuillages touffus. Et elle avait trouvé une autre utilité à ses recherches lorsque Wilmard était mort pour la deuxième fois...

Elle toussota, incommodée par la soif. Mais avant de se désaltérer, elle allait se rendre présentable. En se contorsionnant, elle se débarrassa de sa robe de toile râche. Le tissu beige glissa le long de ses hanches. À l'entrée de la serre, Olof fouaillait encore dans la chair fraîche, dont il sectionnait les vaisseaux sanguins. À travers le feuillage, Sora vit un poing se tendre, se contractant sous les assauts de la buse.

La femme tourna le dos à son oiseau de proie. Elle se dirigea vers un pot large, dont elle enjamba le rebord. Elle s'y allongea sur le flanc. En se tortillant, Sora enduisit de terre son corps nu. Les grains piquèrent sa peau tandis qu'elle gémissait de contentement. À l'aide de ses pieds et de ses ongles d'orteils, longs et incurvés comme des serres, elle creusa un trou où elle se glissa.

Sora sentit un sourire poindre sur ses lèvres. En rampant, elle s'insinua jusqu'au cou dans la chape granuleuse. Avec des mouvements saccadés des jambes et du tronc, elle se frotta dans la terre, qui griffa agréablement ses pores. Les grains fourbirent sa peau sensible, rosie par endroits. À présent, elle était dépouillée des scories recueillies à Makkovik, prête à aller visiter Wilmard.

Sans remettre sa robe, Sora se dirigea vers le centre de la serre, où trônait la plante la plus fournie. Ses fruits étaient toujours abondants et charnus. Elle demanda à Olof de cueillir une jambe mûre, à la musculature développée. L'oiseau de proie rechigna, avant de s'éloigner de son repas. Il tira sur la lourde branche avec son bec, ses serres enfoncées dans le membre.

Quelques gouttes d'un sang onctueux perlèrent. La tige se rompit avec un bruit osseux, comme si le rapace venait de sectionner une vertèbre.

Satisfaite, Sora s'approcha d'une trappe, Olof traînant la jambe sur le sol. Des grognements fusèrent de la salle souterraine. Avec son pied, la sourcière fit coulisser le panneau. À pas lents, elle descendit dans la pièce assombrie. Une unique lampe à pétrole éclairait l'endroit. Depuis que Wilmard était mort pour la première fois, il tolérait difficilement la lumière.

L'homme tira sur ses liens en reconnaissant Sora. Ses grommellements devinrent plus insistants.

— J'arrive, Wilmard, j'arrive.

Son visage se fendit d'un rictus gourmand. Il salivait, les yeux rivés sur la jambe tout juste cueillie. Une écume épaisse barbouillait son menton purpurin, moucheté de taches brunes. Sa peau rigide se tendit pendant que sa mâchoire, aux nombreuses dents manquantes, s'ouvrait dans un claquement. Plusieurs tubes métalliques tressautaient au sommet de son crâne chauve.

Sora somma la buse de le nourrir. Olof déposa le membre entre les dents noircies de Wilmard. L'homme mâcha la chair avec appétit, ses lèvres suçotant le sang qui ruisselait des plaies. La sourcière entendit des tendons se déchirer, des os se fendiller.

Elle demanda à Olof de détendre un peu les liens du prisonnier. Wilmard tendit ses mains aux ongles sales et cassés en direction de son repas. Il s'appliqua à déchiqueter la viande, le visage aspergé de gerbes sanguines. Ses yeux luisaient d'un éclat avide.

Sora attendit qu'il eût fini de manger. Pendant qu'il se pourléchait les lèvres, elle s'approcha de l'un des tubes insérés dans sa tempe. Elle pressa sa bouche sur le cylindre semblable à une paille, enfoncé dans un orifice qui perçait le crâne de Wilmard. Au fond, la matière grise remuait, assiégée par le pus et la vermine. Sora prit une inspiration profonde pour

se donner du courage. Puis elle aspira, en prenant garde de ne pas avaler la sanie. Elle recommença son manège à quelques reprises. Elle cracha le liquide grumeleux dans le seau en fonte que Nayati allait de temps à autre vidanger dans un bosquet du grand morne. Ses lèvres frémirent quand elle vit les asticots se tortiller à l'intérieur du récipient dans une glaire jaunâtre.

Elle détourna les yeux des nécrophages et se rapprocha de Wilmard. Sustenté, les idées plus claires, l'homme la regardait en souriant. De la salive rosie perlait sur ses lèvres rigides comme du cuir. Il baragouina d'une voix traînante :

— Sora. Ma Sora. Content de... te... revoir.

— Moi aussi, Wilmard. Je suis désolée d'avoir eu à m'absenter.

Elle hésita à lui parler d'Hypoline, de la maison de Makkovik qu'avait fuie précipitamment l'apothicaire. Un pincement crispa sa poitrine à la pensée que Wilmard espérait peut-être son retour après quarante-huit ans. Ce serait injuste : n'avait-elle pas veillé sur lui pendant la majorité de sa vie ? Et grâce aux enseignements de Nayati, ne lui avait-elle pas permis de triompher de ses morts consécutives ?

Son regard dériva vers le bras droit de Wilmard, marbré de taches pourpres et évasées. Bientôt, elle devrait remplacer le membre périmé, après avoir amputé l'organe avec l'aide d'Olof. Pour l'instant, elle ne s'en sentait pas le courage. Au contraire, elle avait envie que Wilmard la rassure. Et puis, elle avait si soif...

— J'avais très hâte de te revoir, ajouta-t-elle en effleurant du menton le torse nu du prisonnier. Tu sais comme nous avons l'habitude de tout partager.

Wilmard acquiesça. Ses lèvres s'étirèrent en un rictus qui se voulait avenant. Il bafouilla :

— Tu sais comme... comme j'aime être avec... avec toi. Te peindre avec mes doigts. Te regarder. Et t'en... t'en...

— T'enivrer.

Sora laissa poindre sa langue entre ses lèvres. Une pellicule de sueur se dispersa sur le torse de Wilmard, en dessous du pendentif brillant de l'homme-oiseau, dont il ne se séparait jamais. La sourcière lécha les gouttelettes qui perlaient sur la toison clairsemée de sa poitrine. Comme elle ne tolérait pas d'être en contact avec le liquide, la transpiration, eau filtrée par le corps, avait toujours été pour elle une manière efficace de s'hydrater. Et la sueur de Wilmard avait un goût de sel de mer et d'alcool frelaté assez agréable...

Sora embrassa les replis de sa chair violacée en délogeant les gouttelettes de transpiration qui s'y étaient amassées. Elle enfouit son visage sous l'aisselle gauche du prisonnier, où elle s'abreua en poussant des gémissements satisfaits. Les mains maladroites de Wilmard lissèrent ses cheveux tandis que sa respiration devenait assourdissante.

— Je veux être Peshu. Ton Peshu. Laisse-moi être Peshu... Ton Peshu.

Sora releva la tête avec un sourire.

— Mais tu sais que tu seras toujours mon Peshu. Le seul.

Elle embrassa son épaule en se remémorant la légende montagnaise de Peshu, que Wilmard lui avait racontée quand elle était enfant. En temps de famine, un chasseur affamé aurait décidé de manger sa femme. Mais il ignorait qu'elle était sorcière. Elle disparut, au fait de ses intentions. Dépité, il se résigna à se dévorer lui-même en commençant par les organes moins importants. Mais la famine ne cessait pas, et il entama de plus en plus ses chairs, se rongeant par endroits jusqu'aux os. Le jour vint où, presque parvenu à l'état de squelette, il mangea ses

derniers organes comestibles. Sa femme réapparut à ce moment-là en ricanant. Affamée, elle le tua et avala le contenu de ses intestins gorgés de nourriture.

Depuis sa première mort, Wilmard affectionnait particulièrement cette histoire, sans doute parce qu'il lui arrivait de dévorer ses propres membres quand ils devenaient trop gangrénés. Il aimait aussi, lorsque Sora laissait les liens de ses mains plus lâches, peindre sur les murs des scènes de la légende à l'aide des restes de ses festins.

Sora embrassa à nouveau le ventre de l'homme, dont elle cueillit la sueur près du nombril. Ses longs cheveux ployèrent jusqu'au sol. D'un signe de tête, elle demanda à Olof d'abaisser la chaise de Wilmard. L'oiseau criailla en s'exécutant. Le dossier s'inclina dans un craquement. Excité, le prisonnier grogna. Ses liens se contractèrent au maximum. La sourcière s'agenouilla. Non sans maladresse, Wilmard caressa la nuque et le haut du dos de Sora, ses ongles griffant légèrement ses omoplates. La pointe des seins de la sourcière se devina entre ses mèches désordonnées. Lentement, la langue de Sora fureta sur le bas-ventre et sur le sexe de Wilmard. Son pénis se tendit, tressautant sur son ventre. Elle continua de le lécher avec des mouvements languissants. Puis elle introduisit le membre au complet entre ses lèvres. Son amant émit une plainte rauque. Ses yeux brillaient du même éclat qu'à l'époque où il l'épiait dans le potager d'Hypoline.

Séduite, Sora se redressa. Elle frotta son sexe contre le membre dressé. Elle s'assit à califourchon sur Wilmard. D'un coup de reins, il la pénétra, le sexe gorgé de sang. Elle l'accompagna, les moignons de ses épaules pointant de sa chevelure emmêlée. Wilmard banda ses entraves au maximum. Il caressa les boursouflures de chair, la bouche barbouillée de salive. Son pénis se durcit davantage. Sora ralentit la cadence. Elle murmura :

— Mon Peshu. Juste à moi. Que je ne veux partager avec personne d'autre.

Elle serra les dents en songeant à Hypoline. Mais Wilmard répéta, rassurant :

— Peshu... Ton Peshu.

Il souleva son bassin. Sora se mordit les lèvres, les yeux mi-clos, avant de se redresser. Le sexe de Wilmard glissa hors du sien. Elle tourna le dos à son amant, qu'elle sentit saliver en détaillant la courbe discrète de ses hanches, ses fesses encore fermes. De cet angle, elle pouvait davantage se remémorer l'homme qu'elle avait connu sur l'île Kantic, oublier son visage investi par la vermine.

Les mains de Wilmard palpèrent son sexe, y introduisirent laborieusement son pénis. Elle se plaça au-dessus de lui, un peu déséquilibrée. Les yeux fermés, elle visualisa de longs doigts diaphanes qui glissaient en elle. Sa main droite effleurerait son clitoris pendant que la gauche maintiendrait ouvertes les parois de son sexe. Son majeur et son annulaire frémiraient comme des braises, leurs caresses s'approchant de plus en plus près de leur cible. Sora gémit. Une chaleur diffuse se répandit entre ses cuisses, puis remonta le long de ses hanches.

Wilmard poursuivit ses mouvements à contretemps. Il marmonna entre ses dents :

— Peshu... Ton Peshu.

Le sexe de l'homme se contracta de plus belle. Émue, Sora cabra les jambes. Wilmard gratifia son dos de caresses fébriles. Une nouvelle fois, elle imagina des phalanges invisibles folâtrer sur son clitoris. La chaleur se dispersa, avant d'éclore dans son entrejambe, qu'elle resserra instinctivement. Son amant augmenta la cadence. Elle sentit une gerbe de sperme, unique, jaillir. Elle se retourna vers Wilmard, attendrie. Béat, il lui souriait avec les dents qu'il lui restait. Sora s'écarta délicatement de son amant, qui avait assez vécu d'émotions pour aujourd'hui. Maintenant qu'il s'était sustenté et qu'elle avait étanché sa soif, elle le laisserait se reposer. Elle reviendrait le voir demain et lui parlerait peut-être de sa cousine.

Sora s'éloigna de Wilmard, attristée par son sort. La tête de son amant, criblée de cylindres métalliques, ploya sur sa poitrine. Elle ordonna à Olof de tendre ses liens et de l'aider à s'habiller. Puis elle quitta la serre, un peu anxieuse à l'idée de ce qui allait se passer.

Mémoires de Sora Boudreau, 30 septembre 1921

La nuit dernière, alors que j'observais les reflets olivâtres du ciel, je songeais à la seconde mort de Wilmard. C'était avant que je n'aie d'autre choix de le claustrer dans la serre. Maintenant qu'il a repris vie grâce aux morceaux de méduse, mon père adoptif est devenu plus prompt. Il m'arrive de le reconnaître à peine, plus semblable à une bête indomptée qu'à l'homme attentionné auprès de qui j'ai vécu. Mais je me console avec le fait que, malgré les revers du destin, nous sommes restés unis. Et à présent qu'il est cloîtré dans la serre, je ne crains plus pour son existence.

Wilmard errait alors chaque nuit dans la forêt qui s'étale au nord du village Du Ruisseau. À chaque sortie, invariablement, il revenait la bouche rougie et les ongles encrassés. Comme Nayati, je préférais penser qu'il s'attaquait aux animaux à mains nues pour sustenter sa faim. Mais Wilmard ne pouvait sévir éternellement ainsi, surtout que la population de la communauté Du Ruisseau croissait année après année. Je me répugnais cependant à le déposséder de sa liberté.

Un matin, il a manqué à l'appel. Olof et moi étions partis à sa recherche dans cette partie de la forêt où les arbres sont d'une étonnante similitude. Seul le craquement de mes pas entre les rangées de bouleaux fissurait le silence. Quelquefois, mon oiseau de proie se penchait pour ramasser du bois mort dans son bec. Comme à son habitude, Olof rassemblait les branches en un fagot inégal, que Nayati se chargerait ensuite d'emporter jusqu'à ma cabane.

Je m'étais enfoncée sous le couvert monotone des arbres, possédée par un mauvais pressentiment. Une respiration sifflante me parvenait par-delà les bosquets, freinée par la canopée. J'avais songé à un animal blessé dont le sang aurait noirci les plantes naines.

Mesurant mes pas, je m'étais approchée. J'avais reconnu Wilmard, son visage distendu par un affreux rictus. Des balles avaient criblé son bras droit. Ses vêtements, zébrés d'entailles, dévoilaient des jambes boursouflées par les morsures. Il avait réussi à balbutier à travers un flot d'écume :

— Un chasseur... Des chiens...

Il m'avait tendu les bras. Sa peau avait désormais une teinte marron, durcie par endroits comme du cuir. J'avais eu le réflexe de m'écartier de lui. Des bulles de liquide violet bouillonnaient sur ses jambes alors que ses bras dégageaient une odeur purulente. Les cloques crépitaient, palpitantes sous la chair marbrée d'infectes taches. Était-ce possible qu'il soit dévoré par la gangrène ?

Mon amant claquait des dents, les pupilles écarquillées. Incapable de se relever, il se contorsionnait dans le lichen. Ses yeux remplis de remords me suppliaient. Au comble du désespoir, je reconnus celui avec qui je façonnais des tonneaux près de l'île Kany, celui avec lequel je folâtrais dans le potager. Sous les pulsions cruelles de la bête, l'homme que j'aimais survivait, tourmenté par la violence de ses appétits.

J'avais sommé Olof de fouiller dans la grande poche de mon tablier. Mon oiseau de proie m'avait apporté l'un des pots d'onguents de Nayati. Dans son affolement, Wilmard essayait d'agripper ma buse avec des gestes erratiques. Olof réussit cependant à déposer un peu de pommade sur les membres rancis de mon père adoptif. J'avais remercié mon rapace, rassérénée d'avoir interrompu pour un temps le cours de la maladie. Hélas, Wilmard ne pourrait survivre longtemps ainsi : à la première occasion, Nayati devrait amputer les membres infestés.

Mon cœur s'était serré à la pensée que désormais, Wilmard serait incapable de se mouvoir. Puis j'avais songé à la serre et à sa multitude de membres qui croissaient au sein des plants luxuriants. Je n'avais d'autre choix que de claustrer mon père adoptif pour le protéger de lui-même. C'était, hélas, la seule mesure à prendre.

CHAPITRE IV

Sora cheminait sur la route de la rivière de l'Ouest, son bâton de sourcière noué à sa chevelure pêle-mêle, le silence parfois troublé par le jappement d'un chien. Elle percevait la présence d'Hypoline, qui l'avait précédée. Sa rivale avait sillonné le remblai de terre boueux et foulé le sentier qui louvoyait jusqu'au moulin. L'empreinte de ses bottes de caoutchouc s'était inscrite sur la glaise, dans l'herbe où les épilobes se fanaient en larges bouquets. Au loin, des montagnes courtaudes ombrageaient la rivière en partie, mouchetées de ce lichen blanc-vert qui leur donnait un aspect lunaire.

La sourcière inspecta le ciel, d'un bleu délavé. Juché sur son épaule droite, Olof somnolait. La rivière s'étalait entre deux bandes de terre qui se déroulaient à l'intérieur d'une baie protégée des bourrasques, dans laquelle les rochers montraient différents degrés d'érosion. Sora frémît à la vue du liquide. Son bâton tressauta, animé de torsions successives. Elle se remémora la sensation de l'averse qui racornissait sa chair. Mais pour l'instant, la tempête semblait encore lointaine.

Rassemblant son courage, Sora franchit à la course le pont en bois. La structure fragile grinça sous son poids. Le cœur battant, elle s'immobilisa de l'autre côté de la passerelle. À l'ouest, un fin brouillard dédoublait une partie des îles de l'archipel. Quelques touffes d'herbes trouaient l'eau stagnante des berges. La femme continua d'avancer, le nez plissé. Elle percevait la présence d'Hypoline de manière plus fugitive, comme si l'apothicaire avait disparu vers les sommets. Aurait-elle pris la direction de l'un ou l'autre des gros mornes ? Sa piste devenait diffuse.

Lasse de poursuivre sa rivale, Sora balaya le fleuve du regard. Si seulement elle avait pu s'entretenir avec sa mère... Elle aurait aimé sentir sa chaleur, entendre sa voix jaillir des profondeurs sous-marines. Mais sa mère ne pouvait l'étreindre au risque de la brûler sérieusement. Les yeux de Sora devinrent humides. Elle ravalà ses larmes. Tant bien que mal, elle atteignit l'extrémité du chemin de la rivière de l'Ouest. Un rocher de grande taille se soulevait au-dessus des eaux. Une fine ligne grise, couleur granit, surmontait la partie de la pierre la plus souvent immergée, qui présentait une teinte rouillée. Sa peau d'ours étendue à ses côtés, Nayati était assis sur la surface lisse, tête baissée.

Sora hésita. Pendant un moment, elle considéra la marée basse. Puis elle rejoignit d'un bond le vieillard en prenant garde d'éviter les flaques qui creusaient la terre ceinte d'herbes hautes. Son grand-père lui tendit les bras, un sourire pâle sur le visage. La sourcière s'attarda une nouvelle fois sur son torse dénudé, où les tatouages-fossiles avaient foré des sillons si larges que certaines crevasses transperçaient ses flancs de part en part.

La sourcière aperçut sa barque amarrée à l'est de la baie, encombrée de casiers de homards.

— J'espérais justement te revoir. Je me doutais que tu ne retrouverais pas Hypoline à Makkovik, qu'elle te filerait entre les doigts. Cette demi-sorcière a toujours eu du talent pour percevoir les menaces. Mais ta mère a la situation en main : je suis certain qu'elle lui a volontairement permis de fuir à bord de l'une de ses baleines. Hypoline doit se trouver en ce moment dans l'archipel. Enfin, nous allons pouvoir rétablir l'équilibre. Il aura fallu attendre quarante-huit ans de plus, mais...

Le regard du vieillard se perdit dans le fleuve. Un faible remous le traversa, comme si une bulle brasillait à la surface. Sora crut distinguer plusieurs nageoires qui venaient dans leur

direction, en provenance de l'île en forme de tête de baleine. Les muscles contractés, la petite-fille de Nayati s'apprêta à fuir. Mais le vieillard l'interrompit, la main tendue.

— Elle ne te fera pas de mal. Au contraire. Ce n'est pas comme l'averse, qui n'a rien à voir avec elle. Ta mère m'a redit dernièrement qu'elle souhaiterait te voir de plus près. Admirer le visage de sa fille unique, qu'elle est condamnée à aimer à distance.

La poitrine de Sora se noua. Elle avait eu si peur quand l'averse avait carbonisé ses chairs alors que Wilmard courait derrière elle avec une couverture. Sans oublier la pluie corrosive de Makkovik. Chaque fois qu'elle s'était enhardie à s'approcher du rivage, la véhémence des vagues avait freiné ses élans.

Olof quitta l'épaule de sa maîtresse et se posa sur le rocher. L'oiseau de proie commença à se lustrer tranquillement le plumage, indifférent à ce qui se passait. À force de se tenir à distance de cette mère insaisissable, la sourcière en venait parfois à douter de l'affection que celle-ci lui portait. La colère de sa mère semblait avoir dévoré tout le reste.

Elle baissa la tête en songeant aux fragments de son œuf qu'elle avait patiemment récupérés avec Wilmard, alors qu'elle était enfant. Au cours de leurs promenades près de la chapelle et des demeures estivales des pêcheurs, ils avaient recueilli la plupart des esquilles dispersées sur l'île Providence. L'apprenti tonnelier les avait ensuite recollées avec une grande minutie. L'œuf craquelé de sillons étoilés trônait depuis sur la commode en chêne de Sora, dans un nid de sable et de fourrure de martre. De temps à autre, quand Wilmard et Anselme allaient pêcher sur le continent, elle léchait la coquille fissurée, croyant y déceler le goût salin de sa mère.

Sora claqua des dents, impuissante devant la force de ses réminiscences. Son grand-père la pressa contre lui. Elle sentit ses côtes saillantes s'enfoncer dans son dos. Un long cheveu blanchi dansa dans la brise, se soulevant près du visage raviné du vieillard.

— Il est temps pour toi de tout savoir. J'aurais aimé que la colère de ta mère s'apaise bien avant, mais... C'est surtout aux hommes-oiseaux qu'elle en veut. À ceux qui ont abusé d'elle dans la maison haut-perchée. À l'influence de la météorite jadis tombée près des Monts Groulx, qui avait emmagasiné le savoir d'un peuple lointain. Leurs connaissances auraient été absorbées par les autochtones de l'endroit, qui auraient peu à peu pris l'aspect de ces habitants d'une terre éloignée. Les hommes-oiseaux ont alors construit leur ville-passerelle.

Nayati se racla la gorge et reprit :

— Bien sûr, elle en veut aussi à Hypoline. Car Hypoline aurait pu l'aider. Mais elle a refusé, elle a failli à sa tâche en prenant la fuite. Hypoline aurait pu te permettre d'avoir la vie que ta mère souhaitait pour toi. Punir Hypoline pourrait purger ma fille d'une partie de son désir de vengeance. Ce désir qui la garde vivante depuis des siècles dans son palais. Et moi... J'ai été faible. Faible et cupide.

Des larmes sinuèrent sur les joues du vieillard. Émue, Sora l'incita d'un signe de tête à poursuivre : jamais son grand-père ne lui avait confié à ce point ce qui s'était passé, sans doute parce qu'il en avait trop honte.

— J'ai été appâté par l'éclat de l'or. Comme les hommes-oiseaux, qui ramassent compulsivement tous les objets brillants. J'ai honte d'avoir accepté les cadeaux d'épousailles du prétendant de ma fille. Et ensuite... Ensuite...

Les sanglots secouèrent la poitrine du vieil homme. Sora vit la surface du fleuve se brouiller. Quelques remous y répondirent. La sourcière considéra son grand-père avec gravité.

— Ensuite, les hommes-oiseaux, qui partagent souvent leur épouse, ont abusé d'elle pendant des nuits. D'elle et de lui, étant donné que mon enfant...

Nayati se prit la tête dans les mains. Ses larmes coulèrent entre ses doigts et ricochèrèrent sur les vagues, de plus en plus tourbillonnantes.

— Mais tu ne le savais pas, tenta de le rassurer Sora, en ramenant ses jambes contre elle.

— Non, mais... Elle a toujours cru que, d'une manière ou d'une autre, je le savais. Elle ne connaît même pas avec certitude l'identité de ton père. Elle ne sait pas si c'est l'homme-oiseau qu'elle avait épousé ou l'un des habitants de la ville-passerelle. J'ai failli. Encore et à jamais, elle me punit de ma traîtrise. Alors que je voudrais seulement mourir, être délivré de ma culpabilité.

Les lèvres de Nayati se plissèrent en une grimace douloureuse. Il s'éloigna de Sora avant de se redresser sur le rocher avec peine. Quelques mètres plus loin, des baleines et des phoques les épiaient, figés dans les eaux froides. Un entrelacs d'algues se déploya entre leurs formes à demi émergées, s'étendant au gré des courants marins. La sourcière vit l'amas disparate s'approcher de leur perchoir. Elle poussa un cri d'effroi. Les plantes hérissées se hissèrent sur les aspérités du rocher, qu'elles commencèrent à escalader. La petite-fille de Nayati pivota d'instinct vers la berge, prête à courir s'y réfugier. Mais le vieillard freina une nouvelle fois son geste.

— Il ne faut pas avoir peur d'elle, Sora. Tu n'as pas à craindre sa puissance. Je te l'ai dit : ta mère aimerait seulement voir le visage de sa fille de plus près.

Sora sentit sa poitrine se contracter. À sa droite, Nayati tendit les bras en direction du golfe. L'amoncèlement filandreux se boursoufla, comme s'il respirait par les pores. Puis il gravit le roc avec des mouvements oscillatoires. Les matières emmêlées, tressées d'interminables

cheveux couleur d'obsidienne, s'arquèrent vers le thorax labouré du vieillard. Prenant la forme d'un dard, les longs poils de la maîtresse de l'archipel se cramponnèrent au torse de Nayati. Il supplia :

— Je voudrais seulement mourir, être délivré de ton ressentiment. Pardonne-moi, mon enfant, pardonne-moi.

Sora s'approcha craintivement de l'extrémité du rocher. Elle avait tellement souhaité voir le visage de sa mère, désiré sentir la chaleur de son étreinte, le contact de ses lèvres sur son front... Elle pencha la tête vers le fleuve, les traits froissés par la tristesse. Près d'elle, sa mère enlaçait Nayati, dont elle caressait les sinuosités qui criblaient son dos et sa poitrine. Les plantes emmêlées entraient et sortaient des cavités du thorax du vieil homme. Lentement, elles serpentaient entre les tatouages-fossiles et les stigmates de coquillages. La bouche du grand-père de Sora s'ouvrir sur un cri de désespoir.

— Pas encore, geignit-il, elle a dit « pas encore »...

L'étreinte du père et de la fille se brisa. L'amoncèlement de varech rampa en direction du fleuve. Devant le regard implorant de Sora, la chevelure enchevêtrée de plantes aquatiques glissa sur le rocher avec un bruit de ventouses détrempées. La sourcière approcha sa tête près de la surface.

— Je voudrais tellement être près de toi, gémit-elle. Connaître enfin l'expression de l'amour d'une mère.

Sora sentit l'eau irradier, prête à calciner ses chairs au moindre effleurement. Elle baissa un peu la tête, juste au-dessus des vagues hésitantes. Une sensation de brûlure lui incendia le visage. La petite fille de Nayati se redressa brusquement, dévorée par un sentiment de vide et d'impuissance. Agenouillé sur le roc, le vieillard la regardait avec une expression défaite. Du

coin de l'œil, elle vit les baleines et les loups-marins se disperser avec des cris perçants entre les îles. Chagrinée, Sora courut vers le village Du Ruisseau, Olof planant au-dessus d'elle. Les bungalows aux revêtements colorés s'allongèrent près du littoral accidenté. Elle bifurqua en direction de la serre, la présence d'Hypoline devenant plus nette au fur et à mesure qu'elle se détournaît de la rivière de l'Ouest.

CHAPITRE V

Les contours de la serre vacillèrent devant le regard embrouillé de Sora. Elle se sentait un peu mieux maintenant qu'elle se trouvait en altitude, héritage légué par son père. Elle songea à sa conception dans cette cité lointaine des Monts Groulx, où se déployaient autrefois nids et passerelles chatoyantes, à ce géniteur qui ne connaissait probablement pas son existence, à l'œuf qu'il avait fécondé à son insu. Elle se visualisa pressée contre les fragments coupants de sa coquille, essayant d'inscrire sur son corps nu le contour d'une branchie. Le sang envahirait bientôt les sillons osseux comme ceux des baleines à bec, se libérerait par saccades purpurines. Ainsi, se plaisait-elle à rêver, elle pourrait rejoindre à Nerrivik les servantes de la maîtresse des animaux marins.

Sora serra les mâchoires. Au-dessus du renfoncement de la montagne, une volée de bernaches s'étalait tel un éventail en papier de soie. La sourcière renifla en étudiant le vol des oiseaux. Comme les Montagnais de Saint-Augustin et de La Romaine, elle savait qu'il était possible de chasser les bernaches en utilisant sa voix à la manière d'un projectile. Les volatiles, affolés par les cris, chutaient sur le sol, désorientés. Il suffisait alors de recueillir la proie la plus près. Mais elle n'aurait jamais osé se sustenter d'un oiseau. Par contre, la perspective de manger cloîtrée dans la serre en compagnie de Wilmard et d'Olof était tentante.

Du coin de l'œil, elle repéra un rat musqué. Elle demanda à Olof de l'attaquer. Elle entendit les os de sa victime craquer. Le corps de l'animal se recroquevilla. Le rapace prit une bouchée de viande, avant d'escorter Sora jusqu'à la serre en traînant sa proie.

La sourcière se faufila sans attendre dans le passage dissimulé sous la roche. Empressé, Olof déposa le rat musqué au pied de sa plante favorite avant de commencer à fourrager dans le

feuillage. Sora tendit l'oreille, perplexe. Elle avait cru entendre une voix... Elle s'approcha prudemment de la trappe. Comme de coutume, les grognements de Wilmard fusaient de l'ouverture. Il avait tendance à s'emballer lorsqu'il peignait avec ses propres sécrétions. Mais une deuxième voix, plus aiguë, se superposait à la sienne. Ce ne pouvait être qu'Hypoline, dont elle avait perçu la présence un peu plus tôt. Comment l'apothicaire avait-elle déniché son repaire ? Sans doute grâce à ses talents de sorcière. Sora pesta. À grand-peine, elle résista à l'envie de s'élancer dans la cave. Si elle voulait capturer Hypoline, elle devait se montrer stratégique.

Elle appuya son oreille contre la trappe en bois. Dans la pénombre du sous-sol, Hypoline sanglotait. Elle hoqueta :

— Pauvre Wilmard. Il est trop tard pour toi. Trop tard pour toi depuis des années. Je ne peux même plus te purger de ton mal. Tu es mort depuis si longtemps. Trop longtemps.

— Ce n'est pas... pas grave, groagna Wilmard.

— J'aurais voulu être là avant. Bien avant. Te purger de la gangrène qui nécrosait tes membres quand il en était encore temps. Venir te rejoindre dans l'archipel. Mais je n'ai pas eu le courage de revenir de Makkovik. J'avais peur pour vous, aussi.

Wilmard toussa à plusieurs reprises.

— Ce n'est pas grave, répondit-il. Pas grave, mon Hypoline. J'ai toujours... toujours su que tu reviendrais un jour. Je n'ai jamais... jamais cessé de t'attendre.

Le cœur de Sora s'étrécit. La colère étendit son sillage bouillonnant dans ses veines.

— Fais... Fais ce pour quoi tu es venue, ajouta Wilmard d'une voix traînante. Vas-y, mon Hypoline. Je t'attendais.

Hypoline ne répondit rien. Sora l'entendit sangloter de nouveau. Puis elle perçut un froissement à la fois métallique et humide, suivi d'un bruit de chute.

Inquiète, la sourcière fit coulisser la trappe. Elle surgit dans la pièce assombrie. Hypoline était recroquevillée sur elle-même, vautrée dans l'opacité du sous-sol. Près d'elle reposait un sécateur empourpré. Dans sa paume, le pendentif de Wilmard brillait.

Sora se précipita vers son amant, accrochant au passage plusieurs flacons entassés contre le mur du fond, remplis de la sueur de Wilmard. Le cou de son père adoptif béait, tranché par les pointes recourbées de l'instrument de jardinage. Les yeux renversés, le prisonnier gémit en reconnaissant Sora. Par saccades, le sang se déversait de la plaie évasée. Ses traits creusés par un rictus de douleur, Wilmard cracha un bouillon de salive rosie.

La sourcière appliqua sa poitrine contre la large blessure qui lacérait la gorge de Wilmard, dans une tentative d'interrompre le saignement. En vain. Sans s'éloigner de son amant, Sora se retourna vers l'apothicaire, fulminante. Elle jaugea Hypoline, ses épaules voûtées sur son corps potelé, sa poitrine enserrée dans un tablier jauni et une robe de lin marron. Ses cheveux châtaignes, coupés au ras de sa tête, arrondissaient son visage aux angles pleins, à l'instar de ses lèvres, rouges et pulpeuses. Ses yeux pétillaient toujours de l'éclat dont avait si souvent parlé Wilmard. Et sa peau, bien que ridée, semblait lustrée, comme un galet poli par les marées.

Hypoline se leva. La sourcière se pressa plus fort contre Wilmard. Le corps de son amant tressauta faiblement avant de s'immobiliser dans un ultime spasme, le regard fixe. La bouche de l'apothicaire se tordit en une grimace enlaidie par des tics musculaires :

— Je sais qui tu es. Wilmard me l'a dit avant de mourir. Tu le gardais de force ici. Tu l'empêchais de mourir. Maintenant, il pourra enfin se reposer. J'irai l'enterrer aux côtés de mon oncle dans le cimetière de l'île Knty.

Les sanglots nouèrent la gorge de Sora. Sa rivale lui apparaissait à travers une sorte de brouillard.

— Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, gémit-elle. Wilmard ne doit pas mourir. Je ne veux pas... Ce n'est pas possible.

Sora poursuivit d'une voix déformée par les larmes :

— Tu... Tu l'as tué. Toi qui... Toi qui l'as abandonné depuis des années déjà. Tu n'avais pas le droit. Tu as... Tu as tout gâché dès le départ.

Elle se jeta sur l'apothicaire. Sa rivale esquiva son attaque en se plaquant contre le mur du fond. Déséquilibrée, la sourcière referma ses mâchoires sur le tablier d'Hypoline. Le tissu se déchira dans un long craquement. Sora cracha le vêtement aux fils décousus. L'apothicaire étira la jambe pour la faire basculer. La sourcière chuta sur le sol terreux avec moult gémissements.

Aussi vite que sa démarche chancelante le lui permettait, Hypoline se dirigea vers l'escalier. Elle gravit les marches sans un regard derrière elle. La petite-fille de Nayati entendit les cris d'Olof se confondre aux protestations de sa rivale. Elle espéra que son oiseau de proie la poursuivrait sur le gros morne et la picorerait jusqu'au sang.

Renversée sur le plancher, Sora s'étouffa. Des sanglots ininterrompus fusèrent de sa gorge. Wilmard était toujours sanglé dans cette chaise où ils s'aimaient depuis tant d'années. Sora serra les dents, incapable de cesser de fixer le corps sans vie de son amant. Quelques gouttelettes de sang perlaient encore de la large entaille, comme ces ruisseaux dont elle tarissait le cours.

— Mon Peshu. Elle n'avait pas le droit. Pas toi. Mon Peshu... À personne d'autre.

Tendrement, elle commença à nettoyer Wilmard avec sa propre salive. Sa langue s'enfonça dans la plaie qui creusait sa gorge. Seuls ses hoquets et ses reniflements rompaient de temps à autre le silence.

Mémoires de Sora Boudreau, 1^{er} octobre 1921

Je repense à un événement de mon enfance qui me paraît signifiant en regard de l'horrible mort de Wilmard. J'avais alors huit ans. Mon grand-père m'avait conviée pour la première fois à l'un de ses voyages sur la Basse-Côte-Nord, au cours desquels il échangeait des pierres brillantes contre des ingrédients et des matières premières. À cette occasion, nous avions abordé les côtes rocheuses de la Romaine. Nayati avait laissé la baleine dans le renflement d'une baie bordée de rochers en grès rouge, de laquelle nous apercevions la plage et ses galets dispersés. Au-delà, le village de francophones et de Montagnais s'étendait à l'intérieur des terres.

Jamais je ne m'étais aventurée aussi loin de l'archipel ni n'avais quitté l'île Knty à l'insu de Wilmard. Dans le roulement des flots, je ne pensais qu'à lui, œuvrant avec Anselme sur une importante commande.

Rendue inquiète par la proximité de l'eau, je considérais la route de terre entourée d'herbes sèches. J'avais emboité le pas à Nayati jusqu'à une cabane aux fenêtres murées, ceinte d'épilobes et de conifères. Il m'avait invitée à aller explorer les environs pendant qu'il marchandait. Peu emballée à l'idée de commercer avec vendeurs et chamanes, je m'étais laissé aisément convaincre.

Aussitôt, je m'étais dirigée vers la rive. Des rochers couleur ardoise, bariolés de mousse, aux pieds desquels poussaient d'alléchants petits fruits, s'allongeaient près de la grève. Me trouvais-je sur une planète étrangère, à la flore rare et austère ? Cinglée par les bourrasques, la végétation d'un vert pâle, semblable à celle de la toundra, me fit penser à quelque cratère météoristique. Sans savoir pourquoi, je m'étais sentie nostalgique d'un avant dont je n'avais

pas le souvenir. J'avais l'impression d'être figée dans ces arpents de grès rouge, où seuls quelques goélands planaient d'un vol téméraire. Alors, j'avais distingué un mouvement près des rochers.

La surface du fleuve s'était brouillée. Non sans surprise, j'avais vu une femme, le visage plongé dans le liquide. Quand elle avait ressurgi des eaux, un poisson frétillait entre ses dents. Elle l'avait assommé avec des galets, puis l'avait glissé dans un panier de paille à ses pieds, ceux-ci étant ornés de minuscules perles d'albâtre. Je m'étais approchée, vaincue par la curiosité. Nous nous étions immobilisées l'une en face de l'autre. La femme avait rompu le silence :

— *Est-ce toi, Sora ? Je suis Ignès à Gérène. Je ne pensais pas que nous nous rencontrions si tôt.*

L'incongruité de son apparence m'avait saisie : ses cheveux blancs, coupés inégalement aux épaules, parsemés de mèches noires, ses sourcils épais et immaculés, son nez arrondi, sa silhouette trapue, sa robe sur laquelle des plumes de goéland étaient ébouriffées par le vent... Mais le comble était ses mains, palmées comme les pattes des oiseaux.

— *C'était inévitable, avait-elle repris. Nos peuples appartiennent à deux branches lointaines. Le mien surveille le tien en attendant l'heure de la réparation. Mais le moment n'est pas venu. Des années devront encore passer.*

Ce fut à peine si j'entendis la suite, tant l'étrangeté de cette rencontre m'inclinait à partir.

— *Attends, m'avait-elle dit. Nous sommes de lointaines alliées. Les hommes-oiseaux des Monts Groulx ne sont pas tous des traîtres. C'est grâce à ma lignée, celle de Gérène, que tu n'as pas connu le sort des cambions, ces enfants de sorciers. Mon ancêtre a interféré alors que*

tu étais encore à l'intérieur de ton œuf, dans la maison haut-perchée. Car l'identité de ta mère est plus fluctuante que tu ne le penses.

Bien que confuse, je l'avais laissé poursuivre.

— Le temps de la délivrance n'est pas venu. Pas encore. Mais je peux te donner ceci en attendant.

Elle m'avait tendu un œuf bariolé de taches brunâtres, qu'elle avait glissé dans la poche avant de mon tablier. J'avais envisagé de m'en débarrasser, puis je l'avais finalement laissé dans le tissu pour le réchauffer. Que pouvais-je craindre d'un simple volatile ? J'ignorais que quelques semaines plus tard, la mère d'Oloff fissurerait la coquille.

Ce jour-là, sur la berge de La Romaine, je ne savais pas quel terrible sort nous guettait. Je m'étais bornée à relater cette singulière rencontre à mon grand-père. Nayati m'avait alors dit de m'armer de patience, que le temps viendrait où je comprendrais quels étaient mes desseins.

CHAPITRE VI

Sora cligna des paupières. La lueur du jour filtrait en une raie étroite par une fenêtre à moitié obstruée. À demi inconsciente, elle pressa son corps contre celui de Wilmard. Un instant, elle le crut encore vivant. En se redressant sur sa couche, elle identifia les contours de la maison de Nayati, sur l'île Kanyt. Une vague de tristesse l'assaillit tandis qu'elle revit la mort de son amant, les sanglots intarissables qui l'avaient secouée alors qu'elle étreignait son cadavre. Si seulement elle était revenue à la serre plus tôt, si elle s'était ruée au sous-sol, elle aurait sans doute pu empêcher la meurtrière de passer à l'acte. Elle se souvenait vaguement de l'arrivée de son grand-père dans la serre, de ses bras efflanqués qui l'avaient soulevée et traînée vers une barque. Avant qu'il surgisse dans la cave, elle se rappelait avoir bu, sa bouche tétant les goulots des flacons, des litres et des litres de sueurs jusqu'à ce que l'ivresse musèle ses sens. Elle voulait que Peshu ressuscite, s'enivrer de lui au point d'atteindre l'inconscience. Il ne pouvait pas l'avoir quittée, c'était impossible...

La bouche souillée de rigoles purpurines, Sora embrassa une nouvelle fois la plaie qui tailladait la gorge de Wilmard. Après sa mort, elle se souvenait vaguement que la pluie avait ricoché sur le toit de la serre pendant de longues minutes, à la manière d'une avalanche de pierres polies. Elle avait l'impression de l'entendre encore frapper le toit de la maison, de sentir le contact du tissu râche de la couverture dans laquelle le vieil homme l'avait enveloppée avant de l'allonger dans la barque, sous une toile pour la protéger des gouttelettes.

L'effroi emplit Sora à la pensée qu'elle avait franchi le golfe pendant la nuit. Mais elle était désormais en sûreté sur la terre ferme, même si Hypoline avait une nouvelle fois réussi à

s'enfuir. La colère l'embrasa. Elle serra les dents, avant de racler sa gorge desséchée. Elle chercha Olof du regard, surprise de ne pas le trouver à son chevet.

Elle se redressa en titubant. Wilmard ploya sur le flanc, la bouche entrebâillée sur ses gencives pourries. Le cœur de Sora se crispa à la vue des chairs rigides de son ancien complice.

Elle embrassa ses lèvres violacées avec délicatesse. Le sang pulsa douloureusement dans son crâne. D'une voix incertaine, Sora héla sa buse. L'oiseau de proie ne répondit pas à son appel. Elle fronça les sourcils avant de franchir la porte d'entrée, non sans prendre garde d'éviter une éclaboussure au pied de la cuve dissimulée derrière les tentures.

Étourdie, Sora jaugea les environs. Une dizaine de maisons aux bardes disparates entouraient la demeure du vieillard. La plupart étaient blotties à l'ombre des vallons granitiques. Un quai pouvant accueillir quelques bateaux s'étirait en contrebas, sur le flanc est de l'île, à l'extrémité d'un mince chemin de gravier. Le cimetière, qui abritait également les défunt de la communauté Du Ruisseau, s'arquait à mi-pente. Une vingtaine de sépultures en pierres blanches et en bois se dressaient en parallèle au fleuve. La démarche approximative, Sora avança en direction du quai où elle marchandait autrefois les tonneaux pour Wilmard et son père. Un sentiment d'injustice lui arracha le cœur à nouveau. Hypoline devait être châtiée pour ce qu'elle avait fait ! Elle ne s'accorderait pas de répit tant qu'elle n'aurait pas retrouvé son adversaire.

La migraine dispersa ses vagues nervurées dans son crâne. Une ombre obscurcit soudain le ciel d'un bleu terne. En redressant la tête, Sora repéra Olof. Sa buse planait au gré des courants tièdes. L'oiseau de proie vint ensuite se poser sur l'épaule de sa maîtresse. Elle hâta le pas vers la plateforme de bois sur pilotis en prenant garde d'éviter le lichen imbibé de rosée.

Nayati était assis sur le quai, le dos plus voûté que jamais. Sa barque ballotait à ses pieds, remuée par les vagues matinales. La sourcière le rejoignit.

— Il faut punir Hypoline, clama-t-elle. Pour ce qu'elle a fait à Wilmard. Et ce qu'elle a fait à ma mère, jadis.

Nayati leva un regard las vers sa petite-fille.

— Je doute qu'immoler une autre personne à la colère de ta mère soit la meilleure solution.

Les vagues crépitèrent comme des braises sous l'embarcation. Avec fracas, elles heurtèrent les rochers émergés de la berge. L'eau pétilla sur la surface lisse des dômes de granit. Bien qu'effrayée, Sora demeura néanmoins sur le quai.

— Elle dit que tu as raison, soupira le vieillard.

Les ondes se firent plus puissantes. Le soleil se mira dans le ressac, d'une carnation humaine. Sora vit le vieil homme s'émouvoir en reconnaissant le grain moiré de la peau de sa fille. D'une voix suppliante, il dit à son enfant :

— Ne trouves-tu pas que vous êtes assez nombreux à Nerrivik, déjà ? Assez nombreux à te servir ? Que j'ai déjà suffisamment immolé de gens à ta colère ? Il est plus que temps qu'elle cesse...

Une vague plus haute que les autres distendit la surface. D'un claquement sec, elle heurta le rivage. Les rochers se déchirèrent avec un bruit de membres rompus, creusant l'intérieur des terres à la manière d'un bras de mer. Des bracelets dorés scintillaient sur la surface, mêlés à d'interminables torsades d'ébène. Convaincue que sa mère épousait ses desseins, Sora sauta dans la barque du vieillard.

— Il faut châtier Hypoline. C'est ce que ma mère souhaite. Tu ne peux pas nier l'évidence. Elle nous mènera à l'endroit où elle se cache. Et ses vagues ne me feront pas de mal. N'est-ce

pas toi qui disais qu'elle voulait le bien de son enfant, qu'elle souhaitait seulement voir mon visage de plus près ?

À contrecœur, le vieillard acquiesça. Satisfaite par la décision de sa fille, la maîtresse des animaux marins déploya une étendue lisse sous l'embarcation. Nayati rejoignit sa petite-fille. Sora gagna l'arrière de la barque, la tête encore pesante. Olof se percha sur le rebord du bateau, les yeux fixés sur le Saint-Laurent d'où jaillissait de temps à autre la nageoire d'une baleine.

Nayati emmaillota Sora dans l'une des couvertures pliées sous le banc. Malgré l'accalmie commandée par sa mère, une averse pouvait frapper sans prévenir.

L'embarcation glissa sur les eaux mates. Ils dépassèrent l'île Providence, sa chapelle fraîchement peinte en blanc et ses maisons d'été érigées face au continent, puis naviguèrent aux côtés d'îlots escarpés. La barque ralentit devant une île près du large, où se trouvait une fonderie de graisse de baleine et de loup-marin. Des tonneaux entouraient le bâtiment en bois. Avec un pincement à la poitrine, Sora se remémora cette habitude qu'avait jadis Wilmard de boire de la graisse de phoque avant de s'approcher du rivage. Le liquide, affirmait-il, possédait des propriétés protectrices.

Sora plissa les yeux, à l'affût de sa rivale. Après une secousse, l'embarcation s'arrima entre deux rochers. Les tempes douloureuses, la sourcière se redressa dans la barque. Une odeur organique flotta jusqu'à ses narines. Elle sauta avec empressement sur la terre ferme. Quelques gouttelettes noircirent le tissu de son tablier. Elle n'en fit pas de cas. Des cris montaient de la fonderie où, dans quelques heures, se rassembleraient les travailleurs. Ces hurlements tranchaient avec le silence pénétrant de la Basse-Côte-Nord. Les sens exacerbés, la sourcière reconnut une voix honnie, dont les accents lui vrillaient les tympans.

CHAPITRE VII

Nayati ouvrit la porte de la fonderie. Sora se rua à l'intérieur, les muscles tendus. Olof s'élança vers un poêle en fonte avec un piaulement. Sora considéra les fours entassés. Quelques lampes à pétrole aux flammes agonisantes perçaient la pénombre, sans doute allumées par Hypoline. Recroquevillée sur le sol, entre une étuve et un tonneau rempli de graisse, l'apothicaire haletait, ses cheveux courts hérisrés autour de son front plissé. Son cou, orné du collier de l'homme-oiseau autrefois trouvé dans le potager, remuait au rythme de sa respiration. Hypoline se redressa en apercevant Sora et son grand-père.

Sora revit l'apothicaire en train de taillader la gorge de Wilmard. Elle tenait à ce qu'Hypoline se repente de l'acte qu'elle avait commis, qu'elle implore le pardon de Wilmard.

Elle se jeta sur elle, la bouche ouverte, prête à refermer ses mâchoires sur son adversaire. Hypoline s'écarta. Elle rugit d'une voix étrangère pendant que ses dents s'entrechoquaient :

— Je ne veux pas être immolée à la colère de ta mère. Habiter l'une des fresques vengeresses.

Nayati s'approcha d'Hypoline, qui le regardait avec méfiance.

— Il est temps que sa colère cesse, murmura-t-il à l'intention de l'apothicaire. Que ma fille accepte de pardonner. À toi et aux autres.

La sourcière darda un regard noir vers son grand-père. Elle se prépara une nouvelle fois à bondir sur Hypoline. Mais Nayati réitéra, autoritaire :

— Attends, je t'en prie, Sora. Je veux qu'elle nous raconte ce qu'ils lui ont fait au palais. Je veux l'entendre nous raconter elle-même ce qui s'est passé.

Elle balbutia :

— Ils... Ils étaient tous là. Les habitants de Nerrivik. Près des fresques vengeresses. Ses servants et... ses servantes. Il y avait aussi Taliana, mon ancienne voisine. Elle ressemblait à une sirène. Une sirène sans bras, au corps presque transparent. Elle était censée me surveiller. Mais...

Sora se braqua. La vision de Wilmard, inerte, chavira devant son regard. Ses nerfs se tendirent, exacerbés par la migraine qui lui taraudait le crâne. Le vieil homme incita l'apothicaire à poursuivre, une main posée sur l'épaule de sa petite-fille.

— Elle... Elle ne voulait pas se soumettre à la maîtresse. Taliana avait l'étoffe d'une dirigeante. Et puis... Et puis la maîtresse, avec son sexe masculin, l'avait rendue enceinte, quand elles s'étaient unies sur le rocher en forme de tête de baleine. Alors, alors... Les anguilles qu'elle portait dans son ventre...

Hypoline toussa. Non sans difficulté, elle parvint à s'asseoir. Sora la scruta avec hargne. Elle serra les mâchoires jusqu'à en avoir mal.

— Elles ont... Les anguilles ont dévoré son ventre pendant qu'elle était vivante. J'ai vu... J'ai vu ses ossements nettoyés de l'intérieur par ses propres enfants. Je crois que ce qu'il restait d'elle était destiné à une fresque vengeresse. Mais je n'ai pas pris le temps de vérifier. J'ai eu si peur que j'ai voulu fuir. J'ai remonté les escaliers jusqu'au laboratoire où se trouvaient les baleines. Je me suis emparée d'un scalpel en guise d'armes. Là, je suis montée dans le ventre de l'un des mammifères marins, avec un serviteur en otage. Je me suis enfermée dans la cabine avec lui. L'animal a nagé jusqu'à Makkvik. Et j'ai jeté par-dessus bord l'homme qui m'avait accompagnée après qu'il ait essayé de me tuer. Ensuite... Je me suis... me suis résignée à rester au village.

Les paupières d'Hypoline remuèrent à plusieurs reprises, mouillées de larmes. Sora ne se laissa pas attendrir, de plus en plus incapable de réprimer sa colère.

Hypoline s'essuya les yeux avec un pan de son tablier. Les gouttelettes luisirent sur ses joues humides. La sourcière gronda. Sa rivale réussit enfin à se redresser. Sora la couva d'un regard haineux, la poitrine oppressée. Comment la cousine de Wilmard avait-elle pu tuer le seul être qui l'avait réellement aimée ? Dans un cri, elle ordonna à Olof d'attaquer l'apothicaire. Malgré lui, Nayati battit en retraite vers l'entrée, s'immobilisant près du seuil. La buse fonça vers le cou d'Hypoline, qu'elle picora violemment. Le sang jaillit de la chair tailladée. L'apothicaire fouetta l'air de ses bras pour essayer d'agripper l'oiseau de proie. Quelques plumes valsèrent dans la pénombre de la fonderie. Des chaudrons churent de l'un des poêles dans un tumulte de fonte.

La femme porta ses mains à sa gorge, où le pendentif brillait d'un éclat aveuglant. Sora somma Olof de continuer, les tempes bourdonnantes. Le vieil homme sanglotait :

— Il faut que ça cesse. Que ça cesse... Je voudrais tellement mourir...

Le rapace frappa le visage de l'apothicaire à grands coups de bec. Sora poussa un cri de rage. Elle s'élança vers sa cible, les mâchoires ouvertes. En se tortillant, elle réussit à enserrer une partie du cou d'Hypoline entre ses dents. Le sang pulsait dans ses veines en un martèlement affolé. L'odeur de la peau de sa rivale, à la fois saline et rappelant la terre humide, emplit ses narines. Un effluve d'huile s'y superposa, issu des cuves de la fonderie.

Sora mordit plus fort la gorge d'Hypoline, qui la repoussa d'un geste ample. Les pieds de la sourcière se dérobèrent. Son flanc gauche heurta le plancher avec fracas. Elle geignit de douleur. Au-dessus d'elles, Olof tournoyait. Hypoline réussit à agripper le volatile, qu'elle

lança contre un mur. La tête de la buse percuta la cloison, avant que son corps inerte ne s'échoue sur le sol.

Bouleversée, Sora vit Hypoline se pencher vers elle. L'apothicaire extirpa de son tablier un tuyau souple et élancé, qui aboutissait dans un large pot en verre. Sans prévenir, la cousine de Wilmard pressa le cylindre transparent au centre de la poitrine de Sora, la bâillonnant de sa main libre. Le drain effilé commença à creuser sa chair afin de s'y introduire. La sourcière se débattit, donnant au hasard des coups de pieds en direction de sa rivale.

— Il faut te purger des humeurs noires qui t'érodent les sens depuis trop longtemps, énonça Hypoline.

Nayati sortit de l'ombre où il s'était coulé. D'une voix faible, il approuva:

— Oui. Il est temps de cesser d'immoler des gens à la colère de ta mère.

Sora le considéra avec hargne. Comment son grand-père pouvait-il ainsi la trahir ? Le vieil homme baissa la tête. Hypoline inspira dans le tube transparent. La poitrine de Sora lui sembla s'étrécir, comme si une paroi s'était bloquée dans sa trachée pour empêcher l'air de circuler. La sourcière commença à tousser. Ses poumons se contractèrent dans sa cage thoracique, filtrant désespérément l'air restant. Les battements de son cœur se précipitèrent. Le tube continuait néanmoins à s'enfoncer en haut de ses seins.

Les jambes engourdis, Sora s'échinait à donner des coups de pieds, avec une vigueur de plus en plus amoindrie. Olof se secoua en reprenant connaissance. Encore un peu assommé, il vint se jucher sur le comptoir aux côtés de sa maîtresse, inquiet. Les yeux de la sourcière s'écarquillèrent. À travers un voile cotonneux, Sora distingua Nayati qui se décidait enfin à s'interposer, craignant sans doute que l'apothicaire soit en train de blesser sérieusement sa

petite-fille. Il tendit la main vers le tube qui perforait le thorax de Sora. D'une voix ferme, Hypoline dit au vieil homme :

— Ne craignez rien. Plus que quelques minutes et elle sera purgée.

Le corps lourd, Sora sentit l'air qui restait dans ses bronches succionnées par le cylindre fuselé. Sa bouche se tordit. Du coin de l'œil, elle vit flotter une fumée anthracite, cloisonnée dans le contenant hermétique. Les couleurs tanguèrent un moment devant ses pupilles. Elle se débattit de toutes ses forces en revoyant l'image d'Hypoline en train de trancher la gorge de Wilmard. Galvanisée par ce souvenir, elle réussit enfin, avec un bruit de déchirement, à arracher le tube à sa poitrine.

Sans attendre, elle se redressa et se jeta sur sa rivale. Hypoline, interdite, heurta une cuve remplie d'huile chaude. Quelques gouttelettes pétillèrent sur ses habits usés. Désarmée, l'apothicaire se rua vers l'arrière de la fonderie. Sora ordonna à son rapace d'attaquer Hypoline. Il picora son visage à grands coups de bec. L'apothicaire hurla. Elle essaya de repousser le volatile, mais la buse enfonça ses serres dans son cou. Des rigoles écarlates constellèrent son épiderme.

Encouragé par sa maîtresse, Olof approcha son bec de l'œil droit d'Hypoline. D'un mouvement vif, il en transperça la rétine. La cousine de Wilmard tituba. Elle porta les mains à son visage blessé. Olof s'accrocha à sa victime. La pointe recourbée s'enfouit dans la cornée rougie. Le bec en ressortit avec un bruit spongieux. Vivement, le rapace tira les filaments de l'œil crevé vers lui. Il se délogea avec un chuintement humide. Des larmes amarante jaillirent de l'orbite mutilée d'Hypoline.

Tant bien que mal, elle réussit à se libérer. L'oiseau de proie se réfugia avec son butin dans un coin de la fonderie pour le manger tranquillement. Chancelante, l'apothicaire se traîna vers

la porte ouverte. Debout à côté de la sortie, Nayati semblait pétrifié. Ses mains tremblaient. Une paume pressée sur son orbite ensanglantée, Hypoline parvint à se faufiler jusqu'à l'extérieur. Sora s'élança à sa suite. Elles progressèrent un instant dans le lichen, qui se barbouilla de trainées de sang.

Sa main libre appuyée sur son ventre, Hypoline avança avec peine jusqu'au bout de l'île. Sora la rejoignit. Aux pieds des deux femmes, un nid de pierres étendait ses strates superposées. La gorge de Sora se serra lorsqu'elle songea à l'œuf que Wilmard avait patiemment recollé, morceau par morceau. Quelques vagues rebondirent sur les rochers en contrebas. Sora sentit la brise maritime l'effleurer, le poids de l'humidité l'écraser. Une sensation de danger oppressa sa poitrine. Mais elle s'entêta, se répétant que sa mère ne lui ferait aucun mal, que sa volonté de protéger sa fille était plus grande que son désir de vengeance. Toutes deux, elles s'uniraient pour punir Hypoline, l'emprisonner une fois pour toutes au palais parmi les fresques vengeresses.

La sourcière inspira profondément. Le vent salin balaya son visage. Alertée par les pas du vieil homme, Sora pivota vers lui. Olof était posé sur l'épaule de Nayati, suçant les ultimes débris de l'œil d'Hypoline.

Sora s'approcha à son tour de la grève. En hoquetant, l'apothicaire avança vers la rive. Sa robe battait au vent, effrangée par leur lutte dans la fonderie. Les blessures qu'Olof lui avait infligées esquissaient des cartographies de plaies sur sa chair, carte du ciel aux renflements blêmes. Hypoline se pencha vers le fleuve, les traits fissurés par la souffrance. La surface gonfla en une unique vague, presque aussi haute que la rivale de Sora. Hypoline fit face au ressac, comme si elle s'y adressait :

— Tu sais que je ne suffirai pas à ta haine.

Elle relâcha la pression sur son œil droit. Des gouttelettes écarlates perlèrent dans le Saint-Laurent. Sora s'approcha davantage, déterminée à pousser Hypoline dans le fleuve. Sa mère allait l'épauler, la protéger de son contact délétère. Elle apercevait ses filets filandreux qui se hissaient lentement des marées, telles des algues rampant sur une jetée. Les rets pêle-mêle grimpaient sur les pierres à demi submergées avec un bruit d'organes dégorgés de leurs liquides. Imperturbables, les mailles se refermèrent autour des pieds d'Hypoline. Mais l'apothicaire, l'œil dardé sur le ciel, ne s'intéressait plus à ce qui l'entourait.

Devant le regard incertain de Sora, la cousine de Wilmard escalada un rocher gris-blanc, à la végétation rare et jaunie, que battaient les vagues à contre-courant. La petite-fille de Nayati la suivit, ralentie par sa crainte de l'eau. Les mèches désordonnées de sa mère gravirent les chevilles d'Hypoline, qu'elles entravèrent.

De tout son poids, Sora se jeta sur la meurtrière de son amant. Hypoline tomba sur le rocher, les bras et les jambes en croix, son collier chutant quelques mètres plus loin. Nayati se pencha pour le ramasser.

Sora essaya de pousser l'apothicaire avec ses pieds dans le golfe en dessous de l'amoncellement de pierre. Nayati lui tendit les bras, dans une tentative de les séparer, mais les femmes roulèrent sur le rivage. Un tremblement agita soudain le rocher sur lequel elles se trouvaient. Avec effroi, Sora comprit qu'elles étaient sur un îlot flottant. L'un de ces Léviathan qu'elle craignait tant, enfant; une baleine bleue qui portait en son ventre une cabine dirigeable en attendant de finir ses jours, baleine-cercueil, à la nécropole de Qimiujarmiut. La colère de sa mère avait triomphé sur le reste.

Les secousses redoublèrent, souveraines. Le mammifère marin ébroua sa masse immense. Sora poussa un hurlement en même temps que sa rivale. Affolée, Sora aperçut le vieillard qui

lui tendait toujours les bras. Elle dégringola vers la rive. Hypoline glissa sur le flanc de l'animal. Un mouvement brusque de la baleine l'entraîna au fond des eaux. À toute vitesse, le corps d'Hypoline fut aspiré vers le bas, sans qu'elle puisse s'agripper à quoi que ce soit. Des bulles d'air heurtèrent la surface.

La tête de Sora lui tourna. La surface était si près... Quelques gouttelettes ruisselèrent sur ses vêtements humides de sueur. Réchauffés par la combustion de sa peau, les habits de la sourcière se carbonisèrent comme des tisons échappés d'un feu de bois. Une odeur de tissu brûlé lui monta aux narines. Le souffle lui manqua. La chaleur devenait insoutenable, une sensation de picotement se répandant dans ses membres. Elle avait l'impression de prendre un bain de vapeur dont les seules émanations suffisaient à grêler sa chair. Elle essaya désespérément de s'accrocher à l'aileron de l'animal à l'aide de ses dents. Mais la nageoire humide glissa.

La baleine l'entraîna vers le bas. L'eau s'éleva jusqu'à ses jambes, retroussa sa robe sur sa taille. Les étincelles crépitèrent sur sa peau, qui se marbra instantanément de taches brunes. Sora sentit la chair de ses membres inférieurs se racornir. La douleur lui fit presque perdre connaissance. Avec horreur, elle identifia l'odeur de brûlé de ses propres jambes. La chaleur, brasier délié, grimpa le long de ses cuisses. L'eau incendia ses pores. Grésilla sur ce qui lui restait de peau intacte. Le liquide s'infiltra dans sa gorge comme des flots de lave. À quelques centimètres de la surface, Olof plongeait vers elle pour tenter de la secourir. Mais elle ne pouvait même pas bouger le tronc. Ses articulations n'étaient plus que des muscles à nu, avachis et incapables d'obéir.

L'eau se souleva jusqu'à son cou, la dévora de son chapelet de flammes. Confusément, le visage de Wilmard se superposa à celui, indistinct, de sa mère. Elle allait les rejoindre. Revoir

son Peshu. Au fond du fleuve, elle crut discerner une grande structure circulaire, scintillante, prête à l'accueillir... Puis la vision se résorba comme ces cités sur les eaux que les marins voient parfois se dessiner à l'horizon.

Les paupières de Sora grésillèrent, à moitié calcinées. Ses larmes se confondirent aux vagues. Elle cessa de lutter, consciente de n'être plus qu'une plaie vive. Sur la rive, elle entrevit une dernière fois Nayati. Le vieillard la regardait, dévasté. Entre ses doigts, il tenait un objet qui irradiait d'un éclat séculaire.

Troisième partie : 2015

CHAPITRE I

La tête à l'envers, les pieds recourbés autour d'une poutre étroite, Maïk colmatait les brèches de la nichée dans le silence matinal. L'arche, constituée d'une succession de nids annexés par des ponts suspendus, laissait entrer les courants d'air par ses interstices. La nuit précédente, le premier gel de l'année avait affaibli la structure autrefois érigée par les hommes-oiseaux. À présent, les maisons perchées sur les promontoires s'érodaient, dépourvues du moindre habitant.

Maïk ajusta le col de sa combinaison de duvet avant de coller une touffe de brindilles sur une fissure à l'aide d'un adhésif. L'air refroidissait sur les Monts Groulx, après un été fugace. Bientôt, les sommets, que les Innus appelaient montagnes blanches, *uapishka* dans leur langue, s'enneigeraient sous le passage persistant des tempêtes. Habitué aux températures rigoureuses de l'endroit, où il était né vingt ans auparavant, l'homme-oiseau poursuivit ses réparations. En se propulsant à l'aide de ses jambes, Maïk déplia son corps longiligne. Les planches de la passerelle couinèrent sous son poids. Avec un pinceau aux poils avachis, il étendit un mélange

de boue et de paille racornie sur la faille qui lacérait le flanc gauche de l'ancienne habitation à demi juchée au-dessus du vide.

Ému, il songea à ses ancêtres qui vivaient en autarcie dans les hauteurs, à leurs connaissances avancées. Sa grand-tante Irmine, descendante de la lignée de Gérène, avait toujours dit que le savoir de leurs aïeux découlait de l'influence du cratère météoritique de Manicouagan, dont ils gardaient farouchement le périmètre. Longtemps, les autochtones du Labrador et de la Côte-Nord avaient redouté la complexité de leurs techniques ainsi que leur régime alimentaire, parfois composé de viande humaine. Hélas, le règne des hommes-oiseaux s'était affaibli siècle après siècle, à cause des naissances de plus en plus rares de petites filles et de leur stérilité grandissante. Maintenant, seule une demi-douzaine de structures en ruines et quelques vestiges éparpillés sur les monts témoignaient, pour un observateur aux aguets, de leur civilisation ancienne.

Le jeune homme soupira en examinant les fondations maintes fois rafistolées, jadis fondues en partie dans la pierre, où elles se confondaient. D'un bond, il atteignit le perchoir situé devant l'entrée principale. L'étroite passerelle saillait sur une falaise abrupte aux nombreuses crénelures. Maïk jaugea le sol, visible à travers les crevasses des planches que retenaient des agrafes corrodées. Une toundra rouge et blanche tapissait le versant de la montagne, pelotonnée entre les touffes d'herbes sèches et les renflements du roc. Plus bas, les épinettes reprenaient leurs droits, de moins en moins clairsemées au fur et à mesure qu'elles dévalaient les monts jusqu'aux abords de la route 389, qui devenait, plus au nord, la Trans-Labrador. Maïk ne s'était jamais aventuré très loin des terres de ses aïeux, sauf pour chasser le caribou et le renard dans le périmètre de l'astroblème. Une fois seulement, avant la mort de Mitiling, il était monté vers le Nord pour capturer une femme de Fermont dans une tentative d'offrir une descendance à

leur colonie. Mais Irmine avait compris qu'ils s'échinent en vain, leur arrogance quant à leur supériorité les ayant fait attendre trop longtemps avant de réagir, convaincus que les astres les combleraient de nouveau de leurs bienfaits. Après avoir bénéficié des bonnes grâces des météores, leur peuplade était irrémédiablement condamnée à s'éteindre avec ses deux derniers représentants. Surtout que Mitiling, « celui avec les eiders », trop attaché à ses terres où il voulait finir ses jours, refusait de descendre au village de Tête-à-la-Baleine, où un homme aurait peut-être pu leur venir en aide. Et comme Maïk n'avait pour sa part jamais démontré d'intérêt pour le sexe opposé...

Amer, Maïk colmata le porche de l'ancien nid, un peu ralenti par ses mains palmées. Des hommes-oiseaux, il avait hérité de l'ensemble des caractéristiques : un nez busqué, des lèvres fines et légèrement recourbées, un visage aquilin. Tel que son père le lui avait enseigné, il montrait son appartenance au clan par des plumes de rapaces portées en colliers et des fragments d'œufs collés à l'emplacement des sourcils. Des brindilles de taille disparates qui allaient du blanc caille au brun marron agrémentaient son crâne presque chauve. Mais surtout, ses jambes légèrement incurvées vers l'avant faisaient de lui un authentique homme-oiseau, capable de franchir des distances étonnantes d'un seul bond.

Maïk délia ses membres noueux. Il sauta sur un promontoire situé à trois mètres. Il l'atteignit en parfait équilibre. Sa grand-tante Irmine, bien que velléitaire, avait toujours été fidèle à l'esprit de la lignée de Gérène, qui s'intéressait au monde extérieur. Elle lui avait souvent dit qu'il ferait un excellent funambule dans un cirque. Du moins, s'il quittait un jour les Monts Groulx. Mais le dernier homme-oiseau, attaché aux successions de nids et de passerelles qui s'érodaient près des pistes de caribous, se sentait oppressé dès qu'il s'éloignait des éminences. Ses visites au cimetière des ancêtres, en bas du massif Provencher, le rendaient

nerveux, même s'il savait qu'il devait rendre hommage aux ossements brûlés par l'orage, disposés par centaine dans les rainures creuses.

Le jeune homme se concentra sur son ascension. Les paumes ouvertes, il épousa les aspérités de la montagne, avec lesquelles il fit corps. Le sommet culminait à quelques mètres au-dessus de sa tête. Il aperçut une mouche, dont la présence était exceptionnelle à cette hauteur. Il l'aspira entre ses lèvres avant de l'avaler d'un trait. Ses mains cagneuses, bardées de corne, le soulevèrent ensuite sur le mont Harfant, ceint de crêtes bleuies par le ciel.

Maïk s'immobilisa sur la cime, aux abords des décombres d'une ancienne maison close. L'habitation de plusieurs étages était autrefois suspendue aux trois quarts dans le vide. Sa grand-tante disait que des hommes-oiseaux libidineux y emmenaient, souvent sans leur consentement, des femmes de clans environnants. Qu'ils allaient même parfois jusqu'au Labrador ou au détroit de Belle Isle pour les capturer. Car, plusieurs siècles auparavant, la stérilité avait commencé à frapper. Déjà, ils allaient enlever discrètement épouses et courtisanes dans des contrées lointaines, à bonne distance les unes des autres pour brouiller les pistes.

Le cœur serré, Maïk embrassa l'horizon à partir du sommet. Il suivit du regard le tracé de la toundra, avalée plus bas par la lisière chétive des conifères, les arbres ceignant l'astroblème de Manicouagan et ses îles émouvantes en son centre. Quelques roches arboraient l'empreinte crayeuse de la collision avec la météorite qui avait modelé la cordillère des Laurentides. Les impactites coiffaient certains dômes granitiques, taches blêmes qui étalaient la mémoire de l'immense cicatrice.

Maïk vacilla. Le paysage se diffracta. Il porta les mains à ses tempes. La sensation d'inconfort avait été passagère, comme un éclair foudroie le ciel. Les paupières du jeune

homme frémirent. Il avança vers le vide, les bras déployés pour inspirer l'air rare des sommets. L'homme-oiseau eut l'impression de voir ses pieds tanguer. Les rochers dégarnis en contrebas semblèrent se rapprocher, donnant l'illusion que la forêt marchait vers lui. Il toussa, les mains appuyées sur son thorax. Un nouveau coup d'œil vers le bas accentua sa nausée.

Interdit, Maïk s'éloigna de la falaise. Il s'agenouilla dans le tapis douceâtre du lichen. L'odeur terreuse lui monta au nez. Les rayons de soleil matinal criblèrent son visage. Ses haut-le cœur redoublèrent. Il était sans doute temps qu'il rejoigne son lit, après une nuit épuisante à consolider l'arche. Mais ses membres protestaient, comme s'ils voulaient rester plaqués contre le sol. Pour la première fois de sa vie, l'homme-oiseau eut l'impression de *sentir* la hauteur vertigineuse à laquelle il se trouvait. Il eut un hoquet. Les battements de son cœur s'affolèrent quand il pensa aux mètres et aux mètres de roc qui dégringolaient en contrebas. Il eut tout à coup envie de respirer l'air abondant des terrains vastes et plats qui enclavaient la route Trans-Labrador.

Les bras tendus devant lui, Maïk se força à avancer, toujours accroupi, en prenant appui sur les dômes de granit. Sa combinaison se macula d'herbes et de terre sèche. Il continua à se traîner, les membres ankylosés. La sensation d'oppression s'atténua quand il posa le pied sur l'arche, quelques mètres plus bas. Mystifié, le jeune homme constata que le déséquilibre se dissipait légèrement en descendant le flanc de la montagne. Que se passait-il ? Il avait pourtant toujours été un équilibriste. Souffrait-il de ce mal subit qui, selon les légendes du clan, aurait affecté des anciens ? Désormais incapables de supporter les hauteurs, leur unique consolation était de creuser jour et nuit une fosse profonde jusqu'à ce qu'elle devienne leur tombe. Même son oncle avait été accablé par un trouble semblable avant de mourir.

Tant bien que mal, Maïk étouffa son angoisse. Sa grand-tante Irmine le calmerait, lui répéterait qu'il s'agissait d'une banale fable. La fatigue se sera simplement emparée de lui.

L'homme-oiseau aperçut la cabane qu'il partageait avec sa grand-tante. Appuyée sur de larges solives qui perçaient la pierre, la demeure avait été rafistolée plusieurs fois. Un bosquet fourni, qu'Irmine entretenait quotidiennement, dissimulait leur habitation aux randonneurs équipés de GPS, plus nombreux dans la région depuis une dizaine d'années. Maïk se dirigea, chancelant, vers la passerelle en corde décorée de pommes de pin. Le souffle lui manqua une nouvelle fois. Il vit les vallons des monts s'incurver sur l'horizon. Luttant contre ce vertige inexplicable, Maïk se précipita vers sa demeure. Quelques brindilles tombées de sa chevelure voltigèrent devant son visage.

La porte de la cabane pivota. Maïk eut l'impression qu'elle allait s'affaisser sur le sol, ses gonds arrachés comme les racines d'un arbre renversé par l'orage. Il s'agrippa tant bien que mal à la cloison, le souffle court. Les murs de la construction, dotée d'une pièce unique séparée en deux par un paravent en peaux de caribou, chancelèrent. L'homme se traîna jusqu'à une chaise échouée devant le poêle aux braises refroidies, étonné par l'absence de sa grand-tante, qui avait l'habitude de se mettre au lit à six heures du matin pile.

En se massant les tempes, Maïk essaya de chasser la nausée qui refluait dans son œsophage. Un raclement incongru lui parvint en sourdine, comme si un animal fouissait dans les fondations. Il tendit l'oreille, à demi penché vers le plancher. Il sentit son haut-le-cœur se résorber en partie. Le jeune homme déglutit avant de s'agenouiller sur le sol. Sa combinaison en duvet se marbra de sciure de bois. Le plancher lui sembla pulser au rythme affolé de ses battements cardiaques. En nage, il s'étendit sur les lattes arrondies. Les grattements s'amplifièrent, à la manière d'ongles dérapant sur une surface métallique.

À côté du lit d'Irmine, entre le plancher et le bas du paravent, Maïk avisa une tache noirce. Elle lui fit penser à un amas de gravats. Le front plissé, l'homme-oiseau rampa jusqu'à la couche de sa grand-tante. D'une voix incertaine, il appela sa parente. Un grondement lui répondit. Péniblement, il se hissa vers le lit d'Irmine. Les couvertures en peaux de loutre tannées s'amoncelaient d'un côté. Il remarqua que le socle de bois sur lequel s'appuyait le matelas avait été légèrement déplacé. Sous le meuble, une ouverture s'étalait comme une flaue goudronneuse. Maïk écarquilla les yeux en identifiant les pourtours d'une fosse. Les mains tremblotantes, il repoussa le lit de sa grand-tante. Une brèche béait dans le roc fendillé, bordée de bâtons de dynamite. L'homme se souvint des explosifs que son père avait jadis échangés avec des prospecteurs clandestins en quête d'un filon. Alors que les hommes-oiseaux avaient depuis longtemps ramassé le moindre objet brillant... L'inquiétude l'emplit tandis qu'il s'époumonait :

— Irmine, mais... Mais qu'est-ce que tu fais ?

Les halètements de sa grand-tante lui parvinrent, plus près qu'il ne l'avait escompté. Pourtant, il ne distinguait ni sa silhouette courtaude, presque naine, ni les plumes de goéland d'un blanc immaculé qu'elle aimait porter en chignon.

— Remonte tout de suite ! renchérit-il.

Il entendit un raclement au fond de la fosse, comme si Irmine était en train de gratter le sol rocailleux à l'aide de ses ongles.

— Je ne peux pas, gémit-elle. C'est la fin. La fin du règne des hommes-oiseaux. Le vertige... Il t'a eu aussi ?

— Oui, souffla-t-il.

La tête pesante, Maïk se pencha vers la fosse. Il tendit les bras en direction de sa grand-tante. Il n'apercevait toujours pas Irmine, engluée dans le tunnel de ténèbres.

— Je me doutais que le vertige viendrait nous prendre en même temps, c'était prévisible. J'ai dû utiliser la dynamite pour prendre un peu d'avance sur lui. Pour forcer un passage à travers le roc. Mes ancêtres de la lignée de Gérène le savaient.

La voix d'Irmine s'étouffa dans une toux rauque.

— Ils savaient quoi ? demanda Maïk, les lèvres étrangement humides.

— Je te l'ai déjà dit, mais tu ne te sentais pas concerné. Que le grand vertige viendrait, une ultime nuit, avec le premier gel. Une poudrerie constituée de poussières de météorites très anciennes. C'est la fin. Je dois descendre encore et encore. Arrêter de perdre du temps et creuser.

L'homme essuya son menton du revers de la main. Une écume bleuie s'accrocha à sa paume et dispersa un relent salé dans l'habitation. L'estomac de Maïk se tordit tandis que des flots de salive montaient de sa gorge.

— Tu peux me rejoindre, grogna Irmine. J'ai... J'ai déjà commencé à creuser le passage dans la montagne. Ce passage deviendra ma tombe. Et la tienne, si tu veux. Tu verras, tu te sentiras mieux quand tu seras plus bas. Toujours plus bas. C'est l'une des seules manières de fuir le grand vertige. Maintenant, viens m'aider. Ou laisse-moi creuser.

Les raclements reprirent. Le neveu d'Irmine eut une pensée pour les bâtons de dynamite, dont plusieurs se trouvaient certainement au fond du trou.

— Attends, l'implora Maïk en grimaçant à cause du goût acide qui emplissait sa bouche. Il n'y a rien d'autre à faire que de creuser ?

Irmine hésita pendant quelques secondes avant de répondre.

— Peut-être... Tu te souviens peut-être de cette histoire. Les anciennes femmes du clan racontaient qu'en descendant au sud, vers la Basse-Côte-Nord, un vieillard connaissait un remède. Que là-bas, à Tête-à-la-Baleine, sur une île avec une faille en son centre, un vieil homme avait le savoir qui nous manquait. Mais c'est certainement une légende : sinon, les hommes-oiseaux auraient déjà tenté leur chance... Et Mitiling refusait d'y croire : il disait que seraient épargnés les hommes-oiseaux les plus méritants. Alors, bois une tisane tétanisante et viens me rejoindre. Ou laisse-moi creuser.

Maïk entendit l'exaspération poindre dans la voix de sa grand-tante, autrement si patiente. Le jeune homme se frotta le front. Des esquilles d'œuf s'en détachèrent. Et s'il existait un remède ? Si Maïk pouvait tenter de perpétuer le règne d'une civilisation naguère puissante ? Il devait essayer, plutôt que de laisser gagner aussi aisément la fatalité en forant sa propre tombe dans le roc.

Il baissa la tête pour appeler sa parente :

— Irmine ? Pourquoi tu ne viendrais pas avec moi là-bas ?

Un grognement s'éleva de la crevasse :

— Il est trop tard pour moi. Bois une tisane tétanisante et viens me rejoindre.

Maïk serra les poings. Il devait prendre le temps de réfléchir sur la voie à suivre. Non sans difficulté, il se redressa en prenant appui sur la table près du poêle. Sa propre taille lui parut vertigineuse. Les gestes gourds, il s'empara d'une tasse sale. Il la remplit de l'eau qui croupissait dans la bouilloire. Il mélangea quelques herbes qui avaient la propriété de procurer une sensation d'apesanteur. Après quelques gorgées, il se sentit un peu mieux. Son regard dériva vers l'unique fenêtre percée au-dessus du comptoir. Les Monts Groulx s'arquaient autour de l'astroblème, dont l'œil colossal criblait le roc. Des nuages se déroulaient sur les

crêtes des *uapishka*. Il savait qu'au-delà, aux abords de la route 389, se trouvait le Refuge du prospecteur, où sa grand-tante allait parfois s'approvisionner. La voie sinuait en direction de Baie-Comeau, plus de trois cents kilomètres au sud. Il devait essayer de rejoindre la Basse-Côte-Nord, de rencontrer ce vieillard. Il fallait tenter quelque chose plutôt que de subir le grand vertige sans réagir. Et puis, Mitiling n'était plus là pour freiner ses élans, pour déverser sa violence sur lui.

Le corps engourdi, Maïk s'écroula sur son lit. Il allait se reposer quelques heures, bénéficier du sursis offert par les herbes tétanisantes. Il ferait ensuite ses maigres bagages, emporterait son journal et des pierres précieuses en guise de monnaie d'échange. Puis il descendrait ces monts qui l'avaient vu naître. Emprunterait en sens inverse les passerelles. Car les pas du dernier homme-oiseau devaient le porter vers le fleuve et ses innombrables archipels.

Mémoires de Maïk, Fils de Mitiling, 20 septembre 2015

Je rédige quelques lignes avant de partir pour la Basse-Côte-Nord, un peu apaisé par la tisane tétanisante. Cette fois encore, je noircis les pages vierges du cahier où ma mère avait l'habitude de noter ses pensées. J'ai souvent parcouru ses écrits avec ma grand-tante Irmine. Elle m'a appris à lire et à écrire pendant les longues nuits d'hiver, veillant à m'approvisionner en encre et en papier à la pourvoirie en échange de pierres brillantes qu'elle avait amassées. Contrairement à mon père, elle m'a toujours encouragé à connaître le monde qui m'entourait. Elle disait que c'était l'un des héritages de sa lignée maternelle, moins sédentaire que celle de Mitiling. L'une de ses ancêtres avait d'ailleurs jadis infiltré le monde extérieur.

Je sais que ma grand-tante et ma mère étaient amies, avant le décès de cette dernière. Cassandre est morte au bout de son sang, le bas-ventre déchiré par le passage de mon œuf, qu'Irmine s'est ensuite chargée de couver. Ce tragique dénouement était fréquent avec les femmes originaires de l'extérieur du clan. Et comme ma mère venait de Nain, au Labrador, où, alpiniste confirmée, elle organisait des expéditions dans les Monts Torngat, elle n'avait pu échapper à cette fin anticipée. Mais mon père ne s'était pas attendri sur son sort : il était fier d'avoir un enfant, le premier à naître dans l'arche depuis presque vingt ans. Il y voyait un signe en faveur de son acharnement. Il m'avait donc laissé aux bons soins d'Irmine alors qu'il reprenait son poste de vigile en haut du mont Harfant, où son regard perçant balayait les éminences.

Il y avait longtemps que les intrus n'envahissaient plus notre tribu. Au contraire, comme nous n'étions plus que quatre en 2010, nous ne devions en aucun cas attirer l'attention. Quand des randonneurs atteignaient le sommet où nous avions élu domicile, nous feignions d'être

comme eux de simples excursionnistes, une tente en toile contribuant à entretenir l'illusion. Si leurs doutes persistaient, l'un de nous leur offrait une tisane à la recette héritée de nos ancêtres, qui possédait comme vertu d'effacer la mémoire à court terme. Mitiling m'avait souvent répété, les poings serrés, que nous ne méritions pas un sort aussi méprisable, de mener une existence clandestine. Que jadis, les miens ne se déguisaient pas en hommes et se nourrissaient fièrement d'insectes, de viande animale et de chair humaine. Mais depuis la disparition de plusieurs campeurs, capturés par d'anciens hommes-oiseaux, nous devions nous montrer prudents. Sinon, notre quiétude sur les cimes bordant le cratère météoritique ne serait plus qu'un souvenir.

Néanmoins, mon père avait tenté d'éviter l'extinction de notre civilisation. Il avait entre autres séquestré un homme dans la maison haut perchée pour l'obliger à féconder Irmine, la dernière femme-oiseau du clan. Mais ma grand-tante se prétendait stérile. Et sans doute l'était-elle réellement, comme bon nombre de descendants d'ancêtres au sang non mêlé.

Je me souviens que je m'étais dissimulé sous une passerelle pour observer la scène. Les jambes recourbées sous le pont suspendu, je retenais mon souffle, en équilibre au-dessus du vide. Les planches de bois grinçaient entre mes doigts et vacillaient au gré des vents d'avril. De mon abri, je distinguais l'entrée de la maison haut-perchée, érigée sur de larges pilotis, sa terrasse bravant les cimes. La porte entrebâillée diffusait un éclairage feutré.

J'avais entendu des pas approcher. J'avais rapidement identifié la démarche autoritaire de Mitiling, qui avançait le dos droit, martial. Ma grand-tante avait toujours dit que je lui ressemblais d'une façon frappante, même si, comme elle, je n'avais pas hérité de cette violence et de cette intransigeance encensées par les hommes-oiseaux de sa lignée. Un legs pervers des poussières stellaires, peut-être. Irmine m'avait aussi raconté qu'il y a longtemps, plusieurs

hommes-oiseaux auraient abusé, des nuits durant, d'une jeune Inuite de Makkovik. Que depuis, les choses n'avaient fait qu'empirer année après année.

Stoïque comme ses ancêtres, mon père forçait le randonneur aux poignets liés à avancer sur la passerelle. C'était un jeune homme d'au plus vingt ans. Mitiling brandissait son bâton de vigile tacheté de sang, qui avait déjà beaucoup servi. Sa proie semblait vulnérable, avec son sac de camping, comprimée sous le poids de sa charge. Ses cheveux roux noués de manière lâche, le corps mince et musclé, le jeune homme exsudait la peur. Sans savoir pourquoi, j'avais eu envie de lui venir en aide. Je m'étais redressé sous la passerelle pour avoir un meilleur angle. La chemise lacérée du randonneur laissait entrevoir une partie de son torse, émaillé de taches de rousseur, son ventre aux poils blondis...

J'avais senti ma respiration s'accélérer. La gorge nouée, j'avais entendu le prisonnier supplier, demander où il se trouvait exactement. Mon père l'avait poussé plus avant sur le pont suspendu de l'arche, le frappant au ventre avec son bâton. Le prétendant d'Irmine s'était agrippé aux cordes qui s'allongeaient au-dessus du vide. C'est à ce moment que le jeune homme m'avait aperçu, plaqué contre la passerelle. Son regard m'avait vrillé. J'avais frissonné, un instant déséquilibré. Le randonneur était entré dans la maison haut-perchée. Je ne l'avais jamais revu, me convainquant par la suite que le beau jeune homme avait réussi à s'enfuir. Alors que je me doutais fortement qu'il était mort au bout de son sang.

Et j'avais continué d'entretenir l'arche, en pensant à lui parfois, de cherir les vestiges d'une communauté jadis vivace.

CHAPITRE II

Le couvert de conifères se resserra sur Maïk. Le souffle court, le jeune homme réajusta son capuchon de toile, qui lui conférait une apparence presque humaine. Avec ses lunettes aux verres fumées et ses gants de cuir qui dissimulaient ses mains palmées, son camouflage était complet.

Le sol continua à chavirer devant Maïk comme les signes avant-coureurs d'un évanouissement. Il porta les mains à ses tempes. Un haut-le-cœur le secoua une nouvelle fois. En chancelant, l'homme-oiseau se retourna vers l'arche. Les yeux plissés, il parvint à repérer quelques-unes des ruines colmatées à maintes reprises. En pensée, il reconstitua les charpentes d'origine. La cabane qu'il occupait depuis toujours avec Irmine se trouvait à gauche, près des décombres de la maison haut-perchée, étouffée sous une végétation dense. Il en localisa l'emplacement, le regard brouillé par des ondoyements semblables à des vagues de chaleur.

Un grondement le traversa. De part en part, la montagne fut secouée par une longue saccade. Le jeune homme eut l'impression que le choc avait surgi des entrailles du roc. Il serra les mâchoires en pensant à Irmine qui creusait sa tombe avec des bâtons de dynamite.

Peu familière avec les explosifs, volatiles et dangereux à utiliser, sa grand-tante avait sans doute fait une fausse manipulation. Les paupières de Maïk s'humidifièrent. Il essaya de chasser la vision de la femme-oiseau, sa chair déchiquetée en lambeaux, ses organes pulvérisés au fond du tunnel qu'elle tentait d'agrandir. Pauvre Irmine... Il était trop tard pour lui venir en aide. Tout ce qu'il pouvait faire pour honorer sa mémoire, désormais, était de trouver ce vieillard sur la Basse-Côte-Nord.

Maïk continua de dévaler le flanc du mont Harfant, les jambes pesantes. L'air lui parut plus limpide à cette hauteur, moins accablant. La chaleur s'accentua légèrement. Un essaim de moustiques voltigea à ses côtés. L'homme-oiseau ne put s'empêcher de saliver. Quand avait-il mangé pour la dernière fois ? L'abondance des insectes l'alléchait : jamais ils ne fréquentaient en grappe les sommets, déroutés par les vents omniprésents. Comme Maïk avait emporté peu de vivres avec lui, il profiterait de cette aubaine, plutôt que de perdre du temps à pister un caribou et d'essayer de l'abattre avec sa lance. Vraiment, il ne restait plus grand-chose de la civilisation triomphante de ses ancêtres...

Il escorta l'essaim bourdonnant. Les insectes volaient en une nuée noirâtre vers le cratère météoristique. Son ventre gargouilla. Au centre de l'astroblème, des îles exhibaient leurs berges crénelées. Les eaux, couleur d'acier, chatoyaient de particules scintillantes. L'homme-oiseau fit quelques pas dans les herbes jaunies, parsemées de broussailles et d'éboulis. Il atteignit les pourtours de l'orbite colossale, qu'il avait si souvent admirée des hauteurs. La tête douloureuse, il s'agenouilla près d'une section marécageuse du lac. Les insectes y vrombissaient par centaines. Il inspira longuement pour chasser le vertige, les muscles tendus. Des mouches, des moustiques et même des cloportes s'affairaient sur un amas aux abords du rivage. Maïk songea à ces Léviathan qui peuplaient certaines des légendes racontées par Irmine. Mais le monticule, d'une taille trop modeste, se trouvait de surcroît à l'intérieur des terres, en plein cœur de l'hinterland.

Perplexe, l'homme-oiseau se pencha vers les eaux stagnantes. D'un claquement de mâchoires, il avala plusieurs mouches noires, déchiquetant les ailes tremblotantes entre ses dents. Puis il progressa lentement parmi les herbes limoneuses. Le liquide ceignit ses bottes en caoutchouc d'un écrin vaseux. L'amas bourdonnant se précisa. Recouvert d'une cuirasse

d'insectes épars, le monticule frémisait au gré des battements d'ailes des nécrophages. Maïk eut l'impression que le monceau respirait, qu'il tressautait sous les vrombissements.

Le jeune homme avança, de l'eau à la hauteur des genoux. Des remugles flottèrent jusqu'à lui. Incertain, il arqua néanmoins la tête afin d'avaler une dizaine de moustiques. Les insectes trépidèrent un instant entre ses joues avant de se racornir. Les vertiges le reprurent, plus vifs. Tant bien que mal, Maïk s'arc-bouta vers l'amas. L'odeur rancie se précisa, mêlée à des effluves d'algues mouillées. Il eut un mouvement de recul. Le monticule palpita imperceptiblement. L'homme-oiseau eut l'impression furtive d'entendre un ricanement assourdi par une peau de tambour. L'amas trembla de plus belle. Plusieurs insectes s'envolèrent, importunés dans leur festin.

Sous les yeux médusés de Maïk, une carcasse de caribou femelle se révéla. Sa partie inférieure noyée dans les eaux, elle avait été en partie dévorée par les nécrophages. Entre les organes et l'une des côtes du squelette, un œil apparut. L'homme-oiseau poussa un cri. En titubant, Maïk courut vers la berge. Un bruit de succion s'éleva derrière lui. Brusquement, il se retourna. Un être de petite taille s'extirpa de la carcasse, souillé d'hémoglobine et de sucs gastriques. L'enfant obèse, âgé de six ou sept ans, commença à se laver dans le cratère. Il frotta sommairement ses membres et sa bouche encrassée de sang.

— Mais qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu fais là ? réussit à balbutier l'homme-oiseau.

Le petit garçon cracha un filet de salive rosie avant de gratter son faciès aux traits porcins.

— Je dormais dans la proie que j'ai trouvée. J'aime la chaleur que l'on trouve à l'intérieur.

L'incompréhension se peignit sur le visage de Maïk.

— Mais... Comment pouvais-tu dormir dans le lac ? Avec tous ces insectes sur la carcasse ?

Tu n'avais pas peur de te noyer ?

L'enfant eut un vilain sourire qui étira son faciès boudiné, au teint hâlé. Ses cheveux sombres et frisés tombaient sur sa nuque en touffes séchées, puis ployaient sur son large front jusqu'à ses yeux d'un jaune ambré.

— Non. Je dois mourir à sept ans. Pas avant. Comme tous les cambions.

— Les cambions ?

— Les cambions sont des enfants spéciaux qui ne dépassent jamais sept ans. Et j'aurai sept ans le 25 septembre, pas avant, poursuivit le garçon. C'est ce que répétaient mes parents avant de m'abandonner. Quand ils ont fait semblant de m'amener en randonnée.

L'homme-oiseau se massa la tête à deux mains. Une nouvelle vague de vertige l'envahit. Comment un enfant pouvait-il se trouver seul ici ?

— Mais pourquoi t'auraient-ils abandonné ? demanda-t-il.

L'enfant sautilla sur sa jambe droite avant de gagner le rivage. Sa veste en loques formait une sorte de cape qui s'effrangeait au-dessus de ses shorts autrefois beiges.

— Ils disent que je suis méchant. Que je suis né comme ça parce que je suis un cambion. Que j'avais toujours faim. Trop faim. Comme lorsque j'ai grignoté un morceau de mon frère dans le berceau. Alors ils n'ont plus voulu de moi. Surtout après avoir rencontré cette espèce de voyante. Elle disait que, de toute façon, je mourrais bientôt.

Perplexe, Maïk examina l'enfant, dont le nez frémisait. Ses yeux jaunis semblaient vouloir le transpercer.

— Toi aussi, ajouta-t-il en reniflant, tu as à voir avec le mal. Tu te diriges vers une force hostile, là-bas, près du littoral. Elle m'attire également. Sa colère est puissante. Je dois m'en approcher autant que possible.

Dépassé par les propos de l'enfant, Maïk répondit :

— C'est vrai que je vais jusqu'au fleuve. À Tête-à-la-Baleine. Mais ce serait long à t'expliquer.

— Tu n'as pas besoin de tout m'expliquer. Nous, cambions, sentons des choses avant les autres. Comme ta main droite qui est en train de disparaître.

Maïk retroussa son gant, décontenancé. L'enfant avait raison : sur sa main palmée, la peau, translucide par endroits, laissait voir un réseau de veines bleutées. Les vaisseaux sanguins cherchaient à jaillir, comme des racines, de son épiderme fragilisé. Il poussa un cri avant de se remettre à marcher nerveusement. Le petit garçon le rejoignit, essoufflé.

— Je veux aller à Tête-à-la-Baleine aussi. Avant mes sept ans. Pendant qu'il est encore temps.

Maïk se retourna vers l'enfant en massant sa main infirme. L'expression de son visage était étonnamment mature et résolue. L'homme-oiseau descendit une section abrupte de la montagne, talonné par le cambion. Au loin, le Refuge du Prospecteur se profilait. Son hélicoptère lui permettrait de rallier Tête-à-la-Baleine, s'il réussissait à convaincre le propriétaire. Derrière lui, l'enfant haletait en traînant son corps bouffi.

— Tu ne veux même pas savoir mon nom ?

— Peu importe. Pourquoi je m'encombrerais de toi ? Je n'ai pas le temps pour tes enfantillages.

— Parce que sinon, je vais aller dire à la pourvoirie que c'est toi qui m'as abandonné ici. Et tu n'iras nulle part.

Son regard brillait d'une lueur perfide. L'homme-oiseau le considéra avec méfiance, surpris par la tentative retorse de manipulation du petit garçon. En même temps, après la mort

tragique d'Irmine, il ne se sentait pas trop le cœur à condamner une autre personne à un sort peu enviable.

— Tu peux monter avec moi, articula-t-il au bout d'un moment. Mais je ne veux pas avoir à le regretter une seule fois.

L'enfant lui adressa un sourire sournois. Il ajouta :

— Mon nom, c'est Éthan. Ne l'oublie pas.

Las, l'homme-oiseau examina le panorama presque plat, à l'ombre des monts façonnés par la météorite. Il s'arma de courage et se dirigea vers la pourvoirie, Éthan derrière lui.

CHAPITRE III

Les pales de l'hélicoptère tournoyèrent plus lentement. Par la fenêtre de la cabine, Maïk distinguait le village de Tête-à-la-Baleine qui s'allongeait dans les échancrures de la baie. L'homme-oiseau avait d'abord enfilé à Éthan une combinaison trop grande dénichée dans ses bagages. Puis ils avaient gagné le Refuge du Prospecteur. Maïk avait négocié un moment avec le propriétaire de l'appareil, un quinquagénaire vêtu d'habits kaki et d'une casquette assortie. L'homme-oiseau lui avait montré un lot d'objets et de pierres rutilantes que ses ancêtres avaient ramassés dans les monts. En voyant les joyaux enrubannés dans l'étoffe élimée, les yeux du pilote, visiblement un connaisseur, s'étaient agrandis. Devant l'insistance de Maïk, il avait finalement accepté de les conduire jusqu'à Tête-à-la-Baleine. Le quinquagénaire les avait jaugés avec méfiance, avant de se laisser convaincre par l'éclat diapré des gemmes.

Sur le banc de gauche, Éthan se trémoussait dans sa combinaison trop longue. Les bandes verticales d'une couleur charbonneuse, qui zébraient le tissu brunâtre, se tendaient sur ses chairs flasques. Incapable de rester en place, le petit garçon gigotait, agitant sa tête lunaire. Afin que l'enfant attire moins l'attention, l'homme-oiseau avait réussi à démêler ses cheveux encrassés de boue tandis qu'il se nettoyait sommairement dans l'astroblème. Mais plusieurs mèches se hérissaient encore au-dessus de son large front.

L'enfant grommela en desserrant les poings. Au fond de ses paumes, ses ongles avaient creusé des stries profondes qui hachuraient sa peau hâlée. Maïk résista à l'envie d'enlever son gant pour examiner les vaisseaux sanguins qui se ramifiaient sous la chair diaphane de sa main. Il frotta plutôt ses tempes douloureuses en réprimant un élan de vertige.

Dans un soubresaut, les patins de l'hélicoptère se posèrent sur la piste d'atterrissement au centre du village. L'homme-oiseau poussa un soupir de soulagement. Le pilote pivota vers ses passagers, à qui il adressa un simulacre de sourire. Avec un signe de tête, Maïk répondit :

— Merci de nous avoir emmenés jusqu'ici.

Éthan s'élança vers la portière, pressé de descendre. Le conducteur déverrouilla l'ouverture. Le cambion bondit sur les lattes en bois de la piste, à demi construite dans une coulée. Autour de la plateforme surélevée, des arbres de taille modeste piquetaient le terrain en pente, face à la baie morcelée d'îlots. Éthan s'approcha d'une épinette dont il cassa les branches, un sourire satisfait sur le visage.

Après avoir salué le pilote, Maïk se mit en mouvement. Ses jambes flageolèrent sur la piste de l'héliport, comme s'il était balloté par la houle. L'homme-oiseau se ressaisit. La consistance de l'air, à la fois dense et abondante, le surprit. À présent qu'il se trouvait pour la première fois à des milliers de mètres en contrebas des Monts Groulx, sous le niveau de la mer, il se sentait moins oppressé par le vertige. Il frictionna sa poitrine avec sa main gantée.

Il entendit le vrombissement de l'hélicoptère qui décollait derrière lui. À grandes enjambées, il s'éloigna de la piste ceinte d'une clôture en barbelés rouillés. Il dépassa le CLSC érigé à ses côtés. Éthan courait sur la voie de circulation en gravier bordée de maisonnettes en lançant des cailloux sur les façades. Des barrières blanches encadraient les pelouses. Plus loin, Maïk avisa un panneau de la route 138. Pourtant, Tête-à-la-Baleine n'était relié à aucun réseau routier, sinon aux quelques dizaines de kilomètres que constituait le village. Et la 138 se terminait pour l'instant à Kegaska, 200 kilomètres à l'ouest...

En traversant les rues désertes, l'homme-oiseau réfléchit à l'existence des villageois, approvisionnés hebdomadairement par un cargo-passager. Maïk se surprit à apprécier

l'atmosphère intemporelle, cette sensation, comme au faîte des monts, d'être hors d'atteinte. Il sonda le village comme le faisait jadis son père vigile, les yeux plissés à la manière d'un rapace. Ainsi, c'est à cet endroit que le dernier homme-oiseau honorerait son clan et tenterait de trouver un remède au mal qui l'avait décimé.

Il chercha Éthan du regard. Le cambion venait de dépasser une maison au revêtement bleu vif, construite au sommet d'une colline. Il s'immobilisa devant l'habitation. Un peu de salive perla à la commissure de ses lèvres charnues.

— Le mal est tout près, murmura-t-il en reprenant son souffle. Tellement près. Un sentiment de vengeance puissant.

— Un sentiment de vengeance ? balbutia Maïk, que les paroles du petit garçon rendaient mal à l'aise.

— Oui. Ma place est là-bas. Je *dois* y aller.

Ses mains glissèrent sur sa taille, où les bourrelets tressautaient au rythme de sa respiration sifflante.

Dubitatif, l'homme-oiseau chemina entre les bungalows. Éthan pressa le pas en apercevant une petite église en bois blanc. Ses traits se tordirent en une grimace. L'un à la suite de l'autre, ils s'engagèrent sur un pont, près de l'unique épicerie du village. Une camionnette rouge maculée de boue les dépassa et s'enfonça sur la jetée qui se déroulait jusqu'au quai.

Éthan lança une grosse poignée de cailloux en direction du véhicule. Il renifla bruyamment avant de cracher sur le sol.

— Je sens un palais d'où émane le ressentiment. Un escalier interminable entouré de fresques vengeresses. Et je vois une femme immobile. Elle ressemble à une sirène. Et il y a un vieillard, tout près. Un homme qui détient beaucoup de savoirs.

Maïk fronça les sourcils.

— Tu ne pouvais pas me le dire avant ?

Les yeux du cambion luisirent d'un éclat sournois.

— J'aurais pu. Mais c'était plus prudent d'attendre que tu m'amènes ici. Surtout que je n'avais pas les pierres pour payer l'hélicoptère. Mais tu verras, nous trouverons tous les deux ce que nous cherchons au palais de Nerrivik.

— Au palais de Nerrivik ?

L'enfant n'ajouta rien et lui adressa un sourire candide. Perplexe, Maïk sonda le visage empreint de détermination du petit garçon. Il replaça maladroitement ses verres fumés sur son nez, un peu incommodé par ses gants. Autour de la jetée, les vagues enflaient. Éthan s'accroupit près des rochers qui enserraient le fleuve. La tête inclinée vers la surface gondolée, il lapa l'eau saline, qui dégouлина sur son menton. Maïk s'approcha, incertain. Des algues ondoyaient en un ballet tortueux. Un amas de varech se tendit, emmêlé comme un filet de pêche aux mailles usées. Les plantes aquatiques se délièrent, s'entortillèrent autour du poignet gauche d'Éthan. Elles le tirèrent vers le Saint-Laurent avec un bruit humide. Le cambion recula. Il planta ses dents dans les tiges gorgées d'eau saline, qui se rompirent en l'éclaboussant. Maïk se frotta les tempes, dérouté par ce qui venait de se passer. Le petit garçon se dépêcha de le rejoindre sur le chemin, écrasant volontairement une grenouille léopard sous ses bottes.

— Nous devons aller dans l'archipel ensemble. Sans toi, je ne pourrai pas entrer. Et sans moi, tu serais encore plus en danger. Je vais te montrer.

Éthan pressa ses mains moites sur le poignet blessé de l'homme-oiseau.

— Enlève ton gant, murmura l'enfant.

Maïk hésita avant de s'exécuter. Les veines cobalt bourgeonnaient sur son épiderme. De l'une des coupures s'échappait, par jets, un liquide aux effluves aquatiques. Il vit le cambion se concentrer. Il poussa un cri de surprise. Ses vaisseaux sanguins reprurent une teinte pourpre, la peau retrouvant sa texture originale. Il massa son membre redevenu intact.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait avant ? demanda-t-il après un instant.

— Parce que je voulais être sûr d'avoir ce que j'attendais de toi. Que tu m'amènes à la maîtresse des animaux marins.

Le nez tendu, Éthan pivota vers l'un des gros mornes qui surplombaient le village, en murmurant le nom de Peshu.

— Lui aussi, il était près d'ici. Il était devenu avide après ses morts successives. Maintenant, il est dans le palais, avec les autres. Il faut y aller dès que possible.

Maïk acquiesça mollement.

— Pas cette nuit. J'irai voir le vieil homme demain matin. J'irai dormir à l'auberge du village avant. Mais tu peux y aller tout seul si tu veux. Je ne te retiens pas.

Le petit garçon jura. Ses traits adoptèrent un aspect plus porcin. Puis il fit un effort pour répondre poliment :

— Comme tu veux. C'est toi qui choisis le moment.

D'un pas traînant, ils se dirigèrent vers l'auberge, sous le regard soupçonneux d'un promeneur qui parcourait le pont en sens contraire. Le soleil abaissait ses teintes safranées sur les îlots dénudés. Maïk enleva ses gants et massa la peau de son poignet, si lisse qu'elle lui paraissait irréelle.

Mémoires de Maïk, Fils de Mitiling, 21 septembre 2015

Je tiens à consigner ce souvenir avant de gagner l'archipel. Éthan s'est assoupi dans l'un des lits de la chambre. Je ne sais trop que penser de cet enfant. Demain, je partirai pour cette île fendue en son centre dont m'a parlé ma chère Irmine. Je n'arrive pas à croire que je ne la reverrai plus. C'est pour elle, et pour perpétuer la mémoire des hommes-oiseaux, que je m'applique à poursuivre le journal de ma mère depuis des années. Si seulement Cassandre était encore là, si elle m'avait vu grandir, tempérant de temps à autre la rigueur de mon père...

Je n'oublierai jamais les ultimes instants de Bazille, l'avant-dernier homme adulte de notre clan. À l'époque, j'avais dix-sept ans, et nous étions quatre à vivre dans l'arche. Bazille avait été longtemps, par dépit, l'amant d'Irmine, à qui il portait un intérêt essentiellement amical. Mitiling l'avait convaincu qu'à force de persévérance et de sacrifices, nous saurions infléchir le mauvais sort. Mais le chasseur avait fini par se lasser. Un jour d'août, vêtu d'une combinaison à capuchon qui voilait ses cheveux en brindilles tressées, il avait rencontré une randonneuse. Archéologue en congé sabbatique, la jeune femme, qui se prénommait Cynthia, avait été saisie par les ruines de notre ancienne civilisation. D'abord perplexe, puis fascinée par nos réalisations, elle était restée de longues semaines à examiner les décombres et le cimetière du massif, sa tente dressée au sommet du Mont Harfant.

À l'insu de mon père, Bazille était allé la rencontrer, déguisé de la tête aux pieds. Elle ne s'était pas laissé berner, mais ne l'avait pas repoussé. Au contraire, subjuguée, elle s'était installée après quelques jours dans son nid. Mais le vertige avait rapidement assailli le chasseur. Fatalement, il avait commencé à creuser une fosse dans le plancher de sa demeure. Mitiling avait clamé qu'il s'agissait d'une punition des dieux de l'orage. Je me souviens que

ma grand-tante l'avait confronté, peinée par son intolérance. Elle avait à tout le moins réussi à leur obtenir un sursis.

Les amoureux s'étaient exilés. De temps à autre, Irmine les ravitaillait. Parfois, je l'accompagnais jusqu'au seuil de leur cabane rivée à la rocallie, pendant que mon père allait capturer des nids de guêpes en contrebas des Monts Groulx. Une fois, j'étais allé leur porter seul un panier, dans lequel un bocal de lombrics jouxtait des pommes d'api bien mûres. Un bruit m'avait inquiété, semblable aux bourrasques qui fustigent les toiles de plastique tailladées. Je m'étais précipité à l'intérieur de l'habitation.

Un trou d'une taille considérable en perçait le sol. Je m'étais approché avec prudence, gagné par la curiosité. Une dizaine de mètres plus bas, Cynthia et Bazille étaient suspendus dans le vide par des cordes tendues. Les liens rougissaient leur peau nue. La jeune femme était assise à califourchon sur son amant, qui avait renversé la tête vers l'arrière. Les mains de l'archéologue prenaient appui sur le torse anguleux de Bazille, dont je distinguais les muscles fins. Cynthia, qui ne m'avait pas encore aperçu, avait poursuivi ses va-et-vient. Puis elle avait extrait le sexe luisant de son amant du sien et l'avait longuement caressé. Incapable de détourner le regard du membre de Bazille, j'étais demeuré au bord de la fosse, le sexe raidi dans ma combinaison. Ma paume s'était posée sur mon pénis gonflé, que j'avais commencé à masser à travers le tissu revêche.

À ce moment, mon père avait surgi. Cynthia et Bazille avaient poussé un cri. Mitiling m'avait traîné dans ma chambre en grommelant des remontrances au sujet de mon comportement.

La dernière fois que j'ai vu la jeune étudiante au sommet du mont Jauffret, ses vêtements étaient souillés de sang. Avec des phrases hachurées, elle m'avait raconté que le vertige avait

fait perdre l'esprit à Bazille. Il s'était mis en tête qu'en se râpant la plante des pieds, puis en se coupant les chevilles, il pourrait enfin supporter le poids de la gravité. Il s'était mutilé près d'un brasier, colmatant ses plaies dans les flammes impétueuses. Cynthia avait essayé de l'en empêcher. Furieux, le chasseur l'avait blessée à l'épaule avec sa hache. Elle gardait comme dernière image la vision de Bazille en train de ramper vers une falaise, les jambes amputées jusqu'aux genoux. Elle avait pleuré en me disant que notre sort était injuste. Que l'un de nous devrait faire quelque chose pour contrer la malédiction des hommes-oiseaux. Elle m'avait regardé avec espérance. Je ne l'ai jamais revue ensuite.

C'est à ses yeux suppliants que je pense ce soir, alors que j'ai rallié la Basse-Côte-Nord. Au destin qui a décidé que ce serait à moi de jouer le dernier acte.

CHAPITRE IV

Le bateau à moteur accosta sur la berge constellée de gravats de l'île. Éthan en descendit à la hâte. Maïk sourcilla devant l'empressement de l'enfant.

L'homme-oiseau frotta son front endolori, encore incommodé par le vertige. Il amarra l'embarcation, dérobée un peu plus tôt sur le quai du village par Éthan. L'enfant et lui avaient navigué sur des flots houleux et imprévisibles. À plusieurs reprises, des algues aux filaments déliés avaient tenté d'agripper le cambion. Les plantes hérissées s'incurvaient comme des crochets et essayaient de renverser le petit garçon dans les profondeurs. Éthan s'était étendu en jurant au fond du bateau biplace. Patiemment, Maïk avait frappé les amas de varech à l'aide d'une rame, jusqu'à ce qu'il endommage les excroissances humides. Elles avaient fini par se déchirer dans un froissement poisseux.

Méfiant, l'homme-oiseau avança entre les algues engorgées de la côte. Quelques poches emplies d'eau éclatèrent sous ses semelles. Il releva la tête vers la crête rocheuse de l'île, scindée en son centre par une crevasse verticale. De la buée s'en évadait par torsades. Maïk sentit la température se refroidir légèrement. Il frissonna en resserrant les cordons de son capuchon autour de son visage. Quelques brindilles churent de sa chevelure en paille tressée. Il entendit Éthan crier :

— Dépêche-toi !

L'enfant l'attendait au centre de l'île, son nez humant les émanations avec fébrilité. L'impatience raidissait ses traits boudinés. Une série de tics agitaient ses paupières. Maïk perçut la présence de quelqu'un qui approchait. Il se figea, incertain. Le cambion bondit vers l'avant. Un vieil homme les rejoignit, une peau d'ours jetée sur ses vêtements de pêcheur. Un

oiseau de proie était juché sur son épaule gauche. Une demi-douzaine de tubes étroits traversaient le crâne du rapace, qui accorda un regard suspicieux aux nouveaux venus.

Le vieillard considéra l'homme-oiseau avec bienveillance. Puis ses traits se contractèrent quand il remarqua l'enfant-diable. Éthan lui dédia un sourire charmeur en continuant de se dandiner devant lui. L'homme tendit finalement sa main desséchée à Maïk. Sur la peau parcheminée, les tatouages-fossiles étalaient leurs sillons et trouaient presque de part en part son poignet. De la poudre semblable à du sable voltigea dans les airs.

— Je suis Nayati, le père de la maîtresse.

Maïk se racla la gorge, un peu décontenancé.

— Et moi Maïk. On... On m'a dit que je pourrais trouver ici un remède au vertige qui a décimé mon clan dans l'hinterland.

— On ne t'a pas menti. Tes maux cesseront au palais. Si tu veux bien me suivre.

Éthan bondit vers l'avant. Nayati l'arrêta. Il demanda au jeune homme :

— Qui est cet enfant ? Nous pensions que tu viendrais seul.

— C'est Éthan. Il dit qu'il est spécial. Que ses parents l'ont abandonné lâchement près de l'astroblème de Manicouagan à cause de son comportement. Il voulait à tout prix me suivre ici.

— Je crains qu'il ne soit pas le bienvenu à Nerrivik. Mais ce n'est pas à moi de statuer sur sa présence : ma fille décidera de son sort.

Le petit garçon tendit la main vers le rapace pour lui arracher une plume. Le bec de la buse s'abaissa brusquement sur ses doigts. Éthan poussa un cri strident.

— Olof, gronda Nayati, sois moins sauvage avec les étrangers !

Puis, il ajouta, à l'intention de Maïk :

— Olof était l'oiseau de ma petite-fille, Sora. Elle est morte affreusement brûlée dans le golfe.

— Brûlée dans le golfe ? Comment est-ce possible ? s'enquit Maïk, la bouche entrouverte.

— Elle était incapable du moindre contact avec le liquide. Sa buse et elle étaient inséparables. Alors, quand Olof est mort de vieillesse, je l'ai fait renaître dans la serre. Comme elle l'avait fait avec celui qu'elle aimait, son Peshu. Mais, comme le corps de Sora était irrécupérable, je ne pouvais rien de plus que de m'occuper de l'oiseau, hélas. Il suffit d'extraire de temps à autre la vermine à l'aide des tubes dans son crâne. Enfin. Si tu veux bien me suivre.

Confus, Maïk resta coi. Nayati désigna un amas de glace durci, incongru en ce mois de septembre, même sous cette latitude. Les paumes tendues vers l'amoncèlement, il marmonna entre ses dents. L'eau gelée commença à fondre avec moult crépitements. Un passage se creusa dans la buée. Éthan s'y engouffra. L'homme-oiseau hésita puis se glissa dans la faille. Son sort pouvait-il être pire ? Nayati les suivit. Plus bas, un escalier circulaire, aux marches transparentes, sinuait dans la brèche. L'air devenait plus frais au fur et à mesure que les paliers se succédaient. L'homme-oiseau sentit son vertige s'amoindrir tandis qu'il descendait dans le gouffre foré sous l'archipel. Il se décida à enlever ses lunettes. Le vieil homme haussa la voix derrière lui.

— Ma fille appelle ce lieu Nerrivik. Elle y vit depuis le drame qui nous a séparés. Il y a des siècles, j'ai eu le malheur de l'offrir, sans le savoir, en mariage à un homme-oiseau.

— Et les hommes-oiseaux ont abusé d'elle de toutes les manières pendant des semaines dans la maison haut-perchée, poursuivit Éthan d'un ton mesquin, en mimant avec ses mains un accouplement. Ils en ont fait leur esclave. Ils avaient d'ailleurs bien raison... Tu es ensuite venu

à son secours, dans une barque. Mais tu as eu peur quand ils ont entouré l'embarcation. Et tu as tranché les bras de ton enfant qui essayait de s'agripper au bateau.

— Comment sais-tu cela ? questionna Nayati, les sourcils froncés. Qui es-tu exactement ?

— Je sens les choses. Tout comme je sens que ma place est ici, au palais. Que la maîtresse a besoin de moi. Il se dégage une amertume si alléchante de cet endroit.

Éthan essuya la salive qui perlait à la commissure de ses lèvres. Perplexe, Maïk continua de descendre dans l'escalier aux marches transparentes. Graduellement, les voûtes devenaient plus gelées. Sur les murs, des excroissances esquissaient des panaches de glace. Les stalactites immobiles transperçaient les parois horizontales. Quelques mètres plus bas, des formes colorées s'alliaient aux cloisons de givre. Le jeune homme poussa un cri en identifiant une silhouette humaine, perforée de part et d'autre par des glaçons affûtés. La femme d'une soixantaine d'années, au corps large, dont les cheveux courts et ébouriffés surmontaient un visage aux traits bleuis, affichait une expression d'effroi. Sa robe de chanvre et son tablier étaient entaillés, les lacérations dévoilant des blessures importantes. Des fioles étaient répandues autour d'elle.

— Ce sont les fresques vengeresses, précisa le vieillard d'une voix calme. Elles ont figé pour l'éternité les indignes dans leur culpabilité, alors que les autres défunts reposent sereinement dans la nécropole aquatique. Ici se trouvent ceux qui ont désobéi à la maîtresse des animaux marins. Voici Hypoline, l'apothicaire. Sa peau sécrétait un ersatz de poussière météoritique, dont les propriétés avaient été exacerbées par le collier de l'homme-oiseau, qu'elle a un temps porté. Elle devait permettre à l'enfant de ma fille de naître en couvant son œuf dans la guérite.

Les yeux de Maïk s'écarquillèrent. Le vieillard poursuivit, d'un ton empreint de lassitude :

— Mais Hypoline s'est rebellée. Elle a tout gâché en n'accomplissant pas sa tâche. Par sa faute, Sora est née sans bras et pouvait difficilement se séparer d'Olof.

L'oiseau de proie cria en entendant son prénom. Il ne lâchait pas du regard la fresque d'Hypoline, intéressé par l'une de ses mains nues qui perçait la glace. Éthan se plaqua contre la paroi figée, les paupières fermées, son nez frémissant comme s'il inspirait l'épouvante qui en jaillissait.

L'homme-oiseau s'appuya sur la rampe en fragments de coquillage. À sa droite, une femme sans bras était cristallisée dans un écrin de glace, étendue sur le dos en une posture langoureuse. Ses cheveux auburn et nattés ployaient sur son corps aux courbes invitantes, malgré son torse rougi, dont les boyaux et les intestins émergeaient, s'enroulant autour d'elle comme les tentacules d'un poulpe. Une demi-douzaine d'anguilles étaient pétrifiées à ses côtés, aspergées de sang et de liquide amniotique.

— Elle, c'était Taliana, mon ancienne servante. Elle vivait sur l'île Kanyt dans les années 1870, à la même époque qu'Hypoline. Et que Peshu, celui qu'aimait tant ma petite-fille Sora. Mais Taliana n'était pas assez docile. Et beaucoup trop orgueilleuse et avide de pouvoir pour être une bonne servante pour ma fille. J'en avais averti mon enfant, qui avait refusé de m'écouter. Au surlendemain de la cérémonie d'immersion, alors que Taliana avait pris place pour s'amuser sur le trône du palais, en disant que c'était elle Talilaayu, elle a été punie. Par les enfants-anguilles qu'elle portait. Ils ont percé prématûrement sa matrice.

Maïk hocha la tête, déconcerté. Éthan le rejoignit. Avec application, il commença à laper la glace de la fresque de Taliana, en poussant des grognements satisfaits. Le jeune homme se demanda de quelle manière il pouvait intervenir dans ce ressentiment qui jalonnait les siècles. De quelle façon, en tant qu'ultime homme-oiseau, il pouvait se positionner par rapport aux

actes répréhensibles qu'avaient commis les siens en des temps anciens. Sourd à ses tourments, le vieillard enchaîna, devant le regard étourdi de Maïk :

— Voici justement Peshu. Il est ici parce que je l'ai souhaité. Auprès des restes de Sora.

Maïk s'attarda sur la fresque. Dans la paroi pétrifiée, un homme décapité était assis sur une chaise en bois, vêtu d'habits brunis par le sang, à la mode des siècles passés. Sa tête, percée de tubes comme celle d'Olof, reposait sur le sol près d'un tas de cendre. L'émotion traversa le visage du vieillard.

— C'est tout ce que j'ai réussi à retrouver de Sora. Elle aurait voulu être auprès de Wilmard. De son Peshu. Et aussi auprès de sa mère, qu'elle n'avait jamais pu approcher auparavant.

Une larme se figea au coin de sa paupière. Nayati la tamponna avec un pan de sa cape.

— Oui, c'est ce qu'elle aurait voulu, grommela-t-il, comme s'il se parlait à lui-même. J'en suis certain. Être auprès de son amoureux à jamais. Comme quoi il n'y a pas que la vengeance qui subsiste en ces lieux. Il est temps que les choses changent.

Le vieil homme observa Maïk avec une expression résolue.

— C'est pourquoi tu es ici.

— Oui, répondit l'homme-oiseau après quelques secondes d'hésitation. Même si je ne sais pas ce que je dois faire exactement. Les miens ont tout tenté, en vain. Je n'ai plus rien à perdre, désormais.

— Ma fille te dira ce qu'elle attend de toi. Entends-tu sa voix à mesure que nous approchons d'en bas ?

Maïk tendit l'oreille. À ses côtés, Éthan l'imita. Ses lèvres se tordirent en un rictus gourmand. Des remous se hissaient des profondeurs et tourbillonnaient dans les souterrains. Le

jeune homme jaugea l'escalier circulaire devant lui. Il continua à avancer sur les marches transparentes, flanqué de Nayati et de l'enfant-diable.

CHAPITRE V

Maïk frotta ses tempes d'une main engourdie par le froid, avant de réajuster ses gants de cuir. Il avait l'impression de descendre l'escalier circulaire depuis plus d'une heure. Heureusement, le vertige s'émoussait au fur et à mesure qu'il avançait, remplacé par une vague sensation d'oppression à la poitrine.

Il frissonna en regardant les formations de glace effilées qui jaillissaient des ossuaires figés. Et si un tel sort le guettait ? Les fresques, de plus en plus distantes les unes des autres, paraissaient davantage anciennes au fur et à mesure de la descente. Une épaisse couche de liquide durci cuirassait les personnages, vêtus de peaux tannées et de kamiks.

Les remous s'accentuèrent. Aux aguets, le jeune homme continua de s'enliser lentement dans le gouffre torsadé. Éthan le précédait, plus impatient que jamais. En grommelant des termes orduriers, le cambion se cramponnait à la rampe de coquillages. La glace grésillait sous chacun de ses pas en produisant une fine buée.

— Sept ans, il faut que j'arrive avant mes sept ans, grogna l'enfant, les joues rougies par l'effort.

L'homme-oiseau se retourna vers le vieillard, qui avançait d'une démarche traînante, les traits tendus par l'appréhension. Olof somnolait sur son épaule gauche. Des gouttelettes échappées du plafond heurtèrent le visage de Maïk. Le jeune homme s'essuya avec la manche sa combinaison en grimaçant.

— Il y a trop longtemps que sa rancune dure, soupira Nayati. Que je traîne ce corps élimé à travers les siècles. Que ma fille me constraint à muer selon l'usure de mes tissus. Je n'en peux plus, je n'en peux plus...

Nayati plaqua sa paume contre sa bouche. Une quinte de toux secoua brusquement son thorax. Sa main gauche s'agrippa à la rampe comme à un cordage en haute montagne. L'homme-oiseau rejoignit le vieillard. Il plaça son bras sous le sien afin de l'aider à marcher. Le vertige se résorba presque entièrement, arrachant à Maïk un gémissement de délivrance.

Sur l'épaule de Nayati, la buse s'ébroua. Elle déploya ses ailes tachetées. Quelques plumes se dérobèrent au passage. Maïk les suivit du regard. Olof alla se nicher sur l'une des aspérités des murs, qu'il picora avec application. Les tubes qui hérissaient son crâne tressautèrent au gré de ses mouvements syncopés.

— Arrêtez de me ralentir ! leur cria l'enfant, plusieurs marches en avant. Je dois arriver le plus tôt possible à la guérite.

— À la guérite ? demanda Maïk, le front plissé par l'incompréhension.

— C'est ainsi que ma fille nomme sa clinique de naissance. Nous ne sommes plus qu'à quelques pas.

Un bruit d'avalanche les recouvrit. L'homme-oiseau se pressa contre l'une des fresques vengeresses, où un harpon transperçait la pellicule pétrifiée. Une dizaine de mètres plus bas, entre deux excroissances de glace affûtées, Maïk distingua une ouverture hélicoïdale, ceinte d'une armature de pierre de taille. Olof se faufila de biais dans l'entrée. Il rasa les cheveux du cambion, qu'il tenta d'agripper entre ses serres avec un cri rauque. Éthan se baissa brusquement avant de cracher en direction de l'oiseau. À quatre pattes, il gagna l'accès en jetant des coups d'œil dans les hauteurs.

Le jeune homme le suivit, les yeux plissés par le miroitement des murs. Il résista à l'envie de remettre ses lunettes. La pièce, éclairée par de courts et larges lampadaires, reflétait la lumière sur les parois de cristal. Les paupières de Maïk clignèrent tandis qu'il percevait un

froissement de tissu. Une femme d'une beauté discrète avança vers lui dans son fauteuil mécanisé. À la place des jambes, elle était pourvue d'une nageoire écailleuse qui lui montait jusqu'au bas-ventre. À travers les squames, il distingua le vestige des membres d'origine, qui avaient fusionné en un socle unique. L'homme-oiseau se crispa, interdit. À l'aide de ses bras luisants, qui ressemblaient à des algues agglutinées sur la grève après une tempête, la nouvelle arrivante manœuvrait le fauteuil roulant. Ses doigts ressemblaient à du varech durci sur des tiges métalliques. Nayati s'avança vers la femme-poisson.

— Voici Adalie, mon ancienne servante de l'île Knty. Et l'une des servantes les plus dévouées de la maîtresse de cet archipel que l'on nomme maintenant les toutes-îles. Elle est au palais depuis un siècle et demi, où elle travaille surtout dans la guérite.

Les yeux de Maïk s'écarquillèrent.

— Un siècle et demi ?

— C'est la rancœur de la maîtresse qui la tient en vie, clama Éthan. Et la science du vieillard. Il y a tant de choses intéressantes pour prolonger l'existence ici.

Les paumes tendues, le cambion s'élança vers le fond de la pièce devant le regard circonspect de Maïk. Près de tentures sombres, des bassines se détachaient. Plusieurs ruisseaux entaillaient le sol en entrelacs épars. Des têtards cuirassés d'une chitine épaisse y frétillaient. Patiemment, Olof se positionna à côté d'une faille de la glace, prêt à capturer l'un des embryons dans son bec.

Maïk fit quelques pas incertains dans la salle aux murs tapissés de coquilles d'œufs. Près de l'entrée, un lit d'examen pourvu d'étriers surplombait une couche en duvet. Dans une immense bassine, une baleine nouvellement mère nageait aux côtés de son petit, à demi dissimulé dans l'ombre de son ventre. L'homme-oiseau s'immobilisa.

— C'est ici qu'Hypoline devait *couver* ma petite-fille, expliqua Nayati. Vous savez, cette traîtresse que nous avons vue plus tôt dans l'une des fresques. Elle aurait pu mettre fin en 1873 à une partie de nos tourments. Mais nous devions encore attendre des années...

Adalie hocha la tête, résignée. Maïk la considéra avec prudence. Son fauteuil s'arrêta devant lui.

— Heureusement, tu es enfin ici. Je vais te préparer à rencontrer celle qui nous gouverne.

— Et moi aussi, affirma l'enfant-diable en sautillant sur place.

— Toi, je ne sais pas si elle voudra te recevoir. Ton arrivée n'était pas prévue. Elle décidera ce qu'elle fera de toi.

— Il faut qu'elle me reçoive, supplia Éthan. J'ai fait tout ce chemin pour honorer la puissance de sa vengeance. Une vengeance si résistante. Elle me permettra bien d'en absorber une partie.

Il salivait abondamment. Ses traits s'étaient figés en une expression si implorante qu'il en devenait touchant.

— Je t'ai dit que j'allais lui demander, répéta Adalie. Mais en attendant, l'homme-oiseau devra se baigner dans les débris d'impactites. Ainsi, la maîtresse pourra le recevoir.

Maïk tressaillit. Sans prévenir, Nayati se dirigea vers le jeune homme. Adalie le rejoignit. L'homme-oiseau se tendit au contact de ses doigts mouillés. Il se débattit sous leur poigne, parvenant à s'écarter de ses assaillants. Mais des filaments d'algues se soulevèrent des ruisseaux et le ficelèrent entre leurs mailles étouffantes.

— Ne crains rien, le rassura Nayati.

Le cœur battant, Maïk discerna une bassine d'un blanc vif, semblable à une dent creuse. L'amas de varech le traîna jusqu'à la cuve, sous le regard d'Éthan. Le cambion darda sur lui

des yeux emplis de mépris. Le liquide monta à la taille du jeune homme. Il lutta avec énergie, maintenant son sac à dos à bout de bras. Ses habits s'imbibèrent d'eau tiède. Il implora Nayati et la servante de le sortir de la bassine. Mais le vieillard secoua la tête.

— Ne crains rien. Ce n'est que temporaire, répéta-t-il avec calme.

Il activa une commande enchâssée dans la paroi. La prison de Maïk se scella d'un dôme transparent percé de trous d'aération. L'homme-oiseau jura. Les mailles du filet se relâchèrent avant de se désagréger dans le liquide. De sa main libre, Maïk frappa la muraille étanche jusqu'à en avoir le poing endolori.

À travers la vitre bombée, il aperçut Adalie et Nayati. Ils discutaient à grands gestes, Éthan debout entre eux, une expression insolente sur les traits. À gauche de la servante, une bassine s'allongeait, occupée par une baleine à bec au ventre ouvert. En plissant les yeux, le jeune homme réussit à distinguer une cabine métallique, à la hauteur de l'abdomen de l'animal. Il détourna le regard, interdit. Ses pensées s'empêtraient : était-il possible que le mal de l'altitude puisse l'affecter jusque dans les profondeurs ?

De l'autre côté de la cloison, Adalie et Nayati continuaient de discuter. Ils jaugeaient Éthan, qui trépignait de plus belle. Peu à peu, Maïk s'aperçut que le niveau de l'eau baissait régulièrement de quelques centimètres. La portion supérieure d'une corniche émergea du liquide. Il y déposa son sac. Non sans soulagement, il constata que le contenu de ses bagages était intact. L'estomac noué, il ouvrit une bouteille de jus de plaquebière, qu'il avala à grandes rasades. L'homme-oiseau extirpa ensuite du compartiment central le journal de sa mère, qu'il pressa contre sa poitrine, heureux de retrouver le cahier. Peut-être n'aurait-il jamais dû descendre jusqu'ici. Qu'il devait, comme les siens, s'éteindre dans les hauteurs et forer avec sa pauvre grand-tante un passage dans le versant du mont Harfant. Il expira bruyamment. Sans

doute sa mère l'aurait-elle encouragé à gagner l'archipel, se remémorant ses expéditions aventureuses sur les monts Torngat. Parfois, elle explorait même les méandres de grottes sur la côte du Labrador. Il n'était pas impossible qu'il soit descendu plus bas qu'elle ne l'avait jamais fait...

Le cœur serré, Maïk embrassa la couverture de cuir du cahier, de l'eau à la hauteur des hanches. Le vertige s'était presque résorbé, chassé par l'oxygène avare des souterrains. Et si, en quelque sorte, il se trouvait dans une montagne inversée ? Maïk n'eut pas le temps d'épiloguer sur cette hypothèse. Des secousses ébranlèrent sa prison. Les remous se multiplièrent à la surface. Désespérément, l'homme-oiseau se cramponna à la corniche tandis qu'il sentait sa conscience s'effriter.

CHAPITRE VI

Étourdi, Maïk réussit à s'agenouiller sur la corniche, à présent entièrement émergée. Il y grimpa avec difficulté. Son estomac gronda, comme s'il n'avait rien avalé depuis des jours. Peut-être avait-il passé des heures et des heures inconscient. Désorienté, l'homme-oiseau s'appuya sur la vitre fléchie. La scène n'avait presque pas changé dans la guérite. Les jambes flageolantes, le cambion se frottait le front et les paupières avec frénésie, cherchant visiblement à reprendre ses esprits.

Le jeune homme sonda une nouvelle fois sa prison étroite. Ses poings martelèrent les parois. Aucun de ses geôliers ne fit mine de venir le délivrer. Ils ne lâchaient pas Éthan du regard. Adalie se tenait face à lui, assise au bout de son siège. Nayati était debout derrière l'enfant, ses mains s'effritant comme du talc. Le rapace poussa un cri en secouant de gauche à droite sa tête perforée de tubes fuselés. Après un vol erratique, il vint se jucher sur l'un des pivots métalliques de la chaise d'Adalie. La femme-poisson ne cilla pas. Elle s'adressa à l'enfant d'une voix assourdie.

— Tu as sept ans, aujourd'hui, Éthan. Sept ans.

De sa geôle incurvée, Maïk vit les traits du cambion se raidir.

— Déjà ? hurla-t-il. Ce n'est pas possible ! Je dois, je dois...

L'incompréhension creusa son visage, ceint de mèches plus désordonnées que jamais. Il réussit néanmoins à esquisser un sourire tordu par des tics de la mâchoire. Maïk se coula contre la vitre et écouta par les trous d'aération les voix qui lui parvenaient de l'autre côté.

— Il faut que je voie la maîtresse des animaux marins, affirma l'enfant.

— Mais bien entendu, consentit Adalie. Elle est déjà ici, prête à te recevoir.

Éthan frémit. Il fit quelques pas en direction de la prison de Maïk. Ses yeux dorés brillèrent d'un éclat farouche. Un long remous agita les ruisseaux qui ramifiaient le sol de la guérite. Des algues effilées se hissèrent des eaux, enchevêtrées de perles d'huîtres et de fragments d'écrevisses. L'homme-oiseau vit le cambion s'incliner vers l'un des amas de varech, qu'il caressa du bout des doigts. De sa voix stridente, il clama :

— Tu sais que le pardon n'est plus possible. Il ne l'a jamais été depuis que tu es devenue la maîtresse des animaux marins. C'est ton désir de vengeance qui t'a donné une telle puissance sur les éléments. Je suis venu raviver ta haine. T'offrir celle que je porte en moi. Celle que j'ai emmagasinée depuis ma naissance en prenant plaisir du malheur des autres. En échange de quoi...

Le prisonnier continua d'observer la scène, interdit. Nayati s'approcha de l'enfant, qu'il bâillonna avec sa paume. Le petit garçon le mordit jusqu'au sang, puis lui donna des coups de pieds dans les côtes. Le vieillard se plia en deux pendant qu'Éthan l'insultait. Adalie baissa les yeux, Olof toujours perché sur l'accoudoir de son fauteuil. Agenouillé sur le sol, le père de la maîtresse des animaux marins haletait, le faciès défait par la douleur et la tristesse. Éthan se désintéressa finalement de lui. En clopinant, le vieil homme se dirigea vers la bassine où reposait la baleine éventrée. Il disposa maladroitement des outils devant la cuve, tournant le dos au cambion.

Éthan lissa de nouveau entre ses doigts un agrégat d'algues. Plusieurs tiges de varech s'entortillèrent autour de ses chevilles et de ses avant-bras, comme si elles l'évaluaient. Les plantes emmêlées adhérèrent à ses vêtements, qu'ils firent glisser sur ses jambes. Sa combinaison coulissa sur ses chairs boudinées. Les végétaux, comme autant de phalanges moites, se suspendirent à son sous-vêtement, qu'ils arrachèrent. Le petit garçon, entièrement

déshabillé, exhiba sa nudité avec une expression frondeuse. En bas de sa colonne vertébrale, un appendice caudal, semblable à une queue de lézard séchée, battait l'air insolemment. L'entrelacs d'algues caressa la protubérance, qu'elle enroba de filaments détrempés.

— En échange de ma haine, dit Éthan avec assurance, tu m'offriras sept années de vie supplémentaires. Sept années à t'honorer, à pousser les gens aux vices autour de moi. À les collectionner pour toi, afin de te les offrir. C'est promis.

Un gloussement secoua la poitrine du petit garçon. Impuissant, Maïk martela les parois de sa prison jusqu'à ce que ses jointures rougissent. Adalie immobilisa son fauteuil à quelques centimètres de l'enfant. Un cri semblable à celui d'une baleine prise au piège surgit des souterrains.

— Elle refuse ton offre, l'informa la servante.

Elle repoussa l'enfant avec sa queue de poisson. Déséquilibré, Éthan recula, entravé par les algues. Un peu surpris, Nayati se retourna brièvement vers le cambion, avant de continuer à nettoyer ses outils. Éthan vacilla devant Adalie. Les plantes aquatiques se resserrèrent autour de sa taille, de plus en plus luxuriantes. Avec effroi, Maïk distingua une masse de varech qui s'agglutinait sur les membres du petit garçon. La bouche d'Éthan s'ouvrit et se referma. Les yeux de l'enfant-diable se noircirent de colère et d'incompréhension. Le cambion tenta de cracher. Mais les végétaux muselèrent plus étroitement son crâne.

Les poings serrés, Maïk vit un filament d'algues s'introduire dans la bouche de l'enfant. Des spasmes secouèrent sa poitrine grasse. La salive ruissela jusqu'à son torse. Sans succès, Éthan essaya de recracher les plantes. Mais elles s'engagèrent plus avant dans sa gorge. Le varech coulissa entre ses lèvres et plongea vers son estomac. Maïk ferma les yeux, dégoûté. Quand il les rouvrit, d'autres amas luisants entraient dans la bouche du cambion. Les végétaux

s’agitaient dans sa mâchoire distendue. Le corps d’Éthan tressauta, puis menaça de s’écrouler sur le sol. Le varech le maintint debout malgré lui, comprimant les jambes bleuies de l’enfant-diable. À découvert, ses fesses remuaient, sa queue de lézard fouettant l’air désespérément.

Les algues poursuivirent leur va-et-vient dans la gorge d’Éthan. Le sang aspergea les végétaux étrécis qui fouillaient dans ses organes. Avec horreur, Maïk vit plusieurs filaments disparaître dans la cage thoracique du petit garçon. Le ventre du cambion se ballonna. Il se distendit comme si les plantes aquatiques fourrageaient entre ses viscères et ses intestins. Éthan poussa un gémissement impuissant. Le varech émergea entre ses fesses, souillé d’hémoglobine et d’acides gastriques. Les tiges poursuivirent leurs oscillations entre sa bouche ouverte et son arrière-train. Les algues suintaient de matières organiques, qui gichèrent sur le sol de la guérite. Maïk se sentit près de défaillir. À travers un voile, il aperçut les muscles d’Éthan qui se relâchaient. La tête du petit garçon chut sur sa poitrine sanglée de poils hérissés.

Adalie se pencha vers l’enfant. Sa lèvre inférieure tremblait. À l’aide de sa nageoire, elle poussa le cadavre dans une bassine exempte d’occupants. L’eau se chargea de grappes rosies. Nayati la rejoignit. Un pâle sourire étira ses lèvres.

— Enfin. Elle n’a pas voulu nourrir davantage sa haine. Son ressentiment arrive peut-être à son terme.

Olof se percha sur le pourtour de la cuve, aux aguets.

— Je l’espère, répondit Adalie. Mais je n’en suis pas certaine. En tout cas, elle n’a pas voulu de cet enfant malveillant. De toute manière, il était condamné à mourir le jour de ses sept ans. Aussi bien que ce soit par ses mains.

Nayati opina, les épaules moins voûtées que de coutume. Il jeta un regard vers la geôle de l’homme-oiseau. Maïk l’entendit murmurer du bout des lèvres :

— Nous reviendrons bientôt.

Puis la moitié des lampadaires de la guérite s'éteignirent. Une lueur blafarde drapa la cellule du prisonnier. La pénombre baîna les bassines. Maïk perçut les clapotements des animaux marins, tout près, ainsi qu'un bruit de mastication humide. Il frémît, plaqua ses mains sur ses oreilles. En boucle, il imaginait Éthan, les organes saillants, en train de se faire nettoyer par un agrégat d'algues.

Mémoires de Maïk, Fils de Mitiling, 23 ou 24 septembre 2015

J'ai perdu la notion du temps dans les méandres de Nerrivik. Je présume que c'est la nuit, étant donné le silence de l'endroit. Le vertige s'est presque dissipé, remplacé par une sensation d'écrasement. Dans une tentative de me départir un peu de mes craintes, je me suis décidé à écrire dans mon journal. À consigner ce témoignage en guise d'ultime mémoire, pour les miens, en souvenir de ma mère et ma chère Irmine. Car je doute de plus en plus de sortir vivant des dédales qui se déploient sous l'île du chat.

Dans la pénombre, les bassines bourdonnent, menaçantes, illuminées d'éclats vacillants. Un luminaire est suspendu au-dessus de la corniche où je me suis mis à l'abri, même si le niveau d'eau a considérablement baissé. De temps à autre, je distingue un clapotement dans l'une ou l'autre des cuves avoisinantes. Je sais que la baleine et son petit sont quelque part en face de moi. Je préfère leur présence à la vision du corps rougi d'Éthan, désagrégé par les algues.

Je dois confesser un souvenir, dans l'éventualité de ma mort prochaine. Un aveu que je n'ai jamais osé faire à personne. Que j'aurais aimé révéler à ma grand-tante, si la pauvre femme vivait encore. Elle connaissait si bien les foudres de Mitiling. D'une certaine manière, en admettant mes fautes dans ce journal avec lequel elle m'a appris à lire, c'est à elle que je me confie. Ensuite, je rallierai en pensée les rainures creuses du cimetière des ancêtres, sur le massif. Rejoindrai cet endroit où le sort s'est joué.

Mon père avait l'habitude de visiter la tombe de ma mère à chaque lune ascendante, après le festin de mokushan. Encore barbouillé de gras et de moelle de caribou, il sortait dans la nuit, souvent en ma compagnie, les bras emplis d'objets scintillants. Il les déposait dans les

entailles du rocher sépulcral où gisaient des centaines d'ossements carbonisés par l'orage. Ce mausolée m'a toujours à la fois fasciné et effrayé. Des murmures montaient parfois des rainures, semblables à des échos venteux. J'aimais penser que le massif hébergeait une horde de revenants. Ni Mitiling ni ma grand-tante ne m'ont jamais détroussé. De temps à autre, racontait-on, des cérémonies macabres se tramaient sur le versant de la montagne. Des grappes d'oiseaux fugitifs s'élançaient alors en criant vers les crêtes de granit. J'abordais donc les lieux avec une pointe d'appréhension, malgré le passage des années.

J'avais dix-huit ans lorsque mon père est allé honorer la mémoire de ma mère pour la dernière fois. Cette nuit-là, le vent secouait les sommets et essayait de déraciner la végétation chétive rivée aux rochers. Nos deux lampes frontales éclairaient la toundra, parée de teintes automnales. Mitiling s'était avancé en silence vers le cimetière des ancêtres. Il s'était incliné devant la rainure où les ossements de ma mère reposaient. Il y avait déposé ses pierres miroitantes. Son visage possédait cette expression farouche qui m'était familière, cette intransigeance qui m'avait toujours pétrifié. Il m'avait encore une fois blâmé de ne rien tenter pour sauver de l'extinction les miens.

Le brouillard s'était soulevé derrière le mausolée des anciens. Puis un craquement avait retenti. Des éclairs avaient zébré le ciel de leurs arcs fugaces. Le tonnerre, amplifié par les montagnes, avait absorbé le silence. Lentement, mon père avait relevé le visage vers la brume, de plus en plus compacte. Ma première pensée avait été, tant le brouillard répandait une teinte d'ivoire, que les ossements de nos aïeux s'étaient mêlés à l'eau en suspens. Mais j'avais rapidement discerné les spectres des anciens. Ils enserraient Mitiling entre leurs bras de fumée et d'orage. J'avais poussé un cri avant d'essayer de courir. Mes jambes s'étaient dérobées sous mon poids.

En claquant des dents, j'avais vu, médusé, les ancêtres poser leurs paumes, frémistantes d'éclairs, sur l'épiderme de mon père. L'un d'eux portait un pendentif étincelant à son cou. Mitiling avait commencé à tressauter. De l'écume avait jailli de sa bouche. Une odeur de chair brûlée m'était montée au nez. Les éclairs avaient ricoché par dizaines sur le corps de mon père. J'entendais les morts répéter : « Notre règne ne doit pas se terminer ainsi ». Le brouillard s'était densifié, de plus en plus obscur. Les effluves roussis étaient devenus plus vifs. La paille des cheveux de mon père s'était enflammée tandis que les éclairs pleuvaient de plus belle sur ses vêtements embrasés. Le spectre au pendentif étincelant ne le quittait pas des yeux.

Et j'étais resté là, figé, pendant qu'il se consumait. À de nombreuses reprises, je m'étais dit que la peur et l'impuissance avaient téтанisé mes membres. Mais je savais en moi-même ce que j'avais ressenti à ce moment précis. Un sentiment de libération. Le droit d'être enfin celui que j'étais. Et aussi, sans que je puisse me l'expliquer tout à fait, une impression de justice. Mitiling, le dernier homme-oiseau non métissé, avait été rappelé dans les rainures creuses du massif. Comme la tradition le voulait, l'orage avait brûlé ses ossements. Mais il vivait encore à ce moment...

Mon père, avant d'aller te rejoindre, ce soir ou demain, je voudrais te demander pardon. Pardon pour cette mort douloureuse. J'ai peur, seul dans les profondeurs, dernier des miens. Des nôtres. Homme-oiseau si loin des monts qui l'ont vu naître. Homme-oiseau que personne ne pleurera lorsque le silence se refermera une ultime fois.

CHAPITRE VII

Les lumières crépitèrent au-dessus des bassines assombries. Maïk sursauta, prêt à bondir. Il se redressa sur la corniche, le dos endolori. Le dôme hermétique coulissa avec un bruit mat. Une bouffée d'air froid s'infiltra dans la geôle. Le jeune homme sonda les environs, ses bagages comprimés contre sa poitrine. La silhouette de Nayati apparut dans l'entrebattement.

— Il est temps, énonça le vieillard.

Le vieil homme lui tendit sa main parcheminée. Des particules de poussière s'effritèrent à son contact. Le prisonnier tituba avant de s'extirper du bassin à la hâte.

— Je suis désolé de t'avoir obligé à te baigner dans les débris d'impactites. Le contact avec les poussières météoritiques est nécessaire pour entendre ma fille. Pour que sa voix traverse les âges.

Maïk plissa le front. Tandis qu'il scrutait les cuves, avec une pensée pour Éthan, il dit :

— Ce que vous avez fait à cet enfant est terrible...

— Il n'y avait pas d'autre option, se justifia le vieillard. Sa malveillance aurait eu de graves conséquences.

Maïk suivit Nayati jusqu'à l'entrée de la guérite, où Adalie les attendait dans son fauteuil. Accroupi sur l'un des accoudoirs, Olof guettait l'extrémité de sa nageoire, qui fouettait l'air de manière irrégulière. La servante affichait une expression solennelle.

— C'est le moment, murmura-t-elle entre ses lèvres violettes. Tu vas être reçu pour de bon à Nerrivik.

Nayati désigna une ouverture circulaire dans la glace. Après un instant d'hésitation, Maïk s'y engagea en songeant aux paroles des ancêtres dans le cimetière aux rainures creuses. Adalie

ferma la marche. Il crut voir des spectres glisser sur les parois cristallines, leur bouche tordue par des rictus de souffrance. Il fit un pas vers l'arrière. Les murmures des profondeurs s'accentuèrent. L'homme-oiseau se sentit enveloppé dans une épaisse couverture de duvet, semblable au nid dans lequel il dormait, enfant.

Déstabilisé, Maïk émergea dans une pièce au toit cintré, constitué de gigantesques côtes de baleines. Des centaines de cornes de narval perçaient la glace tels des glaives. Les murs, mouchetés de grains de sable, brillaient d'un éclat quasi insoutenable. Comme dans la guérite, des canaux épars fissuraient le sol, à l'intérieur desquels gigotaient crabes et têtards. Le jeune homme retint son souffle. Au centre d'une estrade en pierre polie, un fauteuil crevassé par les marées attendait son occupant.

Derrière le trône lustré par l'érosion, un frémissement attira l'attention de Maïk. Avec une démarche souple, un jeune homme, vêtu d'une cuirasse de soldat bardée de coquillages, émergea de l'arrière du siège. Un pendentif serti d'une pierre météoritique ornait son cou. Le garde tenait dans ses mains une lance, sur le manche de laquelle pendaient des lanières de peaux tannées. Adalie approcha son fauteuil de lui, visiblement heureuse de le revoir :

— Ildace ! Je ne savais pas que tu serais des nôtres pour la rencontre. Je pensais que tu t'occupais de l'entretien du cimetière marin.

Le visage pâle de l'homme s'illumina.

— J'ai reçu ses ordres. C'est moi qui serai son hôte.

Maïk remarqua la surprise du vieillard. Après s'être ressaisi, Nayati dit à l'homme-oiseau :

— Je te présente Ildace, un autre des servants de la maîtresse. Avant de devenir garde ici, il était le prétendant d'Adalie. C'était à l'époque où nous vivions tous les trois sur l'île Knty.

Maïk opina, sans cesser de détailler Ildace. Les cheveux cuivrés et la silhouette svelte du garde lui rappelaient le jeune homme qu'il avait autrefois épié sur la passerelle de l'arche. Son souffle s'accéléra. Ildace avait la même souplesse, des muscles anguleux qui se contractaient sous sa cuirasse, des jambes fermes et déliées.

Maïk vit le jeune homme chanceler. Ildace plaqua ses mains sur son visage avant de s'écrouler sur le trône fendillé. Des dizaines de crabes et de têtards entourèrent sa silhouette affaissée. Des pinces s'agrippèrent à sa chair. Sur son armure, les embryons remuaient. Le regard du garde se renversa. Des convulsions l'agitèrent pendant que les crustacés l'infestaient. Maïk se leva. Il ne laisserait pas le jeune homme souffrir, comme celui de l'arche, sans intervenir.

L'homme-oiseau avança vers le trône pour le secourir, mais le vieillard le semonça.

— C'est ainsi que les choses doivent se dérouler. Il sera sa voix.

Maïk hésita, les poings fermés. Peu à peu, le garde redevint calme. Il réussit à s'asseoir sur le trône, le dos droit, les yeux aussi noirs que l'encre des calmars. Adalie se mordit les lèvres, ses doigts d'algues durcies caressant machinalement le plumage du rapace. Une voix puissante s'éleva dans la salle souveraine.

— Maïk, articula Ildace. Je t'attendais depuis longtemps, pour en finir avec la malédiction qui a décimé les vôtres. La vengeance doit parvenir à son dénouement. La voie est prête pour moi.

L'homme-oiseau recula. En pivotant sur lui-même, il remarqua que Nayati évitait son regard. Se pouvait-il que le vieil homme l'ait amené ici pour le sacrifier ? Maïk sentit la colère tendre ses membres. Sa voix devint puissante :

— Nous n'étions pas tous des criminels. Comme ma grand-tante Irmine, qui était une femme aimante. Et toute la lignée de Gérène. Tu ne peux pas ramener l'ensemble des miens à une équation aussi simple.

Un grondement s'échappa de la bouche d'Ildace, qui le regardait avec intérêt. Les dents de l'homme-oiseau se serrèrent tandis qu'il s'approchait du trône où était assis le garde :

— Je suis désolé pour ce que ces hommes-oiseaux t'ont fait. Je ne suis pour rien dans ces vieilles querelles. Si je le pouvais, j'effacerais les anciennes fautes des miens. Je n'ai jamais séquestré quiconque dans la maison haut perchée. Encore moins violé la moindre femme. Je n'aurais jamais fait ceci. Je respecte les femmes de tout mon cœur, même si mon attirance personnelle ne me dirige pas vers elles.

Le garde hésita. Sa pomme d'Adam frémît au-dessus de son pendentif.

— Je suis comme toi, clama l'enfant de Nayati au bout d'un moment. Mon père m'a mis devant le fait accompli. Parce qu'il voulait avoir une petite fille, qu'il aimait coiffer mes longs cheveux près du feu. Alors que j'étais aussi son fils. Il ne m'a jamais laissé exprimer ma nature profonde.

Ildace toisa le vieillard, qui sembla s'affaisser sur lui-même. Olof piaula, rapidement muselé par Adalie.

— Je pensais que tu serais heureuse ainsi, murmura le vieil homme à l'intention de sa fille. Que... Que tu aurais des enfants dans les Monts Groulx, qu'ils reviendraient visiter leur grand-père de temps à autre à Makkovik. Je sais que j'ai été égoïste et cupide. Et que, pire encore, je t'ai sacrifiée quand les hommes-oiseaux sont venus te reprendre.

Une série de soubresauts secoua les épaules du vieil homme. Accablé, il s'agenouilla sur le sol glacé. Sa respiration devint sifflante tandis que de la poussière perlait de ses yeux rougis.

Les paumes de plus en plus effritées, il commença à hoqueter, incapable d'articuler la moindre syllabe.

Maïk tendit une main en direction du visage d'Ildace. Sa paume sinua sur l'arc de la mâchoire du garde. L'homme-oiseau s'humecta les lèvres. Les pupilles d'Ildace s'éclaircirent. Une image vaporeuse se superposa à sa silhouette. Les cheveux du jeune homme s'allongèrent, denses et interminables, d'un noir d'ébène. Le garde l'attira vers lui. Il ne portait plus sa cuirasse, mais un seul sous-vêtement de lin. Des seins, ronds et menus, soulevaient sa poitrine au rythme de sa respiration saccadée. Des mèches les enveloppaient de leurs boucles épaisse, l'une d'entre elles caressant la pointe d'un mamelon dressé.

Saisi, Maïk se figea. Les lèvres d'Ildace bruissèrent de manière quasi imperceptible.

— Pour toi, je serai son fils. J'ai attendu trop longtemps celui qui me dirait « Il ».

La chaleur inonda le thorax de l'homme-oiseau. La température de la salle se haussa de plusieurs degrés. Maïk sentit la réceptivité de ses terminaisons nerveuses se décupler. Ses yeux dérivèrent sur les sous-vêtements d'Ildace, qui dissimulaient à grand-peine son érection. Il tendit la main vers le tissu. Il commença à masser le caleçon, fasciné par ses propres gestes. Du coin de l'œil, il aperçut Adalie. Ses écailles chutaient par grappes. Arc-boutée, elle crachait des squames, pendant que Nayati hoquetait sans discontinuer. Un brouillard de poussière s'entassait à ses pieds.

L'homme-oiseau se pressa contre Ildace afin de le voir davantage. L'haleine tiède du garde lui balaya le visage. Le sexe de Maïk, à l'étroit dans sa combinaison de duvet, l'élançait. Comme s'il avait perçu son inconfort, le garde le libéra de ses habits, puis commença à caresser son membre de haut en bas. Excité, Maïk regarda un instant son pénis gorgé de sang

aller et venir dans la main souple d'Ildace. De l'autre, le garde soupesa ses testicules, qu'il pressa légèrement au creux de sa paume, son index s'attardant à la naissance de ses fesses.

Fiévreusement, Maïk fit glisser le caleçon d'Ildace sur ses cuisses noueuses. Ses mains enveloppèrent son pénis délicat et touchèrent avec curiosité son sexe féminin entrouvert. Du revers de la paume, il caressa simultanément les deux organes, qu'il massa jusqu'à ce que son poignet devienne humide. Ildace gémit, incurvant le bassin au rythme de ses mouvements. Ses petits seins aux mamelons frondeurs, surmontés du collier scintillant, s'érigeaient au-dessus de son ventre plat, traversé par une fine rayure de poils blonds.

L'homme-oiseau se pencha pour l'embrasser. Sa langue se faufila jusqu'au fond de sa bouche. La chaleur de son amant l'attisa. Il lui lécha les lèvres tandis que leur regard se soudait. Dans les iris de l'enfant jadis sacrifié par Nayati, il discerna l'éclat fugace d'une larme.

Maïk prit les mains de son amant. Des gouttelettes coulaient abondamment de la voûte en train de fondre. Ildace se leva. L'homme-oiseau s'allongea sur le ventre, le bassin redressé sur les accoudoirs du siège royal. Le garde cracha dans ses paumes avant de lui masser les fesses. Il écarta sa raie à l'aide de deux doigts, qu'il introduisit dans l'ouverture étroite. Maïk geignit de plaisir. Son amant se plaça derrière lui, les mains à plat sur ses omoplates. Il sentit le lent tressaillement de son sexe qui se frayait un passage entre ses fesses. Ému, il se mordit les lèvres, laissa échapper un gémissement satisfait. Ses râles se mêlèrent à ceux d'Ildace qui le pénétrait, pendant qu'il caressait son propre sexe.

La poussière que crachait sans discontinuer le vieillard se resserra autour de leur corps. Les murs de glace s'affaissaient, libéraient des trombes liquides. Ainsi, c'était vraiment la haine qui les maintenait en place... Maïk crut voir des fragments d'impactites scintiller au sein des

parois. À travers le brouillard sablonneux, il aperçut le visage émacié de Nayati. Sa bouche hurlante n'était plus qu'une crevasse. Ses yeux s'étaient creusés, orbites désagrégées par l'érosion. Mais le vieil homme souriait : son rictus s'élargissait au fur et à mesure que la poussière se détachait. Près de lui, Adalie vomissait encore des squames, les traits tendus par la souffrance. Olof voltigeait dans tous les sens en poussant des cris aigus. À chacun de ses mouvements, des flots de pus jaillissaient des tubes au sommet de son crâne.

Inquiet, Maïk voulut s'écartier d'Ildace. Mais son amant l'attira plus fermement. Ses longs cheveux noirs coulèrent sur leur dos, leurs jambes et leurs bras. À nouveau, Maïk se sentit enveloppé d'un duvet réconfortant. Une sensation de plénitude engourdit ses membres. Il jouit sur le trône en une flaue abondante. Entre ses fesses, le gland d'Ildace durcit, bientôt suivi d'une saccade brûlante. Il serra le ventre, incertain.

Autour d'eux, la salle souveraine se liquéfiait à grande vitesse. L'eau monta jusqu'au trône en un flot impétueux. Ildace considéra son amant. Leurs mains se lièrent, enchevêtrées de longues mèches d'obsidienne.

Puis Maïk fut brutallement projeté dans les hauteurs. Il essaya de s'agripper à Ildace, dont il n'apercevait plus la silhouette. Un puissant tourbillon l'entraîna en direction de la voûte, presque entièrement dissoute. Il sentit son corps fissurer la fine paroi de glace alors qu'il était propulsé vers l'avant. Des bulles éclatèrent autour de sa tête. La vitesse de son ascension décupla. Par rasades, l'eau se faufila dans ses poumons. L'homme-oiseau battit désespérément des mains. Mais le remous l'amena encore plus haut.

Les bras de Maïk fouettèrent la surface. En toussant, il émergea de l'eau froide. Les yeux rougis par le sel, il distingua au large le rocher en forme de crâne de cétacé. À l'horizon, la

jetée du village et son quai aux nombreux bateaux amarrés, s'allongeait. L'homme-oiseau secoua la tête en pensant à Ildace, à qui il avait enfin apporté la sérénité.

En continuant à nager, il scruta le fleuve, étonnamment calme, baigné par le silence caractéristique de la Basse-Côte-Nord. Seuls les remous de quelques animaux marins, qui s'éloignaient dans l'archipel, troublaient la quiétude du golfe. Il songea avec émotion à son père vigile, qui avait surveillé pendant des années leur territoire du haut de son perchoir. Il baissa les yeux vers le Saint-Laurent. Au creux de son poing serré, une longue mèche noire se déployait comme une algue. Quelques plumes cuivrées et un pendentif serti d'une pierre météoritique y étaient enchevêtrés.

CONCLUSION

Les Mémoires du Diable de Frédéric Soulié s'inscrivent dans une période où l'engouement pour le démon, dans les arts et dans la littérature, est marqué. L'auteur, dans son ouvrage phare paru à la fin de cette période, soit la fin des années 1830, a ainsi dépeint, de façon tant traditionnelle que novatrice, les conséquences de la malédiction moyenâgeuse des Luizzi par l'entremise de Satan, levant le voile sur les vices les plus obscurs. En effet, souvent présent dans la marge, dans « l'entre-deux », le Prince des ténèbres s'engage, escorté de ses fidèles, dans le cheminement infini du vice¹ et tente d'y entraîner tous ceux qu'il réussit à influencer et séduire. En analysant les relations que Satan entretient avec les différents personnages du roman, nous avons donc démontré que l'ambiguïté du Malin contribue à mener les individus à leur perte.

Nous avons analysé dans notre premier chapitre de quelle façon l'ambiguïté du démon se manifeste dans son apparence et ses multiples transformations, autrement dit, dans « ce qu'il

¹ Ce qui rejoint la définition de l'ambiguïté de Sara Calderón présentée en introduction.

paraît ». Ce faisant, nous nous sommes attardée sur les identités disparates empruntées par le Malin au gré de l'ouvrage, qui attestent de l'ambiguïté de son apparence et de ses métamorphoses. Ses nombreux rôles ont été étudiés à partir de quatre catégories : le Diable androgyne, le Diable professionnel, l'Ange déchu et damné et le Diable animal.

Les rôles (a)sexués du Diable contribuent à la certitude du Satan de Soulié que Luizzi sera damné pour avoir succombé à des tentations charnelles, « la sexualité débridée engendr[ant] des monstres² ». Ses incarnations efféminées ou féminines sont autant de pièges qui renvoient à l'inceste initial des Zizuli. Quant aux rôles professionnels du démon, ils sont légion (domestique, notaire, prêtre, chanteur...), rendant compte du caractère de servitude sous-jacent – en apparence – au pacte diabolique. Le renversement dominant/dominé est inévitable et, au final, c'est Satan qui mène la danse. En outre, ces rôles professionnels sont toujours employés à mauvais escient, afin de corrompre les humains. Le rôle du Satan déchu, ange décadent chassé, répudié du Paradis, illustre le combat du Bien et du Mal, Satan se rangeant du côté du Mal tout au long du roman et essayant d'y entraîner les êtres humains. Enfin, le Diable animal, « Seigneur des mouches », rend compte pour sa part de la confusion des frontières de l'animalité. Cette volonté de Soulié d'introduire, littéralement, une mouche-Diable dans son roman est originale, novatrice, jouant sur deux plans simultanément : il s'agit à la fois bel et bien d'un insecte, mais aussi du Prince des ténèbres. En somme, ce premier chapitre amalgame les rôles fluctuants du démon, chacun d'entre eux appartenant à cette

² Robert Muchembled, *Une histoire du diable : XII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 116. Muchembled se réfère ici au rapport médiéval européen à la sexualité, qui n'est pas sans ressemblances avec la manière dont le Satan de Soulié aborde les rapports charnels. L'extrait cité n'est également pas sans rappeler le célèbre titre d'une œuvre connue de Goya : *Le sommeil de la raison engendre des monstres*.

esthétique de l'ambiguïté inhérente aux *Mémoires du Diable* et permettant au Diable de s'incarner pour mieux mener ses interlocuteurs à leur perte.

Dans notre second chapitre, nous avons analysé le rapport paradoxal du Malin au langage, au discours, dans « ce qu'il dit ». Satan se fait ainsi le conteur d'histoires le plus souvent inavouables, ses paroles devenant une arme de prédilection pour corrompre les hommes et distiller l'équivoque, la polysémie. Comme lors de la lecture d'un texte fantastique, selon Rachel Bouvet, quand « l'ambiguïté se transforme, délaisse son caractère disjonctif pour prendre un caractère polysémique³ ». Le Prince des ténèbres dispense à tout vent les conseils mal intentionnés, avec l'espoir que des gens plus vertueux résistent à ses pièges. À l'instar des avatars du Diable, le rapport au langage du démon appartient à cette même esthétique de l'ambiguïté perceptible dans l'ensemble des *Mémoires du Diable*. Son rapport insidieux au langage (le Satan de Soulié est foncièrement un être de parole) se déploie en quatre facettes : le Diable mémorialiste, le Diable moraliste, le Diable marchandeur, ainsi que le Diable écrivain.

Le Diable mémorialiste contribue, tel qu'exposé dans notre thèse, à lever le voile sur des vices profondément enfouis dans le passé des protagonistes. En dépeignant le vil héritage des siècles antérieurs, le Prince des ténèbres s'intéresse au « cheminement infini de l'ambiguïté », ce qui rappelle l'ambiguïté selon Jankélévitch, tel un « aller-etvenir, ou comme un mouvement de navette entre les extrêmes⁴ ». Les révélations de Satan sur les événements antérieurs ne sont toutefois jamais réellement utiles aux protagonistes, mais toujours ambiguës : bien que faisant accéder à une forme de connaissance, elles ne sont que pistes fatales et vaines.

³ Rachel Bouvet, *Étranges récits, étranges lectures : essai sur l'effet fantastique*, op. cit., p. 87.

⁴ Vladimir Jankélévitch, « L'ambiguïté et l'évidence », *Le sérieux de l'intention (Traité des vertus; I)*, op. cit., p. 49.

En ce qui a trait au Diable moraliste, non moins ambigu, épris – en façade – de luttes morales, il disperse les conseils philosophiques... conseils non dépourvus d'une sagesse toute criminelle. Malveillant et fourbe de surcroît, Satan est équivoque dans son rôle de moraliste : il instruit et corrompt d'un même mouvement. « Cruel commentateur » (M.D., p. 390), tel qu'Armand le qualifie, Satan utilise la rhétorique pour faire naître des destinées vouées au mal à répétition. Nous nous trouvons

dans la profondeur, là où ce n'est pas vu, par une sorte de creusement des apparences que les mots successivement proposent au-dedans; l'inconnu a beau être projeté devant sur une scène où il paraît intervenir, c'est pourtant un manque intérieur qu'il exprime – ou plutôt sollicite. Un texte fantastique crée *que je ne sais pas*; un texte fantastique crée de la dualité – du horlā – de l'autre – ignoré-du-dehors-au-dedans⁵.

Les théories de Satan illustrent le manque intérieur, la faille des protagonistes, le démon esquissant, avec le langage, là où « les mots successivement proposent au-dedans », des promesses et des théories accusatrices. En souhaitant, paradoxalement, que certains humains soient capables de lui résister.

Sous sa forme de marchandeur, commerçant, le Prince des ténèbres n'espère pas moins que l'on saura refuser ses propositions mercantiles. Le pacte diabolique est, nous l'avons vu, nommé d'emblée « marché » par le Satan de Soulié, qui favorise les commerces équivoques. Il offre volontairement, encore et éternellement contradictoire, une alternative au baron (celle de ne pas signer l'entente méphistophélique), ce dernier décidant sciemment d'apposer sa

⁵ Gwenhaël Ponnaud, *La folie dans la littérature fantastique*, Paris, C.N.R.S, 1987, p. 298.

signature en bas du contrat... alors qu'il aurait pu rester libre. Liberté illusoire ? Le Diable marchandeur est à l'image d'une économie du salut retorse parsemée de pièges, de transactions ambivalentes et malhonnêtes.

L'ultime intervention du Malin dans le langage se manifeste par l'écriture, plus précisément dans la volonté de Satan que ses mémoires soient publiés. *Les Mémoires du Diable*, mise en abyme de ce souhait démoniaque, recense des confessions intimes inavouées et inavouables, qui, paradoxalement, se retrouvent étalées au grand jour (alors que les transgresseurs de la vertu ont tout fait pour dissimuler leurs crimes). Narrateur infatigable, qui allonge ses récits à outrance, le Diable rejoint la verve – et parfois la confusion diégétique – des feuilletonistes, chez qui « l'intrigue est complexe et bien souvent le lecteur doit faire autant d'efforts que le héros de l'histoire pour s'y retrouver dans l'enchevêtrement des intrigues et des complots les uns contre les autres⁶ ». En souhaitant publier ses *Mémoires*, non seulement Satan cède à la vanité, mais il peut espérer que l'étalage des vices humains, plutôt que de susciter la vertu, ait un effet de contagion sur les lecteurs et les amène à glisser vers le Mal.

Finalement, nous avons traité dans notre troisième chapitre des vices que le Malin favorise chez les personnages. Ces derniers sont en quelque sorte « possédés » par l'envie de commettre des actions malveillantes. Ce chapitre témoignait de « ce que le Diable suscite ». Car le démon des *Mémoires du Diable* interfère fréquemment auprès des protagonistes, chez qui il fait naître et croître la propension aux bassesses en leur suggérant de mauvaises actions à profusion. En plus de les inspirer, le Prince des ténèbres n'a pas de scrupules à aider ses fidèles

⁶ Charles Moreau, « Frédéric Soulié et la Révolution française », *Le Rocambole : bulletin des amis du roman populaire*, n° 26, printemps 2004, p. 88.

lorsqu'il sent que son intervention pourrait être déterminante dans la concrétisation d'un crime. Selon le démon, le goût du vice se cultive, et c'est à force de patience qu'il parviendra à corrompre les plus vertueux des mortels. Rappelons que le Diable occupe « l'*im-posture*, soit la non-posture de l'entre deux [...]. Diabolos renvoie à *diaballein* qui signifie « désunir⁷ ».

Tel que nous l'avons constaté dans notre thèse, les crimes des personnages sont souvent multiples, mais touchent principalement à l'adultère, au meurtre et à l'inceste. L'adultère, premier crime narré dans *Les Mémoires du Diable*, superpose souvent les tromperies. Il témoigne a fortiori de désirs personnels hétéroclites, d'une quête de paroxysme sous-jacente à l'ensemble des *Mémoires du Diable*.

Second crime mis de l'avant dans notre corpus est le meurtre. Todorov s'attarde sur ce crime qui, tant dans *La chute de la maison Usher* (analysée par le théoricien) que dans *Les Mémoires du Diable*, « trouble le lecteur [...]par] des scènes de cruauté, la jouissance dans le mal [...]. Le sentiment d'étrangeté part donc des thèmes évoqués, lesquels sont liés à des tabous plus ou moins anciens⁸ ». Parfois lié de près à l'adultère, le meurtre est sans surprise honteusement dissimulé. Les meurtriers mènent une double vie en apparence immaculée, hypocrite dans leur existence de tous les jours. Le Satan de Soulié a soin de guider les protagonistes, de même que le dernier descendant des Luizzi, vers des situations funestes, parfois homicidaires, par exemple les duels.

⁷ Johanne Villeneuve, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, op. cit., p. 107.

⁸ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 53-54.

L'inceste, pour sa part, parcourt en filigrane l'ensemble des *Mémoires du Diable*. L'ouvrage est en effet traversé par un réseau de parentés généalogiques qui constituent autant de pièges incestueux. Ce crime illustre un désir interdit que canalise le personnage de Juliette, avec qui le baron possède des ramifications filiales occultes. Nous avons vu que ce n'est pas, et de loin, l'unique protagoniste avec qui Armand entretient des liens de parenté. Juliette, toutefois, est aussi ambiguë que le fut Lionel, puisqu'elle commet volontairement la triade de crime adultère, meurtre etinceste. Triplement coupable, elle s'inscrit dans la dialectique attraction/répulsion du désir ambigu, proscrit.

Le Satan de Soulié suggère, tel que notre analyse l'a démontré, des comportements moins recommandables les uns que les autres, « possédant » ses fidèles de ses intentions méphistophéliques. Les protagonistes continuent d'honorer la triade des mauvaises actions des Luizzi/Zizuli en combinant, permutant, inversant les crimes. Une esthétique de l'ambiguïté émerge indéniablement de cet entrelacement complexe d'actes, qui trouve son aboutissement dans la finale du roman, où le château et les vices de ses précédents occupants sont engloutis dans les profondeurs infernales.

L'esthétique de l'ambiguïté est également à l'œuvre dans notre création, *À marée vive*, illustrant la colère de la déesse inuite Sedna, qui règne sur les abysses aquatiques. Devenue une créature gardée en vie par le Mal, la fille de Nayati, à l'instar du Diable, aime susciter le vice chez ses serviteurs du palais sous-marin de Nerrivik. Sedna est néanmoins équivoque dans ses volontés : courroucée, elle voudrait trouver la tendresse et l'apaisement depuis longtemps escompté. Car ce sont ses désirs de vengeance qui maintiennent en place le palais. Rappelons

qu'outre les mutilations infligées par son père dans le canot d'écorce (ses doigts, en tombant à l'eau, auraient donné, selon le mythe inuit, naissance aux animaux marins), la fille de Nayati enveut à son père d'avoir toujours nié sa nature androgyne, hermaphrodite. Tel le Diable de Soulié qui affectionne les métamorphoses à la sexualité trouble, duelle, Sedna témoigne de cette ambivalence dans son identité charnelle. L'acceptation de sa masculinité, qui se superpose à sa féminité, permet une fois pour toutes de tempérer la colère séculaire de la déesse. À l'égal du Satan des *Mémoires du Diable*, la déesse des animaux marins brouille sa véritable nature en empruntant un avatar au genre indéfini, les scènes érotiques de notre roman étant notamment une manifestation du mal-être de Sedna quant à son identité sexuelle.

Le Prince des ténèbres transforme, dans le roman de Soulié, non seulement son genre, mais aussi sa nature humanoïde. Insecte dans notre corpus à l'étude, le Seigneur des Mouches revêt l'aspect d'hommes-oiseaux (qui se nourrissent justement d'insectes) dans *À marée vive*. Car bon nombre d'homme-oiseaux des monts Groulx enchaînaient les vices, les comportements malveillants, répréhensibles. Ce n'est toutefois pas le cas des descendants de la lignée de Gerène, dont Ignès, qui offrira la buse Olof à la jeune Sora. La figure de l'oiseau adopte dans notre œuvre de création une ambiguïté certaine, tantôt bienveillante, tantôt cruelle. Ce ne sont pas tous les oiseaux qui sont capables de voler...

La baleine est une autre des manifestations du Satan animal dans notre œuvre de création. Nés selon le mythe inuite de la mutilation de Sedna, ces animaux marins ont emmagasiné, dans *À marée vive*, un puissant désir de vengeance et de vie (« Les baleines incarnent la vie », scandent les protagonistes avant l'immersion), puisque leur maîtresse use à

sa guise des créatures aquatiques. Le culte de Sedna envers les baleines s'inscrit tant du côté de la naissance (ses serviteurs en prennent soin dans le palais, les transforment peu à peu) que de la mort (pensons à la nécropole sous-marine où les carcasses se putréfient). Ce rapport rejoint le Léviathan biblique, si titanesque qu'il est possible de le confondre avec une île (ce sera d'ailleurs le cas d'Hypoline lors de son épisode de somnambulisme). Le mammifère emportera la cousine de Wilmard vers les profondeurs infernales de Sedna, afin d'assouvir le désir de vengeance de sa maîtresse.

Un personnage canalise l'influence démoniaque dans *À marée vive*, étant en quelque sorte l'équivalent de l'abbé Sérac chez Soulié. Voué à la perdition de ses semblables, le cambion Éthan n'est rien de moins qu'un enfant-Diable, condamné à mourir dans sa septième année. Wilmard connaît l'ampleur de la malveillance de ces êtres vils : son jeune frère Barthélémy était un cambion. Véritable catalyseur du Mal, Éthan a pour unique satisfaction de commettre des crimes ou d'inciter les gens qui l'entourent à s'adonner aux vices.

Dernier homme-oiseau, Maïk, double dans sa nature (en plus d'être à la fois homme et oiseau, porte en lui tant la cruauté de son père que la bienveillance de la lignée de Gérène) contribue, tel le Satan mémorialiste de Soulié, à clore l'Histoire de la colère de Sedna. Colère qui n'a déjà que trop perduré à travers les siècles. Maïk tente, en 2015, de panser une plaie dans l'Histoire, ses actes s'inscrivant à la suite des deux parties précédentes du roman, qui se déroulaient dans le passé : 1873 (Wilmard Boudreau) et 1921 (Sora Boudreau). Comme *Les Mémoires du Diable*, *À marée vive* présente des récits qui s'échelonnent et s'enchevêtrent sur plusieurs siècles, prenant leur source dans une malédiction originelle (plutôt que celle du

château incendié, il s'agit des doigts coupés de la fille de Nayati). Un autre élément atteste l'importance de l'Histoire dans une perspective méphistophélique : les fresques vengeresses. Rappelons qu'il s'agit de cadavres ou de fragments de dépouilles, pétrifiés dans la glace. Par dizaines, elles ont décoré, au gré des siècles, l'escalier qui descend jusqu'à Nerrivik. Ces fresques sont autant de tableaux enchâssés dans la glace qui évoquent les récits de crimes emboîtés de Soulié.

Les damnés des fresques vengeresses sont en quelque sorte une collection d'âmes déchues, disposées par le Diable. Certains personnages, à l'instar de Luizzi, practisent directement avec Satan, à la façon des sorcières. Dans *À marée vive*, les sorcières prennent des visages un peu plus contemporains. Sora est *sourcière*, apte à repérer la moindre goutte d'eau à l'aide d'une branche nouée à sa chevelure. Hypoline est quant à elle une apothicaire singulière, qui purge les gens de leurs vices et de leurs désirs mauvais, avant de les emmagasiner à l'intérieur de contenants étanches. Sora sera purgée de ses humeurs noires qui gangrènent son esprit (tandis que chez Wilmard/Peshu, protagoniste foncièrement bienveillant, telle une Caroline ou une Eugénie, c'est uniquement le corps qui se putréfie).

Deux personnages plus « purs » écriront ainsi leurs mémoires entre les chapitres de notre œuvre de création. Contrairement aux *Mémoires du Diable*, il ne s'agit pas de protagonistes féminins mais masculins, soit Wilmard et Maïk. Sora, fille de Sedna, est pour sa part si obnubilée par la vengeance maternelle qu'elle en viendra au crime, plus précisément au meurtre. L'une des similitudes entre *Les Mémoires du Diable* et *À marée vive* est par conséquent la présence de récits autobiographiques dans l'ouvrage. Cette forme démontre la

volonté du Satan de Soulié de voir ses souvenirs publiés, tandis que les personnages de notre roman prennent la plume pour raconter leurs tentations et leurs vices... et leur vie quotidienne, à la « Soulié », c'est-à-dire en présentant un « tableau de la famille, de l'amour et du mariage⁹ ».

Autant dans le roman phare de Soulié que dans notre création, le crime initial est l'adultère. Qu'il s'agisse de Lucy ou de la mère de Wilmard, les relations extra-conjugales auront des conséquences funestes, conduisant à l'inceste entre cousins, au suicide ou au meurtre (de la tante et de la mère de Wilmard, par exemple). Les assassinats, autre crime de la malédiction originelle des Luizzi, perdureront au sein d'*À marée vive*, par exemple lorsque Sora tue Hypoline ou encore pendant la finale du roman, qui a plusieurs similitudes avec celle des *Mémoires du Diable*. Sedna fait disparaître son palais en assassinant l'ensemble de ses occupants, sauf Maïk et Olof qui s'échappent vers la surface blanche (la lumière, le paradis, dans le roman de Soulié, qui permet au comte et aux trois femmes « pures » de s'élever vers le ciel).

La conclusion de notre œuvre de création illustre l'ambivalence de Sedna, qui, comme le Diable, espère que l'on résiste à l'envie d'entretenir sa vengeance, sa cruauté. En ce sens, il importe de souligner, dans notre corpus à l'étude, la présence de « moments de résistance », ceux au cours desquels le bien triomphe. Dieu semble à première vue singulièrement absent des *Mémoires du Diable*, tel que l'écrivait Colas Duflo, cité dans notre premier chapitre. Le théoricien se questionnait avec raison : « où est donc Dieu dans *Les mémoires [sic] du*

⁹ Alex Lascar, « *Les Mémoires du Diable* : roman de mœurs », *Le Rocambole : bulletin des amis du roman populaire*, n° 26, *op. cit.*, p. 28.

*Diable*¹⁰ ? » Mais, en y regardant de plus près, ce n'est pas le cas : les protagonistes des *Mémoires du Diable* ne succombent pas à tous les pièges de Satan. De temps à autre guidés par le bien, Armand et quelques personnages isolés s'opposent au vice. Ces moments, à l'image des « surfaces blanches et pures » (M.D., p. 602), trouvent leur expression dans les vides, les blancs, les non-dits du texte. Cette ambiguïté souterraine, silencieuse, pourrait faire l'objet d'une autre recherche, le sommeil de la raison pouvant parfois engendrer des *monstres* éthérés. Satan ne s'exclame-t-il pas lui-même, optimiste : « Plus je regarde le monde [...] plus je vois que la chose qui y tient le plus de place, c'est l'Amour ou ce qui passe pour l'amour, le plaisir » ? (M.D., p. 554)

¹⁰ Colas Duflo, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *op. cit.*, p. 91.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRE ANALYSÉE

SOULIÉ, Frédéric, *Les Mémoires du Diable*, Paris, Robert Laffont, 2003, 841 p.

OUVRAGES ET ARTICLES SUR FRÉDÉRIC SOULIÉ

AUSTIN, Guy, « Saisissant le comte : Lautréamont seizes upon Soulié's », *Le Maître d'école, French Studies Bulletin*, n° 39, été 1991, p. 14-17.

CHEVALLEY, Sylvie, « Soulié », *Comédie-Française*, n° 6, février 1972, p. 22-23.

COLLECTIF, « Frédéric Soulié », *Le Rocambole : bulletin des amis du roman populaire*, n° 26, printemps 2004, 176 p.

DUFLO, Colas, « Les vi(c)es du diable ou l'horreur du vrai : éléments pour une lecture des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié », *Otrante*, n° 2, janvier 1992, p. 81-98.

GRANER, Marcel, « Trois lettres de Soulié », *Bulletin de la société Théophile Gautier*, VII, 1985, p. 67-71.

HOFER, Hermann, « *Les Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié : essais de lectures sans collaboration du diable », dans *Richesses du roman populaire*, Nancy, Centre de recherches sur le roman populaire de l'Université de Nancy II et du Romanistisches Institut de l'Université de Sarrebruck, 1986, p. 281-291.

JUIN, Hubert, « Lorsque le diable écrit... », préface à Frédéric Soulié, *Les Mémoires du Diable*, tome 1, Verviers, Gérard et cie, 1966, p. 5-13.

LARSSON, Flora, « *Les Mémoires du Diable* ou l'apprentissage infernal », dans *Crime et châtiment dans le roman populaire du XIX^e siècle*, sous la direction d'Ellen Constans et Jean-Claude Vareille, Limoges, Pulim, 1994, p. 193-204.

LASCAR, Alex, « Préface », *Les Mémoires du Diable*, Paris, Robert Laffont, 2003, p. V-XXVI.

MARCH, Harold, *Frédéric Soulié : Novelist and Dramatist of the Romantic Period*, Yale, Yale University Press, 1931, 379 p.

MATLOCK, Jann, « Lire dangereusement, *Les Mémoires du Diable* et ceux de madame Lafarge », *Romantisme*, vol. 22, n° 76, 1992, p. 3-22.

PIEPER-BRANCH, Anette, *Das Bild der Frau in der Sitterromanen von Soulié*, Frankfurt am Main : New York : Lang, 1988, 281 p.

ROSSI, Henri, « *Les Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié : chronique tragi-comique d'une mort littéraire annoncée », dans *La pensée du paradoxe : approches du romantisme : hommage à Michel Crouzet*, sous la direction de Fabienne Bercegol et Didier Philippot, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2006, p. 519-533.

TANGUY BAUM, Margarethe, *Der Historische Roman in Frankreich der Julimonarchie : Eine Untersuchung anhand von Werken der Autoren Frédéric Soulié und Eugène Sue*, Frankfurt a. M.; Bern; Cirenceter/U.K. : Lang, 1981, 197 p.

TÜRSCHMANN, Jörg, « Les héros en guise de genèse du texte : *Les Mémoires du Diable* (Frédéric Soulié, 1837-1838) », dans *Douleurs, souffrances et peines : figures du héros populaire et médiatique*, sous la direction d'Angels Santa, Lleinda, Éditions de l'Universitat de Lleida, 2003, p. 51-62.

VAREILLE, Jean-Claude, « À propos de Frédéric Soulié », dans *Révolution française, peuple et littératures : actes du XXII^e Congrès de la Société française de littérature générale et comparée*, sous la direction d'André Peyronie, Paris, Klincksieck, 1991, p. 169-177.

VAREILLE, Jean-Claude, « Frédéric Soulié : de l'épopée au réalisme et à la contre-utopie », dans *Images du peuple*, Limoges, U.E.R. des lettres et des sciences humaines, 1986, p. 21-36.

WAUTERS, Bruno, « *Les Mémoires du Diable* », *Fiction*, n° 157, décembre 1966, p. 137-138.

OUVRAGES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

AGUERRE, Jean-Claude (dir.), *Le diable : colloque de Cerisy, cahiers de l'Hermétisme*, Paris, Éditions Dervy, 1998, 209 p.

ATKINSON, Nora, *Eugène Sue et le roman-feuilleton*, Nemours, Lesot, 1929, 228 p.

AUDEBRAND, Philibert, *Romanciers et viveurs du XIX^e siècle*, Paris, Calmann-Lévy éditeurs, 1904, 346 p.

BARONIAN, Jean-Baptiste, *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, Paris, Stock, 1978, 333 p.

BATAILLE, Georges, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, 1957, 200 p.

BAYARD, Jean-Pierre, *Les pactes sataniques*, Paris, Dervy, 1994, 251 p.

BEAUVOIR, Simone de, *Pour une morale de l'ambiguïté*, Paris, Gallimard, 1947, 316 p.

- BECHTEL, Guy, *La sorcière et l'occident : la destruction de la sorcellerie en Europe des origines aux grands bûchers*, Paris, Plon, 1997, 733 p.
- BERTAUD, Madeleine et CUCHE, François-Xavier, *Le genre des Mémoires : essai de définition*, Paris, Klincksieck, 1995, 371 p.
- BESSIÈRE, Irène, *Le récit fantastique : la poétique de l'incertain*, Paris, Larousse, 1976, 256 p.
- BLEGER, José, *Symbiose et ambiguïté : étude psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, 394 p.
- BOUVET, Rachel, *Étranges récits, étranges lectures : essai sur l'effet fantastique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2007, 239 p.
- BRULOTTE, Gaétan, « Le Sceptre et le spectre », *Études littéraires*, vol 7, n° 1, 1974, p. 97-107. En ligne : <http://www.erudit.org/revue/etudlitt/1974/v7/n1/500308ar.pdf>
- CALDERÓN, Sara, *Jorge Volpi ou l'esthétique de l'ambiguïté*, Paris, L'Harmattan, 2010, 252 p.
- CAYLA, Jean Mamert, *Le diable, sa grandeur et sa décadence*, Paris, E. Dentu, 1864, 402 p.
- COLLECTIF, « Ambiguïté et fiction », *Littérature*, n° 111, octobre 1998, 125 p.
- CONSTANS, Ellen, « Lire le roman populaire vers 1850 », dans *L'acte de lecture*, sous la direction de Denis Saint-Jacques, Québec, Nuit blanche, 1994, p. 53-74.
- CRISTIANI, Léon, *Actualité de Satan*, Paris, Éditions du Centurion, 1954, 168 p.
- DIONNE, Philippe, *Le plaisir de l'indétermination : une lecture de l'ambiguïté narrative dans le double de Dostoïevski*, Mémoire en études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2006, 135 p.
- DUMASY, Lise, *La querelle du roman-feuilleton : littérature, presse et politique, un débat précurseur (1836-1848)*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1999, 280 p.
- DUQUESNE, Jacques, *Le diable*, Paris, Plon, 2009, 240 p.
- DÜRRENMATT, Jacques, *Le vertige du vague : les romantiques face à l'ambiguïté*, Paris, Éditions Kimé, 2001, 190 p.
- DURVYÉ, Catherine, *Le roman et ses personnages*, Paris, Ellipses, 2007, 175 p.
- EMPSON, William, *Seven Types of ambiguity*, Londres, Chatto and Windus, 1963, 257 p.

GAUDON, Jean, « Ambiguïtés hugoliennes », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 19, 1967, p. 195-203.

GLAUDES, Pierre et REUTER, Yves, *Personnage et histoire littéraire : actes du colloque de Toulouse du 16 au 18 mai 1990*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1991, 258 p.

GRILLET, Claudius, *Le diable dans la littérature au XIX^e siècle*, Lyon, Vitte, 1935, 226 p.

GUERMAZI, Salma, *Étude de l'ambiguïté dans les récits gautieristes : « La morte amoureuse », « Le pied de momie » et « Jettatura »*, Mémoire en études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2007, 105 p.

En ligne : <http://www.archipel.uqam.ca/894/1/M10102.pdf>

HAMON, Philippe, *Le personnel du roman : le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Genève, Droz, 1983, 329 p.

HAMON, Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, sous la direction de Gérard Genette et de Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1977, p. 115-180.

HOUDARD, Sophie, *Les sciences du diable : quatre discours sur la sorcellerie : XV^e-XVII^e siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1992, 240 p.

JACQUES-CHAQUIN, Nicole, « La fable sorcière, ou le *labyrinthe des enchantements* », *Littératures classiques : L'irrationnel au XVII^e siècle*, n° 25, automne 1995, p. 87-96.

JANIN, Jules, *Histoire de la littérature dramatique*, tome 5, Paris, Michel Lévy frères, 1853, 451 p.

JANKÉLÉVITCH, Vladimir, « L'ambiguïté et l'évidence », *Le sérieux de l'intention (Traité des vertus)*; 1), Paris, Flammarion, 1983, p. 42-60.

JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, 336 p.

JOUVE, Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, 272 p.

JOUVE, Vincent, *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin, 2007, 192 p.

KELLY, Henry Ansgar, *Le diable et ses démons : la démonologie chrétienne hier et aujourd'hui*, Paris, Éditions du cerf, 1977, 208 p.

LAROCHE, Maximilien, « Le héros ambigu et le personnage contradictoire », *Voix et images du pays*, vol. 4, n° 1, 1971, p. 27-52.

LE BRUN, Annie, *Les châteaux de la subversion*, Paris, Éditions Garnier frères, 1982, 303 p.

LORD, Michel, *La logique de l'impossible*, Québec, Nuit Blanche, 1995, 362 p.

- MAIGRON, Louis, *Le romantisme et les mœurs : essai d'étude historique et sociale*, Paris, Honoré-Champion, 1910, 502 p.
- MALRIEU, Joël, *Le fantastique*, Paris, Hachette, 1992, 160 p.
- MELLIER, Denis, *La littérature fantastique*, Paris, Seuil, 2000, 62 p.
- MILNER, Max, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire 1772-1861*, Paris, José Corti, 2007, 960 p.
- MILNER, Max, *Entretiens sur l'homme et le diable*, Paris, Mouton, 1965, 360 p.
- MORICE, Louis, « L'expérience poétique ou la divine ambiguïté », *Études littéraires*, vol. 5, n° 3, 1972, p. 365-410.
- MUCHEMBLED, Robert, *Diable!*, Paris, Seuil/ARTE éditions, 2002, 220 p.
- MUCHEMBLED, Robert, *Le roi et la sorcière : l'Europe des bûchers XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Desclée, 1993, 264 p.
- MUCHEMBLED, Robert, *Une histoire du diable*, Paris, Seuil, 2002, 404 p.
- ODDÓ, Maria, *Poétiques de l'ambivalence : Figures de l'ambiguïté dans la poésie de F. Pessoa, N. Parra et J.L. Borges*, Thèse en littérature comparée, Université de Montréal, 1998, 416 p.
- OLIVIER-MARTIN, Yves, *Histoire du roman populaire en France*, Paris, Albin Michel, 1980, 301 p.
- PONNAU, Gwenhaël, *La folie dans la littérature fantastique*, Paris, C.N.R.S, 1987, 355 p.
- PRAZ, Mario, *La chair, la mort et le diable dans la littérature du XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1999, 492 p.
- PRAZ, Mario, *Le pacte avec le serpent*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1989, 277 p.
- QUEFFÉLEC-DUMASY, Lise, « De quelques problèmes méthodologiques concernant l'étude du roman populaire », dans *Problèmes de l'écriture populaire au XIX^e siècle*, sous la direction de Roger Bellet et Philippe Régnier, Limoges, Presses de l'Université de Limoges, 1997, p. 229-266.
- REICHLER, Claude, *La diabolie : la séduction, la renardie, l'écriture*, Paris, Éditions de minuit, 1979, 225 p.

RIMMON, Shlomith, *The concept of ambiguity : the example of James*, Chicago, University of Chicago Press, 1977, 256 p.

ROSIER, Irène, *L'ambiguïté : cinq études historiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1988, 183 p.

ROUGEMONT, Denis de, *La part du diable*, Neuchâtel, La baconnière, 1945, 190 p.

RUDWIN, Maximilien, *Les écrivains diaboliques de France*, Paris, Figuière, 1937, 186 p.

SCHNEIDER, Marcel, *Histoire de la littérature fantastique en France*, Paris, Fayard, 1985, 463 p.

TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, 1970, 189 p.

VAX, Louis, *La séduction de l'étrange : étude sur la littérature fantastique*, Paris, Presses universitaires de France, 1965, 316 p.

VIATTE, Auguste, *Victor Hugo et les illuminés de son temps*, Montréal, Éditions de l'arbre, 1942, 287 p.

VILLENEUVE, Johanne, *Le sens de l'intrigue ou la narrativité, le jeu et l'invention du diable*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, 423 p.

VILLENEUVE, Roland, *Dictionnaire du diable*, Paris, Omnibus, 1998, 1084 p.

VILLENEUVE, Roland, *Satan parmi nous : vingt siècles de « possession »*, Verviers, Gérard et Cie, 1973, 315 p.

ZANONE, Damien, *Écrire son temps : les Mémoires en France de 1815 à 1848*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2006, 416 p.